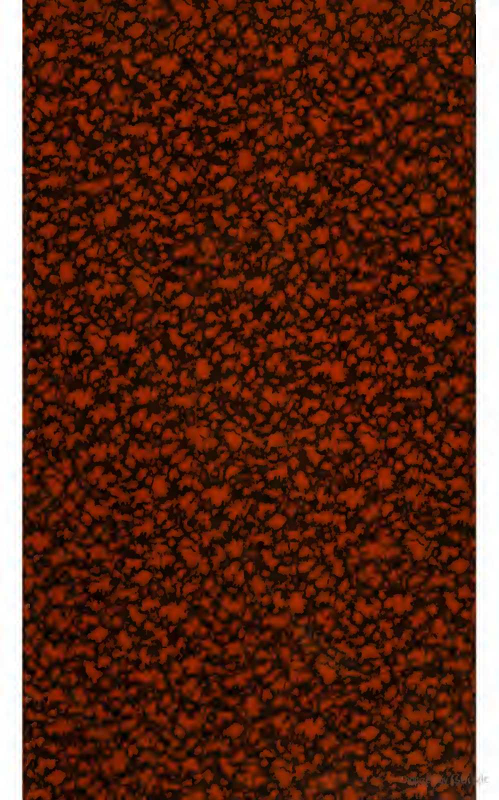
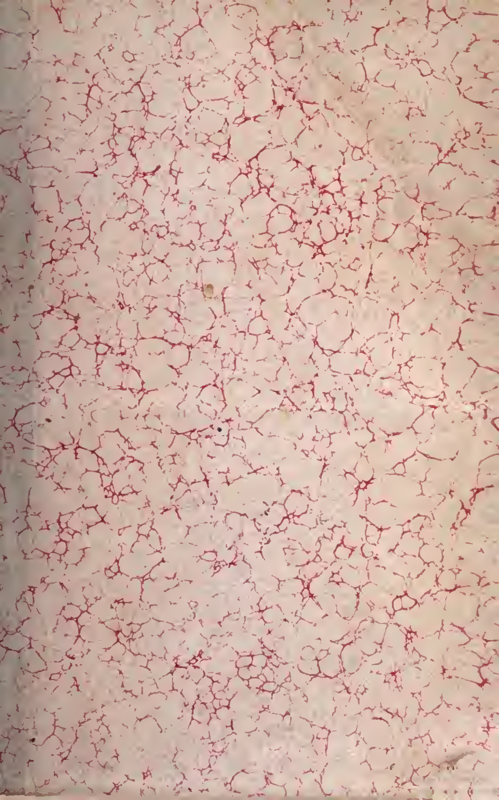
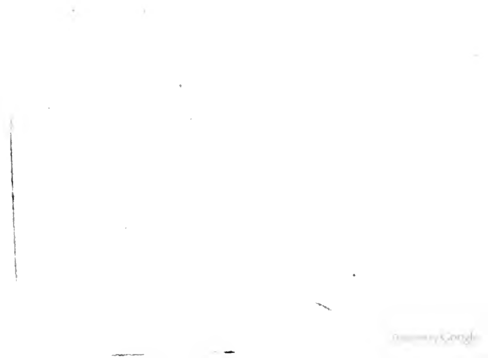



BLIOTECA LUCCHESI-PALLI
III.ª SALA
SCAFFALE 6
PLUTEO VII
N.° CATENA 33
OTECA·
SI·PALLI·
Grande Sala
III 6-VII-33





LES

TROIS GRACES

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN.

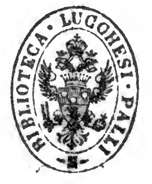
LES

TROIS GRACES

PAR

AMÉDÉE ACHARD





PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79

1870

LES

TROIS GRACES

PREMIÈRE PARTIE

I

En 185.., le premier étage d'une vaste et ancienne maison de la rue de l'Arbre-Sec était occupé par un agent d'affaires qui avait trois filles à marier.

M. Victorien Thévenaux pouvait avoir alors une cinquantaine d'années. Le cabinet où on était accoutumé à le voir travailler depuis un long temps, et que la clientèle ne laissait pas chômer, suffisait amplement à son existence. C'était un homme habile, actif et de belle humeur, sur qui la fatigue et le travail semblaient n'avoir point de prise. Vers la fin de la semaine, quand il avait passé quatre ou cinq nuits, le dos courbé sur des paperasses, et le jour en conférences ou au palais, il était aussi frais et guilleret qu'un honnête propriétaire qui revient de la campagne. Quelquefois, pour se remettre, il donnait un bal.

Les gens de loi les plus experts le consultaient avec fruit; les jeunes gens l'aimaient pour sa gaieté. Avec ses connaissances solides, sa merveilleuse entente des affaires, son infatigable santé, son ardeur à la besogne, son entrain et son exactitude, qui inspiraient la confiance, M. Thévenaux aurait fait aisément fortune si à toutes ces qualités il n'avait joint une générosité sans bornes et une surprenante imprévoyance dans toutes les choses qui le concernaient personnellement. L'âge ne l'en corrigeait pas. En toute occasion il agissait comme s'il avait dû vivre éternellement, et si, d'aventure, ses recettes augmentaient, ses dépenses croissaient dans une égale proportion. De ce côté-là l'équilibre était toujours savamment maintenu. On pouvait dire que l'argent coulait de ses mains comme d'une sacoche magique qu'un bon génie eût remplie à mesure qu'elle se vidait.

Au bout de l'an M. Thévenaux ne regardait point au fond du sac pour voir s'il y restait quelque chose. La maison ouverte, la table bien servie et tout le monde en joie autour de lui, il ne pensait pas qu'il eût perdu sa journée.

II

De son vivant, Mme Thévenaux, que l'homme d'affaires à ses débuts avait épousée sans fortune, ne s'était jamais senti la force de l'arrêter sur cette pente dangereuse. Une timide observation en passant, un soupir, une raillerie douce sur quelque emplette inutile, et c'était tout. La mère avait bien par intervalles

quelque crainte quand elle embrassait l'une ou l'autre de ses trois filles; mais elle était femme dans l'acception la plus large et la plus étourdie du mot, et cela ne lui permettait pas de parler avec beaucoup d'autorité. Elle avait peut-être aussi ce sentiment respectable, dans son exagération même, que celui qui gagnait tout l'argent dont la famille subsistait avait bien le droit de le dépenser à sa guise. Puisqu'il avait l'effort, et qu'il ne s'y épargnait pas, pourquoi n'aurait-il pas eu le bénéfice?

Un peu de mollesse se cachait encore sous ce dévouement sincère. Mme Thévenaux était blonde, blanche, arrondie, avec un penchant naïf pour la toilette et le plaisir, et, son amour pour Victorien l'y aidant, elle aurait valsé, parée de fleurs, sur le bord d'un gouffre.

Un matin, après une saison où elle avait beaucoup dansé, elle mourut, emportée en quelques jours par une pleurésie qui ne lui laissa pas le temps de souffrir et de regretter. Elle passa dans la vie de son mari comme un nuage blanc dans un pan de ciel bleu. Ses trois filles, qu'elle avait tenues pendant dix années groupées sous ses mains douces, et nourries de baisers, la pleurèrent beaucoup et gardèrent de leur mère le souvenir d'une forme charmante, vaporeuse, éclairée d'un sourire qui se confondait avec les plus aimables rêves de leur enfance. Elles en parlaient entre elles comme d'une sœur aînée qui les embrassait toujours et ne les faisait jamais pleurer.

Sa femme disparue, M. Thévenaux, sur qui le chagrin ne pouvait mordre, et qui appartenait, à son insu, à l'école de ce philosophe allemand pour lequel la douleur se prescrivait par le temps, entr'ou-

vrit sa maison aussitôt que les convenances le permirent, et le deuil était à peine terminé, qu'elle se trouva remplie de nouveau.

III

Etiennette, Armande et Pauline grandissaient donc dans ce mouvement rapide et léger qui changeait de caractère suivant les saisons, mais n'avait jamais ni repos ni trêve. Des longues veilles de leur père, de son labeur excessif et constant, elles ne voyaient que le résultat, et ce résultat les faisait flotter à la surface de la vie comme trois belles fleurs détachées de la même tige et portées par une eau courante et limpide.

M. Thévenaux n'était jamais plus heureux que lorsqu'on mettait toute la maison sens dessus dessous pour les préparatifs d'une fête à laquelle on conviait le ban et l'arrière-ban des connaissances que l'on avait aux quatre coins de la ville. Ce remue-ménage des appartements, d'où l'on chassait tous les meubles, lui communiquait des accès de gaieté folle. Mais au plus fort de ce tumulte, auquel son humeur imprimait un élan plus vif, une part de son esprit restait aux affaires, et, la dernière bougie éteinte, la cravate blanche autour du cou, il s'enfermait dans son cabinet, dont la porte avait été respectée, plongeait son nez dans les dossiers, et au petit jour dormait deux heures tout habillé sur un canapé.

Au réveil, des lotions d'eau froide le rendaient à ses clients.

Il arrivait quelquefois ces jours-là qu'après avoir

déjeuné au restaurant entre deux affaires, il apprenait en rentrant que ses filles n'étaient point encore sorties d'une pièce écartée transformée en dortoir. Il y montait, et les trouvait la tête sur l'oreiller. Si la gouvernante faisait mine de les vouloir éveiller :

— Non pas, disait-il, elles se sont amusées, elles ont bien le droit de se reposer.

Et il sortait sur la pointe du pied pour courir à un rendez-vous.

IV

L'été, la famille habitait une maison de campagne, que M. Thévenaux avait achetée du côté de Saint-Mandé. C'était un placement qu'il avait fait, disait-il, à l'instigation d'un de ses amis, qui s'en défendait. Il ne lui en coûtait pas plus de sept à huit mille francs par an pour le conserver.

Un soir que M. Herbin le chicanait sur une serre qu'on était en train de bâtir :

— Voyons, lui dit M. Thévenaux, ne m'as-tu pas toujours conseillé de placer une somme ronde en terre?

— Oui, sans doute... en terre ou en bonnes rentes sur l'Etat...

— Eh bien! n'ai-je pas fait l'acquisition de cette propriété? Une propriété foncière qui représente cinquante mille francs!

— Ce n'est pas une ferme... c'est une villa!

— Tu ergotes sur les mots. Ici je suis chez moi... je ne paye point de loyer...

— Mais tu dépenses je ne sais combien d'argent en embellissements de toutes sortes!

— C'est encore de l'économie; cela reste, cela augmente la valeur du fonds. Un jour mes filles trouveront en bloc l'argent que je sème en détail.

M. Hèrbin soupira. — J'admire, reprit-il, qu'un homme qui donne de si bons conseils aux autres entende si mal les affaires à son profit. Que cela t'amuse, je le veux bien; mais que tu espères tirer quelque avantage des sommes que tu gaspilles en plantes rares, en belles fontaines, en vases de marbre, en serres coûteuses, c'est absolument comme si tu jetais des billets de banque dans la Marne avec l'espoir de les repêcher dans six mois ornés d'un coupon d'intérêt.

M. Thévenaux haussa les épaules et commanda une grille qui devait augmenter la belle apparence de sa maison de campagne.

Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il y avait force monde à Saint-Mandé. On illuminait le jardin et on tirait des feux d'artifice. On dansait aussi. Le reste du temps les amis arrivaient sans façon, si bien qu'il y avait toujours grand feu à la cuisine et grande chère au salon.

V

Un placement en entraîne un autre. De quelques sommes qui lui restaient par miracle après une année particulièrement fructueuse, M. Thévenaux acheta des terrains vagues du côté des Ternes, où, disait-il, la spéculation devait se porter un jour.

— Qu'est-ce que ça te rapporte? demanda l'ami Herbin.

— Rien; mais plus tard ça me donnera cent pour cent.

— Et, en attendant, tu perds les intérêts de ton capital et tu payes des frais...

— Oui ! je fais comme un homme qui plante un gland, le chêne poussera.

On sait des amis qui donnent des conseils : ceux-là pour faire étalage de leur sagesse, ceux-ci pour le plaisir plus vif de pouvoir s'écrier un jour : « Je vous l'avais bien dit! » La plupart, cependant, ne disent rien et, en présence des folies les plus éclatantes, laissent faire sans souffler mot. Peut-être aussi estiment-ils qu'on n'a point assez de tout le bon sens qu'on peut avoir et de toute sa prévoyance pour ses besoins personnels. M. Herbin n'était pas dans ce cas; il s'intéressait sincèrement aux filles de Victorien Thévenaux, auquel il était attaché par des liens de parenté éloignés. Mais il connaissait l'homme à qui il avait affaire, et ne savait par quel bout le prendre.

Voyant pousser les trois sœurs dans la gaieté comme trois belles plantes vivaces arrosées de pluie et baignées de soleil, un jour, timidement, il prononça le mot de dot. M. Thévenaux parut tout étonné.

— Mais, dit-il, mes fillettes jouaient hier encore avec des poupées! L'aînée n'a pas quatorze ans !

— Ce qui fait que dans quatre elle en aura dix-huit et qu'il faudra songer à l'établir... Et puis elle n'est pas seule !

— Pardine! elle a ses sœurs.

— Donc trois dots au lieu d'une! terrible affaire! et les jeunes gens d'aujourd'hui calculent vite et bien.

— Tu calomnies ton temps. Vois Mlle Frimont ne s'est-elle pas mariée sans un sou vaillant?

— Elle a un oncle directeur au ministère des finances, qui, en signant au contrat, a fait don au mari d'une bonne petite recette en province.

— Et Mme Sarcourt, qu'avait-elle donc, sinon de beaux yeux?

— Toute sa famille grignote sur le budget, comme un paquet de chenilles sur un arbre; elle a fait place au nouveau venu.

— Eh bien! est-ce que moi aussi je n'ai pas des amis parmi les gros bonnets qui disposent des emplois? L'occasion aidant, ils me donneront un coup d'épaule.

— L'occasion est bonne personne; mais si tu l'aidais un peu, les choses n'en iraient pas plus mal.

Une volée d'éclats de rire interrompit la discussion, et l'on vit trois robes fraîches, trois visages vermeils, trois sourires étincelants passer comme un tourbillon dans le jardin.

— Regarde-les, et dis-moi si de pareilles filles manqueront jamais de maris! s'écria le père.

M. Herbin hocha la tête, et, mirant des yeux derrière les massifs de lilas ces trois formes charmantes qu'animait une vie rebondissante et jeune :

— A la grâce de Dieu! murmura-t-il.

VI

Il est certain qu'on eût vainement cherché dans toutes les rues voisines du Louvre et dans toutes les maisons de campagne baignées par la Marne trois jeunes filles mieux douées que les filles de M. Thévenaux. On aurait dit qu'un groupe de fées aimables

les avait parées de grâce dès le berceau. Elles en étaient pétries et comme faites. Elles ne se ressemblaient pas, et on n'aurait pu dire laquelle était la plus charmante. Les yeux bruns d'Étiennette valaient les yeux bleus de Pauline, qui ne le cédaient point en expression et en éclat aux yeux noirs d'Armande. On ne savait pas si les traits de leur visage avaient des lignes irréprochables et telles que les eût désirées un sculpteur amoureux de l'art grec; mais les contours en étaient pleins de finesse et de séduction. Leur peau avait des fraîcheurs veloutées, qui faisaient penser à la fleur blanche du camélia; leurs lèvres et leurs joues, des courbes exquises dont les rondeurs diversement harmonieuses laissaient à chacune des sœurs son caractère et sa physionomie.

Les paupières baissées, le front sérieux, l'arc de la bouche délicatement sévère, le menton rose pris dans la paume de la main, Étiennette avait des attitudes de nymphe qui rêve. Les yeux en extase, tournés vers le ciel, les cheveux épars autour des joues, les lèvres entr'ouvertes à demi et laissant voir dans un sourire l'émail des dents, la poitrine gonflée de soupirs, Armande était semblable à une valkyrie qui cherche un Dieu dans l'espace. Les belles dames qui promènent leurs langueurs charmantes et leurs coquetteries dans les paysages bleus de Watteau eussent envié à Pauline l'élégance de sa démarche, le mol abandon de sa taille, la fine souplesse de ses mouvements. Filles d'un homme d'affaires de la rue de l'Arbre-Sec et d'une pauvre petite bourgeoise, qui dans sa jeunesse avait vendu de la quincaillerie, rue du Faubourg-Montmartre, on pouvait croire qu'elles avaient dans les veines du sang de vicomtesse ou de

marquise. Leurs membres délicats, revêtus d'un épiderme doux et ferme, semblaient faits tout exprès pour se reposer sur des ottomanes, tout enveloppés de mousseline ; leurs pieds souples et fins, pour se promener sur la mousse épaisse des tapis.

Une différence d'un an ou de quinze mois les séparait à peine. Aux approches de sa dix-septième année, la plus jeune, Étiennette, étant plus hâtive et plus svelte, et comme jalouse d'atteindre ses sœurs aînées, on aurait presque juré qu'elles étaient jumelles.

Quand elles sortaient pour quelque promenade, ou, le dimanche, pour aller à la messe, on se retournait afin de les mieux voir. Il leur était arrivé plusieurs fois de passer sous le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois entre deux haies de curieux attirés par leur réputation.

On s'accoutuma dès lors, dans le quartier, à les surnommer *les Trois Grâces.*

VII

S'il y avait dans leur forme extérieure des différences, ces différences, qui donnaient à chacune son cachet et son allure, n'étaient pas moins nettement accusées au point de vue du caractère.

Sur un fond commun de bonté joyeuse, les nuances se dessinaient et s'accentuaient davantage à mesure que les mois s'ajoutaient aux mois.

Avec ses cheveux noirs roulant en ondes épaisses sur un col dont les rondeurs polies semblaient taillées dans le marbre, Armande avait des con-

fiances d'enfant, des naïvetés de catéchumène, un besoin extraordinaire d'expansion, des tendresses spontanées qui lui sortaient du cœur par bouffées, comme les parfums d'un buisson fleuri. Cet élan était sa séduction. Toute enfant, elle avait des façons de se jeter dans les bras des personnes qu'elle voyait chez son père qui lui gagnaient leur cœur du premier coup. Les caresses ne lui étaient pas moins nécessaires que le pain. Embrassée le soir, elle dormait plus profondément; réveillée par un baiser, c'était un oiseau qui chantait jusqu'à la nuit.

Chez Pauline, il semblait que la gaieté fût une imitation. L'exemple l'y poussait, mais la gaieté était une plante dont le germe ne croissait pas spontanément dans son cœur. Elle y était acclimatée, et c'était tout. Les rêveries lui étaient familières; toute jeune, elles lui venaient, comme ces fleurs sauvages qui s'épanouissent sans culture dans une lande; elle en sortait avec des exaltations fiévreuses qui remplissaient ses yeux de larmes. Des mouvements de passion la tourmentaient; les belles choses, étoffes brillantes, meubles somptueux, riches parures, tout ce qui avait de l'éclat l'attirait. L'esprit ouvert, l'âme embrasée, elle interrogeait anxieusement la vie et avait, sans cesse renaissantes, des curiosités qui, chaque jour, lui faisaient appeler le lendemain, comme si le lendemain devait en assouvir les impatiences. Tout frissonnait en elle et tout bouillonnait.

L'esprit attentif d'Étiennette n'avait ni l'exaltation de Pauline, ni la confiance d'Armande. Elle faisait son empire des choses discrètes et raisonnables, et, moins songeuse que réfléchie, aimait à se rendre compte de ses propres sensations, et ne s'y

abandonnait qu'après les avoir analysées, comme un chimiste qui jette un métal dans le creuset pour en connaître la composition. Elle avait des fiertés d'instinct qui surprenaient chez une petite fille. A sept ou huit ans déjà elle n'acceptait rien que des personnes qu'elle aimait.

Une part de son cœur donnée, elle ne la retirait pas ; mais, pareille à ces sensitives que le moindre contact irrite, un rien la froissait. Elle ne se plaignait point alors, mais rentrait en elle-même et se repliait ; une pâleur plus marquée indiquait seule ce qu'elle éprouvait. C'était une nature délicate, fière, profonde, sur laquelle tout avait prise, comme un beau lac dont l'onde transparente se ride à la moindre risée d'un vent passager ; mais tout au fond, et dans le secret de sa pensée, il y avait une force virile qui la faisait réagir et la rendait maîtresse d'elle-même.

VIII

Tout le linge de la maison passait par les mains d'Étiennette ; Armande et Pauline la raillaient, l'appelaient cendrillon ; puis, humiliées par sa persévérance, s'asseyaient à côté d'elle et l'imitaient. Dans ces circonstances, on babillait beaucoup.

— Et ce qu'il y a de plus singulier, disait Armande, c'est que le temps passe comme si l'on dansait.

Lorsque M. Thévenaux les surprenait rangées autour de la corbeille où s'entassaient les serviettes et les mouchoirs, faisant voler l'aiguille sur la toile et la batiste, il était convaincu que si les murailles de l'appartement eussent été de verre, un flot de céli-

bataires amoureux eût fait le siége de la maison pour enlever les trois trésors qu'elle recélait.

— Il n'en viendra que trop un jour! se disait-il pour se consoler de n'en point voir venir encore.

IX

Un soir il entra tout rouge dans la pièce où se tenait Cendrillon. Etiennette ravaudait du vieux linge Armande faisait de la tapisserie; Pauline brodait.

Une lampe posée sur une table chargée de bobines, d'écheveaux de laine et de peletons de fil éclairait leurs têtes inclinées et les torsades épaisses de leurs cheveux, qui luisaient par places. Leurs doigts fins et blancs brillaient dans la lumière; on entendait le chuchotement de leurs voix.

— Devinez! s'écria le père tout à coup.

Toutes les mains s'arrêtèrent, tous les yeux se tournèrent vers lui; il y eut un bruit de chaises remuées.

— Quoi donc? dit Armande.

— On vient de m'adresser une demande en mariage pour l'une de vous.

Pauline devint rouge jusqu'à la racine des cheveux.

— Ah! petite masque, reprit M. Thévenaux, tu sais donc qu'il sagit de toi?

— Je sais seulement que M. Emile Dorsan me suit des yeux partout où il me rencontre, qu'il danse volontiers avec moi, et que l'autre soir, chez Mme de Salvatière, une fleur étant tombée de mes cheveux, il l'a ramassée et m'a demandé la permission de

l'emporter, d'une voix qui m'a ôté la force de répondre. Mes sœurs savent cela.

— Eh bien! ma chère petite, l'oncle de ce jeune homme est venu tantôt, et il ne tient plus qu'à toi de t'appeler Mme Emile Dorsan.

Pauline se leva toute droite, et se jeta dans les bras d'Armande, qui se trouvait à côté d'elle.

— Il me semble que tu ne dis pas non, poursuivit M. Thévenaux, qui l'attira doucement vers lui; mais les choses n'iront peut-être pas aussi vite que tu le supposes. Ton fiancé, et je l'appelle ainsi parce que j'ai engagé ma parole, en me réservant d'obtenir ton aveu, n'a qu'un petit avoir, soixante ou quatre-vingt mille francs à peu près; et, d'un commun accord, nous attendons pour te faire entrer en ménage que j'aie obtenu pour mon gendre une place dont j'ai la promesse... Mais va! tout sera fini dans quelques mois...

Si Pauline était heureuse, Etiennette et Armande n'étaient pas moins contentes. Point de retour sur elles-mêmes, aucune jalousie, mais, au contraire, une joie immense et profonde.

— Et en attendant que cette place lui soit donnée, dit Pauline entre deux baisers, le reverrai-je?

— Emile? Dès demain il dîne avec nous!

X

Les trois sœurs vécurent pendant six semaines dans une sorte d'enchantement. On passait des heures à discuter la qualité des étoffes et la forme des robes qui devaient remplir la corbeille. Etien-

nette avait du goût pour les cachemires et les fourrures, Armande une passion décidée pour les dentelles. On ne s'inquiétait pas du prix de toutes ces belles choses. L'hiver, Pauline et son mari — et Pauline semblait caresser ce mot en le prononçant — habiteraient un appartement voisin de la rue de l'Arbre-Sec. L'été, le jeune ménage trouverait à se caser dans la maison de Saint-Mandé. Les deux sœurs, Etiennette et Armande, se cotisaient et parlaient de faire des économies pour acheter la toilette de la mariée. M. Thévenaux songeait à vendre ses terrains des Ternes pour lui constituer une dot. Etiennette battait des mains. — Vendez vite, disait Armande.

Quelquefois Pauline, en badinant, prenait de grands airs.

— Mesdemoiselles, disait-elle aux deux sœurs, quand je serai une madame je penserai à votre établissement.

XI

Pauline s'était mise à aimer son fiancé de tout son cœur. La première bouche qui parle d'amour à une jeune fille a des éloquences qui pénètrent le cœur, comme la rosée du matin le calice tremblant d'une fleur. Emile avait des qualités aimables, de la douceur, de la gaieté, et trouvait toujours bien tout ce qu'on voulait. Un certain ressort lui manquait peut-être, la physionomie, l'accent, le côté viril, ce qui peut avoir sa dureté, mais ce qui a sa solidité. En attendant, les jours passaient comme passent les hirondelles sur un horizon clair.

XII

Un dimanche, au mois de mai, étant à Saint-Mandé, Emile entraîna Pauline sous un berceau de plantes grimpantes qui s'arrondissait au bord de la rivière. Elle était émue sans savoir pourquoi. Emile s'arrêta, et, d'une voix qui tremblait un peu :

— Il y a un an à pareil jour que je vous ai vue pour la première fois, ici même. Un ami de votre père me présentait à lui. Vous portiez une robe blanche à petits bouquets bleus. Je vous regardai, quelque chose frissonna en moi, et je souhaitai de vous avoir pour femme. Voulez-vous prendre cette bague? c'est l'anneau de nos fiançailles. Il me semble que le jour où je vous le donne nous portera bonheur.

Pauline prit la bague et la passa silencieusement à son doigt. Aucune parole n'aurait pu rendre ce qui remplissait son cœur. C'était une joie profonde qui lui donnait des envies de pleurer.

XIII

A quelque temps de là, un matin, en sautant du lit, après une nuit de veille, M. Thévenaux chancela; tout s'obscurcit devant ses yeux; il voulut marcher, trébucha, étendit les mains comme pour se raccrocher à quelque chose, et tomba lourdement de toute sa hauteur. On accourut et on le trouva sans connaissance, les mains crispées sur un pan de rideau. Toute la maison fut en l'air. Un docteur vint, prit ses lancettes et saigna le malade. Un peu de sang parut,

un sang noir, épais; M. Thévenaux restait raide sur son lit, le visage livide, les paupières fermées. Une congestion l'avait foudroyé.

Les trois sœurs, échangeaient des regards mornes autour de son corps immobile. Vers le soir il eut quelques mouvements aux extrémités; ses mains s'agitèrent sur le drap. On eut un éclair d'espoir, mais ces derniers efforts de la vie cessèrent presque subitement. Dans la nuit M. Thévenaux expira sans avoir recouvré connaissance. Les trois sœurs restèrent auprès de lui jusqu'aux premières heures du jour, écrasées. Quelquefois elles s'embrassaient en pleurant. Il leur prenait des frissons, et, tressaillant comme si elles sortaient d'un cauchemar, regardaient dans l'ombre de l'alcôve cette forme raide et blanche qui avait été leur père et qui ne devait plus les reconnaître.

Le sentiment qu'elles étaient seules traversa l'esprit d'Etiennette.

XIV

Dans l'après-midi qui suivit la catastrophe, Pauline secoua la tête comme si une idée l'eût saisie subitement. Elle sauta sur une plume, et tout d'un trait écrivit ces quelques mots à Emile :

— Venez vite; je n'ai plus que vous.

Cela fait, un soupir d'allégement gonfla sa poitrine; elle embrassa tendrement ses deux sœurs. Il lui semblait que la moitié de cet épouvantable malheur était réparé : elles avaient un ami, un protecteur.

M. Herbin, qu'on avait appelé dès le commencement de la crise, s'occupait des affaires du défunt; il

les trouva dans une déplorable situation. On avait pris des hypothèques sur les terrains des Ternes pour payer les embellisements de la maison de campagne de Saint-Mandé, et emprunté sur la maison de campagne pour faire face aux annuités. Il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent acquittées. On ne voyait qu'échéances à l'horizon, et comment y pourvoir, même en vendant ce qui restait?

Il fallut se résigner à procéder sans retard à une liquidation radicale.

Cette résolution prise, M. Herbin rassembla les trois sœurs et leur fit part de la détermination à laquelle il s'était arrêté en sa qualité de tuteur. Elles se regardèrent avec accablement.

— Je suis sûre qu'Emile rachètera presque tout le mobilier, dit Pauline.

— C'est possible, répondit M. Herbin, mais provisoirement nous ne pouvons rien garder. Il y a des meubles de prix dont le produit nous est indispensable.

Les trois sœurs jetèrent furtivement les yeux sur les meubles qui les entouraient et parmi lesquels plusieurs avaient appartenu à leur mère. On s'était séparé des êtres, il fallait se séparer des choses.

— La maison vidée, nous irons donc dans un hôtel garni? dit Etiennette?

— Oh! non, est-ce que je ne suis pas là? Vous viendrez chez moi! s'écria M. Herbin.

Cela ne semblait rien et c'était cependant de la part de M. Herbin un grand acte de courage; et il fallait qu'il les aimât beaucoup pour s'y risquer.

XV

M. Polydore Herbin, qui possédait quelques petites rentes, vivait en ménage avec une sœur cadette qui tenait sa maison, comme le coucou tient le nid d'un oiseau voisin. Sous prétexte d'amoindrir leurs dépenses en mêlant leurs revenus, elle économisait sur son bien et demandait en retour des égards et de la reconnaissance. On était chez elle étant chez lui. M. Herbin le sentait; mais il avait une telle frayeur de la lutte et des efforts qu'elle entraîne que, pour éviter toute discussion, dès le premier choc il cédait.

Ce fut donc un véritable coup d'État qui amena les Trois Grâces dans la maison que M. Herbin habitait du côté de Belleville, et où régnait Mme Baudrier. Un hasard, qu'il bénit dans le trouble de son cœur tout épouvanté de son audace, voulut que la redoutable Mme Baudrier ne fût point au logis au moment où il parut avec ses chères orphelines. Il se hâta de les installer avec leurs bagages dans des chambres qu'on réservait pour des parents qui n'arrivaient jamais, et attendit sa sœur avec une anxiété qui le torturait, et dont il cherchait à ne rien laisser voir.

Elle entra sur le coup de six heures, vit cinq couverts sur la table, autour de laquelle s'empressait une servante, et d'un mot fut mise au courant de la situation.

— Faites venir M. Herbin, dit-elle.

Déjà M. Herbin poussait la porte de la salle à manger.

— Qu'est-ce que tout cela? reprit-elle d'une voix aigre.

Ce mot blessa le bonhomme qui accourait bégayant des formules de prières et de supplications. Il eut une révolte de mouton qui fait tête à un mâtin.

— *Cela*, reprit-il en appuyant sur les deux syllabes, ce sont trois personnes que j'aime et que j'estime, et qui resteront ici parce qu'il me plaît de les y voir.

— Chez moi !

— Ceci est une question de propriété que le bail décidera. Or, il est en mon nom, et nous ne sommes pas mariés.

Mme Baudrier devint pourpre. En ce moment on entendit un bruit de voix étouffées sur l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

— Je vous en prie, ajouta M. Herbin avec un geste d'effroi.

Presque aussitôt les trois sœurs parurent sur le seuil. A la vue de ces trois visages pâles et de ces robes de laine noire, Mme Baudrier, qui avait quelque chose de la femme, fut saisie d'un mouvement de sensibilité nerveuse; ses yeux se mouillèrent.

— Madame, veuillez nous pardonner, dit Armande ; nous avons jugé de votre cœur par celui de notre ami, M. Herbin; c'est ce qui nous a donné le courage d'accepter; mais nous n'abuserons pas de votre hospitalité.

Mme Baudrier les embrassa l'une après l'autre avec une apparence d'effusion ; mais tandis que, sur son invitation, elles s'asseyaient à table, passant devant son frère vivement et tout bas :

— C'est égal, dit-elle, je m'en souviendrai.

XVI

Cette hospitalité, dont Armande ne voulait pas abuser, devait se prolonger. Les Trois Grâces commençaient à connaître les amertumes de l'isolement. Pendant les premiers jours qui suivirent leur deuil, elles avaient reçu des visites empressées et des billets par douzaines, où on leur parlait des sentiments de tendresse qu'elles inspiraient, dans des phrases toutes faites, dont la chaleur apparente et l'abondance ne cachaient pas la banalité. Les amis et les connaissances des jours brillants eurent le flair de la pauvreté qui menaçait les orphelines, et s'esquivèrent. Les plus intimes n'épargnèrent pas les reproches au pauvre mort, dont ils avaient accompagné le cercueil sur les hauteurs de Montmartre, et, ce devoir accompli, oublièrent le chemin de la rue de l'Arbre-Sec.

M. Herbin seul, tenace dans son affection, se débattait dans les embarras d'une liquidation grevée de dettes. Au bout d'une quinzaine il n'espérait déjà plus sauver la moindre épave de ce naufrage. Le soir, quand il remontait à Belleville, la tendresse et la durée du baiser qu'il posait sur le front des Trois Grâces donnait la mesure de son chagrin : plus long sa peine était plus grande.

XVII

Une vive affliction traversait en ce moment le cœur de Pauline. C'était comme un dard qu'elle eût porté dans une plaie.

On sait qu'après la mort de M. Thévenaux elle avait écrit deux lignes à son fiancé. Aucune réponse n'était venue.

Pendant la première semaine, tout entière à sa douleur et absorbée par les tristes soins qui accompagnent les grandes catastrophes, Pauline pensa qu'une circonstance imprévue le retenait loin d'elle. Il ne pouvait manquer d'arriver tout à l'heure. Mais quand elle fut installée à Belleville avec ses sœurs, une angoisse qui n'a pas de nom serra son cœur. Elle était sans nouvelle d'aucune sorte.

Chaque jour, plus anxieuse et plus désespérée, elle se disait : « Ce sera pour demain : » et chaque coup de sonnette la faisait tressaillir. Elle avait des battements de cœur quand elle entendait la voix du facteur dans le vestibule, courait au-devant de lui, et chaque fois remontait plus triste. Elle faisait mille suppositions. Peut-être était-il en voyage; peut-être était-il malade. Cette idée la faisait pâlir. Quelquefois elle prenait à part M. Herbin et l'interrogeait. Il n'avait vu personne, il ne savait rien ; mais il avait la certitude que M. Dorsan se portait bien. La nuit, Pauline pleurait la tête sur l'oreiller.

Un jour elle reçut sous enveloppe une carte avec ces trois lettres fatales : P. P. C. Après l'avoir déchirée par son absence, Emile la blessait par son souvenir.

Voici ce qui s'était passé :

Quand le billet de Pauline était arrivé chez Emile, celui-ci avait auprès de lui un frère qui se poussait dans une usine avec l'infatigable rigidité d'une vrille qu'enfonce une main robuste. Il y a quelquefois des férocités extraordinaire dans les âmes jeunes qui ne

sont point rompues par la pratique de la vie; certains principes y sont à l'état de pierre. Justin Dorsan ne croyait qu'à l'utile; hors de l'utile, rien. Il froissa le billet qu'Emile lui tendait, et le roula entre ses doigts pour en faire une allumette.

— Et puis? dit-il.

Emile le regarda.

— Tu ne comprends pas? reprit Justin.

— Non.

— C'est pourtant fort clair. Je te demande ce que signifient ces quelques mots que Mlle Pauline Thévenaux a griffonnés sur un bout de papier?

— Mais cela signifie qu'elle a besoin de moi, et je cours...

Justin arrêta le mouvement d'Emile, qui déjà se dirigeait vers la porte.

— Qu'elle ait besoin de toi, c'est ce qui me paraît certain, mais que toi tu aies besoin d'elle, voilà ce qui ne m'est pas démontré, poursuivit-il.

Emile, tout étourdi de ce préambule, lâcha le bouton de la porte qu'il venait de saisir et rentra dans l'appartement. Justin alluma une cigarette et jeta au loin ce qui restait du billet de Pauline.

— Raisonnons un peu, s'il te plaît, ajouta-t-il; je ne nie pas que tu ne sois le fiancé de Pauline; mais tu ne l'es pas de la famille Thévenaux tout entière: or il y a trois demoiselles Thévenaux, si j'ai bonne mémoire. En épouser une sans dot, c'est déjà bête, en épouser trois, c'est stupide. La bénédiction donnée, tu entreras en ménage avec trois femmes. Est-ce donc l'avenir que tu rêves? J'imagine qu'il serait plus simple de courir au pont Neuf et de te jeter dans la rivière. Résultat pour résultat, celui-ci

aurait le mérite d'être plus rapide et moins coûteux.

Emile suffoquait. Il voulait répondre et ne le pouvait pas.

— Ce n'est point tout, continua Justin qui fumait d'un air tranquille, et je n'ai encore envisagé qu'un seul côté de la question. Fiancé, tu me parais tout disposé à tenir ta promesse et à sauter dans le gouffre, comme autrefois ce chevalier romain dont on nous contait la ridicule histoire au collége ; mais les conditions de tes fiançailles, les a-t-on tenues?

— Quelles conditions?

— Et la place dont te parlait le bonhomme Thévenaux, où est-elle? Un fort habile homme, le père Thévenaux, qui s'entendait à leurrer son monde! Les promesses ne lui coûtaient rien. De quoi s'agissait-il entre vous? D'un contrat synallagmatique, ce me semble : je prends une de vos filles, vous me procurez un emploi. Donnant donnant. Je te vois prêt à remplir tes engagements ; a-t-on rempli les autres? Non, n'est-ce pas? Alors, pousser les choses plus loin ce serait duperie.

XVIII

Le propre de ces argumentations brutales, qui suppriment le côté tendre et moral des questions, est de frapper les intelligences faibles et douces. La logique de Justin entrait dans le cœur d'Emile comme le tranchant d'une lame d'acier dans un bloc de cire. Il admirait son frère et hésitait.

— Cependant cette pauvre Pauline m'aime, et moi...

— Tu l'aimes aussi? Eh bien! tu ne l'aimeras plus et elle n'en mourra pas!

— Oh! fit Emile.

Justin haussa les épaules d'un air de dédain, et lâchant à petits coups des bouffées de fumée :

— Cela t'indigne? n'en parlons plus... S'il te plaît même d'entrer dans la misère à plein collier et du premier coup, libre à toi; tu auras la peine et le ridicule.

Emile était à demi vaincu.

— A ma place, que ferais-tu? reprit-il en balbutiant.

— Je romprais.

— Comment?

— Comme on rompt. Par le silence ou par la fuite.

— Sans la revoir ?

— Jamais!

Emile se laissa tomber sur une chaise.

Quelque chose tressaillait en lui, un reste de conscience peut-être qui agonisait.

— Ecoute, reprit Justin, il n'y a qu'un but dans la vie : réussir. Si, dès le commencement, tu t'embourbes dans les marécages du sentiment, bonsoir, tu es perdu. Chacun pour soi, l'occasion pour tous. Seuls les habiles et les forts savent en profiter. Se marier quand ce n'est pas pour se rapprocher du but, la fortune pour les uns, le pouvoir pour les autres, c'est une sottise ; remercie donc le hasard qui te permet de te retirer à la dernière heure. Puisque Mlle Pauline Thévenaux ne t'apporte rien, tu ne lui dois rien. Vous vous étiez rencontrés, vous vous séparez, tout est dit.

XIX

Le résultat de cette conversation, on le connaît. Emile, qui craignait de se retrouver en présence de Mlle Thévenaux, ou même de M. Herbin, partit au bout de quelque temps; mais avant de s'éloigner il envoya cette carte marquée de trois initiales qui devait être pour Pauline le signe de la rupture. Faible, il fut cruel.

Ce fut pour sa fiancée comme un écrasement. M. Herbin la surprit tournant la carte de visite entre ses doigts. Effrayé de sa pâleur, il s'en empara.

— Ah! pauvre petite! murmura-t-il.

Ce mot si simple la fit éclater en sanglots. Elle oublia ses sœurs, se vit seule et eut peur. Elle entrevoyait des lueurs sinistres autour d'elle

XX

Cependant ce premier accès de sensibilité qu'avait subi Mme Baudrier s'en allait comme fond au soleil une neige légère du mois d'avril. Elle n'éprouvait plus que l'ennui de voir dans la maison ces trois belles filles, dont la jeunesse la vieillissait. Elle le leur témoignait avec un art félin qui s'aiguisait dans les petites choses. Mille piqûres d'épingles les assaillaient. D'un autre côté, M. Herbin avait dépensé toute son énergie d'un seul coup. Il ne lui restait de sa révolte première que l'étonnement de l'avoir essayée. Sa tendresse pour les orphelines n'était pas diminuée, mais elle se cachait, se déguisait. Il sen-

tait que cette situation ne pouvait pas se prolonger, et il ne savait à quoi se décider. Les jours succédaient aux jours, les semaines aux semaines. Que pouvait-on faire de trois belles filles qui ne demandaient qu'à vivre et devant qui toutes les issues se fermaient? On ne leur avait appris que les arts qui servent aux agréments d'un salon; ouvrières, elles eussent été moins embarrassées; leurs goûts délicats étaient encore un obstacle, comme leur éducation. Et avec cela des visages qui attiraient tous les regards!

— Pauvres et trop jolies, c'est le diable! murmurait le bonhomme.

Les taquineries et les misères commençaient avec le réveil de Mme Baudrier. Celle-ci trouvait dans sa rancune des ressources infinies pour en varier les duretés. Pendant les repas elle ne manquait jamais de se plaindre de la cherté des vivres et de la difficulté qu'on avait à nourrir toute une maison où de jeunes appétits se donnaient carrière. Elle ne savait pas vraiment comment elle s'en tirerait le mois prochain; il faudrait entamer le capital, et quand l'économie disparaît la ruine est au bout. Tandis qu'elle parlait d'une voix acerbe, M. Herbin regardait le fond de son assiette, frottait la manche de son habit et ramassait çà et là sur la nappe de petites miettes de pain.

— Voyons, voyons, ma chère, cela s'arrangera; tu sais bien que tout s'arrange, disait-il.

Mais elle, d'un ton aigre :

— Il est vrai que tout s'arrangera si je vends mes diamants! répliquait-elle.

Mme Baudrier parlait de ses diamants comme s'il se fût agi des pierreries de la couronne. Elle avait

en tout deux boutons montés en boucles d'oreilles qui valaient bien un millier de francs.

Bientôt elle en vint à se priver de thé le matin pour avoir le droit de priver son frère de café le soir.

XXI

Il fallut enfin que les Trois Grâces ouvrissent les yeux. La confiance superbe d'Armande elle-même n'y tint pas. Elles pesaient sur le ménage, c'était clair. Le repos de leur vieil ami était compromis : ses épaules pliaient. La probité voulait qu'elles prissent un parti. Etiennette, qui avait la résolution plus fière et plus prompte, réunit ses deux sœurs au jardin, et, la première, posa nettement la question du départ.

— Quant à moi, j'y suis décidée, dit-elle ; et vous?

Armande et Pauline échangèrent un coup d'œil.

— Nous ferons comme toi, dirent-elles.

— Alors le plus tôt sera le mieux ; nous y gagnerons d'être moins longtemps humiliées. Avez-vous remarqué de quel air, hier au soir, Mme Baudrier s'est levée pour éteindre l'une des bougies qui éclairaient le salon?

— Partir, ce n'est rien ; mais où aller? dit Armande.

— Et que faire ? ajouta Pauline.

— Je ne crois pas qu'on meure de faim sur le pavé de Paris quand on a la bonne volonté d'y vivre, répliqua Etiennette. Et puis la question n'est pas là... Connaissez-vous un moyen honnête de rester ici ?

— Non, répondit Pauline, tandis qu'Armande secouait la tête.

— Pour ma part, je suis à bout de patience... D'ailleurs, notre cher M. Herbin me fait pitié.

— Il ne rit plus.

— Et quand il me donne de petites tapes sur les joues il a des larmes dans les yeux.

— As-tu quelque projet? demanda Armande.

— J'ai le projet de travailler.

— Mais à quoi? reprit Pauline.

— Je consulterai M. Herbin. Quand on est décidée à tout, ce n'est pas l'ouvrage qui doit manquer.

Elles entendirent, en ce moment, derrière le mur du petit jardin, la voix rude d'une marchande des quatre saisons qui poussait sa charrette à bras et criait sa marchandise. Pauline frissonna, et instinctivement regarda ses mains blanches. Etiennette surprit ce mouvement et ce regard.

— Ah! je ne t'ai pas dit que nous serions heureuses! dit-elle.

XXII

Elles se rapprochèrent l'une de l'autre comme des poules qui ont vu passer un faucon en l'air.

— Voyons, reprit Etiennette, dont la gorge s'était serrée, il faut appeler M. Herbin; il nous donnera de bons conseils.

Il arriva presque aussitôt. — Nous sommes en conférence, lui dit Etiennette d'un petit air délibéré. Franchement, et sans belles phrases, à quoi sommes-nous bonnes?

— Pourquoi cette question?

Ici le cœur d'Etiennette se gonfla. Armande détourna la tête pour essuyer, du bout de ses doigts effilés une larme qui tremblait sous ses paupières.

— Mais, reprit Etiennette, qui essaya de sourire, parce que nous voulons gagner le pain que nous mangeons. Est-ce que tôt ou tard il ne nous faudra pas quitter cette maison?

M. Herbin baissa les yeux, roula son mouchoir entre ses doigts, toussa, devint rouge, puis tout pâle, et se tut.

— Vous avez été bien bon pour nous, dit Armande, qui ne put aller plus loin.

— C'est à nous maintenant de ne pas abuser de cette bonté, ajouta Pauline.

— Ah ! mes enfants, mes pauvres enfants! murmura M. Herbin, qui étouffait.

— Ne pleurez pas ! s'écria Etiennette, qui lui sauta au cou. Est-ce que nous pleurons, nous?.. Voyez ! je ris.

Elle avait le visage trempé de larmes, mais se raffermissant : — C'est à présent un bon avis qu'il nous faut, continua-t-elle. Nous savons un peu de tout : un peu de musique, un peu d'anglais, un peu de dessin; Armande chante gentiment, moi je brode, Pauline n'a rien oublié de ce qu'elle a appris dans les grands livres qu'on nous faisait lire... Est-ce que tout cela ne peut pas servir?

— J'y penserai, j'y ai même déjà pensé. Mais il faudra vous consulter entre vous... ce qui conviendra à l'une ne conviendra peut-être pas à l'autre... On a des goûts, des penchants...

— Quand on est pauvre !... Allons donc ! s'écria Etiennette.

M. Herbin eut froid entre les épaules.

— Voyons, il ne faut rien exagérer; nous trouverons, reprit-il, je m'en charge; et vous serez contentes, et on aura encore de bons jours. J'ai des idées, et mieux que cela, des amis, et s'il y a de petits frais dans les commencements, ça me regarde.

Il tourna les yeux du côté des fenêtres de sa sœur, et plus bas :

— Mais, par exemple, reprit-il, il ne faudra rien dire... ces choses-là, c'est entre nous.

— Est-ce qu'il ne reste rien de ce qu'avait notre pauvre père? demanda Etiennette en hésitant.

— Quelques misères, je crois; mais on en tirera parti, répliqua M. Herbin, qui eut un nouvel accès de toux. D'ailleurs rien n'est encore terminé... Nous parlerons de cela plus tard... J'ai de petites économies pour le plus pressé. Je vais me mettre en campagne... Si par hasard je découvrais une bonne place d'institutrice ou de demoiselle de compagnie dans une maison riche, Armande accepterait-elle?

— Certainement, dit Armande.

— Etiennette a des doigts de fée. Il y a de grands magasins de lingerie où l'on serait enchanté de l'avoir. Elle aurait un métier dans les mains, et nous n'aurions plus qu'à nous occuper de Pauline.

— Oh! moi, je ferai ce que feront mes sœurs.

— Je le sais, reprit doucement M. Herbin. Tu n'auras pas moins de patience et de courage. D'ailleurs je serai toujours là.

Les fenêtres de Mme Baudrier s'ouvrirent.

— Plus un mot! murmura M. Herbin, qui s'effaça derrière le tronc d'un arbre. Nous reparlerons demain de tout ceci.

XXIII

A ce moment décisif, et leur résolution prise, si le même désir les animait, il y avait entre les trois sœurs des nuances de sentiment qu'elles ne se communiquaient pas.

Etiennette éprouvait une sorte d'irritation, Pauline une angoisse indéfinissable. Seule Armande vivait avec une espérance confuse qui lui faisait croire à des miracles.

Il faut les durs enseignements de l'adversité pour faire comprendre l'importance de l'argent et quelle place il tient dans les relations et les actes quotidiens de la vie. Les jeunes filles en particulier ne s'en font aucune idée nette et pratique, et c'est là une des grandes lacunes de l'éducation telle qu'elles la reçoivent en France. Elles connaissent vaguement le prix des robes et des dentelles, ce que coûtent une toilette de bal et les sucreries d'un dessert ; mais ce que l'argent lui-même coûte à gagner, elles ne s'en doutent point. Pour un grand nombre d'entre elles la minorité ne cesse pas, même après le mariage, et elles traversent le monde sans en deviner les ressorts et le mécanisme ; elles voient des pièces d'or, des chiffons de papier qui vont et qui viennent, et que la main d'un père ou d'un mari leur donne à profusion. Celles qui ont été élevées dans une abondance relative croient que ce n'est rien. Plus tard, et dépouillées par un coup de vent, elle se heurtent à des difficultés qui leur apprennent que c'est tout, ou presque tout.

La condition du travail imposée, Armande n'en

mesurait ni l'étendue ni la profondeur; ce n'était pour elle qu'un changement d'état. Le miracle sur lequel elle comptait toujours se ferait plus tard.

XXIV

Quant à Pauline, elle vivait dans un souvenir. Un cœur est rarement écrasé d'un premier coup. Le sien tressaillait encore. Que prouvait cette carte qui l'avait si rudement atteinte? Emile n'avait-il pas été obligé de partir subitement pour une affaire urgente? Autrefois elle avait vu son père s'éloigner tout à coup, appelé hors de Paris par une lettre. M. Dorsan lui écrirait certainement, ou il reviendrait; Pauline attendait donc, mais c'était une attente douloureuse qui l'épuisait.

Quand elle passait dans la rue il lui prenait soudain l'idée qu'elle allait le rencontrer, que la première personne qui tournerait l'angle du carrefour voisin, ce serait lui; le cœur lui battait, sa respiration devenait oppressée, elle serrait le bras de sa sœur, hâtait le pas, et des inconnus succédaient à des inconnus. D'autres fois des ressemblances vaguement entrevues la faisaient pâlir. Allait-il sortir de la foule et s'arrêter devant elle? Mais non! celui qu'elle appelait déjà du nom d'Emile passait sans retourner la tête, et elle sentait ses jambes devenir lasses tout d'un coup.

XXV

Cependant, sans attendre le résultat des recherches de M. Herbin, Etiennette s'était mise à l'œuvre

avec un courage viril. Dès le jour même, et accompagnée d'Armande, elle avait été de boutique en boutique demander de l'ouvrage. Des sourires ou des banalités les accueillaient. De jeunes messieurs qui trônaient à des comptoirs leur faisaient des offres de services qui les troublaient. Elles rentraient fatiguées et humiliées. Quelquefois on leur demandait leur adresse, et elles recevaient des lettres où il n'était question ni de couture ni de broderie. Leurs vêtements noirs les protégeaient mal; les plis souples et flottants de la laine seyaient à leur élégance; on les remarquait, on les regardait, on les suivait. Elles étaient harcelées de propos qui faisaient monter le rouge à leur visage.

Un jour la bonne de Mme Baudrier vint avertir Etiennette qu'une personne qu'elle ne connaissait pas la demandait. Etiennette descendit avec Armande. Elles trouvèrent une femme d'un certain âge qui avait des airs de mercière endimanchée, avec quelque chose d'effronté et d'obséquieux dans le visage. Elle portait une grosse chaîne d'or très-lourde et très-voyante sur son corsage rebondi et des mitaines de soie noire dont les mailles laissaient voir des bagues brillantes passées à chacun de ses doigts grassouillets.

L'étrangère salua les deux sœurs et s'enquit d'un air patelin si c'était bien aux demoiselles Thévenaux qu'elle avait l'honneur de s'adresser. Sur la réponse affirmative d'Etiennette, elle joignit les mains.

— Pauvres chères demoiselles! et vous cherchez de l'ouvrage, vous qui devriez en demander? dit-elle; mais puisque c'est votre idée de travailler, on vous y aidera. Je connais un bon monsieur fort

honnête homme, et riche, qui s'intéresse à vous. Il ne veut pas se faire connaître dans les commencements, et m'a chargée de vous voir. Vous ferez de la tapisserie pour une société de bienfaisance : on vous fournira la laine et le canevas, et vous serez bien payées.

Etiennette et Armande se confondirent en remerciements. La bonne dame les interrompit.

— Est-ce que ce n'est pas justice? reprit-elle. L'honnête homme au nom de qui je viens sait tout ce que vous méritez... il ne vous abandonnera pas... il a les mains pleines et le cœur bon.

Là-dessus, l'inconnue se leva, regarda les deux sœurs, sourit, et, au moment de s'éloigner, d'un air de compassion :

— Avec des mains si belles... si ce n'est pas une pitié!...

XXVI

Un commissionnaire apporta dans la soirée la laine et le canevas. Les trois sœurs se mirent à l'ouvrage vaillamment autour d'une petite lampe. Leurs aiguilles volaient. Quelquefois Pauline avait des absences ou des lassitudes ; elle regardait en l'air et ses mains tombaient. Elle pensait aux bals où elle dansait avec Emile et aux robes légères et brillantes qu'elle portait alors. Elle ne devait plus en revoir de pareilles.

La tapisserie achevée, Etiennette se rendit avec Pauline à l'adresse que leur avait indiquée Mme Bonavin, rue de Bondy.

Elles trouvèrent un appartement propre et dis-

cret, où elles furent reçues par une servante coiffée d'un bonnet à rubans jaunes, qui les introduisit dans un salon dont le carreau luisant disparaissait à demi sous un tapis fané. Etiennette se nomma. La servante, qui était solide, avec un visage arrogant, taché de son et piqué de quelques poils au menton et sur les lèvres, sourit.

— Je sais ce que c'est, dit-elle... Attendez un instant, madame va venir.

Pauline s'assit. Etiennette resta debout. Ce salon lui faisait froid. Il y avait sur la cheminée une pendule dorée, sous un globe, représentant Vénus dans un char traîné par des colombes. Aux deux coins, deux vases de porcelaine de mauvais goût remplis de fleurs artificielles. Aux murs pendaient quelques cadres ornés de sujets mythologiques et de nudités. Les flambeaux, posés sur des carreaux de chenille, avaient autour des bougies des collerettes de papier de couleur. Les meubles et les tentures exhalaient une vague senteur de vieux parfums. Quelque chose avertissait qu'on n'habitait pas ce salon, on y passait. Une porte s'ouvrit, et Mme Bonavin parut, les bras ouverts.

— Ah ! chère mignonne, dit-elle en embrassant Etiennette, que je suis aise de vous voir !... Je ne pense qu'à vous depuis l'autre jour. Je voudrais tant vous voir heureuse !

Pauline, qu'elle n'avait pas aperçue en entrant, se leva ; Mme Bonavin se retourna, et l'ayant examinée d'un coup d'œil rapide :

— Votre troisième sœur, sans doute ?... ajouta-t-elle, une perle comme vous, un diamant... et qui travaille aussi !... et qui trotte à pied avec une tour-

nure de princesse!... Mais patience!... tout s'arrangera, et un jour vous irez en voiture, dans une voiture à vous!

XXVII

On débarrassa les deux sœurs des paquets qui contenaient leur ouvrage, et du même coup de leurs châles noirs. Leur fin corsage, dont le mérinos dessinait les contours délicats et fermes, apparut dans toute la pureté de ses lignes souples; Mme Bonavin recula de quelques pas en joignant les mains.

— Mais c'est un artiste qui vous a faites, pour sûr!... s'écria-t-elle avec l'expression du ravissement... Marchez-donc un peu, qu'on vous regarde... Est-ce joli!... est-ce gracieux!... et ça n'a pas vingt ans!... Ah! mes toutes belles, vous ne ferez pas longtemps de la tapisserie... c'est moi qui vous en réponds!...

Étiennette était devenue rouge sans savoir pourquoi; elle ouvrit brusquement l'un des paquets.

— Tenez, madame, dit-elle, voici ce que nous vous apportons, ma sœur et moi.

Mme Bonavin changea de ton subitement.

— Ah! que c'est beau et comme c'est admirablement travaillé! s'écria-t-elle d'un air d'extase; des fées ne feraient pas mieux.

Et déployant les pièces de tapisserie sur le dos d'un fauteuil:

— Vous ne voulez rien prendre? ajouta-t-elle: un verre de sirop ou de vin de madère, avec des gateaux?

Avant qu'Étiennette et Pauline eussent le temps

de répondre, elle avait appelé la femme aux rubans jaunes, qui revint bientôt après, les deux mains chargées d'un plateau.

Quand elle eut grignoté un biscuit, Etiennette se leva malgré les instances de Mme Bonavin qui, tirant alors de sa poche une bourse, y puisa cinq pièces d'or qu'elle glissa dans sa main.

— Voilà les arrhes de notre marché, dit-elle, continuez et vous n'aurez pas à vous plaindre de la personne pour qui vous faites ces belles choses.

Puis, tout bas, et tandis que Pauline agrafait son châle sur ses épaules :

— Revenez seule, dit-elle à l'oreille d'Etiennette... C'est vous d'abord que je veux présenter à M. Ribaud.

XXVIII

Une fois dans la rue, Étiennette hâta le pas. Les cinq pièces d'or qu'elle sentait sous ses doigts la rendaient songeuse.

— Est-ce qu'il ne te semble pas que c'est beaucoup d'argent? dit-elle à Pauline.

— Je ne sais pas... Si on nous l'a donné, c'est qu'apparemment nous l'avons gagné.

Étiennette était moins tranquille. Les dernières paroles de Mme Bonavin lui revenaient à l'esprit. Pourquoi elle seule, et non pas toutes deux? Tourmentée, elle entra dans un magasin où on vendait de la tapisserie, et montra un morceau de canevas pareil à celui qu'elle avait laissé.

— Eh bien! lui dit le maître de la maison, si

pour tout ce que vous avez fait on vous a donné vingt francs, c'est bien payé.

— Tu vois? dit Étiennette à Pauline.

On mit Armande au courant de ce qui était arrivé.

— De quoi t'inquiètes-tu? répondit Armande, Mme Bonavin ne t'a-t-elle pas dit que cela provenait d'une personne qui s'intéressait à nous?... Quelqu'un sans doute à qui notre père a rendu service autrefois.

— C'est juste! s'écria Pauline; comment se fait-il que nous n'ayons pas songé à cela plus tôt?

On ne dit rien à M. Herbin, que l'on voulait égayer d'une surprise; et à quelques jours de là Étiennette, poussée par Armande, qui voyait tout en beau, et accompagnée de Pauline qui devait l'attendre sur le boulevard, se rendit de nouveau rue de Bondy.

XXIX

En montant l'escalier aux vieilles marches usées, Etiennette éprouvait un malaise indéfinissable, qui allait jusqu'à une sorte d'anxiété. La servante aux rubans jaunes l'accueillit avec empressement, et, la conduisant dans le salon :

— C'est Mlle Thévenaux, cette demoiselle que vous savez! cria-t-elle par la porte entre-bâillée.

Etiennette n'attendit pas longtemps. Mme Bonavin accourut, suivie cette fois d'un monsieur dont le visage gras, marqué de petite vérole, ne rappelait aucun souvenir à Mlle Thévenaux.

— M. Ribaud, dit Mme Bonavin en souriant.

— Un ami de votre excellent père, ajouta M. Ribaud d'une voix caressante, un ami qui aura bien de la peine à s'acquitter de ce qu'il lui doit.

— Armande avait raison, pensa Etiennette.

Et rassurée déjà : — Vous avez connu mon pauvre père ? reprit-elle.

— Ce bon M. Thévenaux ! oui, certainement, beaucoup...

— Je ne vous ai point vu chez nous, cependant.

M. Ribaud toussa.

— Non, en effet, je n'y allais pas, ou, du moins, je n'allais que dans son cabinet... Des affaires difficiles dont il m'a fort habilement tiré et pour lesquelles je lui dois une reconnaissance éternelle...

— Ah ! dit Etiennette, c'est une perte irréparable que nous avons faite !

Mme Bonavin intervint.

— Rien n'est irréparable quand on a un ami tel que M. Ribaud, dit-elle. Mais laissons là ces souvenirs, qui ne peuvent réveiller que de tristes pensées, et occupons-nous plutôt du travail de cette belle enfant.

— Non pas de son travail, mais de son avenir, répliqua M. Ribaud, qui écarta la tapisserie.

Et se rapprochant :

— Parlez-moi de vous, de vos projets... Je sais à peu près tout par des renseignements qu'on m'a donnés... votre position me touche... Que comptez-vous faire ?

Tout en parlant, il lui avait pris la main et l'attirait auprès de lui. Mme Bonavin s'esquiva.

XXX

Étiennette était assise sur un de ces vieux canapés à médaillon dont les modèles ne se retrouvent plus qu'à l'Hôtel des ventes. Le soleil, qui entrait par la fenêtre mal protégée par deux rideaux de taffetas rouge, enveloppait sa tête et son cou d'un vif rayon dont la lumière s'accrochait dans de fines et soyeuses boucles de cheveux follets tortillés sur sa nuque ferme et blanche. Le lobe rose de son oreille en était éclairé, ainsi que le contour de ses joues et de son menton. Le tissu léger de sa robe, étroitement serrée autour de son corsage, se gonflait doucement et craquait, tandis qu'une respiration plus rapide soulevait sa poitrine. Le regard de M. Ribaud en suivait les oscillations.

— Ah! mes projets! dit Étiennette, ils seront ce que la Providence voudra qu'ils soient! J'ai besoin de travailler, et je travaillerai!

— Vous vous trompez, ma belle enfant, vos projets seront tels que vous les voudrez, répondit galamment M. Ribaud.

— Comment cela?

— En vous fiant à moi; Mme Bonavin ne vous a-t-elle pas remis quelque chose de ma part, l'autre jour?

— Oui, cent francs, et je dois même vous remercier. Je ne m'attendais pas à recevoir tant d'argent pour si peu d'ouvrage; mais vous n'avez pris conseil que de votre générosité, certainement.

— C'est vrai, c'est vrai; vous m'avez compris, et il en sera toujours ainsi. N'ayez plus d'inquiétudes,

je me charge de tout ! Et, tenez, pour vous donner une preuve nouvelle de mes bonnes intentions, prenez cette bague, que j'ai apportée pour vous ; ce sera entre nous comme un signe d'alliance.

Étiennette prit la bague machinalement ; il y avait une pierre qui étincelait au soleil comme une goutte de feu. Troublée, et tandis qu'elle la regardait, elle sentit sur son cou, à la naissance des épaules, l'impression de deux lèvres grasses et humides qui mordaient sa peau dans un baiser. Un frisson de dégoût la saisit comme si elle eût été touchée par quelque chose de visqueux. Elle se leva et d'une main violente jeta par terre la bague de M. Ribaud avec une telle force qu'en rebondissant, le bijou mit en pièces l'une des porcelaines de la cheminée.

XXXI

En un clin d'œil Étiennette fut enveloppée de son châle, et, gagnant la porte, passa devant M. Ribaud. La servante était dans l'antichambre.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ? Des enfantillages ! dit-elle en faisant mine de l'arrêter.

Mais, pâle, les yeux enflammés, et, d'un geste hautain lui montrant la porte, Étiennette lui ordonna d'ouvrir avec un tel accent d'autorité que cette fille obéit.

En quatre bonds elle fut dans la rue. Il lui semblait qu'une chenille avait passé sur son cou. Elle y portait la main avec horreur. Des tressaillements la parcouraient de la tête aux pieds. Quelque chose lui disait qu'elle sortait d'un abîme. Voilà donc à quels

périls elle se heurtait dès les premiers pas! Elle respirait par secousses, et croyait voir partout le visage gras et couturé de M. Ribaud qui la poursuivait. Quelle femme était-ce donc que cette Mme Bonavin! Bientôt elle aperçut Pauline qui marchait à sa rencontre ; elle se serra contre elle :

— Viens! viens! lui dit-elle.

XXXII

Pauline ne paraisssait pas moins troublée. Tandis qu'elle attendait sa sœur sur le boulevard, se promenant à l'aventure, mais distraite par le mouvement actif et joyeux qui anime à toute heure cette grande artère de Paris, elle s'était arrêtée devant un beau magasin, attirée, comme l'alouette, par l'éclat des étoffes étalées sous de grandes glaces avec cet art exquis qui en fait valoir les nuances et les riches cassures.

Il y a des femmes qui ont des sourires quand elles regardent ces vitrines où les satins, les taffetas, la moire et le velours se mêlent aux dentelles, les tulles lamés d'or et d'argent aux plis vaporeux de la gaze piquée de fleurs brochées. Leurs yeux s'éclairent, leurs lèvres s'entr'ouvent. Pauline avait un vif sentiment de l'élégance; elle subissait aisément la fascination de la forme et de la couleur. Le front collé contre la glace polie, les narines frissonnantes, elle admirait l'harmonie heureuse de ces merveilles de la mode, habilement disposées pour le plaisir des yeux. Le souvenir d'un bal déguisé où elle avait paru en costume de fantaisie lui traversa l'esprit. Que de



lumières ! quel éclat ! Elle avait eu des éblouissements. Au réveil du jour elle dansait encore. A présent c'était fini; ces fêtes où l'on est jeune et belle, elle ne les connaîtrait plus.

En ce moment un passant l'observait, un jeune homme de bonne mine qui l'avait rencontrée cherchant de l'ouvrage dans le quartier voisin. Il s'approcha, et la saluant : — Mlle Thévenaux, n'est-ce pas? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Je vous ai vue l'autre jour à l'*Abeille d'or*... Vous n'avez rien obtenu de ce que vous demandiez?

— Hélas !

— Cependant, si vous vouliez, rien ne serait plus facile que d'avoir à vous un appartement tout neuf, où vous auriez tout loisir de vous installer et où vous trouveriez sous vos mains des robes taillées dans les belles étoffes que vous voyez.

Étonnée, et ne comprenant pas encore, Pauline regarda la personne qui lui parlait.

— Vous m'avez nommée, monsieur, et pourtant je ne vous connais pas, dit-elle.

— C'est toujours ainsi que l'on commence, après quoi on se connaît.

— Un appartement, dites-vous ?

— Oui, tout meublé, avec des robes accrochées un peu partout.

— Et que faut-il faire pour cela ?

— Rien, ou du moins pas grand'chose.

Avant que Pauline pût saisir le sens de cette réponse, le jeune homme lui glissa dans la main une carte de visite.

— Si vous avez quelque doute, présentez-vous de-

main à l'adresse que voici, et vous aurez la preuve que je ne vous trompe pas.

Il s'éloigna rapidement et laissa Pauline immobile et stupéfaite, qui tortillait la carte entre ses doigts.

Un moment après elle se dirigeait vers la rue de Bondy, et rencontrait Étiennette qui sortait de chez Mme Bonavin.

XXXIII

Les deux sœurs firent quelques pas en silence, Étiennette oppressée, Pauline tout ahurie et se rappelant une à une les paroles qu'elle venait d'entendre. Étiennette s'ouvrit la première; le récit de son aventure avec M. Ribaud terminé :

— Si tu savais, dit-elle, j'ai cru que j'allais tomber. Il m'a semblé que son bras glissait le long de mes épaules pour me saisir par la taille... Je n'ai fait qu'un bond... C'est à peine s'il m'a touchée, et j'éprouve une telle humiliation que j'en ai des envies de pleurer...

— Et moi donc !... Tiens, regarde, répondit Pauline.

Elle lui présenta la carte sur laquelle, tout en marchant, elle avait jeté les yeux.

— Eugène Méricourt... Qu'est-ce cela ? dit Étiennette.

— Je ne sais pas, répondit Pauline.

— Moi, je devine. Quelque ami de M. Ribaud sans doute... L'un jeune, l'autre vieux !

— Tu as peut-être raison... A toi on offre une bague... à moi un appartement !

Et tristement, en s'efforçant de sourire, Pauline

lui raconta l'entretien rapide qu'elle venait d'avoir avec cet inconnu.

— Il ne faudra rien dire de tout cela à notre ami M. Herbin, dit Étiennette; il est bon et timide avec sa sœur, mais avec les hommes c'est un homme; il chercherait querelle à ces gens-là, et, s'il lui arrivait malheur, nous ne nous en consolerions jamais.

— Oh! non!

Elles glissaient le long des maisons tout en parlant; un regard, un mot jeté en passant leur faisaient peur. Étiennette et Pauline ne se croyaient plus en sûreté que chez M. Herbin. Elles y arrivèrent haletantes. Elles trouvèrent Armande qui achevait un bouquet de roses sur le canevas envoyé par Mme Bonavin.

— Laisse donc cela! s'écria Étiennette qui lui arracha la tapisserie des mains.

Un souvenir lui revint immédiatement. Elle courut à une armoire où elle avait serré les cinq napoléons remis par Mme Bonavin, les roula dans un chiffon, et, ouvrant la fenêtre, les jeta à une pauvresse qui chantait sa complainte dans la rue. Et, frottant ses mains l'une contre l'autre: — Voilà qui est fait, dit-elle.

Les Trois Grâces ne sortirent pas de la journée, ni le lendemain. Mme Baudrier remarqua que les écheveaux de laine et la tapisserie n'étaient plus tirés de la corbeille.

— Et ce travail? demanda-t-elle.

— Nous y avons renoncé, répondit Étiennette.

— J'en étais sûre... Feu de paille! murmura la sœur de M. Herbin.

XXXIV

Sur ces entrefaites, une amie de Pauline qui allait prononcer ses vœux l'invita, avant de se séparer du monde, à passer quelques jours dans la maison des dames de Saint-Maur, où elle avait fait son éducation religieuse. Pauline fut reçue dans la maison du faubourg Saint-Germain avec cette douceur onctueuse que l'on trouve dans les couvents. Un grand calme silencieux l'enveloppa subitement. Toutes les irritations, toutes les impatiences, toutes les angoisses, toutes les rancunes semblaient terrassées à la porte de cette paisible demeure. Le long des corridors, dans les salles, dans les jardins, des sourires tranquilles l'accueillaient. Les jours y passaient dans des occupations sereines, dont rien ne troublait l'harmonie constante. On arrivait au soir sans secousse. On aurait dit que ce troupeau de belles filles s'acheminait vers le déclin de la vie comme un groupe de cygnes blancs qu'emporte dans son cours une eau transparente et muette. Pour la première fois Pauline s'endormit moins effrayée par la pensée de l'avenir. Il y avait comme un rempart entre elle et le monde.

Elle s'étonna de n'y avoir point pensé plus tôt. L'abandon cruel d'Émile avait eu pour premier résultat de la faire descendre en elle-même. Incertaine, abattue, désolée, cet examen de conscience, qui n'était pas dans ses habitudes, la surprit et l'effraya même par la découverte qu'elle fit de son accablement profond. Elle n'en sortait que par des accès de colère sourde, et la colère n'est pas une arme pour la

lutte. Aimée, elle pouvait connaître l'énergie et le dévouement ; trahie, elle avait perdu sa force. Dans ce moment de perplexité s'ouvrait devant elle une maison qui avait un baume pour les blessures, et où les âmes atteintes par la vie s'effaçaient dans une nuit tranquille.

XXXV

Cependant M. Herbin poursuivait ses démarches avec une ardeur que les remontrances de Mme Baudrier rendaient plus actives.

— Si tu veux choisir, tu n'en finiras jamais, lui disait-elle ; ce ne sont pourtant pas des princesses!

Un soir le bonhomme arriva se frottant les mains et l'œil triste. — Nous avons à causer, dit-il à Etiennette et à Armande.

Quand on fut tout au fond du petit jardin il les fit asseoir auprès de lui, et avec effort, les lèvres tremblantes :

— J'ai trouvé, reprit-il.

Les deux sœurs se regardèrent; leur premier sentiment fut qu'elles allaient se séparer.

— Toi, ma chère Armande, poursuivit M. Herbin, tu seras demoiselle de compagnie dans une maison riche, où il y a une petite fille à surveiller. Mme Jusserand de la Fauvière vit à la campagne l'été, à Paris l'hiver. L'hôtel et le château sont sur un grand pied. Tu seras de la famille, avec un traitement qui te permettra de faire des économies. La mère est un peu hautaine et vaniteuse — qui n'a pas ses défauts! — mais bonne au fond. On n'a qu'à la laisser agir à sa guise. Le père est dans les grandes affaires, avec

une vie agitée et bruyante; on l'aperçoit plus qu'on ne le voit. Il y a un fils qui a terminé son droit et qu'on veut lancer dans le monde officiel. Les portes de la maison sont ouvertes à deux battants... Acceptes-tu?

— Vous avez bien dit ce que j'étais au fond, une ignorante qui serait fort en peine de subir un examen?

— On ne demande que de la complaisance et de la bonne humeur. On ne tient pas à ce que tu fasses de Mlle Jusserand de la Fauvière une savante... Si j'ai bien compris, d'ailleurs, la mère te donnera plus d'occupation que la fille, le salon que la chambre d'étude...

— A ces conditions, ma bonne volonté est à la disposition de toute la famille.

— Et moi? demanda Etiennette.

— Toi, mon enfant, tu entreras dans un des grands magasins de lingerie de la rue de la Paix. On t'y donnera le couvert et une chambre, avec un salaire honnête pour commencer. Au bout de deux ou trois ans tu connaîtras le commerce dans ses moindres détails, et rien n'empêchera que plus tard, avec un petit capital que nous trouverons, tu ne fondes un établissement dont tu seras maîtresse. Cela te convient-il?

— S'il ne faut que de l'exactitude et de la persévérance, vous savez que j'en ai l'instinct; et si l'on peut conquérir son indépendance à la pointe de l'aiguille, comptez que mes doigts ne reculeront pas devant l'ouvrage.

— Voilà donc qui est convenu... à l'une le château, à l'autre le magasin.

— Et Pauline? demanda Etiennette.

— Elle sera ici demain... et nous tiendrons conseil.

XXXVI

On vint leur annoncer que le dîner était servi et que Mme Baudrier les attendait. Elle fut mise par son frère au courant de la situation.

— Ah! vous croyez? fit-elle; et ces demoiselles acceptent?

— Madame, lundi prochain nous aurons le regret de vous quitter et de vous adresser nos remerciements, dit Etiennette.

— Alors, moi, j'attendrai lundi pour vous faire mes compliments. Je ne crois qu'aux choses faites... Il y a tant de hasards!

Puis, se reprenant :

— En somme, c'est merveilleux, et vous devez bénir la Providence... Deux places magnifiques, où, avec de la conduite, on peut amasser une dot... C'est plus que vous ne pouviez espérer!

Elle continua sur ce ton jusqu'au dessert, exaltant la complaisance de son frère et le bonheur des orphelines. A bout de phrases :

— N'est-ce pas que vous êtes heureuses? dit-elle enfin.

— Très-heureuses, répondit Armande qui suffoquait.

L'enthousiasme de Mme Baudrier menaçant de jeter de nouvelles flammes, Armande se retira bientôt, suivie d'Etiennette. Elles gagnèrent leur petite chambre au bras l'une de l'autre, se souriant :

— Mme Baudrier exagère un peu, dit Etiennette; mais il y a du vrai dans ce qu'elle dit... Pour ma part, je suis fort contente... Qui sait? je serai peut-être riche dans cinq ou six ans! Et toi, cette pensée d'être dans une belle maison où l'on a tout à souhait ne t'effraye pas?

— Non, certes. L'hiver je vivrai en ambassadrice, et l'été comme une châtelaine.

Elles échangèrent vingt propos qui les menèrent jusqu'à l'heure du coucher.

— Bonne nuit! dit Etiennette.

— Dors bien, dit Armande.

Bientôt, la tête sur l'oreiller, le cœur gros et les yeux ouverts dans l'obscurité de la petite chambre, Etiennette entendit un léger bruit tout auprès d'elle. Elle se leva doucement, s'approcha du lit de sa sœur et, s'étant baissée pour l'embrasser, sentit des larmes chaudes sous ses lèvres.

— Ah! pauvre chère Armande! s'écria-t-elle.

Son cœur déborda, et elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en sanglotant.

XXXVII

Le matin les trouva pâles et fatiguées; mais Etiennette, la première, trempant son visage dans l'eau froide :

— Il ne faut pas que Mme Baudrier croie que nous avons pleuré; son méchant cœur s'en réjouirait.

— Et notre pauvre ami M. Herbin s'attristerait, dit Armande. Il nous faut donc les tromper l'un et l'autre.

Elles descendirent bientôt après, le sourire aux

lèvres. Mme Baudrier, qui s'était levée de meilleure heure que d'habitude, les prévint que son frère était à la maison des dames de Saint-Maur pour y chercher Pauline.

Quand celle-ci arriva, Etiennette remarqua son air de gravité. Le front de Pauline gardait comme un reflet de l'ombre des cloîtres qu'elle venait de traverser. Sa sœur sentit vaguement que quelque chose germait dans son esprit, quelque chose qui avait des racines profondes et dont les premiers symptômes dataient du jour où elle avait reçu la carte d'Emile avec l'ineffaçable P. P. C.

Après le déjeuner, durant lequel Mme Baudrier fut prodigue de sottises irritantes et d'exagération calculées, les trois orphelines passèrent au jardin avec M. Herbin. Pauline savait quelles situations avaient été acceptées par Etiennette et Armande.

— Je dois maintenant m'occuper de toi, ma chère enfant, dit M. Herbin; mais je n'ai rien voulu décider avant de t'avoir consultée.

— Avez-vous donc quelque chose à m'offrir?

— Oui; plusieurs choses même. Tu peux trouver un emploi dans une maison de mercerie, par exemple, ou entrer dans un pensionnat, en qualité de sous-maîtresse. Veux-tu te pousser dans les modes?... Un peu d'adresse y suffit, et si les circonstances te viennent en aide, un jour tu seras à la tête d'une maison. Et il y a des maisons de modes qui valent des maisons de banque!

— Me laissez-vous libre dans mon choix?

— Certainement!

— Eh bien! donnez-moi vingt-quatre heures et je vous répondrai.

XXXVIII

Le lendemain, profitant de la liberté que Mme Baudrier leur laissait à Belleville, Pauline sortit avec Etiennette et se fit conduire à Saint-Mandé, où elles n'étaient point allées depuis la mort de M. Thévenaux.

La maison avait changé de propriétaire. On bâtissait un pavillon dans le jardin. On était alors dans la fraîcheur épanouie du printemps. Des taches de chaux blanchissaient les grappes roses des marronniers; les buissons de lilas étaient meurtris et salis par le travail des ouvriers, qui promenaient leurs brouettes dans les plates-bandes et gâchaient le mortier dans une pièce de gazon. Les auges et les truelles encombraient les massifs de rosiers; toute coquetterie avait disparu. Les deux sœurs passèrent au milieu de ce désordre et gagnèrent, tout au bord de la Marne, un berceau que les mutilations avaient épargné. Etiennette leva le doigt et fit voir à Pauline, dans le feuillage d'un gros noisetier, un volant qui était suspendu parmi les branches : c'était tout ce qui restait de leur passage dans ce jardin. Un batelet, à moitié plein d'eau, sombrait près de la rive. Pauline était très-pâle et serrait le bras d'Etiennette.

— Pourquoi m'as-tu amenée ici? ça me fait mal, dit Etiennette.

— Et moi donc, crois-tu que je ne sente rien? répliqua Pauline d'un voix étranglée.

XXXIX

Elle enleva son gant lentement et tira de l'annulaire de la main gauche la bague des fiançailles qu'Emile lui avait donnée.

— C'est à cette même place, reprit-elle, que je l'ai reçue. Mon cœur tremblait dans ma poitrine... J'entendais la voix de mon père qui causait sur le perron, à ce même endroit où un manœuvre gratte une pierre. Tu riais en cueillant des roses, Armande chantait. Le ciel était bleu... J'étais comme inondée de bonheur... Je ne prévoyais pas que rien pût jamais l'atteindre ; et il n'en reste que ce morceau de métal!

Elle regarda un instant l'anneau qui brillait entre ses doigts, la gorge serrée, les yeux secs; puis, levant la main d'un geste violent, elle le lança dans la Marne, dont l'eau verte filait sans bruit parmi de longues herbes.

— Que fais-tu? s'écria Etiennette.

— Ce que je fais? je renonce à Emile et je renonce à tout.

— Viens, sortons d'ici, tu dis des folies; la vie est-elle close parce que tu as rencontré un cœur lâche?

— Ecoute, ma résolution est prise... J'ai passé des nuits à pleurer et à descendre au-dedans de moi-même. J'ai peur...

— Peur! répéta Etiennette.

— Oui, peur de tout, peur de moi! Je n'ai pas ton courage, je n'ai pas la confiance d'Armande, et j'ai des instincts qui m'exposent à toutes les tentations.

Va! la lutte m'effraye plus que la servitude.r. Je me résigne à plier... je ne veux pas tomber.

— Mais alors?

— Alors j'entrerai en religion.

— Toi!...

— Et pourquoi non? Je ne sais pas si j'aurai la foi, j'aurai la soumission... Courbée sous l'autorité d'une règle, je serai déchargée du poids de la responsabilité. Il me prend des frissons quand je pense que je serai perdue dans l'immensité de Paris, seule, n'ayant pour guide et pour maîtresse que moi. Moi! cette Pauline que tu as vue éprise de tous les plaisirs et si lente au travail! Ma seule vertu est de me connaître, et ce fonds d'indolence et de désirs que je me découvre m'épouvante... Quand j'aurai causé avec M. Herbin il me comprendra.

— Tu as peut-être raison, dit Etiennette.

— Hélas! oui, j'ai raison, reprit Pauline avec accablement. Tu te souviens de ce jour où tu t'échappais, irritée et confuse, de la rue de Bondy. Moi aussi, et à la même heure, je venais d'être humiliée et froissée... Je savais que je n'irais pas où m'appelait ce morceau de carton que je déchirais entre mes doigts, et cependant, te le dirai-je, quelque chose m'avertissait qu'un jour peut-être, et à bout d'espérance, sollicitée par le regret de tout ce que je laissais derrière moi, j'aurais moins de force contre le mal. La pente est glissante quand on a l'amour de ce qui brille!

— Pauline!

— Ah! oui, cela t'étonne et t'indigne! Cette Pauline qui te parle aurait été heureuse et sauvée si elle avait pu s'appuyer sur un autre... Il ne sait pas,

celui que je ne veux plus nommer, quel mal il m'a fait! D'un seul coup il m'a brisée... Je viens de passer huit jours dans la retraite... J'ai vu des âmes tranquilles qui se reposaient dans l'abdication de leur volonté. Autour d'elles aucune sollicitation; devant moi, au contraire, la lutte, l'isolement, l'attraction du hasard et des circonstances, la contagion de l'exemple et le sentiment de ma propre faiblesse. Entre les deux voies ouvertes je choisis celle d'où le péril s'éloigne et qui m'offre le secours de la discipline... Et puis, s'il faut t'ouvrir le fond de ma pensée, c'est un toit, c'est du pain... Tu me regardes et tu sembles ne pas me comprendre... Que veux-tu, la pensée de la misère et de l'abandon me glace!... Malade, épuisée, si un jour il me fallait demander un lit à l'hôpital...

— Et le travail?

— Est-ce que tu n'as pas vu, comme moi, des ouvrières, brisées de fatigue et dévorées de fièvre, traîner leurs souffrances sur le boulevard?... Heureuses encore celles qui n'avaient point d'enfant trébuchant sur leurs talons!...

— N'avons-nous pas M. Herbin?

— Oublies-tu qu'il a une sœur?... Non, j'ai choisi... Ce n'est pas la vocation qui me pousse, c'est la lâcheté... Mais du moins, si je succombe, je ne mourrai pas avilie...

LX

Bientôt Armande et M. Herbin furent informés du projet qu'avait conçu Pauline; ils se récrièrent d'abord, puis tristement l'approuvèrent, sur les ob-

servations d'Etiennette, en qui ils avaient une grande confiance. Il n'y avait plus à régler que la question du noviciat et des frais qu'il entraîne.

— Je m'en charge, dit M. Herbin ; seulement, n'en dites rien à Mme Baudrier.

Les trois sœurs ne devaient plus rester qu'un très-petit nombre de jours auprès de leur ami ; elles les employèrent à préparer leur trousseau et à tout mettre en ordre. Etiennette et Pauline abandonnèrent leurs petits bijoux de jeune fille à Armande, qui devait vivre dans le monde, et, chaque robe, chaque pièce de linge bien examinée et mise à sa place dans des caisses, elles attendirent l'heure fatale.

Cette pensée qu'elles n'avaient plus qu'une seule nuit à dormir côte à côte les oppressait. Elles la passèrent dans l'insomnie, craignant de remuer, et retenant leur souffle pour se tromper mutuellement par des apparences de repos. Les mêmes préoccupations les assaillaient, le même ennemi se dressait devant elles : l'inconnu. Pauline allait le combattre par l'isolement et l'abdication. Mais les deux autres?

Etiennette avait plus de résolution peut-être qu'Armande, mais Armande plus d'espoir certainement qu'Etiennette. Un grand fonds de confiance lui restait. Toutes deux, les yeux ouverts dans les ténèbres, cherchaient à se faire une idée juste des conditions de leur nouvelle existence. Le fantôme d'Emile passait devant les yeux fermés de Pauline. Pour chacune d'elles les heures s'écoulaient pesamment. Le matin les trouva debout au même instant. Elles se saluèrent par un sourire et un baiser. Les persiennes repoussées, Etiennette fit voir à ses sœurs le ciel pur, où brillait le soleil.

— C'est bon signe, dit-elle, nous avons le beau temps pour nous.

Elles descendirent au jardin et s'y promenèrent, s'efforçant de causer; M. Herbin les rejoignit, un peu ému, un peu craintif, un peu embarrassé, mais voulant paraître gai. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la domestique, s'avançant, cria du haut du petit perron :

— La voiture que monsieur a demandé est là.

Les pauvres sœurs tressaillirent.

M. Herbin détourna la tête et fredonna en frappant le gravier du bout de sa canne.

— Vite, hâtons-nous! s'écria Etiennette, qui, d'un élan, monta les quatre marches du perron.

Au dernier moment, quand elle vit tout ce petit monde près de s'en aller, Mme Baudrier eut un accès de sensibilité; elle embrassa les Trois Grâces coup sur coup, en les appelant des noms les plus tendres, et les pria de ne pas oublier que la maison de Belleville — ma maison, dit-elle — leur serait toujours ouverte. Armande et Pauline s'attendrirent. Etiennette resta froide. Les surfaces ne lui suffisaient plus.

Bientôt après la voiture roula sur le pavé de Paris.

XLI

On se rendit d'abord à la maison des dames de Saint-Mandé. La route se fit silencieusement. Pauline regardait les rues, les boulevards, les magasins. Tout ce qui, dans une heure, devait être pour elle des choses oubliées. Paris lui semblait souriant et beau.

Elle aperçut sur le pont du Carrousel un jeune homme qui avait la tournure d'Emile et qui marchait lentement sur le trottoir avec une femme au bras. Ils avaient l'air heureux et gai. Cette promenade, et dans la même attitude, elle aussi aurait pu la faire. Elle se rejeta vivement au fond de la voiture et ferma les yeux.

Vers midi le fiacre ramenait M. Herbin à Belleville. Le pauvre homme était seul et pleurait. Les Trois Grâces venaient d'entrer dans la vie par la porte basse du travail et de la pauvreté.

XLII

Nous allons transcrire ici quelques passages des lettres échangées entre Etiennette et Armande, et qui donneront une idée exacte des premiers jours passés dans le magasin de Mme Lhéritier et dans l'hôtel de Mme Jusserand de la Fauvière.

« Mme Lhéritier, disait Etiennette, est une femme petite, frêle en apparence, mais active, infatigable et solide comme du bois de chêne. Elle a le parler doux et souple d'une personne accoutumée à causer avec des clientes qu'elle ménage et caresse; mais sous cette douceur il y a du métal. Ses manières sont polies et calmes, sa démarche leste, son langage net et précis. Elle veut que tout se fasse autour d'elle vite et bien. Elle m'a fait un accueil gracieux, m'a embrassée sur le front, et, me prenant par la main, m'a présentée à mes compagnes. Après quoi, en quelques paroles, j'ai été mise au courant de ma besogne.

« L'aspect du magasin est gai avec ses grandes

glaces d'un seul morceau, qui permettent de voir tout ce qui se passe dans la rue; les cuivres bien luisants de la porte d'entrée, les tables et les casiers de chêne poli, les beaux meubles de soie rouge, la garniture éclatante de la cheminée de marbre blanc, le parquet, où l'on n'aperçoit pas un brin de poussière, les belles dentelles drapées autour de la batiste et du linon achèvent de lui donner un aspect aimable. On voit les curieuses arrêtées le long de la devanture, et l'on surprend sur leurs lèvres et dans leurs yeux tous les signes de la convoitise.

« Il y a derrière ce premier magasin une arrière-boutique, qui est un boudoir tenté de brocatelle à ramage, où les clientes peuvent s'assurer si les modèles qui les attirent s'ajustent bien à leurs tailles. Les ateliers sont à côté, dans un appartement qui donne sur une cour intérieure. Mme Lhéritier va et vient de l'atelier au magasin; elle ne veut pas qu'on perde une minute ou un brin de fil. Comme le jour s'éteint vite dans cet appartement, situé au rez-de-chaussée! dès sept heures en été et trois heures en hiver on allume le gaz.

« Les ouvrières sont rangées le long de grandes tables sur lesquelles les plus habiles taillent le linge. C'est Mme Lhéritier qui le distribue et le mesure. Il faut qu'on lui rende compte de tout. Un bout de dentelle, un lambeau de toile ne doivent pas être égarés. Elle a ce sentiment juste que les meilleures maisons périssent par le coulage. Or, Mme Lhéritier s'est promis à elle-même de se retirer avec quarante mille livres de rente. Elle se tiendra parole.

« Chez elle on vend tout très-cher, mais tout y est bon et beau.

« Son sourire aimable, sa voix douce, ses manières engageantes, son empressement poli, sa complaisance rompue à toutes les fantaisies des belles désœuvrées ne se lassent jamais et ne se démentent en aucune circonstance. La fatigue n'y peut rien, non plus que la migraine. Elle est telle le samedi soir qu'on l'a vue le lundi matin. J'admire cette constance et je m'effraye à la pensée de ce qu'il faut d'efforts pour assouplir la nature à ce degré. Mme Lhéritier, en toute saison, est vêtue d'une robe de soie noire fort belle, en taffetas ou en faye d'une qualité supérieure, sobre d'ornements, mais élégante par la coupe; un col et des manchettes de toile blanche d'une exquise propreté relèvent l'uniformité de cette toilette, qui sied à sa taille bien prise et à son visage. Nous portons des ajustements pareils, mais d'une étoffe moins riche. Notre maîtresse ne tolère pas les toilettes voyantes et les rubans dont les couleurs papillotent aux yeux.

XLIII

« Il y a toujours quelque cliente dans le magasin. C'est l'amusement de certaines femmes du monde d'entrer et de sortir, et de tout examiner et de chiffonner. Elles ne se fatiguent pas de retourner vingt fois les mêmes objets dans tous les sens, et s'inquiètent peu de déranger trois ou quatre personnes pour quelque chose dont elles n'ont même pas envie. Cela les occupe et les distrait. Mais Mme Lhéritiera un art merveilleux pour éveiller des désirs soudains, faire croire à des besoins qu'on n'a pas, allumer des coquetteries qui sommeillaient sous la satiété, et il est

rare qu'on sorte de la *Fiancée* les mains nettes.

« Ce métier, où l'on ne manie que des tissus qui semblent travaillés par des fées pour des princesses, est pénible et dur. On est sur ses pieds toujours, ou toujours courbée, les yeux sur du linge blanc. Dans les commencements j'étais brisée; mes jambes ne me portaient plus ; j'avais des éblouissements. La chaleur sèche et la lumière vive du gaz me brûlaient les paupières.

« — Vous vous romprez à tout cela, m'a dit Mme Lhéritier.

« Et comme elle me voyait sourire d'un air de tristesse et de doute :

« — D'ailleurs, il le faut, a-t-elle ajouté de sa voix claire.

« J'ai fort bien compris. Ma fierté n'aura pas besoin d'un nouveau coup d'éperon.

XLIV

« Par faveur toute spéciale, j'ai une chambrette à moi seule, tout en haut, sous les combles; elle n'est ni belle ni grande, mais j'y suis chez moi. Elle ouvre sur les toits par une fenêtre en tabatière, d'où, quand je me hausse sur la pointe des pieds, j'aperçois un horizon de cheminées et de longs tuyaux hérissés vers le ciel. Elle est poprement meublée d'une couchette, d'une commode, d'une petite armoire, d'une table devant laquelle je fais ma toilette, et de deux siéges. L'un est un bon fauteuil que je dois à M. Herbin. Il y a un tapis jaspé sur le carreau. On a ménagé un placard assez large dans le mur où je

serre mes robes et mes chaussures. J'ai encore un petit miroir. Ma chambrette est assez habitable au printemps. En été il y doit faire très-chaud, et en hiver très-froid. En ce moment je me lève à six heures; on a une heure pour s'habiller et faire sa chambre; à sept il faut être dans l'atelier. On avale une tasse de café au lait, avec un peu de pain, et on est bien vite à la besogne. Mme Lhéritier est déjà debout dans sa robe noire avec ses manches blanches.

« Le magasin est un modèle d'ordre et de propreté; rien ne traîne. On suspend les peignoirs et les guimpes, on étale les mouchoirs, les cols, les bonnets, les canezous, les manchettes dans les vitrines : chaque chose est en lumière, chaque objet à la bonne place pour le faire valoir, Mme Lhéritier sur son fauteuil, les demoiselles chargées de la vente sur leurs chaises; la *Fiancée* est sous les armes. On ne parle pas. A midi on déjeune, à sept heures on dîne. Mme Lhéritier mange avec nous. Elle nourrit bien ses ouvrières pour avoir le droit d'exgiger un travail assidu. A dix heures on éteint le gaz dans l'atelier, à onze dans le magasin; mais depuis une heure déjà on ne s'occupe plus qu'à mettre les marchandises en ordre. On cause même; quelquefois on rit. Le reste du temps appartient au sommeil. Et qu'on s'allonge avec plaisir dans les draps frais!

« On est libre chaque dimanche à partir de midi, et dès le matin, à tour de rôle, chaque quinzaine. Si le travail ne presse pas, et pour une cause déterminée, Mme Lhéritier nous accorde par intervalles une soirée.

XLV

« Voilà le côté matériel de ma vie; il a ses fatigues et ses duretés, mais avec de la volonté on s'en tire; le côté moral a des tristesses qui atteignent plus profondément; le temps ne les émousse pas.

« Mme Lhéritier me retient auprès d'elle dans le magasin. Elle a remarqué sans doute que je plaisais à sa clientèle, qui retrouvait en moi les manières et le langage d'une femme habituée au monde. Une circonstance lui a révélé que je savais l'anglais. Une étrangère à qui je montrais des mouchoirs garnis de Valenciennes m'ayant désignée à sa fille du regard, dit à demi-voix :

« — *She is indeed very pretty.*

« Je rougis.

« — *Take care , milady, I understand what you say*, répliquai-je le nez dans la batiste.

« Mme Lhéritier m'a reproché doucement de ne lui avoir pas fait connaître de quelle utilité je pouvais être pour son magasin. M'y voilà installée à demeure et gracieusement traitée. Peut-être aura-t-elle remarqué que la *Fiancée* vend un nombre plus considérable de mouchoirs et de cravates depuis qu'on m'y voit plus souvent. Ces menus objets filent par douzaines. La clientèle de passage a singulièrement augmenté, et tous les jeunes gens qui poussent la porte s'adressent de préférence à moi. Mes compagnes en font la remarque en souriant. Ce sourire cache mal un peu de dépit. Quant à Mme Lhéritier, elle feint de ne rien voir. Tout est pour le mieux, puisque ses quarante mille francs de rentes à venir en profitent.

« Certaines femmes pourraient être flattées de ces succès; j'en suis humiliée. Ils me rappellent trop la bienveillance intéressée de Mme Bonavin; mais je ne sais comment m'y soustraire. Mon humble situation les explique, les commande en quelque sorte. Je suis assise derrière le rempart fragile et transparent d'une plaque de verre; on a qu'à pousser une porte pour être plus près de moi, me voir et me parler et juger ce qu'on peut espérer. Il n'en coûte qu'une bagatelle, et on est libre de prolonger l'entretien sans qu'il me soit permis de l'interrompre. Je suis en montre. Je puis quelquefois ne pas comprendre; je m'enveloppe d'un sourire niais, pour lequel le langage des yeux, les allusions, les réticences calculées, les sous-entendus n'ont point de signification; mais les hardis parlent, et alors comment se boucher les oreilles? J'ai les joues en feu et j'appelle d'un regard suppliant Mme Lhéritier à mon aide.

XLVI

« D'autres qui veulent s'expliquer plus clairement ou craignent d'être entendus écrivent. Je trouve des petits papiers sous les cravates et les cols que j'expose sur le comptoir. J'ai beau les repousser du bout des doigts, on m'invite tout bas à les ramasser. L'autre jour un beau jeune homme — un Russe, je crois — a mis trois fois sous ma main un billet que trois fois d'un geste vif j'ai rejeté vers lui. Ce badinage l'amusait sans doute. Une de mes compagnes qui nous observait riait sous cape. Lui est revenu à la charge pour la quatrième fois, et de cet accent particulier aux princes de sa nation :

« — Mademoiselle, un papier que vous égarez... m'a-t-il dit en me présentant la lettre du bout de sa main gantée.

« Je l'ai regardé en face.

« — Il est à vous, monsieur, ai-je répondu, et voilà plusieurs fois déjà que je vous engage à ne pas le perdre.

« — Oh ! de la pruderie... c'est dommage ! a-t-il murmuré entre ses dents.

« Mais d'autres lettres m'arrivent par la poste ou me sont apportées par des commissionnaires. J'en ai lu quelques-unes. Il y en a de sottes et de grossières, d'impertinentes et de banales ; il y en a de bien tournées ; les unes affectent un ton de galanterie qui me rappelle certaines comédies en poudre que j'ai vues autrefois au Gymnase, où mon pauvre père nous conduisait sans trop consulter l'affiche ; d'autres parlent un langage plus respectueux et caressent la corde du sentiment et de la poésie. Le piége est plus élégant, mais c'est toujours un piége. Quelques-unes encore sont d'une crudité d'expressions qui me fait monter le rouge au front. La dernière, entre autres, commençait par ces mots : « Un coupé de chez Bender, un mobilier de chez Mombro... » J'ai froissé le papier, et des larmes ont jailli de mes paupières...

« Je sais un billet qui m'a fait sourire ; grâce à sa prose tout simplement bête, j'ai appris qu'un certain public m'avait affublée de ce sobriquet ridicule : *la belle lingère de la rue de la Paix.* Cela m'a rappelé certaines images enluminées qui nous viennent de la rue Saint-Jacques, et qu'on voit chez les étalagistes.

« Sottise ou insolence, il faut choisir.

XLVII

« Mme Lhéritier m'envoie quelquefois en courses chez les personnes les plus considérables de sa clientèle. Ce n'est pas sans ennui que j'accepte ces promenades qui me conduisent au faubourg Saint-Germain ou dans le quartier des Champs-Élysées. Des oisifs m'accostent, me suivent, m'obsèdent de leurs compliments. Celui-là m'offre son bras et celui-ci une voiture. Je hâte le pas ; quelquefois on se lasse, quelquefois rien n'y fait. Alors je saute en omnibus, ou, trop harcelée, dans un fiacre, et c'est ma bourse assez plate qui supporte le poids de mes triomphes.

« Je bénis les hôtels où l'on n'est rien que poli ; mais la galanterie habite aussi les antichambres. Un jour j'ai subi — *subi* est le mot — la déclaration prétentieuse d'un valet de pied qui singeait son maître. Il n'hésitait pas à me confesser que je lui plaisais, et il présentait à mes rêves l'espoir d'une éternelle association... Et ce n'était qu'un espoir !

XLVIII

« J'ai des heures cruelles d'épuisement. Je marche dans une voie qui me paraît sans issue. J'y marche comme un voyageur dans une vaste plaine fermée par un horizon pâle. Il n'aperçoit devant lui ni bois, ni lac, ni fontaine. Il avance, et c'est toujours la plaine immense qui prolonge au loin la morne étendue de son aplatissement ; toujours le même aspect, toujours la même uniformité. Je me lève aux mêmes heures pour

revêtir la même robe, continuer le même travail, répondre aux mêmes questions, m'asseoir à la même table entourée des mêmes visages, et attendre la fin du jour dans les mêmes conditions que la veille. Et ce sera ainsi demain et après-demain, et le jour suivant, et le jour d'ensuite. Et je ne vois pas de borne à cette monotonie, et il faudrait un miracle pour que j'eusse à moi une maison, une famille, des enfants, quelqu'un enfin que je pusse aimer. Ce miracle, je ne l'attends plus... Et je commence à comprendre la peur que ressentait Pauline. J'ai vu des femmes qui me rappellent Mme Bonavin rôder autour de la *Fiancée.* Ils ne savent pas quelle irritation ils soulèvent en moi ceux qui saisissent au vol une occasion pour me parler de leur amour ! Toujours les mêmes offres ! toujours le cœur, — jamais la main ! »

XLIX

Placée dans un autre milieu, Armande tenait un autre langage :

« Je n'oublierai jamais l'heure qui m'a mise en présence de Mme Jusserand de la Fauvière. Il faisait un grand soleil. Derrière les stores à demi baissés on voyait le mouvement du feuillage caressé par un vent léger. Tout était lumière dans le salon, tout était lumière dans le jardin. Les beaux meubles recouverts de satin de Chine couleur d'or et rehaussé d'oiseaux et de fleurs chimériques, les marbres des statuettes, les porcelaines des vases pansus, les émaux, les cuivres ciselés, les consoles découpées faisaient resplendir leurs rondeurs et leurs angles.

Des étincelles dansaient dans ce rayonnement. Il y avait dans une jardinière toute une flore pourpre épanouie dans la verdure pâle des cactus. Mme Jusserand de la Fauvière se leva à demi à mon approche et me tendit la main. Je vis une femme grande, élancée, qui avait des restes de beauté, les yeux bleus et clairs et de grandes boucles de cheveux tombant en spirales sur son corsage. Elle était tout à la fois Anglaise et mythologique. On aurait dit une Junon échappée des pages d'un keepsake. Junon daigna sourire, et, me montrant un siége auprès d'elle :

« — Une personne en qui j'ai grande confiance vous a recommandée à moi, à la prière de M. Herbin, votre tuteur, que j'ai vu une fois ou deux, me dit-elle. Cela m'a suffi, et vous êtes de la maison. A présent vous plaît-il que nous causions un peu ?

« — Je suis à vos ordres, madame, répliquai-je en m'inclinant.

« Elle haussa les épaules par un joli mouvement plus jeune que son âge, et continuant :

« — Oh! mes ordres ne vous fatigueront pas... Quiconque est à mon service fait ce qu'il veut.

L

« Dès cette première minute il me parut que les discours de Mme Jusserand de la Fauvière et les sentiments qu'ils expriment n'étaient point en harmonie. C'était comme une tartine de confiture sur laquelle une main inhabile eut fait tomber une cuillerée de moutarde. Mais je suis d'un caractère à ne pas m'arrêter à ces détails. Mes petites réflexions intérieures n'étaient point achevées que déjà

Mme Jusserand de la Fauvière me regardait comme on regarde un tableau chez un marchand ; un instant même elle prit son lorgnon, un lorgnon d'émail qui pendait le long de sa jupe au bout d'une fine chaîne d'or d'un travail curieux.

« — Vous êtes jolie, tant mieux !... j'aime à voir de jolis objets autour de moi, reprit-elle.

« Mes yeux firent le tour de l'appartement.

« — Les personnes comme les statuettes, n'est-ce pas, madame ?

« — C'est cela, répliqua-t-elle simplement.

« Mme Jusserand de la Fauvière laissa tomber son lorgnon, prit un ouvrage de guipure dans un guéridon en laque du Japon chamarré d'animaux bizarres, et, sans me regarder :

« — Vous êtes musicienne, m'a-t-on dit?

« — Un peu, madame.

« — C'est-à-dire que vous chantez et jouez du piano?

« — Comme une écolière, à vrai dire.

« — J'entends bien... c'est ce qu'il faut... une petite musique sans prétention qui joue des valses et gazouille des romances... Les virtuoses m'ont toujours fait peur... Une fois sur leur tabouret ils vous assassinent, et comme ils n'exécutent jamais que des morceaux de leur composition, on est forcé d'applaudir doublement, ce qui les encourage, et ils recommencent... Vous ne composez pas ?

« — Non, je vous le jure !

« — Vous me rassurez. Et puis ?

« — Mon Dieu; il me serait plus facile de vous dire ce que je ne sais pas... Ici la mémoire ne me ferait pas défaut... Cela coule de source...

« — Eh bien ! je vais vous aider... Il y a bien au fond de votre mémoire quelques débris d'anglais ?

« — Oui, en les raccommodant, et avec de la patience, on en ferait un bout de conversation.

« — Bon ! c'est vous que je chargerai de répondre à des amies que j'ai à Londres... Un peu d'italien ?

« — Des lambeaux.

« — C'est juste assez pour traduire les cavatines des opéras à la mode... Vous brodez ?

« — Comme tout le monde.

« — Nous essayerons ce petit talent sur des mouchoirs pour lesquels j'ai fait dessiner un chiffre... Est-ce qu'un crayon a quelquefois noirci le bout de vos doigts ?

« — Oui, de temps à autre.

« — Alors vous barbouillez... quoi ? le paysage, le portrait... de petits moutons ou de petits bonshommes ?

« Il y avait sur une table voisine un album et des crayons. J'interrogeai du regard Mme Jusserand de la Fauvière.

« — Faites, me dit-elle.

LI

« En quelques coups de crayon j'esquissai une tête fine dont l'ovale idéalisé s'enveloppait d'une auréole de cheveux répandus en boucles vaporeuses le long des joues, et le lui passai. Le visage de Mme Jusserand de la Fauvière s'éclaira.

« — Mais c'est charmant, cela ! Est-ce que ça ne me ressemble pas un peu?... Vous montrerez ce que vous savez faire à ma fille. Son éducation est à peine

ébauchée... C'est à vous que j'en remettrai la direction... Pas trop de sévérité, n'est-ce pas?... Lisez-vous facilement?

« — Je ne m'y suis jamais exercée; mais avec de la bonne volonté...

« — J'en suis certaine... Vous me ferez quelques lectures... Il faut bien se tenir au courant des choses, et puis cela aide à s'endormir... Le calcul vous est-il familier ?

« — S'il ne s'agit que des quatre règles...

« — Vous êtes un trésor !... Vous tiendrez mes comptes... je m'y embrouille toujours.

« Là-dessus Mme Jusserand de la Fauvière me montra un cordon qui pendait au coin de la cheminée, en ayant soin d'allonger le bras et la main avec un mouvement et une attitude qui me rappelaient certains tableaux entrevus au Louvre, et d'une voix nonchalante :

« — Vous plaît-il de sonner ?

« J'obéis, un domestique entra.

« — Faites prévenir Mlle Victorine, reprit-elle.

« Presque aussitôt parut une petite fille de huit à dix ans, habillée en poupée, des rubans sur la tête, des rubans au cou et aux poignets, des rubans aux épaules, des rubans partout, les bras nus, les cheveux flottants et frisés. On aurait pu croire que tout cela sortait d'une vitrine.

« — Votre institutrice, dit Mme Jusserand de la Fauvière à Victorine, en me montrant. Donnez-lui votre main.

« J'aime les enfants, j'attirai Victorine et, lestement, elle sauta sur mes genoux. Je l'embrassai pour la remercier de sa pétulance. Sa mère nous regarda.

« — Vous savez, chère enfant, que ces familiarités ne me plaisent point; asseyez-vous, dit-elle.

« Victorine glissa par terre après m'avoir rendu mon baiser. Le mot de Mme Jusserand de la Fauvière ne m'avait point échappé. Comme une lame à deux tranchants, il blessait à droite et à gauche; mais j'étais déterminée à ne m'effaroucher de rien, et à part moi, je me disais : — Bon ! c'est une première glace qui fondra.

LII

« Victorine, sagement assise sur un pouff et m'examinant du coin de l'œil :

« — Voici ce que vous aurez à faire, reprit sa mère : le matin vous vous occuperez de cette enfant, en donnant un coup d'œil à l'office : vers onze heures vous prendrez mes ordres pour la journée ; si nous ne sortons pas dans l'après-midi, vous griffonnerez quelques lettres sur le coin d'un bureau ou mettrez mes comptes en ordre... après quoi, vous me ferez une petite lecture ou un peu de musique... Dans les intervalles, vous ne négligerez pas les leçons d'anglais et de dessin... A vos heures perdues vous réglerez avec mes fournisseurs. Vous saurez toujours ce que nous ferons après dîner... D'ailleurs, vous serez ici comme chez vous.

« J'ouvrais de grands yeux. Où prendrais-je ces heures perdues dont on me parlait? Mais déjà Mme Jusserand de la Fauvière était levée. Je l'imitai.

« — Mademoiselle, dit-elle alors, on va vous conduire à votre chambre. S'il y manquait quelque chose, vous le diriez à la femme de charge.

« Victorine courut devant moi, et l'on me conduisit dans ma chambre. Elle est grande et donne sur le jardin, commode, bien meublée, avec une bonne cheminée. J'y serai fort bien ; mais cette chambre a un aspect singulier : les meubles y sont de tous les styles : le vieux s'y mêle au moderne, l'acajou au bois de rose ; on dirait une pièce où l'on a réuni au hasard les fauteuils et les sophas, les armoires et les étagères. J'ai une pendule du temps de Louis XVI et un petit bureau qui date de l'Empire, un lit dont la carcasse de vieux chêne a été sculptée par un artiste de la Renaissance, et une bergère à pieds contournés en tapisserie de Beauvais. Tout se heurte : mais cette confusion a sa grâce ; elle me plaît sans que je puisse dire pourquoi.

« Mon installation a été faite en un tour de main. Bien m'en a pris ! J'avais à peine fini, qu'une femme de chambre frappait à ma porte et me prévenait que sa maîtresse m'attendait pour une promenade. Pour ses débuts, la demoiselle de compagnie a le pas sur l'institutrice. Les rubans de Victorine avaient changé de couleur. Le rose succédait au bleu. Est-ce que, dans sa pensée, cela rajeunirait M[me] Jusserand de la Fauvière ?

« Pendant trois heures une calèche nous a promenées de boutique en boutique, avec une halte de trois quarts d'heure au moins chez une grande faiseuse à la mode où la solennelle question d'une toilette de demi-saison a été discutée à fond et élucidée. J'étais appelée à donner mon avis ; mais je n'avais que voix consultative. Victorine jouait avec des chiffons.

« Vers une heure M[me] Jusserand de la Fauvière nous a laissées, Victorine et moi, aux Champs-Ely-

sées, sous la garde d'un valet de pied en livrée qui marchait derrière nous avec des airs d'automate.

« En rentrant, il a fallu m'habiller en toute hâte. Il y avait dix personnes à dîner, toutes les femmes décolletées. On m'a présentée à M. Jusserand de la Fauvière. J'ai vu un homme corpulent, osseux, robuste, grand, quelque chose d'un chasseur de bonne maison, avec les épaules et la carrure d'un fort de la Halle. Il a le front dégarni, le nez mou et gros, les lèvres lippues, les mains courtes et grasses, la figure large et rubiconde, les joues tombantes, et, malgré cet empâtement, un air de finesse. Une ligne rouge indique la place où devraient être les sourcils. Des touffes de poils hérissent le lobe charnu de ses oreilles ; sa nuque est large. Il porte des lunettes d'or. Il m'a saluée en me serrant la main : il y avait de l'ours et du chat dans ce mouvement.

LIII

« M. Jusserand de la Fauvière est un de ces hommes qui sont bruyants, même lorsqu'ils ne parlent pas. Tout éclabousse en lui, le geste et le rire. Il a dans la voix des notes qui rappellent les grondements des tuyaux d'orgue. Quand il s'asseoit, il s'étale; quand il marche, les meubles tremblent ; il rit comme sonne un ophicléide ; quand il dort, il doit ronfler. J'ai pu remarquer qu'il avait l'appétit solide.

« A l'un des bouts de la table se tenait un jeune homme qui ne soufflait mot et me regardait du coin de l'œil. Quand mon regard rencontrait le sien, il baissait les yeux. C'est le fils de la maison, M. Er-

nest Jusserand de la Fauvière. Jamais fils ne ressembla moins à son père. Il est frêle, élégant, se dissimule avec un air de modestie et de douceur qui touche à l'embarras. Après le dîner, un hasard nous a rapprochés. Il parle bien, avec un choix de bons termes ; l'esprit se dégage, on devine qu'il a fait de bonnes lectures et qu'il a des connaissances variées. La surface déchirée, c'est un aimable garçon, dont les qualités sympathiques se révèlent comme s'échappe une liqueur précieuse de certains arbres dont on a percé l'écorce.

LIV

« Il est venu beaucoup de monde dans la soirée. C'était jour de réception, et Mme Jusserand de la Fauvière reçoit jusqu'au moment de son départ pour la campagne. C'est un singulier monde que celui qui peuple les salons de Mme Jusserand de la Fauvière; on s'y coudoie, on s'y presse, on ne s'y mêle pas. Il y pleut des gens titrés ; les comtes y sont accueillis avec une nuance d'amabilité qui peut alarmer les barons ; mais, en revanche, ceux-ci ont le pas sur les simples messieurs ornés seulement d'une particule. On donne de chaudes poignées de main aux marquis. Mme Jusserand de la Fauvière se courbe devant les ducs ; nous en avons un ; et comme les huissiers savent crier son nom ! il retentit jusqu'au fond des galeries.

« Quant aux visiteurs qui s'appellent tout simplement comme tout le monde, s'ils ne sont pas sénateurs, conseillers d'Etat, préfets, receveurs généraux ou députés, ils ne sont rien.

« J'ai vu entrer un ministre. Mme Jusserand de la Fauvière s'est suspendue à son bras ; elle a dégagé ses épaules du corsage de satin par un mouvement souple et rapide qui en a fait saillir les rondeurs nacrées, comme un beau lis qui s'épanouirait soudain dans un buisson. M. Jusserand, qui marchait à côté de sa femme, ondulait comme un phoque battu par l'orage, mais un orage qui ferait plaisir.

« Beaucoup d'étrangers, beaucoup de fonctionnaires, des personnes dont je lisais les noms dans les journaux, autrefois, rue de l'Arbre-Sec ; des artistes, des gens de lettres, une foule. Comment de tout cela faire une société ? Mais peut-être Mme Jusserand de la Fauvière n'y songe-t-elle pas ; alors pourquoi tant de monde ?

LV

« Un pianiste hongrois s'est mis sur le tabouret. Il a attaqué une marche terrible ; on a peu écouté et beaucoup applaudi. Pour moi, j'étais perdue dans cette foule. Mme Jusserand de la Fauvière m'a appelée plusieurs fois auprès d'elle pour lui rendre de petits services. Elle m'a nommée à quelques personnes qui ont incliné la tête. J'ai trouvé des airs de bienveillance chez deux ou trois hommes, de l'inattention chez les femmes. Mais tout me plaît dans cette confusion, qui, dans un autre ordre d'idées, a un coin de parenté avec le désordre de ma chambre. Je suis décidée à m'amuser de tout. Je le dois à mon ami M. Herbin, qui serait malheureux s'il me croyait malheureuse ; et puis, c'est un effet naturel

de mon caractère. Il faudra qu'on m'aime. J'ai pour moi Victorine, et, ce me semble, M. Ernest aussi.

LVI

« A présent que je pénètre mieux dans la maison je me fais une idée plus nette de ma situation. Arriverai-je à la faire telle que je le voudrais? J'en doute un peu. La surface en est douce et molle, le fond imperméable et dur : on ne l'entame pas. La maison est animée, bruyante, avec un perpétuel va-et-vient de gens de toutes sortes qui arrivent de Lisbonne ou de Moscou, tout comme de la rue voisine; on y vit dans une perpétuelle agitation. J'y suis comme un brin d'herbe dans une eau courante. Aucune règle : leçons, correspondance, lecture, courses, visites, promenades, tout se mêle. Je quitte le crayon pour prendre la plume, et de l'aiguille je passe au piano sans transition : romances et romans vont de pair. A toute heure il faut que je sois prête. Mme Jusserand de la Fauvière n'a de nonchalance que pour elle. Elle ne s'imagine pas qu'on puisse être fatiguée à son service.

« A propos de ce nom de Jusserand de la Fauvière, elle m'a donné l'autre jour une petite leçon qui m'a fait sourire. J'avais écrit par son ordre une lettre à la troisième personne pour décliner une invitation. La lettre finie, elle me l'a prise des mains :

« — J'en étais sûre! dit-elle d'un accent où il y avait une nuance de reproche.

« Alors, appuyant son ongle fin et taillé en amande sur le mot de Jusserand :

« — Qu'est-ce que cela? reprit-elle.

« — Mais, madame, je croyais...

« — Je sais ce que vous allez dire... M. Herbin vous a mal renseignée... Jusserand n'est rien : c'est une habitude, une mauvaise habitude; mettez un J, cela suffira. J. de la Fauvière. Et si vous parlez de moi J devient inutile. Comprenez-vous?

« — Parfaitement.

« Et tout d'un trait j'ai recommencé la lettre.

LVII

« Par exemple, son mari, M. de la Fauvière, reste Jusserand quand même. Il est banquier. Et à la Banque et à la Bourse on ne connaît que Prosper Jusserand, qui fait partie du conseil d'administration de trois ou quatre chemins de fer. Dans cette association de deux noms, il me paraît que c'est le Jusserand qui nourrit le de la Fauvière. L'un travaille, l'autre consomme.

« J'ai beau voir Mme de la Fauvière — je veux prendre avec moi-même l'habitude d'oublier le J — et la voir à toute heure, je n'entre pas dans son intimité. La pensée et la parole vous repoussent également, sans parti pris, sans efforts, comme ces ballons de caoutchouc avec lesquels jouent les enfants repoussent le doigt qui presse leur surface arrondie. Elle est bonne par caprice; mais sa bonté ne réchauffe pas. Ces racines, ces racines vivaces qui s'enfoncent dans les entrailles, lui manquent. Je me connais en bonté depuis que j'ai vu M. Herbin à l'œuvre!

LVIII

« L'autre soir, après une réception, étant dans sa chambre :

« — A propos, ma chère Armande, m'a-t-elle dit en étouffant un bâillement, on s'habille beaucoup chez moi, c'est ruineux... Cherchez donc dans mes armoires... il y a trois ou quatre vieilles robes qui ne font plus rien... Vous les arrangerez pour vous.

« Une poignée de main, un sourire, un je ne sais quoi, et j'aurais été touchée de cette attention. C'est un art que de gâter ainsi la bienfaisance. J'ai remercié Mme de la Fauvière, mais j'étais glacée.

— Oh! ne me remerciez pas, a-t-elle ajouté; qu'aurais-je fait de tout cela?

« Un homme circule dans la maison, dont je ne comprends pas la situation. Il me semble de la famille tant on l'y voit. Il se nomme le comte Bernetti. Il n'est pas Italien, comme ce nom pourrait le faire croire, mais Parisien, et vieux Parisien même. A-t-il quarante ans ou soixante? Je ne sais pas. Cela dépend de l'heure. Il grisonne cependant autour des tempes, et sans chercher on découvre des milliers de rides au coin de ses yeux. Il est d'une distinction parfaite, j'allais presque dire insupportable tant elle est uniforme et s'oublie peu. Aux Italiens, quand chante un grand artiste, devant une belle œuvre d'art, dans le feu d'une discussion politique ou littéraire, son enthousiasme est distingué. Il n'en dérange pas un pli de sa cravate. On assure que c'est le modèle parfait d'un homme du monde; pauvre

monde ! Il digère les concerts les plus longs sans perdre un sourire et sans paraître s'ennuyer. Aucune surprise ne met sa politesse en défaut. Il a une provision de phrases toutes faites, dont les formules varient suivant les personnes auxquelles il s'adresse. On en parle comme d'un homme qui a eu des succès. Le comte Bernetti soigne ses mains avec amour, — il les a belles, — et sa maigreur aristocratique avec mille précautions; c'est un lion conservé dans de l'eau de Cologne.

« M. Jusserand — avec le banquier je supprime le de la Fauvière — bombarde ce personnage d'épigrammes et de railleries que notre comte supporte sans sourciller. Pourquoi? L'un — celui-ci — est toujours poli, souriant, aimable, empressé, avec une exagération de complaisance qui va peut-être un peu loin; celui-là au contraire est tout hérissé de sarcasmes qui s'acharnent à le piquer. Il y a là-dessous quelque chose dont le sens m'échappe.

LIX

« Je vois le comte Bernetti tous les jours, et deux ou trois fois par jour. Mme de la Fauvière le charge volontiers de ses menues commissions. C'est lui qui retient les coupons de loge et la met au courant du spectacle qu'elle doit voir; il apporte le livre à la mode, la brochure dont on parle, la romance qui traîne sur tous les pianos ; il a le monopole des petits bouquets, va chez le fleuriste et le confiseur; le ministère des soirées rentre dans ses attributions. Je lui sais gré des prévenances qu'il a pour moi. M. Er-

nest ne l'aime pas, ni Victorine non plus qu'il accable de caresses. Deux ou trois fois j'ai eu l'idée de demander ce qu'il était; un je ne sais quoi m'en a empêchée.

LX

« C'est une singulière femme que Mme de la Fauvière. Elle est du monde, on peut même dire qu'elle est mondaine, mais elle a le goût de mêler les œuvres pies aux dentelles. Elle est membre de cinq ou six sociétés charitables dans lesquelles il y a des marquises, et postule pour entrer dans quelques autres où l'on compte des princesses. Ces jours-ci elle était fort en peine d'un sermon à la suite duquel elle devait quêter. J'ai lancé sous sa surveillance directe quelques centaines de circulaires où son nom brillait dans une auréole de personnes titrées et qu'elle annotait à la suite de petits mots gracieux. La grande affaire est de ne pas récolter moins que les comtesses ses amies qui quêtent avec elle. S'il y a un déficit, M. Jusserand est là pour le combler.

« On commence à penser au départ. La saison est proche où une femme qui a des relations ne saurait décemment rester à Paris. Le comte Bernetti est parti en courrier pour visiter de fond en comble le château de Maule, et bien voir s'il est en état de recevoir ses hôtes. Mme de la Fauvière y passera deux mois : après quoi elle ira aux bains de mer ou aux Pyrénées, selon que la mode désignera Trouville ou Cauterets. Au temps des chasses nous reviendrons à Maule, où se réunit nombreuse compagnie.

LXI

« Cette existence me plaît, je m'y laisse entraîner. J'ai tort sans doute ; mais comment résister à la contagion. En vingt-quatre heures on ne dit pas un mot qui ait une apparence de sérieux. Je m'efforce de rentrer dans la voie étroite de la raison en m'occupant de Victorine et de son éducation; j'en suis détournée à toute minute par Mme de la Fauvière, qui m'appelle pour des riens, un billet à griffonner, une valse nouvelle à déchiffrer, quelque bijou à placer sur l'épaule ou sur la tête. Je m'habitue ainsi à grignoter les miettes du luxe. Et, cependant, je ne tiens à cette maison que par un lien fragile. Un caprice peut m'en fermer les portes, et alors que deviendrai-je?

« Quand cette idée me prend, j'ai des insomnies, et je vois la petite villa de Saint-Mandé, où nous avons tant ri, et des larmes baignent mon oreiller. Puis l'espoir me revient. J'ai toujours eu un fond solide de confiance. Pourquoi n'aurais-je pas mes jours de bonheur?. Pourquoi ne m'adopterait-on pas dans cette maison? On m'y fait bon visage ; je me plie à tout ce qu'on veut de moi. Victorine ne se mariera pas avant huit ou dix ans. Et qui sait alors si quelqu'un n'aura pas deviné que j'ai le cœur bon?... Je suis jeune, et au réveil le soleil qui rit par la fenêtre m'égaye, et je chante après avoir pleuré! »

LXII

Au premier moment de leur séparation Etiennette et Armande se voyaient quelquefois le dimanche; c'étaient les bons jours. On se donnait rendez-vous, et on allait de compagnie chez M. Herbin, trottant le long du boulevard sans se presser et parlant toujours. On avait tant de choses à se dire! Depuis que Mme Baudrier n'avait plus la crainte de les garder à Belleville, elle les recevait presque bien : plus de mots cruels, mais un air de protection. D'autres fois M. Herbin allait à leur rencontre et les menait à la campagne, où l'on dînait dans quelque restaurant. Etiennette respirait l'air libre avec une sorte de passion. Dans ses conversations avec leur vieil ami elle paraissait toujours contente et ne désirait rien.

Avec sa sœur elle s'ouvrait; son cœur, comprimé et meurtri, débordait. Le courage ne lui manquait pas, mais bien l'espérance, et c'est une séve sans laquelle rien ne semble plus facile. Armande la réconfortait.

— Est-ce que tu ne comptes pas remplacer Mme Lhéritier? lui dit-elle un jour.

— Eh! bon Dieu! avec quoi?

— Est-ce que je sais! Mais on viendrait me dire tout à l'heure qu'un temps arrivera où je roulerai carrosse que je n'en serais point surprise!

— Tu es folle.

— Non, j'ai vingt ans, et je crois toujours que quelque chose éclatera qui nous tirera d'affaire.

— Un miracle?

— Pourquoi pas, si c'est un miracle que de ren-

contrer un homme intelligent qui s'apercevra que nous ne sommes ni plus laides ni plus mal tournées que d'autres, et qui nous épousera?

— Sans dot?

— Sans dot!

LXIII

Etiennette sourit, et fouillant dans sa poche, en tira un papier qu'elle présenta à Armande, tout ouvert. Dès les premiers mots Armande rougit.

— Et c'est à toi qu'on écrit de pareilles choses! s'écria-t-elle.

— A moi, et souvent. Un jour, comme à présent, il s'agit d'un voyage en Italie, une autre fois d'un petit appartement rue Taitbout ou rue de Navarin. Et ainsi du reste. On me croit plus sotte que je ne suis. Le voyage en Italie finirait peut-être à Fontainebleau, l'appartement tout meublé se réduirait à une chambre avec une couchette en noyer et quatre chaises de paille. C'est mon air honnête qui me vaut tout cela. Mais crois-tu qu'on m'adresserait de telles propositions si j'avais une dot?

— Ah! pauvre chérie, que je te plains!

— Je commence à m'y faire. Les premières lettres m'ont arraché des larmes de honte et d'indignation. Les dernières frappent sur mon cœur comme des grêlons sur une ardoise. Celle-ci m'a presque amusée. Elle est spirituellement tournée, leste, fine et galante.

— Déchire-la bien vite.

— Volontiers, reprit Etiennette, qui sema les morceaux de papier sur les pavés.

— Ecoute, poursuivit Armande, dont la confiance ne pouvait être ébranlée par un premier choc, une autre lettre viendra qui te mettra à la tête d'un mari.

— Un vrai? Est-ce que pour ta part tu as quelque idée d'en trouver un?

— Moi, non... J'attends, répliqua Armande d'une voix un peu troublée.

— Eh bien! ma chère, Dieu veuille qu'un jour nous nous retrouvions dans quelque mansarde, au coin d'un petit feu où nous puissions réchauffer notre vieillesse! Tu sauras alors ce qu'il faut d'années de travail pour assurer le repos des dernières heures!

LXIV

Les deux sœurs allaient quelquefois rendre visite à la maison des dames de Saint-Maur pour y voir Pauline. Celle-ci se préparait dans la retraite à prendre le voile. En présence d'Etiennette et d'Armande, elle retrouvait le sourire, mais il s'effaçait vite. La pratique du couvent l'avait affermie dans sa résolution. Elle y trouvait la chose dont elle avait le plus besoin, la sécurité, mais l'élan lui manquait.

Un matin elle annonça à ses sœurs qu'elle avait obtenu de la supérieure de l'ordre la permission d'abréger son temps de noviciat, et qu'elle ne tarderait pas à prononcer ses vœux.

— Et tu ne regrettes rien? lui dit Etiennette, qui se pressa contre elle.

Pauline hésita; puis d'une voix basse:

— Avec toi je ne mentirai pas... Je regrette tout...

— Alors, quitte cet habit, franchis cette porte.....

— Et où irai-je?

— Près de moi, dit Armande; une parente de Mme de la Fauvière a justement besoin d'une institutrice pour une nièce qu'elle adopte... A ma recommandation elle te prendra auprès d'elle et nous nous verrons presque tous les jours...

— Et ne verrai-je pas aussi des robes de satin, des rivières de diamants, les théâtres, les bals, le spectacle de mille plaisirs s'épanouissant dans le luxe?

— J'en conviens, mais qu'est-ce que cela fait?

— Je brûlerais dans cette fournaise... Va! je me connais! Je serais dans cette maison comme de la paille sur un brasier... Est-ce dans le magasin d'Etiennette que je me réfugierai?

— Je te l'ouvrirai quand tu voudras... Mme Lhéritier a une confiance absolue en moi.

— Eh! pauvre chère sœur, regarde tes yeux fatigués par le travail, brûlés par le gaz, creusés par l'insomnie! Tu n'écoutes, je le sais, ni la fatigue ni l'inquiétude; mais ai-je tes nerfs solides, ta volonté persévérante, et, pour tout dire, cette horreur du mal, cette fierté dédaigneuse qui te soutiennent? Ici je m'engage par un serment, c'est un lien... j'accoutume mon esprit à la règle, à la discipline... et ce qu'on fait tous les jours peut-être finit-on par l'aimer!

LXV

Bientôt après Etiennette et Armande, conduites par M. Herbin, se rendirent à la maison des dames de Saint-Maur. On les introduisit dans une chapelle

de petite dimension et toute blanche, où il y avait déjà un certain nombre de personnes. Des religieuses vêtues de robes noires avec la guimpe et le voile noir, le crucifix de bois tombant du cou, étaient rangées aux deux côtés du chœur, sur des stalles.

Après la messe un vicaire désigné par l'archevêque de Paris prit place devant l'autel, sur un fauteuil. Une porte s'ouvrit dans le fond, et un troupeau de jeunes filles tout en blanc entra portant à la main des cierges allumés, et précédé de deux petites filles qui tenaient par les anses une corbeille symbolique, la corbeille qui représente l'union de la vierge chrétienne avec Jésus-Christ. Armande compta vingt novices; elle poussa du coude Etiennette. Toutes deux venaient de reconnaître Pauline. Les cierges, dont la lumière tremblait au fond du sanctuaire, s'arrêtèrent devant le prêtre. Un grand silence se fit partout. La supérieure était debout auprès de lui, guidant les novices et les professes.

— Que demandez-vous, mes sœurs? dit alors le prêtre d'une voix forte et douce.

Chacune des jeunes filles répondit qu'elle voulait se consacrer à Dieu et à l'éducation des âmes. On entendait les syllables claires dans le silence de la chapelle. Quand ce fut au tour de Pauline, Etiennette et Armande se prirent la main sans parler. Pauline répondit comme les autres. Sa voix, dont elles connaissaient les moindres modulations, était faible et monta comme un souffle; mais chaque parole de la formule qui devait l'enchaîner s'entendait distinctement.

Bientôt après Pauline sortit avec ses compagnes, et reparut au bout d'un instant dépouillée de sa robe

blanche et vêtue de noir. Un long frémissement parcourut l'assemblée. Etiennette et Armande y voyaient à peine à travers les larmes qui baignaient leurs paupières. Le dernier sacrifice allait s'accomplir. On n'entendait plus qu'un bruit de respirations haletantes. Chaque novice, lentement, s'approcha du prêtre, qui leur remit à toutes le voile au pied de l'autel, et elles l'abaissèrent sur leur visage à tour de rôle, tandis qu'il leur disait que c'était pour ne plus voir le monde et n'en être plus vues. Des sanglots éclataient çà et là; seules les novices et les professes, à qui l'on présentait le crucifix de bois, ne pleuraient pas. M. Herbin, qui avait fait sauter Pauline sur ses genoux, s'essuyait les yeux.

Quelques minutes s'écoulèrent; puis, après avoir embrassé les sœurs assises dans les stalles du chœur et s'être inclinées devant l'autel où, dans une auréole d'étoiles vacillantes, leur divin époux ouvrait ses bras sanglants, les nouvelles religieuses disparurent dans le même ordre. Quand la petite porte du sanctuaire se fut refermée, il sembla à Etiennette et à Armande qu'elles avaient eu une vision et que Pauline s'était effacée dans la nuit.

LXVI

A quelque temps de là, Armande partit avec Mme de la Fauvière pour le château de Maule. C'était une résidence de construction moderne, ample, commode, avec une large cour flanquée de communs spacieux, un vaste parc entouré d'un saut de loup et des appartements merveilleusement distribués pour un monde d'invités et d'amis.

Au rez-de-chaussée, ouvrant par trois grandes portes cintrées, d'un côté sur la cour, de l'autre sur un jardin anglais, dont les pelouses reliaient une terrasse aux futaies du parc, d'immenses pièces qui dans leur enfilade offraient une salle de billard, trois salons, une bibliothèque, un cabinet de travail et l'appartement de Mme de la Fauvière, faisant face dans un pavillon à celui de M. Jusserand. Au-dessus une trentaine de chambres dispersées le long d'un corridor qui occupait toute la longueur du bâtiment. Chaque fenêtre avait ses stores et chaque pièce sa bouche de chaleur. Des tapis grimpaient les escaliers et couraient jusqu'au bout des corridors. Le confortable régnait en maître dans cette habitation. Il y avait même des livres dans la bibliothèque, et quelques objets d'art çà et là.

LXVII

A son arrivée à Maule, Armande fut émerveillée de la profusion et de l'éclat des fleurs, de la finesse soyeuse des gazons, de l'étendue des serres, dont l'une des portes correspondait avec les appartements de réception. Elle y entrevoyait comme une forêt extraordinaire d'arbustes exotiques au feuillage luisant ou dentelé. Deux pavillons de garde qui fermaient la cour aux extrémités d'une belle grille disparaissaient sous un rideau coquet de vigne vierge, de jasmin d'Espagne et de rosiers blancs. Des paons, traînant leurs longues queues aux reflets d'émeraude, se promenaient dans les pelouses, et de jolis canards de la Caroline, qui semblaient fraîchement habillés par les

pinceaux d'un artiste, s'ébattaient dans des pièces d'eau, où l'on aurait vainement cherché un vestige de feuille morte. On pouvait croire que les neiges et les pluies de l'hiver se détournaient galamment du château pour n'en pas ternir l'élégance, et qu'on y rentrait après une promenade de quelques heures.

M. Jusserand se tourna vers le comte Bernetti.

— Mon cher comte, dit-il, je suis content de vous...

Et, brusquement, avec un gros rire, s'adressant à Mme de la Fauvière :

— Est-ce que vous ne le remerciez pas, ma chère amie?

— Mais si!... répliqua la châtelaine, ce cher comte nous gâte.

Le comte Bernetti sourit, et, s'inclinant, lui présenta une ombrelle.

— Le soleil est un peu chaud... Une migraine est bientôt prise, dit-il.

Mme de la Fauvière ouvrit l'ombrelle et fit le tour du jardin; le comte la suivit, portant sur le bras un châle léger pour le cas où le vent viendrait à souffler.

Il y avait des bouquets dans tous les vases et des jardinières en pleine floraison entre les fenêtres. La chambre de Mme de la Fauvière, son boudoir, son cabinet de toilette avaient l'air de trois corbeilles.

— Prenez garde, dit M. Jusserand au comte Bernetti, le succès vous perdra... Je finirai par vous mettre à la tête de ma faisanderie.

LXVIII

Le château de Maule était situé non loin de Melun, dans l'une des parties les plus giboyeuses du 'dépar-

tement de Seine-et-Marne. On pouvait aller en se promenant à travers bois jusqu'à la forêt de Fontainebleau. De la terrasse, entre les massifs de hêtres et de chênes, on apercevait le fleuve et la vallée dans laquelle il se répand. Les yeux avaient de l'espace et de la lumière. Le parc offrait des points de vue habilement ménagés; beaucoup de belles futaies l'ombrageaient. On y entendait le soir le chant sonore des faisans qui se branchaient pour passer la nuit.

On sait qu'il entre dans les habitudes d'un grand nombre de Parisiens de ne pouvoir quitter Paris sans traîner Paris à leur suite ; ils ne veulent et ne cherchent qu'une solitude peuplée. Ainsi était Mme de la Fauvière. Elle n'avait cependant lancé, pour les débuts, qu'une douzaine d'invitations. Il est vrai que le dimanche, et une fois ou deux par semaine, on avait des visites, ce qui permettait de rester dans le grand courant de la vie mondaine.

LXIX

Avec l'inexpérience d'une jeune fille pour qui la vie a mille secrets, Armande, en pénétrant dans l'intimité de la famille, n'en avait d'abord vu que la surface.

Ce qui l'avait du premier coup frappée chez Mme de la Fauvière, c'était une grande austérité de langage qui allait jusqu'à des affectations de pruderie. Armande ne mettait donc point en doute la solidité de ses principes. Les personnes accoutumées à regarder sous les mots ne partageaient peut-être pas cette conviction. Quelques-unes même, rom-

pues à tous les manéges du monde, assuraient qu'elle montrait trop de sévérité pour n'avoir rien à se faire pardonner. Si l'on écoutait, en effet, les chuchotements des salons, on arrivait à supposer tout au moins que la châtelaine avait eu ses heures de jeunesse, et que de ses promenades galantes, il lui restait une épave qu'on appelait le comte Bernetti. On commençait à croire cependant qu'elle ne tenterait plus aucune nouvelle découverte dans le royaume de Tendre.

Le comte Bernetti était de ces amis qui font partie du mobilier d'une maison. On les y voit sans cesse, et ils s'y incrustent comme le coquillage au rocher. Mme de la Fauvière n'allait pas sans lui au spectacle, à la campagne, aux courses, on aurait presque pu dire à la messe. Il avait son couvert mis à la table. Il savait découvrir les artistes en vogue pour les présenter à son idole et animer ses réunions; grâce à lui, elle avait toujours sous la main l'éventail, les fleurs, les bonbons, la mantille, la lorgnette ou le programme dont elle avait besoin. Il possédait à merveille l'art d'ouvrir et de fermer une porte, de lever ou d'abaisser un vasistas, selon que l'air était ou trop frais ou trop chaud, de pousser un coussin sous ses pieds, et d'offrir à sa gourmandise les fruits glacés et les tranches d'orange au moment précis où elle en éprouvait le désir. Il était tout confit en paroles mielleuses, et avait auprès d'elle, dans sa loge à l'Opéra comme dans sa calèche au bois de Boulogne, des attitudes où la tendresse se mariait au respect. La tendresse était un peu fade, le respect sentait la vanille; mais c'était constant, inaltérable, indestructible. Toute question d'affection mise à

part, Mme de la Fauvière avait une telle habitude de le voir autour d'elle que si quelque pleurésie eut emporté le comte Bernetti il lui aurait manqué pour le moins tout autant que la tasse de chocolat qu'elle prenait au réveil.

LXX

M. Jusserand de la Fauvière était fait de longue date à cette situation, dont l'origine se perdait dans l'obscurité des rencontres parisiennes. Il eût été fort difficile de savoir au juste s'il regardait bien au fond. La vigueur de ses sarcasmes et certaines politesses trop accusées pour être franches pouvaient le faire croire ; mais il s'en accommodait. Cette situation le servait même, en ce qu'elle lui assurait une pleine et entière liberté, dont il usait en millionnaire jaloux de continuer en plein progrès constitutionnel les traditions des fermiers généraux du XVIIIe siècle. On le connaissait dans les coulisses de l'Opéra, où il passait une heure ou deux chaque fois qu'on allumait la rampe, et où il avait des bontés pour Mlle Chalumeau, qui appartenait au corps de ballet.

Le banquier ne chicanait jamais sa femme sur ses dépenses ; elle ne le tourmentait pas sur sa conduite ; ils avaient même l'un pour l'autre les procédés les plus aimables. Des diamants ou quelque dentelle de prix constataient les anniversaires. On prétendait en outre que l'amour ou quelque chose d'approchant n'avait pas été étranger à leur union. Victorine avait été comme un regain de cette tendresse expirante. Le comte Bernetti, qui, dès l'époque de sa nais-

sance, comptait parmi les amis de la maison, aimait beaucoup cette enfant.

LXXI

Entre son père, pareil à un Jupiter Tonnant, et sa mère, qui avait des allures de Junon sortant de l'Empyrée, Ernest apparaissait avec la physionomie pâle et la tournure grêle d'un arbuste étouffé par deux chênes. On ne voyait de lui que sa timidité. Sa valeur intellectuelle — et il en avait — ne se découvrait que plus tard. Comprimée, il était à craindre qu'elle ne finît par périr; mais il inspirait un sentiment de sympathie par sa bonté cachée, la finesse voilée de son esprit, son naturel obligeant et doux.

Armande ne se sentait à l'aise qu'avec lui.

LXXII

Le rêve de Mme de la Fauvière était de pousser Ernest dans la diplomatie, ce qui eût fait sortir son nom des billets de banque et des comptes courants, pour le faire entrer dans les protocoles. Quand elle arrêtait sa pensée sur le temps où elle vieillirait, elle se voyait entre un gendre ministre et un fils ambassadeur, tous deux chamarrés de cordons et cuirassés de plaques. De là ce salon qui avait tant étonné Armande, et composé d'éléments si peu fondus. Elle s'y ménageait des appuis pour l'avenir et des relations pour l'époque où Ernest irait à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg. La pensée des habits

brodés qu'on lui réservait épouvantait ce jeune homme; mais il se serait fait tuer avant de parler de son effroi à Mme de la Fauvière.

M. Jusserand de la Fauvière, membre du conseil de surveillance de la Banque et administrateur de deux ou trois compagnies de chemins de fer, piaffait et hennissait dans son salon comme un cheval au pacage quand souffle le vent. Il était non moins prodigue que serré. Avec des suffisances de Turcaret, ce qui lui donnait à croire qu'il avait des airs de gentilhomme, personne n'était plus âpre en affaires. S'il donnait des perles et des rubis à sa protégée, qui le payait en ingratitude et en trahisons, il était sobre de gratifications envers ses employés, et savait, à un centime près, ce qu'une pièce de cinq francs bien maniée peut rapporter en un an. Ses voitures, ses chevaux, ses dîners, sa loge à l'Opéra, son château, ses chasses, ses réceptions, le luxe de sa maison, sa femme aussi — qui lui ménageait des relations dans l'aristocratie — lui servaient de prospectus et augmentaient sa clientèle. Il touchait à cette hauteur où l'on rêve de soumissionner un emprunt.

— Et alors, moi aussi je serai comte, se disait-il, comte, comme le comte Bernetti!

LXXIII

Ce qui manquait dans ce milieu où Armande avait été si brusquement transplantée, c'était la tendresse, l'effusion, cette chaleur de vie qui vient du cœur, cet éclat vif qui a sa source dans l'intelligence. Tout le monde s'en passait.

Prise dans ce tourbillon comme un fil de soie dans un engrenage, Armande, un peu ahurie, un peu fascinée, vivait alors dans une sorte d'étourdissement.

On sait qu'elle entretenait avec sa sœur Etiennette une correspondance suivie qui leur permettait de pénétrer l'une et l'autre dans l'intimité de leur existence et de leur pensée. Celle-ci n'avait pas quitté la maison de Mme Lhéritier. Quelques extraits de ses lettres au retour d'une saison qu'Armande avait passée à Trouville, indiqueront l'état de son esprit et vers quelles épreuves elle courait.

LXXIV

« Je suis toujours la *belle lingère de la rue de la Paix*, comme le disait cet imbécile dont je t'ai parlé, ma chère Armande. Une guirlande de cœurs enflammés fait la roue autour de moi, ceux-ci parlant le langage des cours, ceux-là le simple idiome des étudiants. Quelques-unes de mes compagnes s'étonnent naïvement de ma résistance.

« — Un coupé, c'est bien joli cependant, me disait l'une d'elles, et l'on va au bois de Boulogne comme ces dames.

« Comme ces dames ! c'est là justement ce qui me froisse et me blesse. Serais-je vraiment une sotte cependant, et aujourd'hui que le prisme de l'ignorance où nous maintenait notre éducation s'est brisé entre mes mains, n'est-ce pas à moi une folie que de lutter contre le courant qui emporte tout un monde ?

« Que de confidences n'ai-je pas reçues ! Que d'é-

tranges récits ne m'a-t-on pas faits ! Et comme je manifestais ma surprise : — Bah! je m'amuse ! m'a répondu l'une; et l'autre continuant : — Ma sagesse m'assurerait-elle Sainte-Perrine seulement ?

« Cela fait frémir, mais il y a en moi un fond de fierté farouche que rien ne fera fléchir. Je mourrai seule, dans un coin peut-être, mais je mourrai debout, et regardant en face tout le monde.

« Il y a plus d'un an déjà qu'un matin M. Herbin m'a conduite à la *Fiancée;* t'en souviens-tu ? Je n'ai épargné ni mes doigts, ni mes yeux, ni mon temps, ni ma peine, et au bout de ces quinze mois j'ai en tout deux cents francs d'économie, dix pièces d'or rangées dans un tiroir. Vienne une maladie, et elles s'en iront en fumée !

« — Ne serai-je pas là ? me dit notre ami.

« Ainsi, toujours les autres; et c'est là justement ce que je ne veux pas.

LXXV

« L'autre jour un magnifique landau s'arrête à notre porte ; une femme en descend, promenant sur le trottoir la longue queue d'une robe insolente, et entre. Je la reconnais alors. Sophie était ma compagne il y a six mois. Elle a demandé des peignoirs et des robes du matin — ce qu'il y a de plus cher — et comme je la regardais :

« — Ah! j'ai fait du chemin! m'a-t-elle dit en souriant.

« Après qu'elle eut fait choix de quelques objets et demandé qu'on lui en préparât d'autres, elle pria

Mme Lhéritier de me confier le tout, et me donna rendez-vous pour le lendemain, dans la matinée. Une prière adressée par une personne qui ne marchande pas, c'est un ordre.

« Le lendemain Mme Lhéritier, qui avait feint de ne pas reconnaître Sophie, qui s'appelle aujourd'hui Mme de Laval, me fit monter en voiture avec ses cartons, et vers midi j'arrivai chez mon ancienne compagne. Je fus reçue dans un magnifique appartement situé au premier étage d'une des plus belles maisons de la rue de Clichy. Un valet de pied se tenait dans l'antichambre. Du bout de mes bottines je foulais de somptueux tapis, et derrière une enfilade de portières qui glissaient sans bruit sur leurs anneaux, je trouvai mon infante dans un boudoir dont le luxe de fraîche date n'était pas sans élégance et sans harmonie. Je m'y connais, à présent que j'ai vu tant d'hôtels ! Sophie sortit son bras rose des longues manches d'une robe de chambre en cachemire bleu, et me tendant la main :

« — Laisse là tes cartons, assieds-toi et causons, me dit-elle.

LXXVI

« J'étais un peu surprise, froissée même, bien qu'il fût aisé de comprendre à son geste et à son accent qu'elle n'avait aucune intention blessante ; mais elle ne m'avait pas habituée, même au temps où nous nous voyions tous les jours, à tant de familiarité. Elle vit mon hésitation.

« Écoute, reprit-elle, je ne suis plus ce que j'étais, mais, dans le fond, je suis bonne ; je t'ai toujours

aimée, bien que tu fusses froide et guindée comme une personne qui est embarrassée de se trouver où elle est. Tu as quelque chose en toi qui m'attire... Si une femme pouvait avoir une amie, je serais volontiers la tienne. Mais je veux tout au moins te donner une preuve de ma sympathie.

« Et comme je la remerciais :

« — Bah ! poursuivit-elle, cela ne regarde que moi et ne t'engage à rien.

« Elle sonna, se fit apporter un déjeuner délicat sur un guéridon, et après avoir renvoyé le valet de pied qui l'avait servie :

« — Si tu as déjà brouté chez Mme Lhéritier, reprit-elle en riant, tu peux toujours croquer une friandise, cela se mange sans appétit... Mets-toi seulement bien en face de moi, ton visage me plaît et j'ai du plaisir à te regarder.

« Pour me donner une contenance je pris une mandarine, dont je me mis à enlever l'écorce odorante sur une assiette. Elle y ajouta une poignée de bonbons.

« — Tu as des dents qui donneront à bien des gens l'envie de te mordre, me dit-elle, tout en dégustant une aile de perdreau.

« Et presque aussitôt :

« — Que fais-tu chez Mme Lhéritier ?

« — Toujours la même chose.

« — Ah ! oui, des broderies et des ajustements que tu vends à de grandes dames, ou à de petites dames comme moi. Et ça ne t'ennuie pas?

« — Je n'ai guère le temps d'y penser.

« — Moi, ça m'enrageait de travailler sans cesse à des objets que je ne portais pas.

« — Ça ne me désole guère de passer devant des hôtels que je ne dois jamais habiter.

« — Bah ! on en trouve dont on peut enfoncer les portes.

« Elle avala une gorgée de vin de Tokai, et m'en offrant :

« — Quelquefois songes-tu à l'avenir ?

« — Oui, quelquefois.

« — C'est parce que j'y pensais souvent que je me suis décidée un jour à tirer ma révérence à la *Fiancée*. Tu me blâmes peut-être?

« — Je n'ai pas le droit de rien juger.

« — Oh ! ne te gêne pas !... J'ai senti en moi quelque chose qui a murmuré le premier jour ; à présent, c'est fini.

LXXVII

« Il y eut un silence ; alors, épluchant une écrevisse du bout de ses doigts roses :

« — Voyons ! as-tu des projets?

« — J'ai des intentions tout au plus.

« — Lesquelles ?

« — Mais celle de m'établir un jour, de me marier.

« — Ce qui te permettra d'avoir des enfants qui feront connaissance avec la misère... Tu es folle! Tu prends le chemin le plus long et le plus semé de cailloux... Moi, j'ai pris le plus court et le plus semé de fleurs...

« — Es-tu heureuse?

« — Est-ce que je sais !

« — Tu vois donc bien !

« — Je vois qu'en attendant je ne manque de rien.

« — Et après?

« — Après est le lot de tout le monde. Demain peut-être je n'aurai pour asile qu'un galetas. Mais demain s'appelle aujourd'hui pour toi.

« — Alors?

« — Alors, ma chère, il faut s'appliquer à rendre la souffrance courte et le plaisir long.

« — Et c'est pour cela que tu t'appelles Mme de Laval ?

« Elle éclata de rire.

« — J'ai pris le nom de la première rue où l'on m'a conduite quand j'ai déserté le magasin. Le prince Branowski — un Polonais, ma chère — y avait un pied-à-terre, un appartement meublé, je crois, qui ne lui semblait pas suffisamment garni... Mais il ne savait pas à qui il avait affaire ! J'avais, comme disent les romanciers, l'intuition de tous les raffinements, et le germe de tous les défauts qui permettent d'y prétendre... Un mois après je déménageais.

« — Avec ou sans lui?

« — Tu railles! avec lui, ma chère. Va, les défauts ont du bon! ils attachent... Je ne sais pas, par exemple, si ce sont des liens ou des chaînes !

LXXVIII

« Le cœur me battait; j'étais, non pas grisée, mais étourdie par ce vin de Tokai, dont j'avais bu quelques gouttes. Le parfum des fleurs, l'éclat du satin, le scintillement des porcelaines et des cuivres, la mignardise des peintures étalées sur les dessus de porte me montaient à la tête. Deux ans d'aiguille n'auraient pas suffi à payer un des colifichets entassés sur

les étagères. Un jeune homme de belle mine entra et baisa la main de Sophie galamment. Alors d'un air d'aisance, et comme si elle eût vécu depuis l'enfance dans la soie et le velours :

« — Le prince Branowski, dit-elle en me le présentant.

« Je m'inclinai ; elle continuant :

« — Ma meilleure amie, Mlle Thévenaux, reprit-elle.

« Ce nom, le mien, que j'entendais prononcer dans ce boudoir, augmenta mon malaise; mais lui, du ton de la bonne compagnie :

« J'ai souvent entendu parler de vous ici, mademoiselle, et dans des termes qui m'ont donné le désir de vous voir auprès de Sophie.

« — Vous ne vous asseyez pas ? lui dit-elle.

« — Non, je craindrais de déranger deux amies qui causent. Je passe et viens prendre vos ordres pour ce soir.

« — Eh bien ! je vous attendrai à dîner... Ah ! nous irons au Vaudeville.

« — Bonne soirée alors !... Merci.

« Le prince baisa de nouveau la main de mon ancienne compagne, me salua et sortit.

« — Voilà comment on les élève ! reprit Sophie.

« Elle fit enlever le guéridon, et se rapprochant du feu après m'avoir attirée auprès d'elle par un geste mignon :

« — Veux-tu qu'on mette ton couvert ce soir ? reprit-elle ; nous serons quatre.

« — Quatre !

« — Oui ; le prince Branowski a un ami, le comte Milanowich, un Croate, celui-là, qui trotte et soupe

avec nous. C'est un homme d'esprit, il t'aime et te trouve charmante.

« — Moi ?

« — Toi ! D'ailleurs une conversation n'engage à rien.

LXXIX

« J'avais l'esprit dans les espaces. Sans répondre à ce que Sophie me disait :

« — Ainsi tu crois qu'avec de l'ordre, de l'économie, du travail, on ne pourrait pas arriver à fonder un établissement comme celui de Mme Lhéritier ?

« — Tu crois donc, à ton tour, que c'est avec ces denrées-là seulement que cette excellente Mme Lhéritier est devenue maîtresse de la *Fiancée ?*

« Je la regardais.

« — Ah ! ma pauvre Étiennette, que tu es jeune ! reprit-elle. Mme Lhéritier n'était point laide en son temps, vers 1850, et il y a un certain M. Verduret qui avait une grosse part dans une charge d'agent de change, qui s'en est aperçu, et, le pauvre diable aidant, la bonne dame est descendue tout doucement du cinquième étage d'une maison de la rue Cadet, où elle exerçait la profession de veuve d'un sous-intendant militaire qu'on n'a jamais connu, au rez-de-chaussée d'une belle maison de la rue de la Paix. Compte les étapes ! Et de chute en chute elle a fait la boule de neige.

« — Quoi ! Mme Lhéritier aussi?

« — Ma chère, il suffit d'avoir un joli pied pour que les Verduret poussent entre les pavés de Paris... Il s'agit seulement de marcher d'une certaine façon.

« J'étais ahurie. Sophie me prit la main.

« — Faut-il mettre ton couvert? reprit-elle.

« Un flot de sang me monta au visage.

« — Non ! m'écriai-je.

« Sa main quitta la mienne. Elle me regarda d'un air de tristesse et de commisération.

« — Tu vaux mieux que moi, ajouta-t-elle. C'est que peut-être tu as eu une famille autour de toi, quand tu étais petite... J'ai bien vu à ton air et à ton langage, quand tu es entrée chez Mme Lhéritier, que tu n'étais pas comme nous... A présent il ne faut pas m'en vouloir, j'ai cru bien faire... Qui sait où tu vas !

« Elle était émue. Je l'embrassai subitement.

« — Je voulais t'offrir quelque chose... tiens, cette montre, reprit-elle en touchant du doigt un bijou de prix qu'elle avait à la ceinture ; je n'ose plus... Mais si jamais tu as besoin de quelqu'un... pense à Sophie... je ne serai jamais Mme de Laval pour toi.

LXXX

« Quand je me retrouvai dans la rue je marchai fort vite, comme une personne qui s'éloigne d'un endroit où elle a couru un danger. J'avais chaud, j'avais froid, j'avais la fièvre.

« — Non, je ne sais pas où je vais, me disais-je : mais si j'arrive à l'hôpital, au moins je pourrai tenir la tête haute, sans rien laisser derrière moi qui me fasse rougir... Elle aura peut-être toute une vie d'aisance, cette pauvre Sophie, moi, j'aurai la mort tranquille : chacun sa part! Et je n'échangerai pas la mienne contre l'autre.

« J'avais l'esprit trop agité pour ne pas réfléchir beaucoup. J'ai passé la nuit à me retourner dans mon lit. Quelle singulière éducation on nous a donnée ! et que veut-on que deviennent de pauvres filles qu'on n'a préparées à rien? Ce n'est pas tout que de ne savoir que des choses inutiles : chanter une romance, jouer une valse, broder un chiffre sur le coin d'un mouchoir, et lire dans sa langue le *Vicaire de Wakefield,* on ne nous enseigne rien de la vie! nous y entrons désarmées, c'est-à-dire ignorantes. Que des filles à qui la fortune réserve des millions pour dots soient élevées dans des cellules blanches, à l'abri de toute révélation, je puis le concevoir ; la richesse, la famille, les conventions du monde, l'avenir qui les attend, tracent autour d'elles une ceinture de remparts. Mais nous, les pauvres, les délaissées, celles qui ont l'incertitude pour apanage, le travail pour refuge, à quoi bon nous tenir dans ces ténèbres ? Un malheur vient, et une foule de vérités nous pénètrent tout d'un coup avec une violence et un éclat qui nous laissent effarées. Point de transition. On était dans une obscurité chaste, on entre d'un bond dans une lumière sinistre et crue... S'il ne m'avait pas révoltée, cet homme de la rue de Bondy, qui sait !

LXXXI

« Et puis, quelle place nous a-t-on faite dans le monde? La vie est aisée aux mères, aux femmes, aux filles des classes opulentes, et peut-être, comparativement, la leur est-elle plus heureuse que celle de l'homme qui les guide et qui est appelé à combattre;

mais celles d'en bas, les filles sans héritages, à quoi peuvent-elles prétendre ? De misérables fonctions, en petit nombre et mal rétribuées, leur sont abandonnées çà et là ; elles connaissent toutes les misères de la lutte à outrance sans avoir aucune arme pour vaincre. Il me paraît que la société est marâtre envers les femmes. Elles ne sont protégées ni par les lois ni par les mœurs, et si elles succombent, ce sont des cris d'indignation ou de raillerie.

« L'aube m'a trouvée dans ces méditations. Que j'y songeais peu à Saint-Mandé, quand nous faisions de gros bouquets de lilas pour nos fêtes du dimanche ! J'ai repris ma robe noire et mon aiguille, et le jour passera comme celui d'hier a passé.

LXXXII

« T'ai-je parlé de Lucien Raynald? Non, je ne crois pas. Lucien est un parent de Mme Lhéritier, plus âgé que moi de cinq ou six ans ; il n'a point de fortune et travaille dans un grand établissement industriel des environs de Paris. Il sort de l'école centrale des arts et manufactures. Dès ses débuts dans la carrière il s'est trouvé, par une complication malheureuse de circonstances, à la tête d'une famille composée d'une mère, d'une sœur et d'un jeune frère, qui n'avaient pour vivre qu'une misérable pension de douze cents francs. C'était juste de quoi ne pas mourir de faim. Lucien a bravement accepté l'héritage pesant que lui laissait son père. Il a couru au travail comme d'autres courent au plaisir, et grâce à lui maintenant tout ce petit monde vit.

« — Par exemple, m'a-t-il dit, j'appartiens au hasard; qu'une maladie passe et tout est perdu.

« — Il n'en passera pas, lui ai-je répondu vivement, comme si j'en étais sûre.

« — Notre commune infortune nous a rapprochés. Il vient quelquefois voir Mme Lhéritier le soir, à l'heure où personne n'entre plus au magasin. Il lui rend compte de ce qu'il fait. Quand elle est trop occupée de ses calculs ou à la poursuite d'une erreur, elle le laisse causer avec l'une de nous. Comme elle lui sait l'humeur modeste et réservée, ces entretiens ne l'inquiètent pas. M. Raynald paraît se plaire avec moi; je lui inspire une confiance qu'il ne témoigne pas facilement. Je suis la confidente de ses petits chagrins et de ses grosses préoccupations. Peu à peu et par l'effet d'une mutuelle sympathie, j'ai été amenée à lui parler de moi comme il me parlait de lui.

« Quelquefois la jeunesse l'emporte, et, malgré les incertitudes de l'avenir, nous avons des quarts d'heure de gaieté qui me le font voir sous un jour aimable et riant. Il est comme un buisson fleuri que le caprice d'un matin boudeur a refroidi d'une légère couche de neige. Un rayon de soleil brille, la neige fond, et l'on voit tout aussitôt le feuillage vert et les fleurs roses.

LXXXIII

« L'autre soir il m'a raconté qu'on lui avait offert, en Espagne, une place importante dans un établissement métallurgique.

« — Dix mille francs par an, et peut-être une part dans les bénéfices, m'a-t-il dit.

« — C'est fort beau! me suis-je écriée.

« — Chut! plus bas! a-t-il fait.

« Je l'ai regardé.

« — On n'en sait rien ici, a-t-il repris. D'ailleurs j'ai refusé.

« — Pourquoi?

« — C'est si loin!

« — Eh bien! votre mère et votre sœur peuvent vous accompagner... Quant à votre petit frère, vous le laisserez dans une pension.

« Lucien a secoué la tête.

« — Non! a-t-il ajouté, je ne veux pas quitter Paris.

« Il a changé de conversation. Ça m'aurait fait de la peine de ne plus le voir; cependant il me semble qu'il a tort.

LXXXIV

« Je viens d'éprouver un écrasement! J'étais dans cette pièce où nos clientes essayent quelquefois de riches peignoirs; on ne m'y savait pas. M. Herbin causait près de la porte avec Mme Lhéritier.

« — Eh bien! comment va-t-elle? lui dit-il.

« — Mlle Thévenaux? très-bien! Du zèle, de la vigilance, de l'exactitude, beaucoup de douceur et de politesse, qu'on apprécie fort dans cette maison, où ces qualités sont de règle.

« — Et le travail?

« — Point mauvais, bien qu'il laisse encore à désirer.

« — Alors je puis considérer l'année d'apprentissage comme terminée?

« — A peu près. Mlle Thévenaux est au pair. C'est-à-dire que vous ne me donnerez plus rien pour son logement et sa nourriture.

« — Et son entretien?

« — Ceci vous regarde. Dans quelques mois seulement je songerai à lui compter un salaire... Mais elle n'aura pas lieu de regretter d'avoir passé par la *Fiancée.*

« — Eh bien! continuez, je vous prie, à lui donner trente francs par mois avec de petites gratifications que je vous apporterai pour elle de temps à autre... et que vous lui remettrez pour l'encourager.

« — Comptez sûr moi.

LXXXV

« Si je ne m'étais pas appuyée contre le mur, je crois que je serais tombée. Quelle révélation! Je n'étais même pas payée!... rien!... et c'était M. Herbin qui payait pour moi! A présent je gagne de quoi manger et dormir, mais non point assez pour m'habiller! Il faut à mon travail le supplément de la compassion! On appela Mme Lhéritier dans le magasin. M. Herbin la suivit. Je me sauvai dans ma chambre, où j'éclatai en sanglots. Ce n'était pas la honte qui me faisait pleurer, mais la pensée que tant d'efforts n'eussent amené qu'un si petit résultat. Le tiroir où je serrais mon trésor se trouva sous ma main. Ainsi ces quelques pièces d'or lentement amassées, la pitié me les avait données et non les veilles! Il faut avoir

passé par là pour savoir ce qu'il s'agite au fond d'un cœur d'amertume et de chagrin!

« Dans la journée, me voyant pâle et décomposée, Mme Lhéritier me permit de sortir pour prendre l'air. Tu n'étais pas à Paris, ma pauvre Armande, je pris par les boulevards le chemin de Belleville. La marche et le grand air me remirent un peu. Je ne savais ce que j'allais dire à M. Herbin. J'éprouvais le besoin de l'embrasser.

« Il était dans le petit jardin où il cultive des carrés de fleurs.

« — Tiens! c'est toi! me dit-il en jetant les pinces avec lesquelles il émondait ses rosiers.

« Je tombai dans ses bras avant d'avoir pu parler.

« — Eh bien! quoi? qu'y a-t-il? qu'est-ce? reprit-il... Est-ce qu'il y a eu quelque chose entre toi et Mme Lhéritier?

« — Ah! c'est vous!... m'écriai-je.

« Et tout en pleurs je lui racontai ce que j'avais entendu. Il devint tout rouge.

« — Plus bas! plus bas! me dit-il. Songe donc! si Mme Baudrier savait cela!

« Et puis, soudain, comme s'il se fût blâmé d'avoir ainsi parlé de sa sœur :

« — Ce n'est pas au moins qu'elle trouvât mauvais ce que je fais; oh non! mais tu comprends, il faudrait des explications, et ces bêtises-là doivent rester entre nous.

« J'avais la tête appuyée sur son épaule; le cœur me sautait dans la poitrine.

« — Voyons! voyons! reprit-il d'une voix attendrie, qu'est-ce que ça fait? ce n'est rien... Tu ne vas pas te faire du chagrin pour cela?

« Moi, je pleurais toujours.

« — Ah! que c'est difficile! murmurai-je enfin.

« — Difficile, quoi?

« — De vivre!

« Il passa tendrement la main sur mes cheveux, comme un père.

« — Cela viendra, me dit-il. J'ai eu mes jours mauvais autrefois; je ne déjeunais pas chaque matin autant que je l'aurais voulu, et le soir je ne dînais guère mieux... J'étais expéditionnaire en ce temps-là, et petit à petit je suis devenu ce que tu vois, un honnête homme qui a une bonne pension de retraite, ce qui lui permet, sans se gêner, de venir en aide aux personnes qu'il aime. Ça ne t'humilie pas, au moins, ce que je fais?

« — Ah! Dieu!

« — Voilà une bonne réponse... Le contraire m'eût fait de la peine... ça m'aurait fait croire que tu n'as pas le cœur bien placé... Aie du courage, mon enfant; marche tout droit... Il est impossible qu'un homme, quelque jour, ne comprenne pas que sous ces jolis yeux il y a un cœur ferme et bon, et ne s'estime heureux d'associer sa vie à la tienne... Alors tu auras un coin à toi, une existence, une affection, et tu ne penseras pas plus à tes peines d'aujourd'hui que tu ne penses en ce moment à tes chagrins du temps que tu pleurais pour une poupée.

LXXXVI

« M. Herbin me parla longtemps sur ce ton, d'une voix douce, en me caressant, et les larmes

que je versais me soulageaient. Les hommes ne comprennent pas la douceur des larmes : ils les étouffent, ils les sèchent en eux-mêmes : mais nous autres femmes, nous avons besoin d'en répandre; il y a des heures où notre cœur éclaterait si nous ne les laissions pas librement couler; loin de nous amollir, elles nous réconfortent et portent avec elles une vertu qui retrempe notre courage. M. Herbin, par son extrême bonté, avait des côtés de tendresse féminine, qui lui permettaient de comprendre ce que j'éprouvais. Je dînai avec lui, et nous reprîmes ensemble le chemin de la rue de la Paix. Je marchais plus légère et ne me croyais plus si malheureuse. »

LXXXVII

A ces lettres où Étiennette racontait les menus événements de sa vie uniforme une autre succéda qui fit tressaillir Armande :

« Grande nouvelle! disait Étiennette. Cette fois, ce n'est plus à mon cœur seulement qu'on vise, c'est à ma main! Je vois d'ici ta surprise et ta joie. Ma surprise est grande aussi; ma joie l'est peut-être moins. Ce n'est pas un roman, comme tant de jeunes filles, et moi peut-être — toi, je ne sais pas — en font en rêvant. C'est une histoire, la plus simple du monde. La voici telle qu'elle m'est arrivée, et tu vas voir qu'il n'y a pas de quoi gonfler ma vanité.

« Parmi les personnes qui fréquentent notre magasin pour les affaires de leur commerce il y a un certain M. Théophile Rodier qui a un petit intérêt dans une maison qui fait le commerce des tulles et de

la mousseline. C'est presque un jeune homme — trente-quatre ans — et il a un de ces visages qui ne peuvent ni séduire ni déplaire; on en voit par centaine de cette physionomie-là. Pendant les visites assez rares qu'il nous fait j'avais échangé quelques paroles avec lui, toutes relatives aux objets qu'il nous fournit. Il me semblait vaguement qu'il ne me parlait pas comme aux autres. Je ne m'y arrêtai pas dans les commencements. Plus tard je crus remarquer qu'il me regardait avec une particulière attention; mais ses manières étaient toujours réservées et polies. Sur ses entrefaites, un dimanche, M. Herbin vint me prendre au moment où l'on fermait le magasin.

« — Apprête-toi vite et viens déjeuner..... Quelqu'un t'attend chez nous, me dit-il.

« — Armande! m'écriai-je.

« — Non, un jeune homme que tu connais.

« J'étais à cent lieues de penser à mon marchand de tulle et de mousseline.

« — Et qui? lui dis-je.

« — M. Théophile Rodier.

« L'air de mystère de ce bon M. Herbin m'intriguait.

« — Et que me veut-il?

« — Il saura bien te le dire lui-même... Montons en voiture. Mme Baudrier a mis les petits plats dans les grands.

« M. Herbin ne se tenait pas d'aise; il pressait le cocher et s'agitait sur les coussins.

« — Tu verras si j'étais mauvais prophète! reprit-il.

« Ce dernier mot acheva de m'éclairer. Bien cer-

tainement il s'agissait de mon mariage. Je me sentis froissée de la joie de mon ami. Mon établissement était donc une chose bien difficile pour qu'il éprouvât une telle satisfaction à la pensée que M. Théophile Rodier recherchait ma main?

« — Laisse-moi te regarder, reprit-il presque aussitôt. Ce chapeau te va très-bien... tu es charmante aujourd'hui. Tant mieux.

« Je me reprochais le vilain sentiment qui m'avait saisie et m'efforçais de sourire. La figure de M. Rodier me revint à la mémoire; il faudrait donc l'avoir à mon côté toujours? Que disait-elle? Rien, si je m'en souvenais bien. Était-ce assez?

LXXXVIII

« Quand j'arrivai à Belleville j'étais indécise, émue, mais non pas de l'émotion qui faisait passer tant de roses sur les joues de notre chère Pauline quand elle attendait Émile. Mme Baudrier avait arboré pour la circonstance un bonnet prétentieux dont les fleurs jonquilles s'épanouissaient d'un air triomphal. La vue de ce bonnet me fit comprendre qu'elle était au courant de la situation, et qu'elle n'admettait pas que je pusse dire non. Elle applaudissait à tout ce que disait M. Rodier et me regardait d'un air qui semblait dire : « Etes-vous heureuse! » Ces exclamations, cette manière muette de me complimenter me donnaient envie de trouver M. Rodier plus laid qu'il ne l'est en réalité.

« Après le déjeuner, qui se termina par un gâteau surmonté d'un bouquet symbolique en fleurs artifi-

cielles, M. Théophile Rodier me pria de lui accorder un moment d'entretien. Je descendis au jardin, où il me suivit. J'affectais un air de tranquillité qui était bien loin de mon cœur.

« — Mademoiselle, me dit-il, votre tuteur, M. Herbin, vous a-t-il touché un mot de la conversation que nous avons eue ensemble à votre sujet?

« — Non, monsieur.

« — Alors je m'expliquerai moi-même. Je désire me marier, et ce que j'ai pu voir de votre modestie, de vos bonnes habitudes de travail, de votre retenue, le bien que Mme Lhéritier m'a dit de vous, tout m'a donné l'envie de vous avoir pour femme.

« — Vous savez que je n'ai rien?

« — C'est un inconvénient, un tort même, quand on veut faire du commerce; mais l'ordre et l'économie que vous introduirez dans ma maison y suppléeront. Moi, j'ai quelque chose. Voilà quinze ans que je travaille, amassant sou sur sou, dans l'espérance de m'établir. Est-ce que vous n'avez pas d'ambition, mademoiselle?

« — Je puis en avoir, mais elle est bien humble si je la mesure à mes ressources.

« — J'en aurai pour deux..... Grâce au ciel, je ne m'embarque pas sans biscuits... Et puis je connais ma partie et je suis dur à la peine. Nous arriverons, mademoiselle, nous arriverons, mais dans les commencements il n'y aura pas grands régals... J'ai tout combiné : nous aurons un appartement à l'entresol, rue du Mail, avec les magasins et les bureaux au rez-de-chaussée; vous tiendrez la caisse et la correspondance, moi, je m'occuperai de l'achat et de la vente... Je voyagerai une partie de l'année pour voir les fa-

bricants ; l'un deux m'a offert une commandite... Si vous aviez seulement une vingtaine de mille francs je pourrais m'en passer.

« — Vous les trouveriez facilement en cherchant une autre femme...

« — Je le sais, mais, je vous l'ai dit, telle que vous êtes vous me convenez. Le sérieux de votre caractère compense ce qui vous manque du côté de la dot.

LXXXIX

« L'entretien continua sur ce ton. Rien de ma personne. Nous causions comme deux hommes d'affaires qui élaborent un projet d'association. J'observais M. Théophile Rodier tandis qu'il parlait. Je t'ai dit qu'il n'est ni beau ni laid. Il a le type vulgaire, avec des sourcils gros et mobiles qui donnent à son visage un certain air de dureté. Sa parole est brève, un peu cassante. Evidemment l'éducation première lui fait défaut. Il est sûr dans ses relations peut-être, et je dois le croire, puisque M. Herbin me l'a présenté, mais certainement il n'est pas aimable. J'admirais avec quelle certitude il disposait de moi : avant même de m'avoir demandé mon consentement il agissait comme s'il l'avait obtenu. Le *nous* supprimait le *je*. J'étais sa femme, presque sa chose. Si modeste qu'on soit, on n'est pas de mon sexe pour n'être pas un peu froissée par cette attitude. Mon activité, mon économie, mes habitudes d'ordre, c'était bien : mais enfin j'avais un visage, un cœur, des sentiments ! On pouvait leur faire l'honneur d'y penser !

« Au plus fort de mes réflexions, M. Rodier m'interpella.

« — A propos, dit-il, ne vous semble-t-il pas que nous pourrions dès à présent fixer le jour de la publication des bans?

« — Vous me donnerez bien quelques jours? répliquai-je.

« — Il parut surpris, mais de sa même voix tranquille : — A votre aise! j'ai moi-même une affaire à terminer... Nous en reparlerons vers la fin de la semaine.

« M. Herbin nous rejoignit. M. Rodier tira sa montre, et nous quitta pour rendre visite à un correspondant qui traversait Paris.

« — Eh bien? me dit mon tuteur

« Je lui répétai mot pour mot notre conversation. Il comprit à l'expression de mon visage qu'elle m'avait laissée sous une impression désagréable.

« — Oui, j'en conviens, reprit-il, la forme est rugueuse; il n'a peut-être pas assez de souplesse et de liant dans le caractère. Théophile n'a pas eu le temps de voir le monde; il n'en a point les manières; mais il est solide et il fera son chemin. C'est quelque chose d'être la femme d'un honnête homme

XC

« Ramenée rue de la Paix, j'ai beaucoup pensé à M. Rodier, sans enthousiasme, hélas! et sans élan. Je vois bien que ce mariage comblerait les vœux de M. Herbin . Mon devoir est de ne pas persister dans une situation où je suis une charge, ou tout au moins, un embarras pour lui. Que puis-je espérer de mieux d'ailleurs?... Je me suis froidement décidée à m'appeler un jour Mme Rodier.

« M. Raynald est arrivé le lendemain; il s'est placé près de moi, et, me regardant, du premier mot :

« — Qu'avez-vous? m'a-t-il dit.

« Voilà une chose que M. Rodier n'aurait pas remarquée.

« — Ah! j'ai bien sujet d'être préoccupée... ai-je répondu. On veut me marier.

« Il a fait un mouvement.

« — Mais vous-même, ai-je ajouté, vous avez le visage de quelqu'un qui relève de maladie... Je n'y avais pas pris garde quand vous êtes entré... Pourquoi?

« — J'ai été un peu souffrant hier... ce ne sera rien... Parlons de vous. Que me disiez-vous donc?... On veut vous marier?

« — Oui.

« — Qui *on*?

« — M. Herbin. Et il a fait choix de M. Rodier.

« — Mais vous? car, enfin, il s'agit de vous?

« — Oh! moi, que voulez-vous que je fasse?... Je suis seule, sans fortune, sans espérance... M. Herbin répond de M. Rodier; Mme Baudrier prétend que c'est un parti superbe pour une orpheline... Quand on n'a rien, a-t-on bien le droit d'avoir une préférence? J'épouserai donc M. Rodier.

« — Vous ne l'aimez pas cependant!

« M. Raynald parlait très-bas, mais avec un accent qui me pénétrait. L'amitié la plus vive et la plus sympathique n'en a pas de plus doux. Mes yeux s'arrêtèrent sur les siens. Que M. Rodier lui ressemble peu, et que je l'épouserais avec confiance s'il lui ressemblait!

« — Vous ne savez rien, ai-je repris, qui soit de nature à modifier ma résolution?

« — Entendez-vous par là quelque chose qui touche à l'honneur?

« — Justement.

« Il a soupiré, et avec effort:

« — Je ne sais rien, a-t-il dit.

« — Alors je ferai entièrement ce que mon tuteur voudra.

« Il se leva là-dessus. J'étais inquiète de sa pâleur.

« — Je vous verrai demain? ajoutai-je.

« — Je ne crois pas... On m'a parlé d'un petit voyage... Je le ferai peut-être si je ne me sens pas mieux demain... Le mouvement me remettra... j'en ai besoin.

« — Votre mère et votre sœur doivent bien vous aimer.

« — Oui, mais une mère et une sœur ce n'est pas tout!

« Et il est sorti. J'étais émue; lui aussi a sa peine. Je la connais; mais peut-être n'est-ce pas seulement cela, peut-être a-t-il autre chose dont il ne parle point. Que d'êtres qui ont une épine au fond du cœur!... Ce qu'on voit n'est rien souvent auprès de ce qu'on ne voit pas.

« La pensée de M. Raynald et de sa tristesse m'a poursuivie plus que le souvenir de M. Rodier... Le lendemain il n'est pas venu. »

XCI

Un voyage que dut faire M. Rodier et qui le tint éloigné de Paris plus longtemps qu'il ne le supposait retarda le mariage d'Etiennette. Pendant ces quelques mois des événements se passaient au château de Maule qui intéressaient l'avenir d'Armande, et dont la trace première se retrouve dans sa correspondance.

« Je suis heureuse, ma chère Etiennette et je ne sais pas pourquoi. Ce n'est pas que Mme de la Fauvière soit plus tendre ou moins tracassière, ni que M. Jusserand me laisse croire qu'il découvre en moi autre chose qu'un instrument qui sert à sa femme pour diriger sa maison. Mais je me plais dans ce va-et-vient continuel de personnages qui croquent nos truffes et tirent les faisans de nos bois, — remarque avec quelle aisance j'écris *nos*, — ou simplement tournent une valse dans nos salons. Tout roule à peu près sur moi : « Mademoiselle Armande par-ci, mademoiselle Armande par-là. — Mademoiselle Armande, avez-vous écrit cette lettre? — Mademoiselle Armande, songez donc à notre menu pour dimanche... nous avons l'évêque! » Ça me rappelle un peu le fameux couplet de Figaro! Ce qui n'empêche pas Mme de la Fauvière de me répéter de temps à autre :

« — Quand je vous le disais, qu'on n'a presque rien à faire chez moi!

« Lorsque j'aperçois dans une glace la grande robe de soie ornée de fanfreluches qui traîne sur mes ta-

lons, il ne tient qu'à moi de me prendre pour une belle demoiselle du voisinage qui est en visite au château. Mais quand il faut être debout dès six heures du matin, ça me rappelle ce que je suis.

« Par exemple, M. Ernest est très-bon pour moi. Il se plaît en ma compagnie, il aime à me rencontrer. L'autre jour on avait parlé en ma présence d'un livre qui ne se trouve pas dans la bibliothèque de Maule; étourdiment je manifestai le désir de le lire. Le lendemain M. Ernest, sous un prétexte quelconque, se rendit à Paris et me l'apporta dans la soirée. C'est un rien, mais cela touche, parce que cela prouve qu'on est dans la pensée de quelqu'un.

XCII

« Il nous arrive parfois de causer assez longuement ensemble. M. Ernest n'est pas heureux. Cela paraît surprenant avec la fortune qui l'attend, sa jeunesse, l'affection de ses parents, les situations qui lui sont promises et entre lesquelles il n'a qu'à choisir. En creusant j'ai compris qu'il n'avait aucun point de ressemblance morale avec son père et sa mère. Ce qu'il voudrait, c'est une vie à l'écart, dans l'ombre. Tout ce bruit le fatigue. Il n'est point à l'aise parmi cinquante personnes. Il lit beaucoup, il s'exalte, et tandis que les jeunes gens de son âge, ses camarades, montent à cheval, soupent et font grand tapage, il recherche les petits coins. Sa grande peur est qu'on ne le marie contre son gré.

« — Il y a tant d'héritières à Maule ! me disait-il l'autre jour.



« — Si la fiancée qu'on vous offre ne vous plaît pas, il faut refuser, lui ai-je répondu.

« Il m'a regardée d'un air d'effroi.

« — Si vous croyez que c'est facile avec une mère comme la mienne! s'est-il écrié.

« Le fait est que rien ou presque rien n'existe pour Mme de la Fauvière en dehors d'elle-même. C'est un égoïsme naïf qui s'étale complaisamment comme un large nénuphar sur une eau dormante. La pente naturelle de son caractère, la servitude absolue du comte Bernetti l'y ont aidée. Comme elle pense toujours à elle, elle s'étonnerait qu'autour d'elle on n'y pensât pas sans cesse. Un beau matin à l'heure du réveil elle dira à son fils en le poussant vers une inconnue :

« — Voilà ta femme!

« Et elle ne comprendra pas qu'il puisse hésiter. Pauvre garçon!

XCIII

« On peut dire littéralement qu'il y a un tournoi de mères autour de cet héritier. Les plus fières jettent en avant leurs filles; il en est certainement qui voudraient arriver à le compromettre. Et tout cela parce qu'il aura un million le jour de la signature du contrat! Mme de la Fauvière ne l'a point caché. Tous les appétits sont en éveil; que de vilenies dans les cœurs les mieux élevés! Il est clair qu'un jour on l'emportera d'assaut, et après il sera malheureux en ménage. Me voilà forcée, moi qui n'ai rien, de plaindre quelqu'un qui a tout.

« J'ai été un peu fatiguée ces temps-ci; on m'avait surmenée; j'ai eu trois ou quatre jours de fièvre qui m'ont pâlie. J'ai dû garder le lit pendant quarante-huit heures.

« — Je ne vous savais pas la santé si délicate, m'a dit Mme de la Fauvière tranquillement.

« J'ai repris ma besogne; mais il m'a fallu un effort de bonne volonté pour ne pas m'évanouir deux ou trois fois dans la même journée. M. Ernest avait fait prendre de mes nouvelles chaque matin et chaque soir. Je lui sais gré de cette attention. Je l'ai rencontré dans le jardin, où j'étais descendue pour humer l'air au soleil. Après quelques pas je me suis traînée vers un banc, où je me suis affaissée presque sans connaissance. Il s'est approché vivement de moi, et me prenant la main :

« — Pauvre chère Armande! a-t-il dit.

« Cette appellation familière ne m'a pas choquée. La voix était attendrie, le regard ému. Un instant j'ai fermé les yeux, soutenue par lui.

« — Ça va mieux, lui ai-je dit bientôt après; faisons un tour.

« Il s'est levé et m'a offert son bras. Je marchais à son côté, regardant la lumière pâle dans le feuillage rouillé.

« — Il y a deux ans à pareille époque, j'étais heureux, me dit-il; comme aujourd'hui, de petites feuilles mortes tombaient autour de moi et je sentais, comme aujourd'hui, un bras s'appuyer sur le mien.

XCIV

« Il me raconta qu'à cette époque il voyait fréquemment une jeune fille qui était un peu de sa famille et plus jeune que lui seulement de deux ou trois ans. Ils s'aimaient sans se l'être dit. Ernest grandissait avec la pensée qu'Henriette serait un jour sa femme. Un moment vint où elle toussa; la poitrine se prit, et la maladie, qui semblait d'abord ne devoir être qu'un accident passager, fit en peu de temps les progrès les plus rapides. Quand on reconnut le danger, déjà on ne pouvait plus le conjurer. La dernière fois qu'Henriette sortit, ce fut avec Ernest. Le ciel avait la même couleur douce, et le souffle d'un vent léger enlevait des feuilles jaunes de la cime des arbres dépouillés. Elle regardait autour d'elle les objets épars dans la campagne, comme si elle ne devait plus les revoir. Elle partit mourante pour le Midi et n'en revint pas.

« J'écoutai ce récit comme on écoute une musique d'un rhythme mélancolique. Il me remplissait d'une tristesse vague. Mes yeux, perdus dans la profondeur claire des avenues, y voyaient passer la forme diaphane d'une inconnue qui disparaissait dans une lumière tiède. Ses pieds avaient foulé cette même place où je marchais. Un jour, comme elle, ne disparaîtrais-je pas dans ma jeunesse? Mais quelqu'un me regretterait-il comme elle était regrettée?

« — J'éprouve je ne sais quel soulagement à vous parler d'Henriette, poursuivit Ernest; vous avez presque le même âge, et, vous parlant d'elle, il me semble qu'elle revit en vous.

« Ses yeux se remplirent de larmes.

« — Ah! pauvre ami, pauvre cher ami! lui dis-je.

« Son visage changea d'expression; ce fut comme si un rayon l'eût éclairé.

« — Je pleure encore, mais je ne suis plus malheureux, reprit-il.

XCV

« Mme de la Fauvière a eu l'idée d'organiser des charades. Un poète de salon, qui a de la gaieté, a broché un canevas sur lequel nous improviserons une pièce. Je dis *nous*, parce que j'en suis. Mon talent de chanteuse et de musicienne m'y condamne. Et puis, il paraît que je dis juste, c'est notre poète qui l'assure. Des charades on est passé à la comédie et de la comédie à l'opérette. Tout se fait à Maule comme au théâtre : le matin on répète, le soir on joue. C'est un grand remue-ménage. Je ne sais pas comment j'y tiens. M. Ernest a pris un ou deux rôles. Malgré sa timidité il s'en tire à son avantage. Il tremble bien un peu avant qu'on n'écarte les rideaux, mais aussitôt qu'il est en scène il marche. Moi, je ne me croyais pas si *artiste*. Je souligne le mot parce qu'on me l'a dit et qu'il me semble qu'on n'a pas tort. Je chante à la clarté de cent bougies et devant cinquante personnes mieux que toute seule au fond d'une chambre. Le plus curieux est que je ne m'en doutais pas avant d'avoir commencé. Comme on se connaît peu!

« Il m'arrive des aventures comme à toi. L'autre jour, après m'être acquittée de mon mieux d'un rôle de marquise en falbalas égarée dans un moulin, un

grand seigneur étranger m'a juré que je ferais fortune dans son pays, où ma voix et ma tournure seraient appréciées des plus fins connaisseurs.

« — Si le cœur vous en dit, a-t-il ajouté d'un air dégagé, faites un signe et je me mets à vos ordres. Le général qui dirige le théâtre de S. M. Impériale à Saint-Pétersbourg n'a rien à me refuser.

« J'ai remercié cet ami des arts sans vouloir regarder au fond de son enthousiasme.

XCVI

« Tu me demanderas peut-être ce que devient l'éducation de Victorine au milieu de tout cela. Je m'en occupe le plus que je peux, mais, franchement, ce n'est point assez. Une heure par-ci, une heure par-là, un peu de tout, sans suite et mêlé. Mme de la Fauvière ne s'en inquiète pas pourvu qu'on soit à ses ordres toujours.

« Elle ne tient sérieusement qu'aux rubans, à la coiffure et aux robes de sa fille, qui sort de ses mains bonne à être remise dans les cartons d'un marchand de poupées. On aurait pu faire quelque chose de Victorine ; j'ai bien peur à présent que ce ne soit jamais qu'une linotte. Son instruction comme sa tendresse, tout est à fleur de peau. Elle me saute au cou dès qu'elle me voit, mais je ne sais pas si, ne m'apercevant plus, elle penserait huit jours de suite à moi. Il en est de cela comme des fables qu'on lui fait réciter devant le monde. Tout coule de source et rien n'y manque. Le dos tourné, tout est oublié.

« L'habitude de m'occuper des autres et de sonder

leurs travers m'a fait contracter celle de regarder au dedans de moi. J'ai bien positivement deux natures. Comment se logent-elles dans la même âme? Je l'ignore. Je vis à l'aise dans le bruit d'une répétition illuminée par l'éclat des lustres, attifée d'oripeaux, sous le feu de mille regards, comme un poisson qui frétille dans l'eau claire d'une fontaine. Et, tirée de ce tumulte, je sens très-bien que je pourrais vivre dans une retraite, pliée à des occupations régulières et faisant mon bonheur des choses les plus humbles, pourvu toutefois qu'elles fussent baignées et réchauffées d'un rayon de tendresse.

« Quand je regarde devant moi je ne sais pas vers laquelle de ces deux routes le sort voudra que je me dirige; mais si j'étais libre, je sais bien laquelle je choisirais : c'est bien bon un coin plein d'ombre quand on y est pas seule!

XCVII

« Depuis le jour où, chancelante, j'ai fait cette promenade dans le parc avec M. Ernest, il me témoigne une confiance qui m'attache à lui. Nous revenons ensemble sur le passé. Je pénètre en lui. Il a de bonnes qualités, qu'il cache comme d'autres qui ne les ont pas en font parade. Il me questionne sur ma vie, sur ce que j'espère, sur ce que j'attends. Là-dessus mes réponses sont courtes

« — Je n'attends rien, lui ai-je dit encore hier, mais j'ai un si grand fond de confiance que j'espère tout.

« — Et vous avez raison, a-t-il répondu avec viva-

cité. Il est impossible que les événements ne vous viennent pas en aide.

« — Oh! impossible! Il n'y faut pas regarder de trop près! Ma confiance ne repose sur rien. Elle est parce qu'elle est.

« — Est-ce que je ne suis pas là? S'il vous arrivait malheur, est-ce que je ne suis pas votre ami?

« Ça, je le crois; pourquoi me parlerait-il ainsi, si ce n'était pas vrai? Et puis ça me rend heureuse de le croire. Je ne suis plus isolée dans ce grand château. Il y a quelqu'un pour qui je ne suis pas une institutrice seulement, une demoiselle de compagnie. Il ne se souvient pas que je touche un salaire. Il ne fait aucune différence entre les belles personnes qui sont à Maule et moi, et, s'il y a une différence, elle est toute à mon avantage. Il n'ignore plus rien de ma vie et des circonstances qui m'ont amenée dans sa famille. Il te connaît aussi, ma chère Etiennette... »

XCVIII

Le nom d'Ernest ne revint presque plus dans la correspondance d'Armande. Elle en parla moins à mesure qu'elle y pensa davantage. Sa nature expansive, en quelque sorte véhémente, ne lui permettait pas de lutter contre le sentiment qui s'infiltrait en elle comme la chaleur d'un rayon pénètre une plante. Il n'y avait aucun calcul en elle, aucun éveil d'ambition. Elle aimait parce qu'elle était jeune et que son cœur s'ouvrait à tous les souffles de la vie. Ernest lui parlait encore d'Henriette et de l'amour qu'elle lui avait inspiré, mais il lui semblait que le

fantôme de la morte s'effaçait dans un lointain confus, et qu'à sa place une image nouvelle, en laquelle elle se reconnaissait, se levait dans un jour radieux. Armande entrait en plein dans cette phase heureuse où un mot remplit le cœur, où tout un jour s'éclaire d'un sourire, où l'on ne demande plus rien à la vie parce qu'une promenade de cinq minutes vous a réunis sur le même sentier.

On approchait alors d'une fête de famille dont chaque année Mme de la Fauvière célébrait l'anniversaire. Il y avait beaucoup de monde à Maule; le château était comme une ruche d'où sortait un bruit de rire et de chansons. Une comédie devait commencer la soirée, un bal et un souper la terminer. Armande remplissait dans la comédie un rôle de bohémienne, mêlé de danse et de musique. Pour la circonstance, Mme de la Fauvière lui avait fait présent d'un ravissant costume de fantaisie qui commençait par un collier de sequins et finissait par des bottines de satin rouge. Comme la jeune institutrice se récriait sur la grâce des ajustements et la magnificence des étoffes, Mme de la Fauvière, avec un sourire d'insolence qui gâtait tout, jusqu'à ses caresses :

— Laissez, dit-elle, j'ai ramassé ces guenilles au fond de mes tiroirs.

— Eh ! eh ! répliqua Armande, que ces façons ne désarçonnaient plus, parée de ces guenilles, la bohémienne que je suis aura l'air d'une infante !

XCIX

Dans cette même comédie un rôle de gentilhomme amoureux était réservé à Ernest. Quand la toile se leva sur un joli théâtre bâti tout exprès dans la plus grande pièce du château par un machiniste de Paris, les applaudissements éclatèrent de tous côtés. On avait sous les yeux un beau jardin, pour lequel on avait utilisé tous les arbustes de la serre. Le regard se perdait dans un fond de verdure illuminée. Soudain Armande sortit d'un bosquet, une mandoline à la main.

Bientôt après parut Ernest dans un costume qui n'eût point déparé un éventail peint par Boucher. Il y avait dans cette comédie de cape et d'épée une scène où le marquis de Santa-Fiore, vainqueur d'un traître qui menaçait l'honneur et la liberté de Casilda, tombait aux pieds de la bohémienne, en laquelle on finissait par découvrir une princesse de Murcie enlevée par des corsaires barbaresques. Ernest joua cette scène avec un feu qui n'eut d'égal que le charme attrayant d'Armande. Toute l'assemblée, électrisée, battit des mains.

Le comte Bernetti se pencha à l'oreille de Mme de la Fauvière.

— Ne vous semble-t-il pas, dit-il, que Mlle Thévenaux est plus émue qu'il ne conviendrait? Quant à notre cher Ernest, il prend son rôle au sérieux. Véritablement épris, il ne serait pas autrement.

Mme de la Fauvière s'empara de son lorgnon et regarda les deux jeunes gens.

— Mlle Thévenaux, cela se peut ; quant à mon fils, c'est un la Fauvière, et vous n'imaginez pas qu'il puisse oublier ce qu'il est.

— L'oublier, non, certes, mais on peut avoir des distractions.

Un coup d'œil empreint de sévérité l'interrompit.

M. Jusserand, qui n'avait pas sur la noblesse des la Fauvière les mêmes idées que sa femme, s'esquiva pour aller dans les coulisses complimenter Armande. Il se trouva pris dans un chœur de bergères qui dansaient le menuet. Ce divertissement pastoral lui plut, et il n'en sortit pas.

C

Armande avait disparu. On n'apercevait pas non plus celui qui avait joué auprès d'elle le rôle amoureux du marquis de Santa-Fiore. En ce moment Armande, saisie de cette fièvre que connaissent les comédiennes, cherchait l'air frais de la nuit pour calmer ses nerfs excités. Elle avait dans les oreilles la voix d'Ernest, dans les yeux ses regards, au fond du cœur le retentissement de ses paroles.

En suivant le bord de la terrasse elle arriva à une espèce de pavillon qui terminait le parc et où parfois on se réunissait pendant les belles soirées. Par les fenêtres ouvertes on découvrait la vallée de la Seine, que baignait une lumière d'argent. Elle s'accouda à un balcon et regarda devant elle ; son cœur battait sous ses bras nus. La lune éclatante nageait dans la transparence du ciel et remplissait l'espace de clartés limpides qui reculaient les bornes confuses

de l'horizon. Çà et là, dans un lointain vaporeux, quelques étoiles. Les teintes plus ou moins vives de ces grandes lueurs blanches répandues partout indiquaient sur les reliefs du paysage les ondulations des bois, le mouvement incertain des lignes, et en augmentaient la grâce par le mystère des contours. Il sortait des rumeurs de cette ombre lumineuse, et par intervalles inégaux, une note mélancolique et douce dont la sonorité traversait l'air. Armande livra son front brûlant aux haleines fraîches de la nuit; elles calmaient son sang, mais rien ne pouvait diminuer l'agitation qui s'était emparée de son cœur. Dans ce trouble délicieux, qui avait des excitations perfides et des langueurs enivrantes, elle entendait encore, comme si une voix les eût murmurées à son oreille, les paroles qu'Ernest lui avait dites dans l'entraînement d'une comédie. Mais était-ce bien une comédie? Une action qui n'aurait pas de vérité eût-elle eu ce feu? Chaque mot l'avait pénétrée comme une flèche. Pourquoi cet accent, pourquoi ces yeux pleins de flammes et mouillés de larmes? Elle aurait voulu que cette heure n'eût pas de fin. En ce moment un bruit de pas légers résonna derrière elle. Armande se retourna et aperçut Ernest debout dans une zone de lumière.

Subitement il tomba à ses pieds, et joignant les mains :

— Ah! dit-il, Armande, chère Armande, vous ne savez pas combien je vous aime!

Elle devint toute pâle, et en chancelant appuya ses deux mains sur les épaules de celui qui était à genoux devant elle :

— Ecoutez, reprit-il, voilà bien des jours que je

voulais vous le dire... Il me semble que si vous m'étiez enlevée je ne vivrais plus... Dans cette maison je ne vois que vous... Ce soir j'ai senti que mon cœur se fondait. Je crois bien que du premier jour que je vous ai vue il ne m'appartenait plus... Vous vous êtes emparée de moi, doucement et tendrement, je ne sais par quelle charme; à mesure que je vous parlais d'une autre, c'est à vous que je pensais et c'est vous qui la remplaciez... Vous l'avez bien compris, n'est-ce pas, tout à l'heure? et j'aurais voulu que tout le monde le comprît aussi, et que c'était vous et non pas un fantôme que j'aimais. Toute mon âme se donnait, et je cherchais à voir dans vos yeux si la vôtre venait à moi... Quand vous vous êtes avancée sur la terrasse je vous ai suivie de loin; le mouvement de votre robe me donnait le vertige... J'avais peur et j'étais ivre, et, marchant derrière vous, je me disais : « Sait-elle seulement que je l'aime et que je mourrais à ses pieds si elle le voulait, et que mon seul désir, mon unique espoir est de lui consacrer ma vie et de l'avoir à moi comme je suis à elle aujourd'hui, demain, toujours? »

Il l'enlaça de ses bras, elle plia comme un roseau. Alors, l'entraînant vers un divan qu'on voyait sur l'un des côtés du pavillon :

— Mets ta main sur mon cœur, reprit-il, tu verras comme il bat; regarde au fond de mes yeux, et tu y découvriras ton image adorée! J'étais triste, et tu m'as rendu la joie; j'étais seul, et ta pensée me suit... La nuit mes lèvres répètent ton nom, et à mon réveil c'est encore toi que j'appelle... Vois ce ciel brillant dont la lumière nous enveloppe; les jours succèderont aux jours, et d'autres viendront,

et des années passeront, et mon cœur, qui tremble et qui brûle sous ta main, ne cessera pas de t'aimer!... Ne cache pas ta tête entre mes bras... laisse-moi voir ton sourire... et si tu pleures ne me dérobe pas tes larmes!... Hier encore je n'osais pas croire que je te parlerais jamais comme je le fais en ce moment... C'est ce silence et cette nuit qui m'en donnent le courage... M'as-tu seulement aperçu tandis que tu marchais le long des arbres, à cette même place où je t'ai dit tout ce que j'ai souffert?... Quelle pensée t'y ramenait?... J'ai baisé l'herbe que tes pieds avaient foulée... et j'ai dit à ton ombre que je t'aimais... Tu ne m'as pas entendu, tu ne t'es pas retournée, et maintenant encore ta bouche est muette. Et cependant ma vie entière y reste suspendue... et d'un mot tu peux la perdre ou la sauver!

Il la serra dans ses bras avec plus de force. Éperdue, Armande s'y laissa tomber, et d'une voix brisée :

— Et que te dirais-je que tu ne saches pas! murmura-t-elle.

Il poussa un cri, et il leur sembla que tout s'évanouissait autour d'eux.

C

Lorsqu'Armande se retrouva sur la terrasse, dans la pleine lumière, entre les fenêtres rouges du château et les clartés blanches de l'horizon, un frisson la saisit. Il y avait dans son cœur de l'ivresse et du désespoir. Elle adorait Ernest, elle n'eût pas rendu à cette nuit brillante une des minutes qui venaient de

s'écouler, et dans ce premier délire de l'amour une tristesse amère la remplissait. Cependant on la cherchait partout. Elle se montra subitement, et protégée par l'ombre d'une vérandah sous laquelle elle s'était jetée, elle raconta qu'elle avait demandé à la fraîcheur de la nuit de dissiper la fièvre que cette représentation avait excitée dans ses veines. Ce récit n'étonna personne, et on la ramena en triomphe dans les salons, où Ernest, qui s'était éclipsé, venait de rentrer par un autre côté.

Armande dansa jusqu'au matin. Il lui paraissait par instants qu'elle était folle, ou qu'un rêve la tourmentait. Était-ce vrai qu'une heure eût décidé de sa vie? Puis le souvenir d'Etiennette lui revenait, et elle sentait une sueur glacée mouiller ses épaules. Il y eut un moment où elle s'arrêta devant un miroir pour voir si c'était bien elle dont l'image lui était reflétée. C'était bien son visage, mais avec une autre expression. D'autres fois elle rencontrait les yeux d'Ernest, et ils l'enveloppaient d'un tel rayonnement qu'elle était subitement inondée de joie. La valse qui l'emportait semblait la conduire dans la région céleste où l'éternel bonheur habite. Une autre Armande, avec des sensations plus vives, des facultés plus aiguës s'agitait en elle, et l'étrangeté du costume qu'elle portait ajoutait encore à cette illusion.

Elle eut un vrai triomphe qui eut son explosion pendant le souper. Quelque temps dédaigneuse, Mme de la Fauvière, à la fin, s'en irrita. Pendant que l'un des acteurs de la comédie portait un toast à l'héroïne :

— Mademoiselle, dit tout à coup la voix impérieuse de la châtelaine, veuillez donner un coup d'œil

chez Mlle Victorine et vous assurer qu'elle repose. N'oubliez pas non plus que c'est à huit heures ce matin, qu'elle prend sa première leçon.

Armande, se levant, fit deux pas vers la porte.

— Puisque vous montez, mademoiselle, pensez, je vous prie, à me rapporter un burnous : il me semble que j'ai froid.

Le verre qu'Ernest tenait à la main tomba sur la table et s'y brisa. Déjà il repoussait sa chaise pour courir.

— Laissez, poursuivit la châtelaine, Armande est habituée à ces choses-là.

CII

Le lendemain, en poussant les persiennes de sa chambre, Armande aperçut Ernest sur la lisière du parc, épiant son réveil. Un soleil radieux brillait au-dessus des futaies et faisait reluire le toit d'ardoises du petit pavillon qu'on voyait à l'extrémité de la terrasse. Presque aussitôt Ernest s'enfonça sous le couvert des arbres et s'arrêta dans un endroit sombre comme pour lui dire qu'il l'attendait. Un flot de jeunesse et de passion envahit le cœur d'Armande, et, sans rien calculer, jetant une mante sur ses épaules, elle courut jusqu'à cette place, et, tombant à son côté sur le tronc d'un arbre renversé, les cheveux couverts des perles de la rosée, les pieds dans la mousse :

— A présent crois-tu que je t'aime? s'écria-t-elle.

La véhémence de sa nature faisait explosion. Du premier élan elle entra dans une vie de tendresse et d'abnégation. Elle ne se disputait pas, elle ne de-



mandait rien. Il lui suffisait d'aimer et d'être aimée. Le bonheur d'Ernest lui tenait lieu de tout. Lorsqu'à force de patience et de ruse elle était parvenue à lui donner une heure, la nuit, dans le même pavillon qui les avait une première fois réunis, rentrée dans sa chambre, elle se répétait à elle-même toutes les choses qu'il lui avait dites dans son ivresse et y trouvait sa récompense.

Un ennemi intéressé à la perdre, ou quelque domestique appelé dehors par un travail matinal, aurait pu la voir, éperdue, se glisser avec la légèreté d'une ombre le long de la terrasse, et se jeter dans une porte entr'ouverte comme un oiseau qui regagne son nid. Elle n'avait froid qu'au retour; mais alors une feuille chassée sous ses pieds ou le jappement d'un chien la faisait tressaillir. Elle était emportée ainsi que par un tourbillon. Comme un coup de sonde fait jaillir du sol une eau abondante qui se répand de tous côtés, l'amour entré dans son cœur en avait fait sortir le dévouement, l'abnégation, le sacrifice. Point de calcul; un abandon sans réserve. Pour se garder à lui elle composait son visage et semblait préoccupée de mille choses, lorsqu'une seule pensée la dominait tout entière. Elle se pliait à la ruse et au mensonge. Dans ce château rempli de monde, pour conquérir une heure de solitude et de liberté il fallait des prodiges de patience, des miracles d'habileté. Elle marchait entre des abîmes.

Un matin, et tandis qu'elle suivait, à la lueur pâle d'une aube incertaine, le bord d'une serre, le passage d'un garde, qui traversait la cour en battant son briquet, la fit devenir toute blanche. Elle n'eut que le temps de s'aplatir contre un mur, dans un coin.



Un chien que ce garde avait en laisse huma l'air de son côté et poussa un léger aboiement. Son maître tourna les yeux dans toutes les directions et chercha au fond du crépuscule.

— Eh bien ! qu'est-ce? dit-il.

Le chien aboya de nouveau; mais la forme indécise d'Armande s'effaçait dans ces lueurs douteuses. Le garde tira sur la corde et passa. Quand elle ne le vit plus, Armande s'échappa plus morte que vive.

CIII

Un soir, au coucher du soleil, en traversant un village voisin de Maule, elle aperçut au bord de la route, et descendant d'une carriole, une religieuse qui se dirigeait vers une maison de pauvre apparence dont on avait fait une école pour les petites filles. Elle était suivie d'un valet de charrue qui portait un coffre. Quelque chose dans la tournure de cette religieuse et sa robe noire firent qu'Armande songea tout à coup à Pauline; elle se pencha en dehors de la voiture où elle était avec Mme de la Fauvière pour la mieux voir, mais l'éloignement ne lui permit pas de reconnaître les traits de son visage.

— Que regardez-vous? lui demanda la châtelaine.

— Cette religieuse qui marche là-bas.

— C'est une sœur qu'on nous envoie pour aider celle qu'on a mise à la tête de l'école. Sœur Sainte-Apollinaire est un peu vieille pour un si dur métier. Et puis deux religieuses, cela fait bien dans le voisinage d'un château... Il n'est pas de grande

famille qui n'en acclimate quelques-unes dans ses terres... D'ailleurs on peut être malade, et c'est très-commode.

— Vous ne savez pas le nom de celle-ci, madame?

— Je crois bien que oui... attendez... Cela vous intéresse donc? Elle s'appelle... Voyons, mon cher comte, comment s'appelle-t-elle?

— Sœur Sainte-Modeste, répondit le comte Bernetti.

Ce nom ne disait rien à Armande. Le lendemain le hasard d'une promenade la ramena dans le même village. La journée était fraîche. Une grande fourrure d'ours fauve qui tenait toute la largeur de la calèche la couvrait, ainsi que Mme de la Fauvière et Victorine. Devant l'école, une religieuse, les mains cachées dans ses manches de laine, la coiffe blanche sur les joues, immobile et silencieuse, regardait avec une grâce aisée défiler un troupeau de petites filles rangées en bon ordre sur deux lignes.

Comme la voiture passait sur le chemin, la religieuse leva les yeux et salua. Armande retint un cri. Pauline, car c'était elle, porta un doigt à sa bouche.

— N'est-ce pas sœur Sainte-Modeste? dit Mme de la Fauvière, qui inclina la tête légèrement.

— Oui, madame, et elle est vraiment fort bien, ajouta le comte Bernetti... On dirait une fille du monde... N'est-ce point votre avis, mademoiselle?

Armande, qui regardait toujours du côté de Pauline, ne répondit pas; mais déjà la religieuse rentrait dans la maison, lentement.

CIV

Avant la nuit Armande prit prétexte d'une emplette à faire pour retourner au village. Elle courut à l'école ; l'ombre s'y faisait, la classe était finie. Elle trouva Pauline qui mettait tout en ordre dans la pièce où se tenaient les petites filles, rangeant les cahiers et les ardoises, nettoyant les écritoires, ramassant les crayons. Son premier mouvement fut de se jeter dans les bras de sa sœur. Pauline regarda furtivement autour d'elle, et, ne voyant personne, l'y retint avec passion.

— Viens! dit-elle bientôt après, et elle l'entraîna du côté du jardin qui s'étendait derrière la maison.

Mille questions se pressaient sur les lèvres d'Armande.

— Pourquoi ici? dit-elle; qui t'y envoie? Y dois-tu rester? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue de ton arrivée?

— Laisse-moi d'abord pleurer... me soulager, répondit Pauline.

Elles s'assirent à l'écart sur un banc autour duquel croissaient quelques groseilliers et des pommiers en quenouille.

— Comme tu es pâle! tes joues sont couleur d'ivoire, reprit Armande... Est-ce que tu es malade?

— Non, répondit Pauline, qui s'essuya les yeux. Cette couleur, c'est le teint de mon ordre, ne t'inquiète pas. Que me demandais-tu tout à l'heure? Pourquoi je suis ici?

— Oui.

— Parce qu'on m'a dit d'y venir, et j'y resterai aussi longtemps qu'on m'y laissera.

— T'y trouves-tu bien, seulement?

— On est bien partout quand il importe peu d'être d'un côté ou d'un autre.

— Savais-tu que tu devais m'y rencontrer?...

— Non. Je suis partie comme un soldat à qui son capitaine dit : « Marche ! » et qui marche.

— Es-tu heureuse au moins?

— Il ne s'agit pas d'être heureuse, ma sœur, mais de remplir sa tâche.

Armande se serra contre Pauline.

— Mais, dis-moi, pourquoi m'as-tu fait signe de me taire quand j'allais t'appeler tout à l'heure? Tu ne veux donc pas qu'on te connaisse ici sous ton vrai nom?

— Peut-être. Si l'on savait que des liens étroits de parenté nous unissent on viendrait me voir; peut-être chercherait-on à m'attirer au château; je reverrais un coin du monde, et quand on a fait vœu d'obéissance et de pauvreté ce n'est pas sain !

— La règle de ton ordre ne te défend-elle pas d'accepter toute invitation?

— Oui; mais il ne faut pas mettre la règle aux prises avec la tendresse ou la curiosité. Si j'y cédais, je serais blâmée par la supérieure et rappelée. Si, par impossible, on tolérait cet oubli de mes devoirs, j'y puiserais des regrets, et peut-être y perdrais-je une part de ce calme profond et de cette indifférence absolue à laquelle je dois tendre. On n'y arrive pas sans des luttes.

Elle étouffa un soupir et, posant sa main effilée sur celle d'Armande :

— La toilette que tu portes peut me faire croire qu'il y a une sorte d'égalité entre toi et la maîtresse de Maule.

— Toutes les livrées sont belles à Maule, dit Armande avec un accent singulier.

— Ah ! fit Pauline.

— Les femmes de chambre ont des bonnets coquets, les valets de pied portent de la poudre dans les cheveux, et les petits chiens de la Havane sont ornés de rosettes bleues nouées autour du cou. Il est donc juste que l'institutrice ait des robes garnies de dentelle ou de guipure.

— Soit. Mais cette apparence suffit pour que, me sachant ta sœur, les hôtes du château viennent par désœuvrement, par intérêt si tu veux, me rendre visite dans cette pauvre maison. On me questionnera, on tournera autour de moi, et cet empressement, même affectueux, me gênera. Je n'ai pas rompu avec le monde pour y rentrer. Laisse-moi donc, je t'en prie, dans mon obscurité.

CV

Il y eut une pause. Pauline regardait le soleil qui se couchait derrière une longue file de peupliers, dont l'ombre grêle rayait une prairie. Elle avait le front pâle, les contours du visage amincis, quelque chose de tendu dans la physionomie, dans les yeux une tristesse que n'éclairait pas le sentiment du devoir accompli : tout un ensemble, enfin, qui paraissait indiquer qu'il y avait chez la jeune religieuse plus de soumission que de résignation. Elle se tourna subitement vers Armande.

— Toi, tu es en vie; moi, je suis morte... Parlons de toi, reprit-elle.

Une vive rougeur monta au visage d'Armande.

— Oh! moi, dit-elle en s'efforçant de rire, je suis un peu institutrice, un peu demoiselle de compagnie, un peu intendante, un peu modiste, un peu comédienne, un peu tout. Je donne des leçons à une petite fille qui n'en prend guère, je joue des charades, je tiens les comptes, je fais danser, je chante à l'occasion, toutes les romances passent par ma bouche et toutes les valses par mes mains, je griffonne des lettres par douzaine, je déchiffre les opéras nouveaux, je fais des lectures à haute voix, mêlant le roman du jour aux conférences du prédicateur à la mode, et j'arrive ainsi du matin au soir et du soir au matin.

— C'est beaucoup de choses... Est-ce tout?

— Et que veux-tu qu'il y ait encore? répliqua Armande d'une voix hésitante.

— Tant mieux! s'il n'y a que la fatigue du corps, sans les peines du cœur, ce n'est rien.

Armande détourna la tête et ne répondit pas.

— Ainsi, poursuivit Pauline, tu arrives à la fin du jour sans regret, et tu attends le lendemain sans crainte?

— Presque...

— Je remercierai Dieu qui t'a fait cette paix, et je lui demanderai qu'il te la continue.

Armande voulut se lever. Tout à coup un tressaillement la prit et sa main trembla dans celle de Pauline.

— Qu'as-tu? dit la religieuse.

— Rien... un frisson subit qui m'a saisie... je ne sais quoi...

CVI

Elle s'était assise de nouveau; l'ombre, qui s'était épaissie, ne permettait pas de voir l'anxiété qui venait de se répandre sur sa physionomie, ni son regard fixe qui semblait interroger le vide. Un flot de sang remonta de son cœur à ses joues, une pâleur mortelle lui succéda, et sa main, qui venait de quitter celle de Pauline, glissa le long de son flanc.

— Adieu, reprit-elle.

— Tu ne souffres plus? ce n'est rien, n'est-ce pas? dit la religieuse, qui la retenait doucement.

— Non, rien... sois tranquille... demain je te reverrai.

Et elle prit sa course du côté de Maule. Mais au premier coude du chemin, épuisée par l'émotion plus encore que par la rapidité de sa marche, elle s'arrêta le dos contre un arbre. Ses deux mains se rejoignirent sur sa ceinture. La tête inclinée, le regard tendu, elle semblait chercher en elle-même la solution d'un problème effrayant.

— Oh! oui!... c'est cela!... murmura-t-elle... toujours les mêmes tressaillements... toujours!... Est-ce que je pourrai cacher cela?... Bientôt tout le monde s'en apercevra... que faire à présent? que devenir... Perdue! je suis perdue!

Elle se redressa avec effort, la respiration opressée, le corps tout tremblant, et se remit à marcher, plongée dans des abîmes de tristesse.

Mais, au moment d'arriver au château, secouant sa tête fiévreuse :

— Eh non! qu'ai-je à craindre, puisque Ernest est là et qu'il m'aime?

Comme elle traversait le grand vestibule qui faisait suite au perron, elle rencontra celui dont elle venait de prononcer le nom.

Passant alors rapidement auprès de lui :

— Il faut absolument que je vous parle ce soir, dit-elle.

Le premier coup de cloche du dîner retentit, et elle se précipita chez elle pour s'habiller.

CVII

La soirée se prolongea fort tard. On chanta et Armande chanta ; on dansa et elle dansa. Elle avait les yeux brillants, une gaieté agissante et une envie folle de pleurer. On la trouva charmante. Une bonne vieille dame du voisinage qui l'avait prise en affection lui donna une petite tape sur la joue au moment où elle passait auprès d'elle, les deux mains chargées d'assiettes pleines de gâteaux.

— Avec vous, dit-elle, un salon tout peuplé de momies se mettrait en branle.

Victorine, qu'on laissait quelquefois veiller fort tard, s'approcha d'elle après un tour de cotillon et se serrant contre ses genoux :

— Tu ne te ressembles pas ce soir... Qu'as-tu? lui dit-elle, je t'aime mieux quand tu es moins gaie.

Armande l'embrassa et disparut.

CVIII

Une heure après, lorsque tout fut endormi dans le château, elle se glissa avec la souplesse silencieuse d'un félin dans une serre où elle avait dit à Ernest de l'attendre. La clarté de la lune qui perçait le vitrage y répandait une lueur douce tamisée par les feuilles des arbustes exotiques.

Ernest vint au-devant d'elle ; Armande prit sa main, et l'appuyant sur son cœur :

— Regarde-moi, je suis mère, dit-elle.

Le premier mouvement d'Ernest fut un mouvement de joie.

— Toi ! toi ! mon Armande, s'écria-t-il ; ah ! rien ne nous séparera plus maintenant !

— En êtes-vous bien sûr ? reprit-elle.

Ce mot le fit tressaillir ; il l'attira sur un fauteuil qu'on voyait à l'extrémité de la serre, et se plaçant auprès d'elle, d'une voix plus faible :

— Doutez-vous de mon amour, Armande ? dit-il.

— De votre amour, non ; de vous, oui.

— Je ne vous comprends pas... Qu'ai-je donc fait pour mériter ce reproche ?

— Ecoutez, mon ami, vous savez si je vous appartiens... Jamais je n'ai rien demandé pour moi... Je sentais que vous m'aimiez... ma pensée n'allait pas au-delà de ce bonheur... Mais à présent je ne suis plus seule... ce petit être, que j'ai senti palpiter en moi, il est à vous... Je ne puis pas l'oublier... L'oublierez-vous... dites ?

— Jamais !

— Vous savez à quoi vous vous engagez.

— Mais n'est-ce pas mon bonheur comme le tien que je veux assurer !

Armande fondit en larmes, et lui jetant les bras autour du cou :

— Ah ! tu m'aimes, je le vois bien... Pauvre petit enfant, tu l'aimeras aussi, n'est-ce pas? Ainsi, tu parleras à Mme de la Fauvière ?

— A ma mère ? oui... tu as raison.

Ernest mordit ses lèvres deux ou trois fois ; puis d'une voix hésitante :

— Pourquoi pas à mon père d'abord ?

— Mais tu le sais bien, l'autorité, c'est Mme de la Fauvière qui l'exerce, ton père ne décide rien.

— C'est qu'avec lui j'aurais parlé plus librement.

— Ce que tu diras à l'un, l'autre ne le saura-t-il pas aussitôt ? Pourquoi donc passer par le chemin le plus long ?

— C'est juste... Je parlerai à ma mère.

— Demain alors ?

— Pourquoi demain ?

— Parce que ce sera plus tôt. Si tu savais ce qui se passe en moi depuis quelques heures, tu me comprendrais.

— Je te comprends... mais demain nous avons monseigneur au château... il y dîne... et je connais ma mère... quand l'évêque est là elle n'a d'oreilles que pour lui.

— Après-demain alors?

— Oui, après-demain, s'il est parti. Je choisirai le jour et le moment. Tout dépend de l'occasion quelquefois.

Armande le regarda tristement.

— Et si l'occasion tarde trop ?

— Oh ! je la ferai naître !.. Mais notre intérêt n'est-il pas de ne rien compromettre par trop d'empressement ? Laisse-moi faire... je t'aime, et tu peux te fier à moi.

CIX

Armande quitta la serre le cœur lourd. Ernest avait-il bien tenu le langage qu'elle espérait? Comme à sa place elle eût senti son âme s'exalter ! Comme à la première pointe du jour elle eût couru ! Quelle convenance, quelle crainte l'eussent empêchée de parler !

— J'attendrai cependant, puisqu'il le faut, se dit-elle.

Monseigneur passa, en effet, la journée au château, et Ernest ne parla pas, ni le jour suivant non plus, Mme de la Fauvière ayant reçu la visite du préfet. Armande, déçue chaque jour, entra plus avant dans cette âme tendre, mais faible, qui avait des élans et point de consistance, et avec le sentiment et l'amour du bien pouvait faire le mal. Les bonnes intentions ne lui manquaient pas plus que les promesses, et toutes avaient une égale sincérité ; mais chaque matin apportait son obstacle, chaque jour son empêchement né d'un hasard, et il fallait remettre l'explication au lendemain. Armande ne se lassait pas d'attendre ; cependant l'inquiétude la gagnait et sa santé s'altérait.

On commençait à remarquer la fatigue de ses traits et on la questionnait, quelquefois avec intérêt, parfois aussi avec un étonnement qui effleurait la mal-

veillance. Elle ne savait que répondre. Quand ces conversations se passaient devant Ernest, il s'agitait, baissait la tête. Il s'adressait mentalement les plus vifs reproches et prenait de mâles résolutions, qu'il appuyait de serments irrévocables. Sa conscience et son amour combattaient pour Armande. Puis, cette invincible timidité dont il portait le poids depuis le berceau le dominait, et, poussé dans la chambre de Mme de la Fauvière pour lui parler, il en sortait sans avoir ouvert la bouche. Que de prétextes pour se taire! Un jour sa mère avait la migraine, un jour elle avait mal dormi, un jour il l'avait trouvée inquiète de Victorine, qui toussait, un jour encore le vent de bise soufflait, et elle avait les nerfs malades. Il fallait une occasion exceptionnelle, une occasion où elle fût de bonne humeur, en belle santé, bien coiffée, charmée du monde qu'elle avait chez elle, et libre de son temps, car encore Ernest voulait-il être bien sûr qu'on ne le dérangerait point, une fois l'entretien commencé.

Un soir il avait hasardé le mot de confidence, sa mère étant au coin du feu, seule, dans sa chambre.

— Quelque folie ? dit-elle ; on n'est jamais tranquille avec les jeunes gens aujourd'hui... une perte au jeu ou peut-être quelque amourette !

— Oh ! non ! fit Ernest.

— Bah ! tu as rougi jusqu'aux oreilles ! on se doute de ce que vous faites à Paris quand vous y allez, messieurs. Mais, ces choses-là, tu me feras le plaisir de les raconter à ton père... Il a été jeune lui aussi, et avec quelque argent il arrangera cette affaire... Veux-tu me préparer un verre d'eau sucrée?

Le moyen de faire un aveu complet et de dire :

« J'aime Mlle Thévenaux et je vous la demande pour femme » à une personne qui vous parle d'une amourette dont on vient à bout avec une petite somme!

— J'avais pourtant bien commencé! se dit Ernest tandis qu'il agitait la cuiller dans le verre d'eau.

Ce qu'il souffrait dans ces moments-là, nul ne le savait que lui-même. C'était une angoisse affreuse, que rendait plus amère un sentiment intérieur d'indignation. Il se sentait amoindri à ses propres yeux, en quelque sorte dégradé. Mais les raisonnements et les admonestations intimes n'y pouvaient rien. Certains défauts s'effacent ou se corrigent, on ne dompte pas la timidité.

Celle que subissait Ernest était d'une nature particulière. Il eût bravé sans pâlir les hasards meurtriers d'une bataille, affronté la mort dans une tempête et sauté le premier dans une maison en flammes pour en tirer un ami; mais soutenir le regard de sa mère, entamer froidement et résolûment une discussion, vouloir une chose et la vouloir bien, la dire et emporter tous les résistances, c'était plus qu'il ne pouvait. Dès le premier choc sa langue se séchait, son cœur battait à coups pressés, sa pensée s'embarrassait, il avait comme un voile devant les yeux. Ce mystère, qu'on remarque chez certains hommes braves, la physiologie le constate sans l'expliquer.

CX

On approchait du moment où Mme de la Fauvière allait regagner Paris. La froidure était venue, la neige couvrait les champs. Armande se sentait en-

vahie par la tristesse. Le visage contre les vitres de sa chambre, elle s'oubliait à regarder le linceul blanc qui s'étendait sur la terre à perte de vue; quelques buissons en gerçaient la surface unie et des corbeaux lourds voletaient çà et là, s'abattant sur les sillons durcis. Puis, si une voix l'appelait, elle s'arrachait de ce spectacle morne avec des soupirs.

— Elle n'est plus amusante du tout, disait Mme de la Fauvière.

Une fois encore Armande causa avec Ernest.

— S'il ne s'agissait que de moi, je n'insisterais pas, crois-le bien... dit-elle; je me suis donnée librement, et je n'exagère pas mes droits... Mais il y a *lui!*... Que deviendra-t-il s'il n'a pour aide et pour protection dans l'avenir qu'une femme déshonorée qui n'aura qu'un nom misérable à lui donner?

Puis s'exaltant :

— Ne me fais pas ce mal de m'abandonner dans ma détresse... Tu ne sais pas quelles pensées horribles me torturent l'esprit quand j'y songe... Elles me donnent le frisson... Comprends donc! tu as charge d'âmes à présent... Tu ne réponds pas de moi seulement, mais d'une malheureuse créature qui entrera dans la vie par la porte mauvaise... Si je reste seule et flétrie, que veux-tu que je lui réponde plus tard, et de quel exemple lui serai-je?..... Mille hasards peuvent me pousser vers je ne sais quelles résolutions désespérées, et j'aurai devant moi tout un avenir abominable parce qu'un jour tu auras manqué de courage! Ah! si tu ne m'aimes plus, dis-le, et tu me verras disparaître. Je ne veux rien t'imposer : si ton cœur n'est pas de moitié dans ma tris-

tesse et mon espoir, que t'importe alors ce que la mère et l'enfant deviendront?

Un flot de larmes l'interrompit. Ernest se jeta à ses pieds.

— Ne plus t'aimer! s'écria-t-il ; mais je ne vis que pour toi. Toutes mes pensés t'appartiennent. Je ne conçois pas une existence où tu ne serais pas... Oui, j'ai tardé à parler... j'ai trop cherché l'occasion peut-être... mais, ne crains rien... tu es ma femme, et si l'on tenait de nous séparer, c'est moi qui disparaîtrais avec toi!

CXI

Ce jour-là Armande fut rassurée : mais elle avait affaire à une âme molle, qui pliait sous le poids des résolutions viriles comme on voit la branche flexible d'un arbuste ployer sous les serres d'un faucon qui s'y vient reposer. Ernest s'était éloigné d'Armande plein des plus énergiques résolutions, appelant le matin pour courir chez sa mère et s'attristant de la longueur pesante de la nuit. Le matin vint, le comte Bernetti se trouva sur son passage, il hésita, tergiversa, recula, laissa passer l'heure, rôda dans le château, partit pour la chasse, espérant qu'au retour les circonstances lui seraient propices, et, toujours craintif, agité, irrésolu, il atteignit le soir sans parler.

Aux fêtes de Noël, et avant de rentrer à Paris, où il ne lui paraissait pas séant de se faire voir, alors que quelques-unes de ses belles connaissances demeuraient encore dans leurs terres, Mme de la Fauvière organisa une sauterie pour laquelle, et afin de

clore dignement la saison, elle convoqua toutes les châtelaines du voisinage et quelques personnes de Paris et de Melun. Elle avait chargé Armande de s'occuper des préparatifs de cette petite fête, étant elle-même absorbée par la rédaction d'une circulaire qu'elle voulait adresser aux dames patronesses d'une œuvre de charité où une savante élection venait de l'élever à la présidence. C'était un morceau d'éloquence pour lequel elle s'inspirait des meilleurs modèles et dont la première ébauche avait été soumise à l'admiration du comte Bernetti. La châtelaine n'était donc pas dans un état d'esprit à vaquer aux soins vulgaires d'un bal et d'un souper. Elle désirait seulement que tout fût exquis et du meilleur goût.

Le jour même Armande conjura Ernest de ne plus attendre et de presser l'instant des dernières explications.

— Oh! non, pas aujourd'hui, dit-il.

Armande sourit tristement, et d'un accent navré:

— Et cependant vous m'aimez. Ah! pauvre ami!... dit-elle.

Elle eut la fièvre tout le jour, avec des mouvements nerveux et des tressaillements profonds qui la faisaient changer de couleur. Ernest, confus, pâle, mécontent de lui-même, tournait autour d'elle; Armande ne se plaignait pas. Ce silence et cette douceur de colombe le rendaient plus honteux que des larmes ou des reproches. Quelquefois il se relevait comme un arbre que le vent a courbé et qui se redresse. Demain elle verrait ce qu'il pouvait, demain elle lui rendrait justice.

CXII

Armande se para pour le bal. Il vint à Maule beaucoup de monde. Les danses recommencèrent après le souper. Au moment du cotillon elle pâlit tout à coup et s'évanouit. On s'empressa autour d'elle. Ernest, tout tremblant, changea de visage. Il y avait un médecin dans le salon. On l'appela, tandis qu'on transportait Armande dans une pièce voisine.

— Mon Dieu ! que c'est ridicule... une fille de rien qui a des accidents de grande dame! s'écria Mme de la Fauvière.

On apporta des sels et de l'eau de Cologne, et pendant que l'une des danseuses lui faisait respirer un flacon, qu'une autre frictionnait ses tempes, le docteur posa un doigt sur le pouls d'Armande. Une vive surprise, bientôt effacée, puis un sourire se peignirent sur sa physionomie. Alors d'une voix tranquille :

— Ce ne sera rien, dit-il, mademoiselle doit être ramenée dans sa chambre; le repos la remettra.

Debout, entre deux portes, le dos au mur, Ernest était pâle comme un mort.

— Oh ! oh! murmura le docteur qui l'aperçut.

Cet incident termina le cotillon. Au moment où les dernières voitures emmenaient ses invités, Mme de la Fauvière envoya prendre des nouvelles d'Armande. Ce qui la chagrinait le plus, c'était de ne pas l'avoir auprès d'elle pour mettre au net le commencement de la circulaire, qui lui paraissait bien tournée.

— Enfin, qu'est-ce que cela? dit-elle. On ne perd pas connaissance pour rien. Je ne me suis évanouie que trois ou quatre fois dans ma jeunesse; et moi j'étais du monde !

Le docteur sourit.

— Laissons dormir Mlle Thévenaux; demain nous causerons de tout cela, dit-il.

— Vous en parlez fort à votre aise, reprit Mme de la Fauvière, qui soupira... Ces gens-là sont d'une ingratitude révoltante... Ils choisissent pour être malades le moment précis où l'on a le plus besoin d'eux!

Comme Mme de la Fauvière se retirait, le comte Bernetti la prit à part :

— Vraiment, dit-il, avec ses malaises inexplicables, Mlle Thévenaux n'a point pitié de vous... Ne pouvait-elle pas remettre son indisposition à un autre jour ?

— C'est justement ce que je disais au bon docteur.

— Et peut-être ne sera-ce pas l'affaire d'une nuit... On chuchotte déjà... Cet évanouissement ne paraît pas naturel à tout le monde. On a remaqué la pâleur de Mlle Thévenaux, son air d'agitation. On fait des suppositions...

— Vous allez voir qu'il faudra que j'éclaircisse tout cela moi-même ! elle prend bien son temps pour me donner tous ces ennuis, la petite sotte !

— C'est qu'elle n'ignore pas qu'on peut abuser de votre bonté, répliqua le comte, qui lui baisa la main.

CXIII

Mme de la Fauvière, cependant, dormit mal; des réflexions lui passèrent par l'esprit. Elle sonna dès le matin. On lui apprit qu'Armande reposait encore. Un mouvement d'impatience la saisit; elle vit en imagination ses malles inachevées, et se rendit chez sa demoiselle de compagnie. Elle la trouva qui jetait un peignoir sur ses épaules, après une nuit d'insomnie qui l'avait bouleversée. Ses traits portaient la marque d'une grande fatigue. A l'aspect de Mme de la Fauvière, qu'elle n'était pas accoutumée à voir chez elle, à pareille heure surtout, elle devint blême.

— Çà! mademoiselle, que se passe-t-il? J'ai besoin de tout savoir, dit Mme de la Fauvière. Des propos circulent, et je n'en veux pas dans ma maison... Répondez.

— Vous auriez tout appris si vous m'aviez interrogée plus tôt, dit Armande résolûment.

— Eh bien! j'attends.

— Mais d'abord laissez-moi vous demander si vous n'avez pas vu M. Ernest de la Fauvière ce matin, s'il ne vous a point parlé?

— Mon fils? Et qu'a-t-il à voir, s'il vous plaît, dans vos évanouissements?

— C'est qu'il en est cause, madame, et seul cause.

— Ernest?

— Oui, madame. Et si vous croyez que je mens, interrogez-le.

Un grand tremblement la saisit et elle chancela.

— Mais enfin... qu'est-ce que tout cela signifie? s'écria Mme de la Fauvière.

— Cela signifie que je suis enceinte et que votre fils est mon amant,

— Lui!... Malheureuse!... mais alors vous l'avez donc séduit!

CXIV

Elle sortit sur ce mot, sans vouloir rien entendre, et passa chez M. de la Fauvière, qu'elle mit au courant des choses.

— Vous savez si je suis bonne, dit-elle; mais cette péronnelle m'a mise hors de moi par ses impertinences... Comprenez-vous cela! payer d'une si noire ingratitude les faiblesses que j'avais pour elle! C'est à dégoûter de faire du bien... Quand je l'ai prise elle n'avait ni sou ni maille, et à présent que je me suis dépouillée pour elle, voilà qu'elle détourne mon fils du respect qu'il nous doit... Mais il faut un exemple!

— Certainement! s'écria le banquier.

— Je vais congédier cette intrigante.

— Très-bien!

— Mais il ne faut pas qu'elle puisse revoir Ernest. Ces femmes sans pudeur sont capables de tout pour s'attacher les fils de famille. Vous emmènerez votre fils.

— Sur-le-champ!

— Nous pouvons même profiter de cette circonstance pour obtenir du ministre qu'on l'attache à l'ambassade de Saint-Pétersbourg ou de Madrid.

— C'est une idée que vous avez là, ma chère amie; je verrai Son Excellence aujourd'hui même.

— Bien! faites prévenir Esnest; moi, je vais signifier à Mlle Thénevaux qu'elle ait à faire ses malles sans plus tarder!... Et si je ne me mets pas au lit avec une bonne fièvre, ce ne sera pas sa faute!

CXV

Sans perdre une minute, M. de la Fauvière passa chez son fils et l'engagea à se préparer à le suivre :

— Une voiture est à la porte... Je vous emmène à Paris, dit-il; chemin faisant, nous causerons.

Ernest se troubla :

— Est-ce pressé? balbutia-t-il.

— Très-pressé.

Un certain sourire qu'il voyait flotter sur les lèvres de son père, et cette pensée qu'il allait peut-être subir un interrogatoire, achevèrent de le déconcerter. Il endossa rapidement un paletot et suivit le banquier.

Au fond du cœur M. de la Fauvière n'en voulait pas extraordinairement à son fils. Ne faut-il pas que jeunesse se passe? La sienne, malgré le temps, durait encore. En fouillant même dans les replis les plus secrets de cet être intérieur qui ne se confesse jamais entièrement, peut-être aurait-il trouvé un regret égoïste de n'avoir pas l'entière responsabilité de cette faute. Il pensait à la grâce d'Armande, à sa beauté, au charme particulier de toute sa personne, et il estimait qu'Ernest avait eu le goût bon.

— C'est un morceau de roi! se disait-il.

Quand on fut en voiture, et déjà à quelque distance de Maule, il se tourna vers son fils.

— Je ne vous ferai pas de sermons, dit-il; je suis

homme et je n'ai pas sur certaines peccadilles les idées que des femmes peuvent avoir... Donc, ne craignez ni remontrances ni longs discours.

Ernest, tout ahurie, releva la tête.

— Vous êtes bon, mon père, et si, comme je le crois, il s'agit de Mlle Thévenaux...

— C'est d'elle, en effet, que j'ai à vous parler... Vous avez été bien étourdi, et, malgré mon indulgence, j'ajouterai bien coupable. Mais vous êtes un Jusserand de la Fauvière, et vous savez comment il convient de réparer cette faute.

Ernest crut que le ciel s'ouvrait.

— J'y suis prêt, et c'est même mon vœu le plus ardent, s'écria-t-il.

— Je n'en doute pas, Mlle Thévenaux est pauvre; elle va se trouver dans une position difficile; il ne faut pas lésiner quand on porte votre nom. Vous savez d'ailleurs quelles sont mes habitudes dans les questions d'argent. Je tiens donc à votre disposition telle somme que vous voudrez.

CXVI

Un coup de massue en plein crâne n'eût pas produit un effet plus immédiat et plus terrible. Ernest était écrasé. Il cherchait une réponse et n'en trouvait point; des mots sans suite lui venaient aux lèvres et il se taisait. M. de la Fauvière prit ce silence pour un témoignage de reconnaissance et d'admiration. Disposé déjà à l'indulgence, il sourit et d'un air de bonhomie :

— Cela vous étonne? mais, je vous l'ai dit, l'expé-

rience et la pratique de la vie m'ont fait comprendre qu'il ne faut pas se montrer trop sévère pour les écarts de jeunesse... Je blâme votre conduite cependant, et j'espère que ce sera une leçon pour vous... Que vous ayez cédé une première fois aux entraînements d'une situation qui n'était pas sans péril, je l'excuse... Peut-être à votre âge n'eussé-je pas été plus fort; mais vous êtes appelé à vivre dans un monde qui n'a pas le goût des imprudences répétées; elles donneraient de votre caractère une opinion fâcheuse. On y verrait le signe d'une déplorable légèreté. Soyez jeune tant qu'il vous plaira, amusez-vous; mais point d'embarras, mon fils, rien qui puisse vous créer des entraves et nuire à votre avenir. Ne visez qu'au mariage et ne vous engagez qu'avec une personne titrée, qui ait une dot; on reconnaîtra alors que vous êtes un homme sérieux. A ce prix, j'oublierai votre aventure avec Mlle Thévenaux. Quant à elle, vous veillerez à ce qu'elle ne manque de rien, et si sa conduite est convenable, eh bien! plus tard on fera quelque chose pour l'enfant...

M. de la Fauvière reprit haleine après ce petit discours; sa péroraison achevée, il regarda son fils d'un air de contentement. Cela lui paraissait un modèle de philosophie paternelle; il s'attendait à des remerciements, presque à de la reconnaissance... mais tout à coup, après de longs et pénibles efforts, secouant la torpeur sous laquelle il restait courbé, Ernest releva la tête.

— Cependant si je l'aime, dit-il, si j'avais pensé à vous demander la permission d'épouser Mlle Thévenaux?

M. de la Fauvière éclata de rire, et laissant son fils essuyer son front trempé de sueur :

— Eh ! eh ! reprit-il, la donzelle est plus madrée que je ne le supposais ! Peste ! Mme Ernest de la Fauvière! rien que cela! Est-ce qu'elle ne vous a point parlé d'acheter un hôtel aux Champs-Élysées, entre cour et jardin, avec dix chevaux dans les écuries et trois voitures sous la remise !

— Elle, Armande ! ah ! vous ne la connaissez pas !

— Alors, c'est une autre gamme, la chanson du désintéressement ; elle est plus dangereuse parce qu'on a l'air plus attendri quand on la chante. Apprenez, mon fils, que lorsqu'on vient me parler d'une affaire ma méfiance croît à mesure qu'on fait étalage de moins de prétentions, et qu'elle devient absolue quand on parle de vertu et de probité. Mais on ne se moquera pas de vous à côté de moi. Nous ne reparlerons plus de ce sot mariage, n'est-ce pas ? Je vous aime assez pour n'en rien dire à votre mère.

Le banquier se renversa au fond de la voiture, et, allumant un cigare :

— Que vous rirez un jour de cette folie ! ajouta-t-il.

CXVII

Pendant que M. de la Fauvière avait avec Ernest l'entretien qu'on vient de reproduire, Mme de la Fauvière écrivait à l'adresse d'Armande trois ou quatre lignes qu'elle lui faisait remettre par une femme de chambre. Ce billet laconique était ainsi conçu :

« Vous comprenez, mademoiselle, qu'après l'é-

trange explication que vous m'avez fait subir vous ne pouvez rester un jour de plus dans ce château... Veuillez donc vous mettre en mesure de le quitter avant ce soir. »

Après qu'elle l'eût cacheté, Mme de la Fauvière fureta parmi les papiers épars sur son petit bureau.

— L'impertinente! murmura-t-elle, me distraire de mes occupations favorites!... Je touchais au dernier paragraphe et j'étais en verve... Voyons, que je relise cela.

La camériste reparut.

— Eh bien? demanda nonchalemment Mme de la Fauvière.

— Eh bien! madame, j'ai remis à Mlle Thévenaux la lettre que madame m'avait confiée pour elle.

— Qu'a-t-elle répondu?

— Mlle Thévenaux a pris le billet, l'a ouvert, et, après l'avoir lu, elle l'a posé sur le coin d'un meuble.

— Des airs de princesse!... une fille qu'on jette à la porte! Voilà des façons dont je me souviendrai!

On cogna à la porte, et le comte Bernetti entra.

— Ah! cher comte, vous êtes le bienvenu. Personne n'arrive à propos comme vous!

— Qu'est-ce donc?

— Mettez-vous là... Je suis brisée... Une péronnelle qui détourne mon fils de ses devoirs... Je vous conterai cela plus tard...

— Oh! je devine... et si vous voulez bien vous rappeler...

— C'est vrai... vous aviez vu quelque chose... Les hommes ont le flair de toutes les perversités... Mais laissons cela. Vous savez, je m'occupais d'une circulaire...

— Pour l'Œuvre des filles abandonnées, je m'en souviens.

— En voici le brouillon, là, sous votre main. Vous écrirez sous ma dictée, voulez-vous?...

— Mais le secrétaire du premier ministre sera jaloux de moi.

Mme de la Fauvière sourit, et passant sa main sur son front, dans l'attitude inspirée d'une muse :

— Y êtes-vous?

— J'y suis.

— Bien ! Ecrivez à présent; c'est le dernier alinéa:

« Vous savez à présent quelles sont les misères de ces malheureuses filles, tristes victimes des viles passions de l'homme... Elles ont servi de distraction à leurs désirs, et, délaissées, perdues, elles disparaîtraient dans la honte si des mains compatissantes, des mains chrétiennes ne leur venaient en aide. Vous imiterez le Bon Pasteur qui chargeait la brebis égarée sur ses épaules... »

— Ah ! madame, quel style ! quelle âme ! s'écria le comte Bernetti, qui s'essuya les yeux.

— Je prends cela dans mon cœur, répondit Mme de la Fauvière doucement. Vous plaît-il de continuer, mon ami?

— Certes ! j'aurai les prémices de ce chef-d'œuvre.

Il reprit la plume, et Mme de la Fauvière, soupirant, poursuivit :

«...La brebis sur ses épaules et la rapportait au bercail... Vous serez compatissantes... vous serez miséricordieuses, et, loin de repousser les infortunées que la maternité vient de consacrer, vous les ramènerez par la prière et la charité dans le sentier de la vertu... »

CXVIII

Tandis que le comte Bernetti faisait éclater son enthousiasme, dans une chambre voisine de celle où Mme de la Fauvière dictait, l'une de ces brebis égarées dont parlait la circulaire descendait d'un seul coup jusqu'au fond de son malheur.

Après avoir lu le billet de Mme de la Fauvière, Armande, presque folle, avait quitté l'appartement. Le premier domestique qu'elle rencontra lui apprit qu'Ernest était parti avec son père.

— Est-ce pour une promenade? reprit-elle tout effarée.

— Non, mademoiselle; ces messieurs sont partis pour Paris. Je crois même avoir entendu dire qu'ils ne reviendraient pas.

Armande ouvrit la porte qui donnait sur le perron et sortit sans bien savoir ce qu'elle allait faire. Le gravier de la cour gardait les marques du passage de la voiture qui avait emmené Ernest et le banquier. Le sillon des roues gagnait la route par laquelle on se rendait au chemin de fer. Armande s'y engagea, puis l'idée lui vint de voir Pauline. Elle avait besoin de pleurer dans les bras de quelqu'un qui l'aimât. Il lui semblait que son cœur allait se fendre. Elle prit à travers champs, par le plus court. Il faisait une matinée froide et brumeuse; un grand voile gris, uniforme et sans limite, estompait le paysage, enveloppant la terre et le ciel de ses masses vaporeuses; le squelette des arbres dépouillés s'y dessinait vaguement. Elle apercevait

au bord de la route, sur les ormeaux et dans l'herbe des fossés durcie par la gelée blanche, des bandes d'oiseaux ébouriffés ; quelquefois le vol d'un corbeau animait la solitude de l'espace, un autre venait après, puis un autre encore, et la troupe entière traversait pesamment le brouillard pour se perdre dans le brouillard.

Dans l'éloignement, à l'extrémité du village, il y avait une maison accroupie entre des pommiers. Une prairie s'étendait au-delà du petit jardin fermé par une haie. On n'y voyait personne en ce moment, si ce n'est une pauvre vieille qui ramassait des brindilles de bois mort pour en faire des fagots. Armande poussa une porte à claire-voie qui s'ouvrait dans la haie et se dirigea vers la maison. Elle y entra et se trouva dans un couloir étroit pavé de briques.

Au moment où elle posait la main sur le loquet d'une porte intérieure qui la séparait de la pièce où se tenait Pauline quand elle faisait la classe des petites filles, elle entendit une voix douce, et s'arrêta en reconnaissant la voix de sa sœur qui lisait. Elle se pencha et tendit l'oreille :

« Ruth s'en alla donc, disait la voix, et elle recueillait les épis derrière les moissonneurs. Or il se trouva que le champ où elle était appartenait à Booz, proche parent d'Elimelech.

« En ce même temps il arriva que Booz venait de Bethléem, et qu'il dit à ses moissonneurs : « Le Seigneur soit avec vous ! » Et ils lui répondirent : « Le Seigneur vous bénisse !

« Alors Booz dit au jeune homme qui veillait sur les moissonneurs : « Qui est cette jeune fille? »

« Il lui répondit : « C'est cette Moabite qui est venue avec Noémi du pays de Moab. »

Et Armande, qui restait immobile derrière la mince cloison, se mit à pleurer silencieusement. Elle aussi était une étrangère dans ce pays, et personne à présent ne veillait plus sur elle, comme le jeune homme du livre saint veillait sur les moissonneurs. Et tandis qu'elle écoutait, la voix douce continua :

« Elle nous a prié de trouver bon qu'elle suivît les moissonneurs pour recueillir les épis qui seraient restés, et elle est dans les champs depuis le matin jusqu'à cette heure sans être retournée un moment chez elle.

« Booz dit à Ruth : « Écoutez, ma fille, n'allez point dans un autre champ pour glaner, et ne bougez point de ce lieu ; mais joignez-vous à mes filles.

« Or, suivez partout où l'on aura fait la moisson, car j'ai recommandé à mes gens que nul ne vous fasse de peine, et même si vous avez soif allez où sont les vaisseaux et buvez de l'eau dont m s gens boivent... »

Les larmes tombaient toujours des yeux d'Armande et coulaient le long de ses joues. Elle n'était point semblable à Ruth ; on la chassait de l'endroit où elle s'était reposée, et personne n'allait à elle pour la protéger. Alors, par une fente de la porte disloquée, elle aperçut Pauline, qui, posant le livre saint sur un pupitre, embrassait et réchauffait entre les siennes les mains d'une petite fille qui toussait. Bientôt, sur un signe qu'elle fit en prenant cette enfant sur ses genoux, toutes les autres petites filles se mirent à chanter. Elle, d'une main caressante, berçait la malade, qui fermait les yeux, et de l'autre

battait la mesure. Sa voix douce donnait au cantique son rhythme et son accent.

CXIX

Armande s'éloigna. Qu'irait-elle faire dans cette chambre, et pourquoi y porterait-elle le trouble de son esprit, son angoisse, son noir chagrin? Pourquoi mêlerait-elle à cette paix l'agitation d'un désespoir qui n'avait plus de remède? Que raconterait-elle à sa sœur, et quel secours en tirerait-elle? N'était-ce donc pas assez de ses larmes sans en faire couler d'autres?

Elle traversa de nouveau le jardin lentement, sans regarder derrière elle, et, poursuivie par le cantique, dont le murmure lui arrivait à travers la brume, elle reprit le chemin de Maule.

En y arrivant elle trouva sa chambre en désordre, les armoires où elle serrait ses affaires vides, et tout son linge ainsi que ses robes dans des caisses. Deux servantes achevaient de les fermer. Au regard qu'elle leur jeta, ces femmes répondirent insolemment qu'elles agissaient par ordre de Mme de la Fauvière.

— Du reste, mademoiselle doit bien savoir pourquoi, ajouta l'une d'elles.

Il y avait une espèce de carriole attelée dans la cour. On y transporta les malles et les caisses, et Mlle Thévenaux y monta. Une heure après, un train-omnibus qui montait vers Paris la prit au passage.

CXX

Armande possédait quelque argent qu'elle avait économisé sur ses gages. Elle se fit conduire dans un hôtel garni, et bientôt, installée dans une modeste chambre, elle écrivit à la hâte quelques mots à Ernest pour lui apprendre son arrivée et lui donner son adresse. Elle ne pouvait plus douter à présent que le départ d'Ernest n'eût été combiné entre M. et Mme de la Fauvière; mais il était impossible qu'il l'abandonnât, sa faiblesse ne pouvait aller jusqu'à la lâcheté.

Le commissionnaire parti, elle attendit, calculant la distance qui séparait l'hôtel où elle était descendue de celui qu'occupait Ernest. S'il était chez lui il accourrait certainement. Cette chambre qu'elle habitait lui semblait froide, malgré le feu qui brûlait dans la cheminée, et nue, malgré les meubles qui la garnissaient. Elle donnait sur une cour intérieure, triste et profonde. Point de soleil, mais autour du carré que cette cour formait, de grands murs, et plus haut, des toits d'ardoises, hérissés de longs tuyaux de cheminées grêles et noirs. Que cela ressemblait peu à l'horizon de Maule! Sur le parquet, un tapis fané dont les bords effiloqués n'atteignaient pas la muraille; dans une angle, un lit d'acajou avec sa courte-pointe et ses rideaux de percaline rouge à bordures jaunes; çà et là deux fauteuils, un canapé et deux chaises en velours d'Utrecht éraillé. Sur le marbre gris de la cheminée, une pendule figurant un Amour debout, auprès d'un autel couronné de

deux cœurs en cuivre doré, et une paire de flambeaux dépareillés en métal blanc. Deux gravures au mur : un Bélisaire avec Antigone et Chactas avec Atala. Tout cela ne disait rien à son esprit.

Armande regardait chaque objet tour à tour pour tuer le temps. Elle pensa ensuite à défaire ses malles; mais à quoi bon ! Ernest la tirerait de là bien vite. Jamais elle n'avait senti à un tel degré le poids de l'isolement. Les quatre murs de cette chambre l'étouffaient. Puis il lui survenait des tressaillements qui la faisaient pâlir. Quelquefois elle ouvrait la porte, faisait deux pas sur le carré, écoutait, la tête penchée sur la cage de l'escalier : rien que des pas indifférents, des garçons d'hôtel ou des voyageurs qui allaient et venaient. Elle rentrait tristement; il lui semblait qu'elle aurait eu le temps de faire trois fois la route. Certainement il n'était pas chez lui, et il n'y était point parce qu'il ignorait qu'elle eût quitté Maule. Un enchaînement d'idées, réveillées par des mots qu'elle se disait tout bas, ramenait sa pensée vers la petite maison où elle avait vu sa sœur Pauline entourée de petites filles qui écoutaient l'histoire de Ruth. Que penserait la religieuse en ne la voyant plus? Un jour apprendrait-elle la vérité? Elle-même devrait-elle écrire à Étiennette? Non ; elle lui ferait la surprise d'aller la chercher au bras d'Ernest... Mais aurait-elle jamais le droit de paraître à son bras? Tout à coup on cogna contre la porte. Elle ne fit qu'un bond et l'ouvrit. C'était le commissionnaire.

— Voilà ce qu'on m'a donné pour vous, dit cet homme en lui présentant un billet.

—Mais lui, M. de la Fauvière? fit-elle en pâlissant.

— Dame ! je ne sais pas... J'ai vu un jeune homme, et il m'a remis ce papier. La course pour aller et venir, c'est un franc

CXXI

Restée seule, Armande tomba sur un fauteuil, la lettre à la main; elle n'osait pas l'ouvrir. Pourquoi une lettre et non pas lui? Elle avait les yeux pleins de larmes et sentait que le cœur lui manquait. Mais peut-être était-il malade. Brusquement elle déchira l'enveloppe.

« Toi à Paris, ma pauvre chère Armande! toi aussi ! Ah! que nous sommes malheureux ! Je voudrais courir vers toi, mais mon père est là. Il me conduit ce soir chez le ministre... mais demain je serai libre, demain matin... attends-moi. »

Ces quelques lignes étaient tracées au crayon d'une écriture hâtive, l'écriture d'une personne qui a peur d'être surprise et qui se presse. Armande laissa tomber ses deux mains sur ses genoux, anéantie. Comment! lui, Ernest, le père de cet enfant qu'elle sentait vivre dans son sein, chez un ministre ce soir, quand elle l'appelait !

— Ah! les hommes sont lâches! dit-elle. Et elle éclata en sanglots, accroupie dans son fauteuil.

CXXII

La nuit se faisait; bientôt l'ombre envahit la chambre mal éclairée par les lueurs vacillantes du foyer. Perdue dans cette obscurité, Armande sentait

que la fièvre la gagnait. De nouveau on cogna à la porte. Cette fois, c'était lui certainement. Elle se dressa.

— Madame n'a besoin de rien? Madame ne prend rien? dit un garçon d'hôtel qui entra.

Armande retomba sur son fauteuil.

— On a sonné les deux coups pour le dîner de la table d'hôte... mais si madame veut, on la servira chez elle, reprit cet homme.

— Merci; j'appellerai si je veux quelque chose.

Le garçon alluma deux bougies, tira les rideaux devant les fenêtres noires et sortit.

— Une femme qui a du chagrin... mauvaise affaire, se dit-il.

Armande resta longtemps immobile, les yeux sur les tisons, la lettre d'Ernest ouverte sur les genoux; la tête lui faisait mal, elle ne pensait pas, son cœur battait lourdement. Il y avait en elle un tourbillon de réflexions mornes, de souvenirs poignants, de désolantes incertitudes, de chagrins amers entre lesquels des jets d'espérance se faisaient jour, comme on voit des lames de feu courir parmi la mer sombre dans les nuits d'orage. La confiance, en s'en allant de son cœur, y faisait un vide béant, comme un arbre qu'on arrache laisse un trou sous ses racines. Quelquefois le tintement des heures la tirait de son accablement, puis elle y rentrait comme un malade fatigué par un cauchemar y retombe après avoir un instant ouvert les yeux et roulé sa tête sur l'oreiller. Le froid la saisit enfin, et elle se traîna vers le lit, où elle s'étendit dans un état d'épuisement profond.

CXXIII

Trois fois cependant elle se leva pour consulter la pendule. La nuit ne finissait pas. L'insomnie la dévorait; quand elle n'était pas harcelée de rêves douloureux, les larmes baignaient son visage. Enfin une clarté pâle filtra entre les fentes des rideaux. Armande sauta à bas du lit et les écarta; c'était le matin, un matin blafard, dont les lueurs grises semblaient descendre à regret d'un ciel humide. Elle s'habilla en toute hâte; Ernest ne pouvait pas tarder. La fièvre durait encore, mais la clarté du jour dissipait en partie ses inquiétudes. Elle avait eu tort de s'abandonner à un mouvement de tristesse; que savait-elle de ce qui s'était passé entre M. de la Fauvière et son fils? N'était-il pas naturel de penser qu'il avait voulu vaincre la première résistance paternelle, et ce n'était pas une mince entreprise que de faire accepter une orpheline pauvre dans une famille riche!

Armande en était là de ses réflexions, lorsqu'un bruit de pas précipités se fit entendre dans l'escalier. Pour le coup, elle ne s'y trompa point, c'était lui! Un élan la porta au-devant d'Ernest, qui montait les degrés deux à deux. Il parut et elle tomba dans ses bras.

— Ah! dit-elle pâmée, je ne croyais plus te revoir!

Il ne répondit rien et l'entraîna dans la chambre.

— Tu viens me chercher, n'est-ce pas? reprit-elle. Je ne veux pas rester ici une minute de plus.

— Certes! nous trouverons un autre appartement.

Elle le regarda. Quelque chose de contraint se glissa dans son cœur.

— Tu es avec ton père... tu lui as parlé, certainement?... tu lui as tout dit? Est-ce que ce n'est pas chez toi que tu vas me conduire? reprit-elle.

— Chez moi! non pas encore, dit-il en hésitant.

Armande eut un mouvement de désespoir, et, se tordant les mains :

— Toujours pas encore! Ce sera donc ici comme à Maule! s'écria-t-elle. Mais où veux-tu que j'aille?

— Ecoute-moi, je t'en supplie... Mon père est bon... mais ce n'est pas en une seule fois que je puis le gagner... j'y réussirai petit à petit. Quand il verra que je t'aime sérieusement, il cèdera... Les pères ne croient jamais à ces choses-là... Ils ont oublié leur jeunesse... Et puis, il y a ma mère qu'il faut vaincre... c'est le plus difficile... Elle arrive dans trois jours, je me jetterai à ses pieds... Que t'importe d'attendre encore une semaine... un mois au plus?... En attendant, tu seras chez toi, dans un appartement que nous choisirons ensemble... Mon père ne m'a rien refusé, et tu ne manqueras de rien.

A ces derniers mots, Armande fut saisie d'indignation :

— De l'argent à présent! s'écria-t-elle, qui donc vous en demande?

CXXIV

Ernest fut effrayé de l'état dans lequel il la vit, et, se jetant à ses pieds, lui jura qu'il n'avait pas eu l'intention de l'offenser, qu'il l'aimait par-dessus tout et qu'il avait cru que tout était commun entre eux. Est-ce qu'un jour elle ne devait pas être sa femme, sa chère femme, et tout partager avec lui? Qu'était-ce donc que cela! Il ajouta mille choses tendres tandis qu'elle sanglotait sur son épaule.

Armande n'était pas convaincue, mais se laissa persuader, et bientôt après elle suivit Ernest dans un petit appartement qu'il avait loué dans une maison meublée de la rue Saint-Lazare. On ne devait y rester que quelques jours à peine, en attendant qu'un tapissier eût arrangé celui qu'il lui destinait. Le bonheur l'y viendrait trouver.

Armande n'avait presque plus la force de comprendre et de vouloir. De son passé il ne restait rien que son amour, mais flétri et découragé, et allant à la dérive comme son espoir. Au moment où Ernest la quittait et comme il lui faisait mille promesses et mille serments :

— A la grâce de Dieu ! dit-elle avec accablement.

CXXV

Des jours se passèrent. C'était une solitude plus ornée, mais toujours la solitude. Une fièvre lente consumait Armande. Ernest paraissait inquiet quand

elle le questionnait, et ne précisait rien. Il lui avait dit seulement que Mme de la Fauvière était revenue. Armande prit le parti de ne plus l'interroger. Quand elle se montrait dans l'escalier de la maison qu'elle habitait, des airs de raillerie l'accueillaient. Bientôt elle n'osa plus sortir. Il y a des natures qui ont besoin du rire et de la gaieté, comme d'autres de l'air chaud du Midi. Armande ne riant plus, le chagrin la rongeait.

M. de la Fauvière, qui connaissait par le menu les moindres actions d'Ernest, et qui était au courant de ses visites à la rue Saint-Lazare, calmait les impatiences de sa femme, qui regrettait qu'il n'y eût plus de Fort-l'Évêque pour avoir raison des aventurières.

— Ne brusquons rien, lui disait-il, laissons à sa fantaisie le temps de s'user d'elle-même. N'oublions pas qu'Ernest est majeur et que Mlle Thévenaux est jolie... En de telles circonstances, un coup de tête est bientôt fait... Quand le fruit sera mûr, je me chargerai de secouer la branche.

Mme de la Faurvière se fiait certainement au bon vouloir de son mari, mais elle avait encore plus de confiance en elle-même.

Dès le jour suivant elle s'arrangea de manière à ne laisser à son fils qu'une mince dose de liberté. Elle eut besoin de son bras le matin, et le soir il l'accompagna au théâtre et dans le monde. Une seule fois, et à propos d'un objet qui appartenait à Mlle Thévenaux et qu'on avait trouvé dans sa chambre, le nom d'Armande fut prononcé entre eux.

— A propos, dit Mme de la Fauvière en arrangeant le nœud de sa ceinture, est-ce qu'on ne m'a pas dit

que vous aviez formé le projet d'épouser cette personne?

Ernest se troubla.

— Je ne m'arrêterai pas à vous dire que c'est impossible, reprit-elle, c'est tout simplement ridicule. Mais si par hasard vous aviez compté sur mon consentement pour cette belle équipée, sachez une bonne fois que je mourrais plutôt que de vous le donner.

Et ayant chiffonné avec grâce les brides de son chapeau :

— Veuillez sonner, mon enfant, et dites qu'on fasse avancer ma voiture.

CXXVI

Mme de la Fauvière ne daigna plus s'informer d'Armande; mais elle avait l'art d'en parler sans avoir l'air d'y toucher, et toutes les occasions lui étaient bonnes pour cela. Un jour, ayant été saluée, aux Champs-Elysées, par un homme à cheveux gris qui se promenait à pas lents dans la contre-allée :

— Regardez bien cette personne, mon fils, dit-elle; M. de Gerbier était jeune encore il y a une douzaine d'années... Il s'est avisé de s'affoler d'une fleuriste qu'il a épousée.... Elle a croqué son patrimoine; après quoi, un matin, elle a suivi un méchant ténor de province qui traversait Paris. Elle voyage encore...

Une autre fois, un soir de première représentation, dans un théâtre du boulevard, elle tourna sa

lorgnette vers une loge d'avant-scène où l'on voyait, dans tout l'attirail d'une toilette éclatante, une jeune femme qui avait le visage d'un pastel et qui croquait des tranches d'oranges glacées.

— Comment trouvez-vous cette péronnelle? demanda Mme de la Fauvière à son fils.

— Assez jolie.

— Oui, avec des sourcils trop noirs, des yeux trop grands, des lèvres trop rouges... mais elle est à la mode. Je l'ai rencontrée il y a quatre ans chez la baronne de Pingry; elle y était institutrice.

Plus tard elle crut remarquer dans un bal qu'Ernest se plaisait dans la compagnie d'une jeune Américaine qui était dans ses relations depuis peu de temps.

— Miss Murray est charmante, dit-elle; je lui sais de l'esprit, et une belle dot... Son fiancé a trouvé original de l'oublier pour s'éprendre d'une coureuse de cachets qui le ruine et le trompe. Un homme de goût parviendrait peut-être à consoler miss Murray.

CXXVII

Ernest n'apportait plus qu'un visage attristé chez Armande. Il ne la soupçonnait pas de ressembler aux personnes dont Mme de la Fauvière lui avait fait le portrait; mais le souvenir lui en restait, et cela suffisait pour empoisonner son bonheur, comme il suffit d'un filet de vinaigre pour altérer la pureté d'une tasse de lait. Gêné auprès d'elle, il y courait moins volontiers. Armande le sentait, mais elle ne faisait rien pour réagir contre cette disposi-

tion. Une fierté secrète, une fierté outragée ne lui permettait plus de recourir à des prières dont elle avait éprouvé l'inutilité; peut-être aussi espérait-elle qu'en laissant Ernest à lui-même un mouvement spontané l'amènerait à faire ce que ses larmes n'avaient point obtenu. Cependant les semaines remplaçaient les jours et n'apportaient aucun changement à sa position. Une sourde irritation la pénétrait lentement.

CXXVIII

Sur ces entrefaites, un matin Mme de la Fauvière fit appeler son fils auprès d'elle, et l'embrassant avec un élan qui n'était pas dans ses habitudes :

— Bonne nouvelle! s'écria-t-elle. Vous partez ce soir pour Vienne... Le ministre, à ma sollicitation, vous nomme attaché d'ambassade; et pour vos débuts il vous charge de porter des dépêches. Vous avez le pied à l'étrier...

— Ah! fit Ernest qui pâlit.

— C'est une résidence charmante que Vienne; la société la plus aristocratique de l'Europe. On y a la religion du plaisir. J'irai peut-être vous y voir au premier emprunt, et en Autriche on emprunte toujours... Donnez ordre qu'on prépare vos malles : nous n'avons que le temps juste d'essayer votre costume et de remercier Son Excellence, qui vous attend ce matin pour vous donner vos instructions. Vous m'écrirez des détails sur la cour de Schœnbrünn. Je compte bien que vous n'en reviendrez que chamarré de croix.

Une femme de chambre entra, portant un manteau.

— Je vous accompagne chez Son Excellence, reprit Mme de la Fauvière. Voyez votre père, qui a à vous parler, et revenez me prendre.

Ernest, étourdi, passa chez M. de la Fauvière.

— Je vous attendais, dit celui-ci; je vois à votre air que vous avez connaissance de la faveur inespérée qu'on a demandée et obtenue pour vous... Le ministre a été parfait.... Quant à votre mère, vous ne sauriez reconnaître par trop de respect et de dévouement ce qu'elle a fait pour votre avenir.

— Je pars donc ce soir? dit Ernest.

— Oui, je viens de signer une lettre de crédit qui vous permettra de vivre sur un pied convenable à Vienne. La voici.

Ernest prit la lettre sans répondre.

— Il faut que vous fassiez honneur au nom que vous portez, continua le banquier... Vous aurez une voiture et des chevaux. Le fils de la maison Jusserand et Cie ne marche pas à pied.

Tout en parlant, M. de la Fauvière glissait une liasse de billets de banque dans une enveloppe qu'il présentait à Ernest.

— Vous savez, reprit-il, que vous avez un compte à régler... il ne faut rien laisser traîner derrière soi... Ceci vous aidera à liquider votre passé... La chose faite, vous quitterez Paris en gentilhomme...

Mme de la Fauvière parut :

— Mais venez donc! l'heure s'écoule; il ne serait pas convenable de faire attendre le ministre.

CXXIX

La journée se passa en courses. Ernest pensa bien à se rendre chez Armande : il en trouva même le moment ; mais, arrivé à sa porte, le courage lui manqua. De quel air soutiendrait-il sa vue ? Que lui dirait-il ? Le croirait-elle, quand il lui jurerait que son intention n'était pas de rester à Vienne et qu'il reviendrait avant la fin du mois? Toute réflexion faite, mieux valait lui écrire.

En rentrant au logis, Ernest trouva sa mère radieuse, qui lui fit admirer un nécessaire de voyage en vermeil dans sa gaîne de cuir de Russie.

— Voilà qui vous rappellera vos débuts dans la carrière diplomatique. Je l'ai choisi moi-même.

— Quelle mère ! murmura M. de la Fauvière.

— Ne me remerciez pas... c'est une bagatelle... J'ai autre chose à vous dire... La journée est vraiment heureuse... Savez-vous qui vous retrouverez à Vienne ?

— Je ne m'en doute pas.

— Miss Murray! Son père est nommé ministre des Etats-Unis en Autriche.

— Bonne chance, mon fils ! s'écria le banquier, qui se frotta les mains.

CXXX

Faible, Ernest fut cruel. Au moment de son départ il envoya une lettre à Armande par un commissionnaire. La lettre contenait les billets de ban-

que que lui avait remis M. de la Fauvière et quatre pages de protestations.

Armande était au coin du feu, seule, renversée dans un fauteuil, quand cette lettre lui parvint. Elle eut un saisissement en voyant cette large enveloppe fermée d'un cachet de cire rouge. Elle l'ouvrit et en tira un paquet de billets, que d'un geste violent elle éparpilla autour d'elle.

— De l'argent! toujours de l'argent! murmura-t-elle.

Ses yeux parcoururent la lettre. Ernest lui jurait qu'il cédait à des circonstances impérieuses, mais que bientôt il serait auprès d'elle. Tout cela était dit en phrases entortillées, mal venues, d'où suintait l'embarras.

— Le misérable! fit-elle.

D'un pied nerveux elle poussa vers le feu les billets épars çà et là; mais tout à coup les ramassant:

— Non, dit-elle; il pourrait croire que je les ai acceptés!

Alors, les entassant dans une petite boîte qui lui tomba sous la main, et qu'elle entoura de ficelle et de papier, elle sonna pour qu'un domestique portât le paquet sur-le-champ à l'hôtel de M. de la Fauvière.

— Et faites vite! dit-elle en lui remettant une pièce d'or.

En revenant du cercle où il s'était fait conduire après avoir accompagné son fils au chemin de fer de l'Est, M. de la Fauvière trouva la boîte sur sa table. Elle était à l'adresse d'Ernest; mais du premier coup d'œil il en reconnut l'écriture. Un instant il hésita, la roulant entre ses doigts.

— Bah ! dit-il enfin, si Mme de la Fauvière l'avait reçue, elle l'ouvrirait tout net...

Il coupa les ficelles, et trouva dans la boîte les billets de banque roulés et froissés. Il comprit tout.

— La sotte ! dit-il entre ses dents.

Puis, éclatant de rire :

— Ma foi ! c'est autant d'économie : la petite Chalumeau en profitera !

Et il renferma les billets dans un tiroir.

CXXXI

Armande, cependant, ne pouvait tenir en place. Elle allait et venait dans la chambre comme une louve, le visage en feu, les yeux secs. La lettre d'Ernest était sur la cheminé tout ouverte. De temps à autre elle y jetait un regard en passant.

— Lui ! c'est lui ! disait-elle. Et j'ai pu l'aimer !.. et je l'ai serré dans mes bras !...

Et elle marchait toujours, d'un pas inégal, fiévreux, saccadé. Par intervalles, des secousses l'arrêtaient brusquement. Alors il lui passait des lames de feu dans le corps.

— Et cet enfant que portent mes entrailles, c'est le sien ! reprenait-elle.

Un instant elle dressa ses deux bras en l'air, violemment.

— Si je le tuais, et si je me tuais après, où serait le mal ? dit-elle.

Elle eut peur de devenir folle dans cette chambre où elle voyait passer comme un fantôme sa silhouette

pâle dans une glace. Elle jeta une pelisse sur ses épaules, ouvrit la porte et descendit. Un domestique, celui-là même qui avait fait la course, la rencontra au bas de l'escalier.

— Madame sait qu'il pleut? lui dit-il.

Elle passa sans répondre.

CXXXII

Armande fut dans la rue en un instant. La pluie tombait à flots. Elle marcha au hasard dans la direction du boulevard. Elle ne sentait pas l'eau qui ruisselait sur ses vêtements. Quelques femmes qu'elle frôlait en passant sur le trottoir la regardaient avec surprise. Elle arriva ainsi sur le boulevard des Italiens. Des voitures roulaient sur la chaussée parmi les flaques d'eau. Il n'y avait presque personne sur les contre-allées; les lumières des cafés et des becs de gaz couvraient de luisants la surface humide et polie de l'asphalte. En ce moment la pensée de sa sœur Étiennette lui revint.

— Elle doit me croire morte! pensa-t-elle.

Soudain elle traversa la chaussée boueuse où les lanternes des fiacres faisaient passer des traînées de feu et arriva rue de la Paix. Bientôt elle se trouva devant le magasin de la *Fiancée*. Elle n'aperçut pas Étiennette derrière la vitrine, hésita, puis, voyant qu'on allait fermer le magasin, entra.

— Mlle Thévenaux? dit-elle.

— Elle est dans sa chambre; elle doit être couchée à présent, lui répondit-on.

— Puis-je la voir?

La demoiselle de boutique qui lui avait répondu la regarda. L'eau qui coulait de la robe d'Armande faisait une mare autour d'elle.

— Je suis sa sœur, reprit Armande, qui comprit la signification de ce regard.

— Attendez alors, je vais vous conduire.

La jeune fille à qui Armande s'était adressée l'introduisit par une porte intérieure dans une cour au fond de laquelle s'ouvrait un escalier de service.

— C'est tout en haut, la troisième porte à gauche, dit-elle.

Armande grimpa les cinq étages rapidement, laissant derrière elle la trace humide de ses jupes mouillées, et, arrivée au sommet de l'escalier, dans le corridor mal éclairé, elle frappa à la troisième porte.

— Qui est là? demanda une voix timide.

— C'est moi, Armande; ouvre vite!

Armande entendit le frottement d'une allumette, et presque aussitôt la porte s'ouvrit. Étiennette, qui tenait une bougie à la main, recula à la vue de ce visage tout blanc qui respirait l'angoisse et la fièvre. Les cheveux collés sur les joues, ses vêtements alourdis plaqués le long de ses hanches, Armande avait dans la physionomie quelque chose de hâve et d'effaré qui ajoutait à l'étrangeté de son aspect.

— Mais d'où viens-tu? qu'y a-t-il? dit la lingère.

Armande fit tomber sa pelisse et découvrit sa taille ronde. Étiennette poussa un cri.

— Eh bien! oui, tu sais tout à présent... C'en est fait de moi!

CXXXIII

Etiennette fut prise d'une immense pitié; elle alluma du feu rapidement, dépouilla sa sœur de ses vêtements imbibés d'eau, l'enveloppa d'un tartan et lui prépara une boisson chaude. Tout en allant et venant, active comme une abeille, elle lui prodiguait cent caresses.

— Ah! pauvre chère petite, dit-elle en la poussant vers le foyer qui flamblait, tu as les mains glacées... tout ton corps tremble. As-tu maigri, bon Dieu! Et moi qui croyais que tu étais en voyage. Ah! si j'avais su, je n'aurais pas eu une heure de repos!... C'est M. Ernest de la Fauvière, n'est-ce pas?

Armande fit de la tête un signe affirmatif.

— Mais lui? poursuivit Etiennette.

— Lui? voilà trois ou quatre heures qu'un wagon l'emporte. Il est en route pour l'Allemagne.

— Mais il reviendra?

— On voit bien que tu ne le connais pas! Tiens! on viendrait me dire qu'il est mort que je ne verserais pas une larme.

— Oh!

— Non. Je dirais : « C'est bien fait! » Tu ne peux pas savoir ce que j'ai souffert! et il y a des mois que cela dure! Croirais-tu qu'il m'a envoyé une poignée de billets de banque?... Maintenant me voilà seule.

— Et moi donc? s'écria Etiennette qui l'entoura de ses bras.

Nous aurons ton enfant à nous deux, reprit-elle;

nous l'aimerons, nous l'élèverons... Et puis, qui sait! le temps arrange bien des choses; les cœurs les plus durs se fondent, les cœurs les plus lâches ont leur réveil... Espère, ma pauvre Armande... Espère!

CXXXIV

Elle lui parla sur ce ton doucement, mêlant à ses consolations des baisers qui la ranimaient. Les paupières d'Armande se gonflèrent, quelques larmes parurent au bord des cils, et, les nerfs détendus, elle se mit à sangloter sur le cœur d'Etiennette.

— Tu n'as pas été la seule à souffrir, reprit celle-ci; quand ta dernière lettre m'est arrivée de Maule, M. Rodier venait de tomber malade. Ce n'était rien d'abord, puis le mal s'aggrava subitement, et on put croire qu'il n'en reviendrait pas. J'obtins de Mme Lhéritier la permission de quitter le magasin après sept heures chaque soir, et chaque soir j'allais m'établir à son chevet. Je ne le quittais qu'à minuit, et encore pas toujours. Il me semblait que je lui devais cette preuve d'affection et de confiance.

— Moi aussi, j'avais donné toute mon affection et toute ma confiance à un autre... Dieu veuille que tu en sois mieux récompensée!

— M. Rodier n'a pas la séduction que M. de la Fauvière peut avoir, et je n'ai pas, moi, les illusions qui te berçaient. Tu aimais, et je n'aime pas dans le sens que tu attaches à ce mot.

— Continue, reprit Armande, qui soupira.

— M. Herbin me relayait auprès de Théophile. Il m'approuvait entièrement. Sa mère, que nous avions

dû prévenir, arriva du fond de sa province. Elle me plut du premier coup d'œil. Plaire n'est pas le mot ; elle m'inspira un grand respect et une véritable tendresse. C'est la bonté même. On se sent à l'aise auprès de ses cheveux blancs. Enfin, au bout d'un long temps, la crise fut conjurée. Théophile entra en convalescence. Il fallut employer tous mes efforts pour qu'il se ménageât. Il est dévoré d'une ardeur extraordinaire de travail. Notre mariage a été retardé, naturellement. Les soins que j'ai donnés à M. Rodier, l'extrême danger où je l'ai vu m'ont attachée à lui plus que je ne l'étais auparavant. Je serai presque heureuse de porter son nom et de l'aider dans ce qu'il veut entreprendre, peut-être surtout heureuse d'avoir sa mère.

— Et Lucien, M. Lucien Raynald ? dit Armande.

— Il a fait un voyage, puis il est revenu et je l'ai revu. Il parle de s'établir à l'étranger. J'ai quelquefois l'idée qu'il a un grand chagrin. Quand j'interroge Mme Lhéritier, sa parente, elle hausse les épaules. — Que voulez-vous qu'il ait ? dit-elle, c'est l'ambition de gagner un peu plus d'argent qui le tourmente... Elle a peut-être raison... cependant je ne suis pas convaincue.

— J'ai froid, dit tout à coup Armande, qui venait d'être saisie d'un grand frisson.

Etiennette, effrayée, la coucha dans son lit, et passa la nuit à la veiller.

Dès la première heure une violente fièvre s'était déclarée. Au matin elle n'était pas calmée.

— Écoute, lui dit Etiennette, je vais faire prévenir M. Herbin.

— Non, pas lui ! s'écria Armande, qui se cram-

ponna à sa jupe. Songe donc; s'il me voyait dans l'état où je suis je mourrais de honte...

— Mais alors que faire ?

— Je ne peux pas rester ici... Tu as besoin de ton temps, et puis Mme Lhéritier ne le permettrait pas... J'ai encore quelque argent... Tu vas prendre une voiture... Je règlerai mes dépenses à mon appartement de la rue Saint-Lazare, après quoi je me ferai conduire dans une maison où j'attendrai ma délivrance... Tiens, j'ai vu justement l'enseigne d'une sage-femme rue du Faubourg-Montmartre.... C'est là que j'irai.

— Quoi ! tu veux?

— Il le faut bien. Ne perds pas de temps. Qui sait si j'aurai la force de me lever ce soir !

CXXXV

Deux heures après, Armande prenait possession d'une chambre qu'elle venait de louer pour un mois dans une maison de vilaine apparence, sur la porte de laquelle pendait une enseigne où l'on voyait, représentée par un peintre de hasard, une femme en robe noire balançant entre ses bras un nouveau-né. Elle n'avait pas voulu donner sa nouvelle adresse à la maison de la rue Saint-Lazare ; mais Etiennette se chargea d'y passer quelquefois pour demander les lettres qui pouvaient lui arriver.

Armande tomba sérieusement malade. Etiennette courut chez un médecin dont elle avait entendu vanter la science par une cliente de la *Fiancée*. M. Gaubert ne dissimula pas ses inquiétudes à Etiennette, qui, désespérée, parlait toujours de faire

plus. Il la regardait avec attention, se montrait surpris de l'abandon où elle se trouvait, flairait un mystère, une aventure tout au moins, et ne manquait pas de la venir voir chaque soir, ses visites achevées. D'abord assez sarcastique dans son langage, il en adoucit les formes, et, voyant l'embarras d'Etiennette, qui ne lui avait pas dissimulé leur pauvreté, il la pria de ne pas se tourmenter.

— Quelques louis de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire, dit-il.

Et en riant il ajouta :

— Est-ce qu'on perd jamais rien avec les femmes ?

Une crise éclata, qui pouvait emporter Armande et qui la sauva. Sa robuste jeunesse triompha du mal, et le docteur, qui l'avait soignée avec un zèle que la philanthropie ne suffisait pas à expliquer, put répondre d'elle à Etiennette.

Bientôt après, les premières douleurs de l'enfantement éclatèrent, et un matin, pâle, inanimée, aux lueurs incertaines de l'aube qui blanchissait derrière la vitre, elle mit au monde un enfant qui faillit lui arracher un reste de vie. Un vagissement la tira de son épuisement. Elle releva sa tête alanguie.

— C'est une fille ! dit Etiennette, qui la lui présenta.

— Ah ! pauvre petite ! pourquoi n'est-elle pas morte ? dit Armande.

CXXXVII

La convalescence commença, longue et pénible. Le médecin voulait porter l'enfant dans un établissement de charité.

— Oh! non! s'écria la mère en le serrant contre sa poitrine, je sais trop ce que c'est que l'abandon!

Malgré son état de faiblesse, Armande essaya de l'allaiter. Cependant ses maigres ressouces allaient s'épuisant. Ce qu'elle possédait de petits bijoux avait disparu. Ses nippes les avaient suivis. Sans le lui dire, Etiennette avait vidé sa bourse, et chaque jour c'était un problème de savoir comment on arriverait au lendemain.

Ses forces à demi revenues, Armande pensa à chercher un emploi qui lui permît de gagner son pain. Le médecin qui l'avait tirée d'affaire la voyait toujours et semblait l'étudier.

— Mon cher monsieur Gaubert, lui dit-elle un soir, me voilà, grâce à vous, en état de travailler; ne pouvez-vous pas m'y aider?

— Vous, avec des mains comme celles-là!

— Les mains n'y font rien, il faut vivre.

— Cherchez, répliqua M. Gaubert, qui devint sérieux.

— Je sais bien des choses!... J'ai été institutrice, ne pourrai-je l'être encore?

— Avec cette enfant? Votre premier devoir sera de vous en séparer. Et puis on vous demandera de quelle maison vous sortez et pourquoi vous en êtes sortie... Ces renseignements, les donnerez-vous?

— Non. Des leçons alors, des leçons en ville?

— On commence à croire généralement qu'il y a plus de professeurs que d'élèves, et ce seront bientôt ceux-là qui payeront ceux-ci pour se faire connaître. Mais en admettant cette chose miraculeuse, qu'à force de démarches on vous obtienne quelques leçons

avant de recevoir le prix du premier cacnet vous aurez eu le temps de mourir de faim trente fois.

— Je puis coudre, broder, faire de la tapisserie...

— Oh! ce n'est pas l'ouvrage qui vous manquera! Mais en travaillant douze ou quatorze heures par jour, peut-être arriverez-vous à gagner trente ou quarante sous! C'est une ressource... Par exemple, vous y perdrez les yeux, sans parler de la santé.

— Ah! vous êtes cruel!... Je croyais que vous m'aimiez un peu.

— Vous vous trompez; je vous aime beaucoup.

— Alors, pourquoi me décourager?

— Faut-il donc pour vous témoigner mon attachement renoncer à être sincère?

— Eh bien! je puis être femme de chambre. Il m'en coûtera certainement de vivre dans cette condition... mais pour cette pauvre petite créature qui dort là, je suis résignée à tout.

— C'est fort bien, répondit le médecin; mais le plus terrible embarras viendra de cette petite créature que vous chérissez. Vous n'espérez pas, j'imagine, la garder avec vous dans la maison où vous entrerez, et vous ne réussirez pas mieux à dissimuler son existence... Ce sera la pierre d'achoppement, et vous serez renvoyée aussitôt qu'on saura la vérité.

— Parce que j'ai un enfant?

— Parce que vous avez un enfant!

— Et que je travaille pour le nourrir et l'élever au lieu de l'abandonner?

— Oui, parce que vous travaillez pour le nourir et l'élever.

— Je ne vous comprends plus.

M. Gaubert prit doucement les mains de la convalescente.

— Pardonnez-moi si je vous parle franchement, reprit-il; cet enfant qui dort là, c'est un premier enfant, et les prévisions du monde regardent loin dans l'avenir.

— Que faire alors?

M. Gaubert serra les mains d'Armande entre les siennes, et, les embrassant, d'une voix profonde :

— Si vous vouliez, vous ne manqueriez de rien, dit-il, et me rendriez le plus heureux des hommes!

Armande retira ses mains et se leva toute rouge. M. Gaubert salua, et se retirant :

— Vous y réfléchirez, reprit-il.

CXXXVIII

En ce moment la vie d'Etiennette traversait une crise. M. Théophile Rodier, remis sur pied, n'avait pas tardé à s'apercevoir de la préoccupation où vivait sa fiancée. L'expression de sa physionomie n'était plus la même. Il la trouvait distraite et songeuse, attristée souvent. Il la pressa de questions auxquelles elle répondit par monosyllabes, disant que ce n'était rien, et que cela passerait. Théophile avait le caractère ombrageux, difficile. Il observa mieux Etiennette, et apprit qu'elle s'absentait assez souvent du magasin, qu'elle sortait presque tous les soirs, qu'elle rentrait tard. Son travail, toutefois, n'en souffrait pas; elle redoublait de zèle, au contraire, mais il arrivait parfois qu'on ne tirait pas de sa bouche quatre paroles en un jour. Ces révélations

achevèrent de le troubler. Il voulut savoir à quoi s'en tenir.

Un soir qu'Etiennette était arrivée en retard chez sa mère, où elle dînait, il la prit à part :

— Ecoutez, lui dit-il, cela ne peut pas durer... il faut me dire tout.

— Quoi tout?

— Ce que vous faites.

— Ne le savez-vous pas?

— Non, je ne le sais pas. Vous n'êtes plus la même depuis deux ou trois mois. Il y a quelque chose que vous me cachez et qui me tourmente. Pourquoi sortez-vous le soir? Où allez-vous si vite?

— Comment savez-vous cela?

— Je le sais parce que je vous ai suivie.

— Vous!

— Oui, moi; est-ce que vous ne devez pas être ma femme?

— Si je dois être votre femme vous devez avoir confiance en moi.

— Vous ne répondez pas.

— Je n'ai rien à répondre, puisque vous m'avez suivie.

Théophile frappa du pied.

— Certes oui, deux fois, reprit-il; mais je n'ai rien pu savoir... une première fois, au coin de la rue de Grammont, un flot de promeneurs s'est jeté entre nous, et je vous ai perdue de vue... Une autre fois, tout à coup, la pluie s'étant mise à tomber à torrents, vous êtes montée dans un fiacre qui passait sur la chaussée, et comme il n'y en avait pas d'autres, je n'ai pas pu vous rattraper. Vous étiez donc bien pressée ce soir-là?

Etiennette se tut.

— Ah! tenez! s'écria Théophile, si je savais que vous avez un amant!...

— Vous me soupçonnez? Et bien! venez! dit-elle.

Elle lui prit le bras vivement et l'entraînant :

— Vous me faites trahir un secret, reprit-elle ; si vous en parliez jamais, je ne vous verrais plus.

Il comprit qu'elle était blessée et voulut poursuivre l'entretien, espérant trouver un biais pour s'excuser. Etiennette ne répondit rien et pressa le pas.

Bientôt ils arrivèrent devant la maison du Faubourg-Montmartre.

— C'est ici que je vais tous les jours, dit-elle, en s'engageant dans un escalier sombre et raide.

Quand elle fut au troisième étage, Etiennette ouvrit doucement une porte qui donnait sur une espèce d'antichambre.

— J'ai toujours cette clé sur moi, reprit-elle. A présent ne faites pas de bruit... il y a dans la pièce voisine une personne malade qui dort peut-être.

Elle poussa une porte intérieure et avança la tête avec précaution. Alors, attirant Théophile par la main silencieusement, elle lui fit voir une jeune femme allongée sur un fauteuil auprès d'un berceau où dormait un petit enfant.

— C'est ma sœur, dit-elle.

CXXXIX

Cette chambre, que Théophile embrassait d'un seul coup d'œil, avait cet aspect sordide de certains

appartements garnis où la misère, l'abandon, la honte se réfugient. Un lit de noyer dans un coin, des rideaux de cotonnade devant la fenêtre, une commode, un vieux divan en damas de laine éraillé; sur une table mal équilibrée un verre d'eau ébréché; des lambeaux de papier gras tapissaient les murs.

— De quoi vit-elle? dit M. Rodier.

— Elle avait un peu d'argent quand elle est arrivée, répondit Étiennette.

— Mais à présent?

Étiennette, qui tenait la main sur le bouton de la porte, la tira doucement pour la fermer, les gonds grincèrent et Armande ouvrit les yeux. Elle crut entrevoir sa sœur, et elle allait l'appeler quand le son d'une voix inconnue frappa son oreille. Elle écouta. La même voix reprit :

— Si elle n'a plus rien, voyons, de quoi vit-elle?

— Est-ce que je ne suis pas là? répondit Étiennette.

— Comment, c'est vous?

— Et qui voulez-vous que ce soit? M. Herbin ne sait rien.

— Donc, point de mari?

— Hélas!

— Ah!

Armande pencha la tête du côté de la porte pour mieux entendre. La même voix qu'elle ne connaissait pas s'éleva de nouveau.

— C'est donc pour cela que vous n'avez plus votre montre? dit M. Rodier.

— Je n'en avais pas besoin; il y a des horloges partout.

— Tout y passera, bien sûr!... Ça ne peut pas durer.

— Écoutez, monsieur Rodier, si ça ne vous convient pas... rien n'est conclu... mais jamais, sachez-le, je n'abandonnerai Armande.

— Et qui vous parle de l'abandonner?... Mais ce n'est pas une raison de se ruiner parce qu'on a une sœur! Est-ce qu'elle ne peut pas travailler ayant dix doigts?

— C'est bien ce qu'elle compte faire dès qu'elle pourra sortir.

Théophile voulut répliquer, Étiennette le poussa hors de l'antichamdre.

— Armande pourrait se réveiller et nous entendre, éloignez-vous, dit-elle. Vous savez à présent ce que vous vouliez savoir... Vous réfléchirez... Moi, je vais voir si elle n'a pas besoin de moi pour cette nuit.

Armande entendit un bruit de pas dans l'escalier, puis la porte de sa chambre livra passage à Étiennette, qui d'un pas léger s'approcha d'elle.

— Ah! tu es réveillée? dit-elle.

— Oui; il m'a semblé tout à l'heure que tu parlais.

— C'est une voisine qui me demandait de tes nouvelles.

Armande jeta ses mains autour du cou d'Étiennette et l'embrassa à pleines lèvres. Le nouveau-né cria dans son berceau; Armande le prit et lui présenta le sein. Le pauvre petit être le saisit, puis s'agita et cria plus fort. Armande, effarée, le pressa contre sa poitrine. Après une nouvelle tentative son nourrisson jeta la tête en arrière, geignant et pleurant.

— Dieu! je n'ai plus de lait, fit-elle.

— Ne t'effraye pas, lui dit Étiennette, une nuit

est bientôt passée... Nous aurons du lait chaud dans la maison, et demain nous aviserons.

— Oui, demain! fit Armande.

CXL

Elle passa la nuit à verser du lait tiède par petites cuillerées dans la bouche de son enfant. Quand il sommeillait elle laissait tomber sa tête entre ses mains et pensait. Il n'y avait devant elle que l'incertitude, un vide effrayant. Comme une bête fauve dans sa cage va et vient, interrogeant les parois de chêne et les grilles de fer pour trouver une issue, elle cherchait une voie pour sortir de l'impasse où elle était prise; la vérité se faisait voir implacable et nue. Un enfant, et rien pour le nourrir! Elle se souvint des billets de banque qu'elle avait renvoyés. C'était là tout au moins l'existence assurée pour quelque temps.

— Ah! des instincts de fierté, quelle folie! se dit-elle.

Qu'avait-on fait de ses meilleures qualités, les plus pures, les plus saintes, la droiture, la sincérité, la confiance? Elle sentait, lentement, quelque chose se dissoudre en elle et elle en pleurait l'évanouissement. Sa veillée se prolongea comme une agonie. Le sentiment amer de la réalité la pénétrait, et son cœur endolori l'accueillait comme un maître implacable et dur. Parfois elle avait des révoltes subites. Elle pouvait se jeter aux pieds de M. Herbin et lui tout avouer. Certes, il ne la repousserait pas, lui; mais de quel air Mme Baudrier l'accueillerait-elle?

Faudrait-il supporter son mépris? La trace de sa honte serait-elle effacée? Et puis avait-elle bien le droit de peser sans cesse sur la vie de cet ami fidèle, de lui être un sujet éternel d'angoisse et de sacrifice? Déjà elle était cause que sa sœur Étiennette avait des nuits sans sommeil et des jours inquiets. Elle avait vu, elle avait entendu. Les moindres mots de cette conversation échangée à voix basse lui revenaient à la mémoire. Il était clair que le mariage de sa sœur était remis en question. S'il venait à se rompre n'en serait-elle pas responsable! En attendant, le travail d'un autre payait le pain qu'elle mangeait, le toit qui l'abritait. Et après, quand il n'y aurait plus rien?...

— C'est à devenir folle! se dit-elle.

La pensée du suicide germa dans son esprit. Pourquoi non? Qu'avait-elle à espérer? D'où vient cependant qu'elle en était glacée? Et puis elle morte, restait l'enfant. Aurait-il donc un hospice pour asile, ou faudrait-il en charger l'avenir d'Étiennette? Le suicide même ne finissait rien.

Le vertige s'empara d'elle, quand elle se rappela soudain les dernières paroles de M. Gaubert. Est-ce qu'il ne lui avait pas conseillé de réfléchir?

— A quoi bon réfléchir! qu'ai-je à perdre? murmura-t-elle.

CXLI

En un instant sa résolution fut prise. Elle sauta sur une plume, et, à la clarté d'un jour pâle qui filtrait à travers les persiennes, elle écrivit au médecin,

appela, et fit porter la lettre. Cela fait, elle s'assit, tournant le dos à son enfant.

La matinée n'était pas commencée que déjà M. Gaubert était près d'elle. Armande se leva toute droite à son aspect, et blanche comme un marbre :

— J'ai réfléchi, dit-elle... regardez ma fille... je n'ai plus la force de la nourrir... Que voulez-vous que je fasse?

M. Gaubert examina l'enfant, qui s'agitait dans ses langes.

— Elle est bien faible votre fille, répliqua-t-il; encore quelques jours de cette existence et elle est morte ; le grand air, une nourrice saine et robuste, voilà mes prescriptons... confiez-la-moi et je la sauverai.

— Faites, je vous suis.

Une heure après Étiennette recevait une lettre où il n'y avait que ces mots :

« Ne reviens plus... ne me cherche pas... Je roule sur la pente... J'ai pleuré toute la nuit... Plains-moi de tout ton cœur, et si nous nous revoyons un jour, ne me laisse pas croire que tu ne m'aimes plus!

« ARMANDE. »

— Ah! fit Étiennette, bien sûre elle m'aura entendue pendant que je parlais avec M. Rodier!

Malgré l'avis que lui donnait Armande, elle courut à la maison du Faubourg-Montmartre. Là on lui apprit que la personne qu'elle demandait était partie le matin de très-bonne heure avec son enfant et le médecin qui la soignait.

— On ne sait pas où elle est allée, ajouta-t-on avec un sourire.

Dès le jour même Théophile demanda à Étiennette des nouvelles de sa sœur. Celle-ci ne put pas lui cacher qu'elle était partie subitement sans laisser d'adresse.

— J'espère à présent que vous ne penserez plus à elle? dit Théophile.

Quinze jours après, Étiennette se mariait modestement à la chapelle de Saint-André. Elle avait eu la veille encore des nouvelles de M. Lucien Raynald, qui, en s'excusant de ne pas être auprès d'elle dans le moment qui décidait de l'existence d'une femme, la priait d'accepter le souvenir d'un ami absent : c'était un petit collier d'or ouvragé, où pendait un médaillon d'émail d'un travail curieux.

— Ma pensée, demain, ne vous quittera pas, disait-il en finissant, et je demanderai à Dieu de vous donner un bonheur que pour moi je n'espère plus.

Étiennette passa le médaillon à son cou spontanément.

Aucune de ses sœurs n'assistait à la bénédiction nuptiale. M. Herbin représentait sa famille disparue. Étiennette pleura beaucoup sous son voile.

DEUXIÈME PARTIE

I

Un an s'est écoulé. Les deux sœurs ne se sont pas revues. Etiennette occupe, dans une vieille maison de la rue du Mail, un appartement sombre qui se compose de cinq petites pièces. Un enfant lui est venu qui est en nourrice du côté de Livry. M. Rodier a pensé que les soins à donner à un nouveau-né, en le privant du concours de sa femme, dans laquelle il trouve un commis actif et intelligent, qui tour à tour tient la caisse et fait la correspondance, représenteraient et au delà les petites dépenses qu'entraîne ce déplacement. Il y a donc eu économie à se séparer du petit Jacques, et l'économie, c'est la grande loi; Etiennette a dû s'y résigner, mais non sans peine. Sa pensée est souvent dans la maisonnette où son garçon est allaité par la femme d'un tailleur de pierre.

Depuis qu'elle vit en ménage Etiennette a pu descendre plus avant dans le cœur de son mari; elle n'y

a point fait de découvertes qui aient pu l'égayer. Il se révèle, mais avec plus d'accent, tel qu'il s'est montré dans le jardin de Belleville.

C'est un caractère probe, actif, fidèle, mais dur, âpre, violent. Il aime, mais sans tendresse; il peut se dévouer, mais sans chaleur et sans élan. Il y a des chiffres dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il fait. Dans les entretiens qu'il a quelquefois le soir avec sa femme, point d'épanchements, mais des combinaisons. Il passe des heures entières auprès d'elle, absorbé dans des additions. Il a l'énergie régulière et froide d'une machine. Avec cela, une ambition sourde, mais profonde, dont Étiennette a le secret, une ambition d'argent qui ne laisse pas place à des idées élevées d'honneur ou d'influence. Il ne vise pas plus à la mairie qu'à la députation. M. Rodier veut dans l'avenir rivaliser avec les grosses maisons de la rue du Sentier et de la rue des Bourdonnais. Mais le grand levier, le capital lui manque. Il espère y suppléer par l'activité, l'ordre, l'adresse, l'économie.

II

Le plaisir, les distractions n'entrent donc jamais dans la maison de la rue du Mail. Mais s'il arrive un correspondant de Thann, quelque manufacturier de Mulhouse, M. Rodier l'invite à dîner. Alors il n'épargne rien; il y a du gibier sur sa table et des vins fins. Les jours suivants on vivra de bœuf bouilli et de pommes de terre, on boira de la bière ou de l'eau pure. Etiennette a deux robes de soie

qu'elle ne met que dans ces circonstances solennelles et qu'elle a taillées elle-même. Ceux qui la voient emportent le souvenir de sa grâce. Elle a une élégance native qu'un rien pare et fait briller. Autour de sa taille souple le mérinos se drape comme du velours. Une fleur dans les cheveux, et elle est en toilette. Les personnes les plus graves, celles que leurs occupations quotidiennes éloignent le plus du commerce des femmes, subissent l'empire de ce charme inné. Quand les manufacturiers de l'Alsace traitent d'affaires à la table de M. Rodier, en sa présence ils se montrent plus coulants, ne chicanent pas. Théophile s'en est aperçu, et, multipliant ses dîners, en profite.

Cela gêne un peu Etiennette; mais on ne discute pas avec le marchand de tulle et de mousseline de la rue du Mail.

Pour ces repas, qu'il faut rendre abondants et délicats avec de maigres ressources, Etiennette déploie des prodiges d'habileté. Le lendemain elle rogne, gratte, s'ingénie et arrive à des résultats qui surprennent la vieille Mme Rodier; Théophile oublie souvent de la remercier.

Ces petites réunions, où le prix de revient des tissus, la main-d'œuvre, les tarifs différentiels sont les les seules questions qu'on discute, constituent néanmoins les seuls agréments de sa vie. Il y a alors autour d'elle du mouvement et de l'animation. Parfois un jeune fabricant lui parle de la comédie nouvelle ou de l'événement du jour; parfois encore un correspondant, émoustillé par sa grâce, et en retour de l'hospitalité reçue, la prie d'accepter une loge dans quelque théâtre. Ce sont les beaux jours. Le reste

du temps appartient au travail. Tout le linge de la maison passe par ses mains. Elle surveille, compte, range, écrit. Son existence a la régularité laborieuse et monotone d'une meule qui broie du grain. On peut dire à la lettre qu'elle fait de la farine pour la maison. Elle commence à être fatiguée.

Théophile ne le remarque pas.

III

Dans l'aridité de sa vie Etiennette cependant avait trouvé une consolation. La sympathie, on peut même dire la tendresse et le respect de Mme Rodier la mère lui étaient acquis.

Mme Alphonse Rodier, amenée de sa petite ville à Paris par la maladie de son fils, avait été quelque temps à examiner sa bru.

Calviniste d'origine, provinciale par la naissance et les habitudes, bourgeoise par l'éducation, pieuse, rangée, méthodique, renfermée en elle-même, Mme Rodier éprouvait une sorte de répugnance d'instinct contre Paris et les choses de Paris. Elle n'en exceptait pas les Parisiennes. Quand Théophile lui avait demandé son consentement pour épouser Mlle Etiennette Thévenaux, elle avait été un peu lente à le lui donner. Vaincue enfin par ses instances, quand elle vint à Paris pour le soigner, la première impression ne fut point favorable à la lingère de la rue de la Paix. Sa méfiance s'éveilla à la vue de cette charmante fille, toujours tirée à quatre épingles dès le matin; si bien faite, si avenante, qui avait trente-deux perles dans la bouche, des mains

mignonnes et blanches, et l'air d'une grande dame. Il lui paraissait impossible que cette beauté née dans l'air du boulevard se pliât aux dures exigences du ménage et s'y dévouât.

Mme Rodier se mit donc à l'étudier patiemment, épiant les gestes, mesurant les mots, analysant les pensées, scrutant la conduite comme un juge d'instruction qui cherche à voir clair dans l'âme d'un prévenu. Cette enquête, commencée avec la sagacité silencieuse d'un esprit contenu, et poursuivie en toute occasion, amena des premières découvertes qui qui parurent d'un bon augure, mais elle ne se laissa pas aller à cette surprise heureuse, qui pouvait n'être qu'une apparence, et attendit pour asseoir son jugement.

Mme Alphonse Rodier appartenait à cette forte race de ménagères que les habitudes et le décousu de la vie moderne tendent à faire disparaître, même en province. Sa maison avait été son empire. Son ambition était de la tenir propre, bien ordonnée, respectable, et n'allait pas au delà. Elle se faisait de petits bonheurs des moindres économies, et leurs retours quotidiens la rendait heureuse. Elle prêchait d'exemple et ne s'épargnait pas. On la voyait debout dès l'aurore et la dernière couchée; qui ne travaillait que mollement ne restait pas sous son toit. Mais si quelque servante tombait malade, elle s'installait à son chevet. L'espèce humaine était pour elle renfermée dans le cercle de la famille. Quand Théophile dut tirer à la conscription elle sortit d'un vieux coffret une somme amassée sou à sou qui lui permit de braver impunément la chance d'un mauvais numéro. Plus tard, lorsqu'il dut partir pour Paris, où



le poussait le désir de faire fortune, ce fut elle encore qui trouva dans ce même coffret des ressources pour lui venir en aide dans les frais de premier établissement. Le père mort, elle vécut d'une pension de deux mille francs à laquelle lui donnaient droit les bons services du défunt, gratta dessus, vendit quelques bijoux qui avaient chacun leur date, ne garda que son anneau et une montre d'or avec sa chaîne, qui lui venaient de son jour de noces, se défit des meubles inutiles et des nippes de soie, acheta des obligations, et, vêtue de laine, enfermée dans une maisonnette qu'elle avait de son chef, se crut riche.

IV

Théophile guéri, à sa prière, Mme Rodier consentit à rester auprès de lui; mais, guidée par un tact sûr, qui avait sa source dans un sentiment élevé du devoir, Mme Rodier n'empiéta pas sur l'autorité de sa belle-fille, qu'elle laissa maîtresse absolue de diriger la maison à son gré. Froide, silencieuse, toujours l'aiguille ou les ciseaux à la main, les cheveux pris dans une coiffe blanche à petits bords plissés, propre et soignée, elle reprisait bravement ses robes, vivait le matin d'un sou de lait, et ne faisait presque jamais de feu dans sa chambre en hiver.

Pieuse, et régulière dans sa piété, chaque dimanche elle allait au prêche rue Saint-Honoré, dans le temple de l'Oratoire. Elle en revenait recueillie et sereine. Ce jour-là — le jour du Seigneur, comme elle l'appelait d'un voix grave — appartenait à la prière et à la méditation; ses mains ne touchaient

pas l'aiguille, mais elle accompagnait volontiers Etiennette à Livry. Dans la semaine, lasse quelquefois de travailler, où ramenée vers les années lointaines par une pensée austère, pour alléger son cœur et le réconforter, elle ouvrait une vieille bible de famille et lisait un chapitre de l'Ancien et du Nouveau Testament. Souvent saisie et comme enlevée par cette lecture, elle lisait à haute voix lentement, d'un accent ferme et sonore, qui perçait les cloisons et se répandait dans l'appartement. Souvent aussi Etiennette, attirée par ce bruit qui avait une sorte de majesté dans son épanchement, s'approchait de la chambre de Mme Rodier et l'écoutait. Alors le langage sublime des prophètes ou les douces paraboles des évangélistes pénétraient son âme comme une liqueur saine et forte, et quand la voix s'éteignait, elle entrait chez sa belle-mère avec un sentiment de vénération et la trouvait, ses vieilles mains croisées sur le livre saint, le regard tranquille et profond, le visage rayonnant, comme en extase.

A la vue de sa bru Mme Alphonse Rodier fermait sa bible, souriait, et se levant :

— Avez-vous besoin de moi, ma fille? disait-elle.

Elle était prête aux plus humbles devoirs, et c'était pour Etiennelte l'image même de la raison et de la vertu.

Quand Mme Rodier vit Etiennette, enceinte, continuer sa besogne avec la même activité, insensible à son malaise et à sa fatigue, sa méfiance se dissipa. Bientôt elle reconnut à sa patience et à son courage qu'elle était de ce même sang généreux et pur d'où sortent les honnêtes femmes et les solides ouvrières.

Sa voix devint douce et maternelle. Elle eut même des mots tendres en lui parlant.

Un soir, après une journée de fatigue, la voyant près de défaillir, elle laissa Théophile au salon dans ses comptes, et, entraînant Etiennette dans sa chambre, elle la déshabilla elle-même et la coucha. Alors, l'embrassant sur le front :

— Vous vous reposerez demain jusqu'à midi, ma fille, lui dit-elle; je vous suppléerai si vous voulez.

— Merci, dit Etiennette, qui attira sous ses lèvres les mains ridées de Mme Rodier.

Des deux parts l'adoption était faite.

V

Quand Jacques vint au monde, Mme Rodier se montra véritablement la mère d'Etiennette. Dès son premier vagissement ce petit être eut deux cœurs pour oreiller. Non moins que l'accouchée, Mme Alphonse Rodier, qui se sentait renaître en lui, eût voulu le garder dans la maison. On sait comment l'enfant passa aux bras d'une nourrice saine et robuste. Dès cette époque Etiennette prit l'habitude de se rendre, dans l'après-midi, chaque dimanche à Livry, où elle faisait provision de joie pour la semaine.

Mais si les choses avaient intérieurement, dans le ménage de la rue du Mail, une apparence de bien-être et de calme suffisant, les affaires de Théophile ne prospéraient pas. Il se multipliait vainement. Les premiers bénéfices, après une année heureuse, avaient été emportés par une crise commerciale. Il

fallut redoubler d'efforts et rogner sur le nécessaire. Etiennette se priva de tout, excepté de ses promenades à Livry. Les deux mille francs de Mme Rodier passèrent dans la maison, alors qu'elle eût vécu aisément avec sept ou huit cents dans sa petite ville.

Les commerçants pauvres savent à quels obstacles ils se heurtent dans leurs débuts. Théophile les connut tous : les crédits se resserraient, les faillites l'atteignaient ; il fallait pourvoir aux échéances. Les difficultés surgissaient de toutes parts ; son caractère s'en ressentait. Il avait l'humeur quinteuse, inégale et se fâchait pour une misère. Sa voix grondeuse retentissait dans tout l'appartement. Quand une soirée se passait sans orage Etiennette respirait. Elle ne lui présentait jamais les comptes de la semaine, car il voulait tout voir, sans une sourde appréhension qui lui donnait des battements de cœur. Il chicanait sur des centimes. Dans ces tristes moments elle faisait un retour en arrière, se rappelait la maison de son père et l'abondance aimable qu'il y faisait régner. Avait-il eu tort? Avait-il eu raison? Certes, il ne l'avait pas élevée en prévision des dures circonstances qu'elle traversait ; mais elle avait eu une riante aurore, un matin sans larmes, et c'était quelque chose. Puis les mauvais jours étaient venus, et elle avait dû arracher de son cœur l'insouciance, la gaieté, le rire imprévoyant, comme on arrache d'un jardin les herbes folles que le soleil y fait pousser.

A cette époque Lucien était revenu depuis un assez long temps; il avait été accueilli chez Étiennette comme un ami des anciens jours. Mme Alphonse Rodier, qui, on le sait, ne se livrait pas du premier coup, avait fini par l'adopter à cause de sa réserve et de sa

douceur. Théophile le savait homme de bon conseil. A toute heure il était donc le bienvenu dans la maison de la rue du Mail. Rien d'ailleurs ne semblait changé dans son attitude. Il avait auprès d'Étiennette le même langage, et, sans qu'il eût parlé, elle sentait qu'elle pouvait, en toute occasion, compter sur son dévouement. Elle avait en lui une pleine confiance, et cependant lui tenait cachée la part endolorie de son cœur.

VI

Ce qui la faisait le plus souffrir, c'était une absence d'éducation première, dont son mari ne s'apercevait pas, mais qui dans les détails de la vie commune la choquait à toute heure. C'étaient le langage et les manières d'un homme qui n'a pas vu le monde et qui décore la brusquerie du beau nom de franchise; ce n'était même pas un parvenu, c'était presque un contre-maître qui vient de quitter la veste pour endosser un habit. Elle n'avait pas pu l'accoutumer à porter des gants, ni à se défaire de certaines locutions vulgaires qui la mettaient mal à l'aise quand il s'en servait devant des étrangers.

On ne se plaint pas de ces coups d'épingle, on n'en peut même pas parler,mais ils déchirent. Combien de natures délicates qui préfèreraient des tortures infligées secrètement à des humiliations subies devant les yeux de tous!

Etiennette regrettait presque alors d'avoir connu les raffinements d'une éducation soignée dans ses moindres parties. Ils la désarmaient contre les offenses de la vie, ils la rendaient sensible aux plus frêles

atteintes, comme au sortir d'une serre chaude on frissonne aux plus légers souffles de vent. La musique et le dessin ne lui étaient d'aucun secours, et si, par hasard, un piano eût été introduit dans la maison, Théophile eût certainement interrompu une sonate de Mozart en disant que ce bruit le dérangeait dans ses calculs.

VII

A cette même époque Armande habitait une maison de campagne située à mi-côte, entre Bougival et Marly. C'était une de ces villas modernes dont les constructions prétentieuses ne réussissent pas à gâter l'un des plus charmants paysages du monde. La terrasse dominait le cours de la Seine, et tout à l'entour elle avait l'ombre des bois. Le visage d'Armande ne gardait plus aucune trace des souffrances endurées dans la maison du Faubourg-Montmartre; il avait la fraîcheur des premiers jours passés à Maule, mais avec une expression plus grave et plus profonde, plus amère en quelque sorte. Un peintre qui l'eût aperçue autrefois n'eût retrouvé sa ressemblance que lorsqu'elle riait. L'être intérieur envoyait son reflet sur la physionomie, et l'être intérieur souffrait d'une blessure qui ne devait pas guérir.

M. Gaubert venait voir Armande tous les jours. Ce qui avait été une fantaisie était devenu une passion violente auquel le médecin sacrifiait son temps et sa clientèle. Armande ne faisait rien pour l'attirer, rien pour le retenir. Elle l'acceptait, et c'était tout. Les efforts qu'il tentait pour vaincre cette indifférence ne parvenaient pas à l'amoindrir. Il priait,

suppliait, se fâchait ; autant de paroles perdues. Elle éprouvait même un sentiment de rancune dont la source inépuisable s'épanchait au plus profond de son cœur. Il ne l'avait pas aidée, mais marchandée ; ce n'était pas la main qu'il lui avait tendue, mais un portefeuille. Armande en avait conscience, et ce sentiment, qui avait l'âcreté d'un acide, tuait en elle tout germe de reconnaissance. Et puis elle avait aimé, et cette prise de possession, où sa libre volonté n'était pour rien, la révoltait. Elle y faisait l'apprentissage du mal ; mais, par une de ces contradictions particulières aux femmes, et qui font sourire la philosophie, ce n'était pas Ernest de la Fauvière qu'elle en rendait responsable, mais bien M. Gaubert.

Il y avait donc entre eux une lutte latente, qui avait ses heures d'explosion. Armande était irritée, M. Gaubert jaloux. La femme s'obstinait dans sa réserve et sa froideur, l'homme dans son amour. La vue même de son enfant sauvé ne poussait pas la maîtresse vers l'amant.

VIII

Un soir, vers la fin d'une belle journée d'été qui remplissait de vapeurs dorées le val de la Seine, Armande était assise sur la terrasse, regardant l'horizon fauve que couronne l'aqueduc de Marly. Pas un souffle de vent n'agitait le feuillage des forêts répandues sur le versant des collines. On entendait au loin les cris des mariniers dont les lourds bateaux descendaient ou remontaient le fleuve. La plaine immense entrait dans l'ombre. Armande restait immo-

bile, les yeux perdus dans le vide, comme si elle eût demandé à l'espace le secret de sa destinée.

— A quoi pensez-vous? lui dit M. Gaubert tout à coup.

Armande tressaillit comme si on l'eût tirée d'un rêve.

— Je ne pense pas, répondit-elle, j'attends.

— Et qu'attendez-vous?

— Que sais-je?

— Mais encore?

— Si je le savais je vous le dirais peut-être; peut-être aussi ne vous le dirai-je pas.

— Armande!

— Quoi donc?

— Il faut que vous ne compreniez pas le sens de vos paroles, mais vous répondez de manière à lasser la patience la plus complaisante, et la mienne n'est pas éternelle.

— Je n'ai point fait appel à votre curiosité; je ne sollicite pas votre patience.

— Ah! tenez, Armande, vous ne m'aimez pas.

— Vous ai-je jamais dit le contraire?

M. Gaubert se leva.

— Je vous ai vue pleurer, reprit-il, et maintenant vous êtes plus dure que la pierre sur laquelle vous vous appuyez!

— De quoi vous plaignez-vous?... ne m'avez-vous pas?

Le médecin réprima un mouvement de colère, et se mettant aux pieds d'Armande :

— Voyons, parle, que veux-tu? Je t'aime comme un insensé, je t'adore! Ce que tu ordonneras, je le ferai. Te plaît-il que nous quittions cette maison?

Nous irons en Italie... Je renoncerai à tout ce que la vie me promet de fortune et de renom... Ce que j'ai est à toi... Quand je n'aurai plus rien je serai heureux si tu me restes... Je t'en prie, Armande, chère Armande, donne-moi ta main, donne-moi ton cœur. Si tu m'aimais, que ne pourrais-je pas!

Un pâle sourire passa sur les lèvres d'Armande, et regardant M. Gaubert au fond des yeux :

— Moi aussi, j'ai tenu ce langage, dit-elle, et j'aimais de toute la force de mon âme, et j'aurais donné mon sang pour celui que j'aimais! Vous savez cependant où vous m'avez trouvée; un miracle m'a arrachée à la mort. Mais je crois bien que ce qu'il y avait de bon en moi est parti.

— Non, ne le crois pas, ne le dis pas! Parce qu'un misérable qui ne te méritait pas s'est trouvé sur ta route... est-ce à dire que d'autres lui ressemblent!... Est-ce que je ne t'aime pas avec toute la puissance, toute la sincérité d'un cœur qui dans l'univers entier ne voit que toi! Laisse-moi panser la blessure qu'on t'a faite, et tu redeviendras aimante et jeune.

— Moi?... Ah! je vous écoute et ne vous comprends pas. Il me semble que vous parlez une langue que moi aussi j'ai parlée autrefois; les syllabes en etaient douces... A présent, j'ai tout oublié... Un jour la mémoire me reviendra-t-elle, et pour qui? Et combien de temps faudra-t-il pour cela... Je l'ignore. Voilà pourquoi je vous dis que j'attends... mais si vous avez espéré que quelque chose m'attacherait à vous et que je vous étais acquise, n'y comptez pas... Je suis trop franche pour ne pas vous dire que je me sens libre et quitte envers vous.

— Ah! taisez-vous, je vous en prie!

— Qu'est-ce? Voulez-vous donc que je mente? Je suis trop fière encore pour descendre jusque-là.

— Si je croyais véritablement que vous pensez ce que vous dites, dans une heure je serais loin de vous et vous ne me reverriez jamais.

— Partez donc! Vous m'avez appris comment on retrouve ce qu'on a perdu.

IX

On a dit de la passion qu'elle était la source et comme la nourrice divine de toutes les actions nobles, de tous les superbes dévouements; mais la passion est semblable à cette boîte de Pandore dont la mythologie nous raconte l'histoire symbolique, et qui contenait sous son couvercle toutes les choses bonnes et mauvaises. Il n'est point de lâchetés que la passion ne puisse faire commettre, point d'humiliations qu'elle n'accepte, point de bassesses qu'elle n'explique. Quand elle s'empare de certaines âmes, elle les ploie et les tord comme des brins d'osier, et le sentiment de la dignité et du respect de soi-même n'y résiste pas plus qu'un flocon d'étoupe sèche ne résiste à la flamme qui le dévore.

M. Gaubert fit un mouvement comme pour s'éloigner, mais il regarda Armande. Immobile à sa place, elle était illuminée par les feux du soleil couchant; sa forme svelte, sa tête fine, son cou blanc, tout entourés d'un nimbe d'or, brillaient d'une grâce exquise et provocante; la jupe de mousseline à demi relevée laissait voir son pied d'enfant et la rondeur nerveuse de ses chevilles; ses épaules, d'un grain éclatant et

poli, avaient des tons de rose sous la transparence de l'étoffe; sa pose alanguie mettait en relief les courbes harmonieuses de sa taille et les fermes contours de son corsage. Quelque chose de chaud passa dans les veines du médecin et précipita le cours de son sang. Soudain le souvenir de tout ce qu'il avait possédé lui fit voir comme dans un éclair, et sans voiles, ces charmes qui lui avaient fait connaître toutes les ivresses de la volupté. En une seconde il fut vaincu. La poitrine gonflée, il s'approcha d'Armande, et, lui prenant la main, d'une voix caressante et triste :

— Vous avez la fièvre dit-il; j'ai eu tort de vous parler comme je l'ai fait... mais, cette humidité qui monte de la rivière vous fait du mal... donnez-moi le bras et rentrons.

— Comme il vous plaira, dit Armande.

X

Il y avait dans une villa, voisine de celle qu'occupaient M. Gaubert et sa maîtresse, un étranger qui de son balcon pouvait voir à peu près tout ce qui se passait dans le jardin d'Armande. Le prince Odolinski n'avait pas tardé à remarquer cette jeune femme qui n'avait pour unique distraction qu'un petit enfant dont les premiers pas foulaient à peine le gazon. Par désœuvrement, il prit des informations, et ce qu'on lui raconta lui permit de deviner le reste; c'était un roman qui donnait carrière à l'imagination.

Il eut cette pensée que gardée par un médecin la villa où son regard se promenait n'était pas une citadelle. Très-rompu aux choses du monde, très-

blasé, et peut-être par contre-coup très-perspicace, le Russe eut le sentiment que sa voisine s'ennuyait. Il s'en réjouit : l'ennui est une route toujours ouverte par où passe la galanterie. Lui-même s'ennuyait à ses heures, bien qu'il eut une existence agitée et embrouillée.

— Si nous mêlions nos deux ennuis, se dit-il, peut-être en ferions-nous un amusement.

Une chose, cependant, étonnait le prince Odolinski. Il n'avait jamais rencontré Armande, ni aux courses du printemps, ni sur la pelouse internationale de Bade, ni aux avant-scènes des petits théâtres, ni derrière la rampe, ni dans aucun bal, ni dans les salons interlopes où son oisiveté perdait une heure ou deux de temps à autre. Etait-ce donc une perle inconnue qui attendait un orfévre habile pour être sertie dans l'or? Ce mystère constituait un attrait nouveau, dont il sentait sa convoitise aiguisée.

Un soir, étant à fumer sur son balcon, il entendit chanter. La voix montait par les fenêtres ouvertes de la villa. Celle qui l'habitait essayait une romance fort à la mode, qui se tenait à l'affût au bord de tous les pianos. Le prince en était exaspéré; mais Armande la disait avec un sentiment si vif et si fin qu'elle lui parut toute nouvelle.

— Eh! eh! dit-il, voilà une femme qui a le diable dans le gosier!

Armande, qui était en verve ce soir-là, chanta longtemps. Peut-être avait-elle aperçu le prince à son balcon, peut-être aussi ne l'avait-elle pas vu. Tout est possible en ces sortes d'affaires. Le Russe l'écouta, fumant toujours, et il estima que sa première impression était bonne.

— Décidément c'est une artiste, reprit-il, et, par amour de l'art, il faut que je le lui dise.

XI

Solliciter un moment d'entretien, c'était bête ; se faire présenter, ce pouvait être long. Le prince Odolinski se souvint à propos que sa voisine s'amusait quelquefois à jeter du grain à de jolis pigeons à pattes roses, dont la gourmandise égayait son enfant. Dès le jour même, vers midi, à l'heure où M. Gaubert était à Paris, il appela son valet de chambre.

— Écoute, lui dit-il, tu vas prendre le fusil que tu vois accroché là, et tu assassineras les beaux pigeons qui roucoulent au bord de ce toit.

— Ces jolis pigeons qui lissent leurs plumes tranquillement et font la roue?

— Comme je n'en vois point d'autres dans les environs, c'est d'eux certainement qu'il s'agit.

— Pauvres bêtes !

— Attends de les avoir tuées pour les plaindre. Si maintenant tu ne fais pas coup double, je t'assomme.

— Mais ces beaux oiseaux appartiennent à cette jeune dame qui lit sous cet arbre... là, au pied de la terrasse !

— C'est bien pour cela ! Va et tire !

Le valet de chambre s'empara du fusil que la main du prince lui indiquait, le chargea consciencieusement, fit feu et tua raide deux pigeons. Le reste de la bande partit à tire-d'aile. Trois minutes après le prince sonnait à la grille de sa voisine, qui regardait, tout émue, les corps sanglants des deux ramiers.

— Madame, dit le Russe, je ne sais vraiment com-

ment vous faire agréer mes excuses. J'ai un valet de chambre, un bélître qui se grise abominablement... C'est lui qui vient d'assassiner vos pigeons... Voulez-vous que je le prenne par le collet et que je le jette à vos pieds après l'avoir roué de coups?

— Oh! monsieur...

— En Russie, madame, ce serait déjà fait... il périrait sous le bâton... Mais en France on a des habitudes conciliantes qui perdent tout... Puisqu'il ne vous plaît pas que je tue cet imbécile, je le chasserai... C'est un père de famille, un excellent serviteur qui ne mérite aucun reproche aussi longtemps que le vin de son maître ne le tente pas... Mais ses pleurs n'y feront rien... je serai sans pitié!

— Eh bien! monsieur, si vous croyez me devoir quelque chose, je vous demande la grâce du coupable.

— Quoi! madame, tant de bonté! Le talent ne vous suffit donc pas?

— Mon talent, dites-vous? et lequel, s'il vous plaît?

— Pardonnez-moi, madame; mais si le drôle dont vous venez d'obtenir le pardon a commis une faute par maladresse, moi, par curiosité, j'en ai commis une autre hier. J'ai passé deux heures à vous écouter au clair de lune.

— Ah!

— J'adore la musique, vous chantiez : voilà mon crime.

Armande sourit de l'air d'une reine en belle humeur; le Moscovite s'inclina, et se nommant :

— Le prince Michel Odolinski, madame, qui a l'honneur d'être votre voisin... Vous l'ignoriez sans doute?

— Presque, répondit Armande.

XII

Elle écarta le pan de sa robe, et du doigt montra au Russe une chaise voisine de la sienne.

— C'est le malheur des hommes de passer inaperçus partout où ils se montrent, poursuivit le prince en s'asseyant. Une femme, même dans les ténèbres, a quelque chose en elle qui fait qu'on la voit. Je parle des femmes qui vous ressemblent... Oui, madame, avant d'être curieux j'avais été indiscret; je ne m'en repens pas, non vraiment, puisqu'au plaisir des yeux s'est ajouté le charme des oreilles. Et je ne suis pas l'ennemi du trop en ces sortes de matière. Figurez-vous donc ma surprise et ma joie : où il n'y avait qu'une gracieuse et jolie personne, ce qui n'est pas rare à Paris, je découvre une artiste.

— Oh! une artiste...

— Mon Dieu, madame, je suis têtu... Quand j'ai une opinion, je la garde... On veut bien dans mon pays barbare assurer que j'ai le goût bon... Que voulez-vous! on n'a pas traversé les premières scènes de l'Europe impunément... On s'y forme... Ce n'est rien que cette romance que vous avez chantée hier, *la Sérénade* de Gounod, je crois, et c'est tout. Un sentiment musical très-vif, le ton juste, de l'expression... Vous ne vous en êtes pas tenue là; d'autres romances et de petits airs ont suivi ce premier morceau... J'ai savouré ce régal en gourmet... Vous n'avez jamais paru sur aucun théâtre, madame?

— Jamais!

— Pardonnez-moi l'impertinence de cette ques-

tion. Mme Sontag, une ambassadrice, s'y est fait voir. Votre inclination ne vous pousse pas de ce côté?

— Mon inclination peut-être... Cependant je n'y ai jamais songé.

— C'est dommage !... vous y réussiriez d'emblée.

— Vous croyez?

— Je le jure.

— Un serment n'est pas une preuve.

— Voulez-vous en tâter l'aventure?

— Où donc, je vous prie?

— Dans une représentation que j'organiserai pour vous, au clair d'une rampe, devant un véritable orchestre.

— Et en face d'un vrai public?

— Oui.

XIII

Armande se mit à badiner avec le bout de sa ceinture, et se mordant les lèvres :

— Hum! c'est tentant! reprit-elle.

— Laissez-vous tenter.

— Et après?

— Vous continuerez.

— Et ainsi de suite, à perpétuité?

— Non pas, mais tant que ça vous amusera.

— Et si l'on siffle?

— Quand on vous aura vue! Ah! j'en mets tous les Parisiens au défi!

— Eh! monsieur, tous les Parisiens n'ont pas des domestiques pareils au vôtre, des domestiques qui du premier coup tuent adroitement les pigeons de leurs voisins!

— Ah! vous avez deviné cela, vous! s'écria le prince, qui éclata de rire; eh bien! un aveu me mettra plus à l'aise... Oui, madame, ce meurtre, c'est moi qui l'ai commis par le bras d'un mercenaire, et je l'ai commis avec préméditation, dans le seul but de savoir si je ne me trompais pas, et si vous étiez bien telle que je le supposais après vous avoir examinée et entendue du haut de mon observatoire. Mes prévisions s'arrêtaient à la cheville de la réalité, et si cette franchise brutale vous déplaît, j'en suis fort au désespoir, mais un Cosaque ne dit que ce qu'il pense.

— Eh! eh! voilà un homme qui ne ressemble pas au docteur Gaubert! se dit Armande.

Le prince, alors, d'un air de courtoisie joyeuse :

— Vous plaît-il, madame, de me choisir pour votre impresario provisoire, quelque chose comme un humble Mécène qui cherche une étoile?

Armande sourit, regarda de côté comme un oiseau gourmand que tente une cerise, prit une fleur dans une corbeille, en déchira les pétales du bout des dents, secoua la tête d'un air d'hésitation coquette, et tout à coup :

— J'y consens, dit-elle.

Odolinski s'inclina sur sa main, qu'il baisa :

— Me permettez-vous de m'occuper de vos affaires aujourd'hui même et de venir vous en parler demain?

— Je le veux bien.

— A quelle heure ?

— A la même; c'est la plus commode, on peut causer.

Cela dit, le prince s'éloigna après l'avoir profondément saluée.

— Parbleu! je m'en doutais, murmura-t-il, c'est Manon Lescaut habillée à la mode du jour!

XIV

Il laissait Armande un peu troublée et surprise du ton qu'avait pris l'entretien. Cet entretien avait été plus vite et plus loin qu'elle ne l'avait supposé. Dans la visite imprévue de son voisin, elle n'avait vu tout d'abord qu'une distraction, bien qu'un instinct secret l'avertît du but réel de cette visite, et dans la situation d'esprit où elle se trouvait une distraction est toujours la bienvenue. Malheureusement, certains hasards disposent des conversations. Lorsqu'Armande avait reçu le prince, elle n'avait aucun projet, et eût été bien étonnée si on lui avait prédit qu'elle serait presque engagée au moment où il la quitterait. Mais bien des routes mènent à un cœur d'où l'amour est sorti et où l'ennui est entré, et cette perspective de théâtre et de triomphes qu'elle avait entrevue était celle par où la fantaisie du prince s'était glissée.

Un autre sentiment que l'ennui lui était venu en aide. Armande ne pouvait se défendre d'une haine indéfinissable et profonde contre l'homme qui l'avait tirée de sa détresse. Cette haine, que ceux qui en auraient reçu confidence auraient pu flétrir du nom d'ingratitude, avait sa logique dans un ordre de sentiments dont le cœur est seul juge. Elle en voulait au docteur de l'avoir violentée moralement, d'avoir accepté pour complices son isolement et sa misère. S'il l'avait disputée à la mort, c'était à son profit et

non par pitié. Dans ses soins de la dernière heure la charité avait eu moins de part que la convoitise. Plus tard il l'avait aimée, ardemment aimée, c'est vrai, mais la tache ineffaçable était au fond de cet amour et en corrompait tous les élans. En briser les liens, c'était donc pour Armande une revanche; elle était tentée de se la donner.

Ce n'était pas tout encore; un vague espoir d'indépendance l'excitait. Le théâtre ne pourrait-il pas la lui procurer? Au fond de tout cela, ce qu'elle sentait le mieux, c'était l'impérieux désir de ne pas vivre éternellement dans l'ombre de M. Gaubert. Elle n'avait peut-être plus la possibilité d'aimer, et en éprouvait l'invincible besoin.

XV

Le lendemain, le Russe sonna à la porte de sa voisine, à l'heure convenue. Il n'avait pas perdu son temps. D'un air où la reconnaissance prenait le sourire du triomphe :

— Je pourrais presque m'écrier : « Ville gagnée! » comme autrefois les preux qui venaient d'emporter une citadelle d'assaut, dit-il; mais j'attends que vous ayez disparu sous une pluie de bouquets pour vous demander modestement si je n'avais pas raison.

— Expliquez-vous, répondit vivement Armande.

— La représentation que je vous ai promise aura lieu le jour que vous choisirez... Le théâtre est à vos ordres, l'affiche prête; il ne s'agit plus que de savoir par quel rôle vous désirez débuter...

— Comment! déjà?

— J'avais vingt-quatre heures, et il s'agissait de vous.

— Eh bien! voilà que la peur me prend.

— C'est bon signe. Les meilleurs soldats ont un frisson quand ils vont au feu, puis ils fondent sur l'ennemi, tête baissée.

— Mais c'est que je ne sais rien!

— Vous apprendrez plus vite!

— Et les répétitions?

— Est-ce que le chemin de fer ne marche pas pour tout le monde? Au besoin, je mets à votre disposition tout ce qu'il y a chez moi, les chevaux, la voiture et le cocher.

— C'est donc une affaire résolue?

— En doutez-vous? Est-ce que je ne suis pas votre directeur en chef?

— Je me résigne, dit coquettement Armande.

Elle se dressa, secoua les plis de sa robe, ébouriffa ses cheveux, dans lesquels elle piqua deux roses, et, se plantant devant le prince :

— A présent, que me conseillez-vous?

— Il faut prendre cette brochure que j'ai apportée à tout hasard, — *les Espiègleries d'une pantoufle*, — la lire soudain, et m'en dire une scène ou deux.

— Rien que cela?

— Oui, pour commencer... Après quoi vous chanterez, s'il vous plaît, la romance que voici.

— Est-ce encore une espièglerie de la pantoufle dont vous parlez?

— Précisément. Vous déchiffrez la musique à livre ouvert, n'est-ce pas?

— Un peu.

— C'est tout ce qu'il faut... Maintenant... lisez. Le public n'attend jamais, et le public, aujourd'hui, c'est moi.

XVI

Armande, on le sait, avait joué la comédie au château de Maule, et quelquefois au pied levé. Elle eut bientôt fait de parcourir la brochure pour saisir le caractère du rôle qu'elle avait à traduire; alors, regardant le prince et saluant à la façon des soubrettes :

— C'est fait, dit-elle.

Le Russe frappa trois coups dans ses mains, comme on fait au théâtre, et s'asseyant :

— Au rideau! cria-t-il.

Armande entra en scène subitement.

En un clin d'œil elle ne se ressemblait plus. C'était une autre femme. Le prince, tout surpris, l'écouta. Elle avait l'accent juste, la voix bien posée, le geste aisé, la démarche libre, beaucoup de naturel, de l'entrain, de la finesse, de la gaieté. L'auditoire, qui s'apprêtait à manifester une approbation complaisante, fut enlevé; il applaudit des deux mains et cria : « Brava! »

— Eh bien? dit Armande quand elle eut fini.

Ses lèvres remuaient encore que déjà Michel l'avait embrassée sur les deux joues. Elle se rejeta en arrière en rougissant.

— Madame, dit tranquillement le prince, ce sont des feux que votre directeur vous accorde. On ne calcule pas avec l'enthousiasme.

— Alors vous êtes content de moi? dit-elle sans pouvoir s'empêcher de rire.

— Si content que je suis prêt à vous signer un engagement.

— Que vous ferez commencer?

— D'hier.

— Et qui finira?

— Quand vous voudrez; je laisserai le chiffre des appointements en blanc.

— Eh bien! mon cher directeur, laissez-moi la romance et la brochure, et quand j'aurai bien saisi l'esprit de mon rôle j'aurai l'honneur d'en causer avec vous.

Le prince Odolinski se retira satisfait, comme un homme qui n'a pas perdu sa journée.

— Il est clair que la fine mouche comprend à demi-mot, se dit-il; elle ira loin, j'imagine.... Où diable le talent va-t-il se nicher!... L'aventure débute bien, comment finira-t-elle?

Il haussa les épaules.

— Comme beaucoup d'autres que j'ai connues, sans doute!... Un temps couleur de rose, un temps couleur de fumée. . En attendant, j'y gagne de ne plus m'ennuyer.

XVII

Armande, de son côté, restait songeuse. Elle venait de mordre à la grappe, et pour rien au monde elle n'eût renoncé à l'idée de débuter. Mais elle ne se faisait aucune illusion sur les résultats de cette tentative. Elle avait subi deux épreuves dont sa con-

fiance ne s'était pas relevée, et jugait de l'avenir par le passé.

Assise à la même place où l'avait laissée le prince, elle regardait sa fille, qui se roulait dans l'herbe et, par intervalles, arrivait en trébuchant jusqu'à ses genoux pour lui faire admirer une fleurette ou quelque petit caillou brillant ramassé dans le gazon. Elle l'embrassait et son cœur se serrait. Quand elle sentait sur ses joues le contact de ces lèvres enfantines, une expression de douceur descendait en elle et la rafraîchissait. Mais que deviendrait cette enfant dont le père avait disparu? Au prix des efforts les plus constants, parviendrait-elle à lui assurer l'existence? Elle l'avait vue presque morte dans ses bras. La nuit, quelquefois, ce souvenir la réveillait en sursaut. Fallait-il l'exposer de nouveau à de telles misères, et pourquoi? Un soir n'avait-elle pas fait l'abandon d'elle-même? N'était-elle pas, d'un seul élan, tombée jusqu'au fond de l'abîme? Espérait-elle en remonter la pente, et comment? Et puis Armande ne s'y trompait pas. Dans cet examen d'elle-même auquel son esprit se livrait, elle reconnaissait qu'elle avait des habitudes qui dataient de son enfance, et auxquelles il lui devenait chaque jour plus difficile de renoncer. Commencées à Saint-Mandé, développées au château de Maule, continuées dans la villa de Bougival, elles avaient enfoncé leurs racines si profondément dans son cœur que l'élan d'un amour sincère aurait eu seul la puissance de les en arracher. Elle avait le goût du bien-être, du luxe, et peut-être plus que le goût, le besoin. Le virus était dans ses veines. Il y fermentait avec la rancune, la honte, la colère, et la poussait toujours plus avant, comme

l'aiguillon du bouvier chasse le bœuf dans le sillon. Mise en lumière par le théâtre, elle était assurée de ne rien changer aux conditions exceptionnelles de sa vie. Qui sait même si elle n'en trouverait pas de plus larges et de plus brillantes?

XVIII

En ce moment elle entendit sur le sable d'une allée voisine le pas de M. Gaubert, que l'omnibus du chemin de fer de Bougival venait de déposer au pied de la côte. Il marchait lentement, accompagné du jardinier qu'il semblait interroger. Armande sourit, et, ramassant la brochure que le prince lui avait laissée, se mit à l'étudier d'un air de tranquillité. En un instant le médecin fut auprès d'elle. Elle ne remua pas.

— Eh! mon Dieu ! quelle attention! vous ne m'apercevez donc pas ? fit-il d'une voix brève

Armande le regarda; il était fort pâle.

— C'est clair, le jardinier a parlé, pensa-t-elle. Eh bien ! tant mieux !

— Que lisez-vous là? reprit M. Gaubert presque aussitôt.

— Voyez... un livret d'opérette... *les Espiègleries d'une pantoufle.* C'est fort drôle.

— Et qui vous l'a donné, s'il vous plaît, ce livret?

— Le prince Michel Odolinski.

— C'est donc vrai ?

— Quoi?

— Que le prince soit venu vous voir?

— Vous interrogez donc vos gens ?

— Que je les interroge ou non, la question n'est pas là... répondez.

— Oui, il est venu.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui, et hier aussi.

— Mais à quel propos, pourquoi ?

— Simplement parce qu'il m'a entendue, qu'il lui a paru que j'avais la voix jolie et des dispositions pour le théâtre, et qu'il m'a proposé de me faire débuter.

— Voilà, par exemple, quelque chose qui n'arrivera jamais !

— Vous vous trompez... Cela arrivera dans quelques jours...

— Vous comptez donc revoir le prince?

— Sans doute.

— Quand ?

— Demain, je crois.

— Alors je vais dès ce soir prendre mes précautions et donner des ordres pour demain...

XIX

Armande posa la main sur le bras de M. Gaubert, et d'une voix douce :

— Ne prenez pas cette peine, vous m'obligeriez à vous quitter tout à l'heure, et vous ne voudriez pas m'exposer à frapper à la porte d'un voisin pour lui demander l'hospitalité.

— Vous feriez cela, vous !

— Oui, moi.

M. Gaubert frappa du pied par terre avec violence.

— Ecoutez, poursuivit Armande froidement, je crois qu'en me conduisant ici vous avez négligé de passer chez le maire et chez le curé; donc, entre nous aucun lien. Un matin vous m'avez prise, un soir je puis vous quitter. Vous pâlissez et vos yeux lancent des éclairs! Cette maison n'est pas le Château de Barbe-Bleue, et je n'y vois point de tour où vous puissiez m'enfermer. Ainsi le plus simple est de vivre en paix. Je ne vous taquine pas sur vos idées, ne me chicanez pas sur mes projets.

— Un tel langage après ce que j'ai fait pour vous!

— Je ne l'avais pas oublié; c'est donc une maladresse que de me le rappeler. Vous plaît-il de compter? J'y consens. Vous m'avez tout donné, la robe que je porte, le toit qui m'abrite, le pain que je mange, le valet qui me sert. Je vous dois tout... mais j'étais jeune et belle, et vous ne m'avez pas dit: « M'aimez-vous? » Tout cela, c'est donc moins une aumône qu'un marché. Vous vous êtes payé, il n'y a plus ici ni créancier ni débiteur.

Elle croisa ses deux jambes l'une sur l'autre, et, posant le coude sur son genou, le menton dans sa main:

— Il y a des mois qui vieillissent plus que des années, reprit-elle avec amertume; j'ai beaucoup réfléchi, comme vous m'en aviez donné le conseil autrefois. Voyons! si demain la fantaisie vous prenait de faire vendre les meubles de cette maison et de disparaître en me laissant seule avec mon enfant sur la grande route, à quel tribunal m'adresserais-je pour faire reconnaître mes droits, dites?

— Mais tu sais bien que je t'adore et que jamais tu ne seras seule.

— Je sais qu'un autre a tenu le même langage et qu'il court le monde, peut-être même avec une autre femme.

— Est-ce que je lui ressemble, moi!

— Oh! moi non plus, je ne me ressemble pas! L'Armande d'aujourd'hui n'est pas l'Armande d'alors... Et la seule chose que je sache bien, c'est que je veux être comédienne.

— Eh bien! tu le seras, s'écria M. Gaubert, qui se jeta à ses pieds, et le premier je t'aiderai à le devenir, et le premier je t'applaudirai et je serai fier de tes triomphes! Mais ne parle plus de t'enfuir... ne dis pas que tu veux me quitter... tu me brises le cœur... Ce que tu voudras, je le voudrai... Je n'ai de bonheur que par toi, d'intelligence que par toi, de courage que par toi... Je ne sais ce que c'est que l'amour que depuis que je te connais; c'est une fièvre et une ivresse!... Sans toi la vie me semblerait déserte... Va! j'étais insensé tout à l'heure... Ne serai-je pas éternellement ton obligé? Ai-je rien fait qui vaille un de tes baisers?... Je suis à toi corps et âme... dispose de ma fortune et de mon être, mais reste auprès de moi et laisse-moi croire qu'un jour tu m'aimeras!

Armande réprima un geste de dégoût.

— Voilà donc ce que sont les hommes! pensa-t-elle; on les frappe, ils s'aplatissent; on les aime, ils vous écrasent!

Puis avec grâce, et lui tendant la main :

— Ainsi, demain je vous présenterai au prince Michel? reprit-elle.

— Puisque cela te plaît, soit.

— Alors offrez-moi le bras; il me semble que la pluie va tomber.

XX

La présentation se fit comme le voulait Armande, et les répétitions commencèrent sur-le-champ. Lorsque M. Gaubert ne pouvait pas accompagner sa maîtresse au théâtre, le prince mettait sa voiture à la disposition de sa voisine. Les complaisances du médecin, ou, pour mieux dire, sa lâcheté, l'avait perdu dans l'esprit d'Armande. Violent, âpre, dédaigneux, il aurait pu lutter; fou de tendresse et d'amour, elle n'attendait plus qu'une occasion pour lui laisser voir toute l'étendue du mépris qu'il lui inspirait.

On avait organisé pour ses débuts une représentation à la salle des Jeunes Élèves de la rue de la Tour-d'Auvergne. Par ses nombreuses relations dans le monde de Paris, il n'avait pas été difficile au prince Odolinski de grouper sous le lustre un grand nombre de ces personnes qui fondent les réputations; on voyait dans les loges et aux stalles d'orchestre des journalistes, des auteurs dramatiques, des membres du Jockey-Club, quelques diplomates, des femmes à la mode, et même deux ou trois directeurs à l'affût des étoiles. C'était le public du Gymnase et du Vaudeville un soir de première représentation. On s'attendait à un événement. Le prince occupait avec deux ou trois amis une loge d'avant-scène; M. Gaubert se cachait à l'orchestre.

Dès les premières scènes le succès de la débutante

justifia pleinement les prévisions du Moscovite. Elle enleva les applaudissements. Il y avait dans son jeu, dans la manière dont elle attaquait un couplet, dans son rire argentin, dans sa grâce piquante une saveur de jeunesse qui ne la faisait ressembler à personne. Rien ne sentait l'école et le convenu. Elle eut des témérités heureuses; un courant magnétique s'établit entre la scène et la salle. Armande en sentit le feu et s'abandonna à son instinct. A son dernier morceau ce fut une explosion. Des bouquets tombèrent à ses pieds; elle eut les honneurs du rappel. Le corps hors de sa loge, Odolinski applaudissait des deux mains et mettait ses gants en pièces. Armande le paya d'un sourire. En suivant du regard ce sourire et le coup d'œil qui l'envoyait à son adresse, M. Gaubert eut un serrement de cœur. Au lieu de l'enivrer, ces applaudissements qui retentissaient de tous côtés le désespéraient; il sentait confusément que ce triomphe éclatant le séparait d'Armande.

Il sortit la tête en feu et se promena d'un pas nerveux sur le trottoir. Une minute après le prince entrait dans la loge de la comédienne.

— Premières armes! premières victoires! lui dit-il.

— Est-ce bien vrai? cria-t-elle, moi, je ne m'entendais plus.

— La joie des hommes et leur enthousiasme, c'est quelque chose; mais le dépit des femmes, voilà le beau! Elles enragent, ma chère!

— Alors embrassez-moi...

— Et deux fois plutôt qu'une, s'il vous plaît!

Armande s'aperçut seulement alors qu'elle avait les épaules et les bras nus; elle jeta vivement un peignoir autour d'elle, et rougissant:

— Vous voyez, j'avais déjà la livrée des arts.

— Il n'en faut pas changer, dit le prince d'un air de regret.

XXI

Mais déjà, avec cette souplesse vive qui n'appartient qu'aux femmes et à certains hommes d'État, Armande s'était remise de son émotion première, et, de l'air d'aisance d'une maîtresse de maison qui reçoit une visite :

— Comment ! vous venez saluer ma royauté naissante, et vous arrivez les mains nettes ! reprit-elle. Pas une rose ! pas un brin de lilas !

— J'ai mieux que cela à offrir à la souveraine de mon invention.

— Et quoi ?

— Ceci.

Michel tira de sa poche deux feuilles de papier pliées en quatre, qu'il présenta à sa protégée.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

— Deux projets d'engagement.

Armande les ouvrit avec la vivacité d'un écureuil qui épluche une noix.

— Ah ! je vais vous adorer ! s'écria-t-elle.

— Je l'espère bien !... Cependant, lisez d'abord.

— C'est fait.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

— Voilà que je commence à connaître l'embarras des richesses ! Mais vous, mon cher Mécène, que me conseillez-vous ?

— L'un de ces engagements vous offre trois ans ;

l'autre n'en propose qu'un. Il faut accepter celui qui vous lie pour le temps le plus court.

— Parce que?...

— Parce que si vous avez le succès sur lequel je compte, c'est vous qui dicterez vos conditions.

— Et si je n'en ai pas?

— Alors les trois ans de l'autre ne dureront pas six mois.

— Ah!

— Ma chère, en matière de théâtre il n'y a que les applaudissements, c'est-à-dire les recettes, qui engagent... Les signatures ne sont qu'une formalité.

— J'opte donc pour les Variétés!

— Et tout le boulevard des Italiens vous y suivra.

— A propos! reprit Armande, qui enlevait son rouge avec un bout de serviette trempé dans du cold-cream, et M. Gaubert?

— Il est dans la rue.

Alors, riant d'un rire aigu :

— Il est à sa place... laissons-le, dit-elle.

Quand elle eut achevé lentement de changer de toilette, elle descendit, et le trouva devant le théâtre, qui battait le pavé du bout de sa canne.

— Enfin! s'écria-t-il.

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes là? répondit-elle.

— On voit bien que vous n'étiez pas seule!... Vous me défendez de paraître dans les coulisses, et j'ai vu dix personnes monter dans votre loge.

— C'est que ces personnes sont du monde, reprit-elle d'un air de naïveté.

M. Gaubert, qui lui avait pris le bras, tressaillit et la regarda, mais la voyant tranquille et souriante,

il courba la tête. Elle comprit qu'il était entré dans cette période effroyable où l'on feint de croire à l'innocence pour éviter une explication d'où la rupture peut sortir.

— Allons! se dit-elle, j'enfoncerai le dard plus avant...

XXII

Peu de jours après cette première soirée une affiche annonça les prochains débuts de Mlle Armandine — c'était le nom qu'elle avait pris — au théâtre des Variétés. M. Gaubert sentait qu'un malheur le menaçait. S'il s'obstinait à garder la comédienne, tout croulait autour de lui; sa clientèle, qu'il négligeait, lui échappait, et, avec elle, la fortune qu'il était près de saisir. Déjà il touchait à l'heure des expédients. Mais quand sa raison lui criait qu'il fallait rompre avec cette aventure et n'y plus songer, son cœur déchiré éprouvait de telles angoisses qu'il n'avait plus ni force ni courage. Armande n'était pas fâchée de prolonger cette situation, qui la faisait pénétrer dans des bas-fonds qu'elle ignorait. Elle y trouvait, en outre, cette volupté malsaine de rembourser à M. Gaubert la monnaie de ce qu'elle avait reçu d'Ernest de la Fauvière.

Le jour de la répétition générale elle resta comme éblouie en apercevant sur le devant de sa loge des costumes dont la magnificence était telle que ceux qui lui avaient été fournis par l'administration du théâtre ne lui semblèrent plus que des guenilles. Elle s'arrêta sur le seuil et poussa un cri d'admi-

ration. Le prince, qui l'accompagnait, lui baisa la main :

— Voilà un cri pour lequel je vous dois des remerciements, dit-il.

— Ainsi, c'est encore vous?

— Oh! une simple carte de visite... j'espère faire mieux une autre fois.

— Mieux, c'est de l'audace!

— Eh bien! vous plaît-il de me donner une heure après la répétition? nous ferons une petite promenade, et j'ai la prétention de croire que mon audace ne vous paraîtra plus que de la franchise.

Armande s'habilla et joua de manière à mériter les suffrages de son directeur. Il y avait une trentaine de personnes dans la salle qui portèrent dans tous les coins de Paris la nouvelle de son succès, non plus sur un théâtre d'élèves, mais sur une scène qui avait vu Jenny Colon et Jenny Vertpré. Bientôt après il n'y eut plus une stalle au bureau de location. Quant à Armande, se dérobant à la phalange de ses admirateurs, elle rejoignit le prince, qui l'attendait dans son coupé à la porte du théâtre.

— Me voici, dit-elle, et prête à vous suivre où vous voudrez.

XXIII

Michel jeta une adresse au cocher, et au bout de cinq minutes, la voiture s'arrêta devant une maison de belle apparence, la rue Neuve-des-Mathurins. Le prince offrit son bras à Armande, traversa la cour et l'introduisit dans un pavillon composé d'un rez-de-

chaussée, surmonté d'un premier étage couronné de mansardes. On y arrivait par un perron de cinq marches garni de vases de fleurs et protégé par une marquise. Par la porte vitrée on apercevait un vestibule pavé de marbre, au bout duquel, derrière des rideaux de tapisserie soulevés par de lourdes embrasses, se dressait la rampe d'un escalier. Le guide d'Armande, en homme qui connaît les êtres, tourna le bouton d'ivoire d'une porte intérieure et la conduisit dans un salon dont les fenêtres cintrées ouvraient sur un jardin illuminé par les rayons du soleil couchant. Alors, la saluant :

— Vous êtes chez vous, dit-il.

— Peste! fit-elle en promenant son regard sur les magnificences qui l'entouraient.

— Ce n'est qu'une bonbonnière : trois ou quatre pièces au rez-de-chaussée pour grignoter et causer avec les amis qu'on peut avoir. Votre appartement est au-dessus, il tiendrait dans la main... : une chambre à coucher, un cabinet de toilette, une salle de bains, un boudoir... Il faut peu de place pour dormir.

— Peut-on voir?

Le prince agita le cordon d'une sonnette. Une femme de chambre se présenta.

— Anna, conduisez votre maîtresse dit-il.

Sans témoigner aucune surprise, Armande suivit la soubrette, qui, trottant d'un pied leste, grimpa l'escalier, sur lequel se tordait un tapis, et parcourut avec elle le premier étage. Rien n'y manquait de ce qu'avait annoncé le prince : la chambre était rouge, le boudoir poudre d'or, le cabinet de toilette tenté de vieilles toiles de Jouy à ramages. La camériste

poussa une porte drapée cachée dans un angle, et fit voir une chambrette gaie, exposée au midi.

— Le chambre de mademoisselle, fit-elle.

Lorsqu'elle redescendit, Armande avisa sur une table, au milieu du salon, une feuille de papier qu'elle n'avait pas remarquée d'abord.

— Faut-il que je lise? demanda-t-elle.

— Ce n'est qu'un griffonnage au bas duquel il faut mettre votre signature. Les propriétaires sont des gens méticuleux... Quand ils louent leurs immeubles, comme ils disent, ils veulent être en règle... Celui qui vous a pour locataire a signé le bail, et il désire que votre nom figure à côté du sien.

Armande prit la plume que lui présentait Odolinski et signa :

— A présent, si vous ne voulez pas que je reste, vos gens sont là pour me mettre à la porte, dit le prince.

— Eh! eh! savez-vous bien, répliqua-elle en faisant une jolie moue, que je ne pourrais jamais m'acquitter que par l'ingratitude!

— Oh! de ce côté-là les femmes sont toujours en fonds!

XXIV

Une heure après Armande et sa fille étaient installées dans le pavillon de la rue Neuve-des Mathurins, et, dans la soirée, M. Gaubert recevait un billet ainsi conçu :

« Vous comprenez, mon cher docteur, que mes occupations nouvelles ne me permettent plus d'ha-

biter la campagne; ne m'attendez donc ni ce soir ni jamais. Vous m'avez donné un peu de votre science, je vous ai donné un peu de mon temps... partant quittes.

« ARMANDINE. »

La représentation annoncée par les journaux eut lieu en présence de ce public particulier qu'on rencontre dans tous les théâtres, lorsque certaines circonstances piquent la curiosité des oisifs.

On fit à la débutante une ovation qui dépassa de cent coudées le triomphe qui avait marqué son apparition sur la scène de la rue de la Tour-d'Auvergne. Les mains les mieux gantées applaudirent à toute outrance; les voix les plus autorisées crièrent *bis!* à deux ou trois reprises. On l'écrasa sous une avalanche de bouquets. Un auteur à qui trente succès donnaient le droit d'imposer son opinion jura qu'Armandine n'avait pas moins de verve et d'esprit que Mlle Déjazet, et qu'elle méritait en outre la première place entre les plus jolies actrices de Paris.

— Messieurs, dit-il à un groupe de jeunes beaux qui renchérissaient sur ses louanges, prenez garde! avec ce talent et ce visage elle vous mènera loin!

— Mais si elle veut bien s'en occuper, répondit l'un d'eux, j'irai volontiers pour elle jusqu'à la rue de Clichy!

Comme le prince quittait sa loge après la chute du rideau, une ouvreuse lui remit une lettre dont l'écriture rapide et leste le fit sourire. Elle ne contenait que ces mots:

« Mlle Armandine a l'honneur d'inviter le prince

Michel Odolinski à souper ce soir, chez elle. On se réunira à minuit. »

Michel mit la lettre dans sa poche en homme que ces sortes d'invitation ne surprennent pas. Au moment où il suivait la contre-allée du boulevard pour rejoindre sa voiture qui l'attendait au coin de la rue Vivienne, il fut heurté par un passant; il se détourna, mais un nouveau choc l'obligea de lever les yeux. Il avait devant lui le visage pâle et décomposé de M. Gaubert.

— Pardon! monsieur, que désirez-vous? dit le prince, qui d'un geste poli ôta son chapeau.

— Il faut que je vous tue ou que vous me tuiez!...

Le prince haussa les épaules :

— Cela se fait donc encore! reprit-il. Eh bien! soit... Demain alors, à la grille de Ville-d'Avray, à neuf heures... Ça me dérangera peut-être un peu, mais il n'est rien que je ne fasse pour vous...

XXV

Au premier coup de minuit Michel sonnait à la porte du pavillon de la rue Neuve-des-Mathurins.

Il remarqua qu'il n'y avait point de voiture dans la cour.

— C'est bon signe, pensa-t-il.

La chambrière qu'il avait choisie l'introduisit dans un petit salon où elle le pria d'attendre un instant. Bientôt après Armande parut en peignoir de mousseline, les bras nus sous des manches amples et flottantes, les cheveux simplement relevés et tordus sur la tête, sans ornements, sans bijoux,

tout en blanc. Une porte s'ouvrit, elle lui prit le bras et le conduisit dans une petite salle à manger où il y avait une table dressée. On n'y voyait que deux couverts.

— Est-ce assez comme cela? dit-elle sans le regarder.

— Vous êtes un ange!

— Oh! un ange en négligé...

Elle s'assit d'un air de nonchalance.

— A propos, reprit-elle, j'ai fait dire à votre cocher de se retirer.

XXVI

Le lendemain, un peu après le réveil du jour, Armande, accoudée sur l'oreiller, prenait une tasse de chocolat; le prince, assis près d'un feu clair, devant un guéridon, l'imitait.

— Sans reproche aucun, dit la comédienne, savez-vous bien que vous traitez les anges un peu cavalièrement. La matinée commence à peine, et vous me quittez!...

— C'est la vertu qui me pousse à cette bêtise... et il en faut par ce temps maussade!

— Expliquez-moi cela.

— J'ai donné parole... Une affaire m'appelle à l'autre bout du monde, et je ne vois aucun moyen de n'y pas être dans une heure.

— Si j'étais homme, moi, je n'aurais d'affaires que celles qui me plairaient.

— Oui, parce que vous êtes femme, et que vous vous en souvenez.

Michel se leva et embrassa Armande sur l'épaule.

— Décidément, reprit-il en la regardant, j'en veux à l'imbécile qui me dérange!

— Je vous crois sans peine, répliqua-t-elle.

Puis, posant la tête sur l'oreiller :

— Me ferez-vous l'honneur de déjeuner avec moi?

— Je l'espère... mais il y a le chapitre des accidents imprévus qu'il faut toujours prévoir... Si j'avais la maladresse de n'être pas de retour au premier coup de midi, croquez une aile de perdreau à ma santé.

XXVII

A neuf heures le prince arriva à la grille de Ville-d'Avray avec ses témoins; il y trouva M. Gaubert, qui se promenait, mâchant un cigare, hâve, les joues creuses, le regard fiévreux.

Le prince sourit en le saluant.

— Voilà un homme qui est dans de mauvaises conditions pour se battre, pensa-t-il; il est capable de n'avoir pas dormi, et sa main tremblera.

On s'enfonça dans le bois. M. Gaubert marchait d'un air rogue. Arrivé dans un endroit clair, entre des arbres, sur un terrain tapissé de mousse, il frappa du pied :

— Si nous nous arrêtions... N'est-on pas bien ici? dit-il.

— Très-bien, répondit Michel.

On mit habit bas, on croisa le fer, et M. Gaubert se jeta sur le prince comme un furieux.

— Ah! il y tient! pensa Michel.

Un peu avant midi il parut chez Armande, qui

était assise au coin du feu, une brochure à la main. Elle glissa vers lui un regard souriant.

— Je savais bien que vous reviendriez, dit-elle; l'aile de perdreau attend, modestement couchée à côté d'une aile de faisan.

— Ma chère, remerciez-moi ; je vous apporte des nouvelles de votre médecin.

— M. Gaubert !

— Lui-même. Il a le caractère fort mal fait, cet Esculape. Croiriez-vous qu'il m'a fait courir les bois par ce vilain brouillard, sous prétexte qu'il voulait mourir?...

— Ah ! mon Dieu !

— Voilà où vous menez les gens que vous n'aimez plus... Ça fait trembler !... Moi j'ai eu pitié de sa clientèle et l'ai piqué au bras. Il ne saignera plus personne d'un grand mois... Et comme les bonnes actions portent toujours bonheur, j'ai grand appétit.

— Servez ! dit Armande, qui frappa sur un timbre.

XXVIII

Vers ce même temps Etiennette commençait à s'apercevoir que l'ordre, le travail, l'économie ne suffisent pas toujours à gravir la pente. Pour toucher à ce but, que Théophile ambitionnait de plus en plus, à mesure qu'il s'en éloignait davantage — la fortune — il fallait un je ne sais quoi dont elle avait un sentiment vague. Elle en parlait quelquefois à la vieille Mme Rodier, qui hochait la tête. C'était peut-être une certaine audace. Qui sait ! peut-être cette témérité qui est l'âme du commerce, et oui consiste souvent à emprunter sans savoir si

l'on pourra rendre. A ce point de vue, la probité nuit. En somme, le crédit est une forme de l'emprunt, il en vit. Lorsqu'Etiennette développait ces idées à sa belle-mère, celle-ci laissait tomber ses longues aiguilles à tricoter, et les mains sur ses genoux :

— Prends garde, ma fille! ces idées-là me font peur! disait-elle.

— Oh! reprenait Etiennette, ce ne sont que des théories; mais quand on ne les applique pas on n'a que le pain de chaque jour; on n'a pas l'épargne; et cependant jamais, quoi qu'il arrive, je n'en conseillerai la pratique à mon mari.

— Et vous aurez raison... Mon pauvre mari et moi, nous ne pensions pas à ces choses-là. On nous avait dit que chaque jour suffit à sa peine, et nous travaillions courageusement, laissant à Dieu le soin de bénir nos efforts. Il ne nous a point abandonnés, et nous avions des nuits tranquilles et des jours paisibles.

— Vous n'habitiez point Paris, ma mère!

— Oui, je commence à comprendre. Paris est dur aux pauvres et aux timides, malsain aux faibles. Il broie ou il corrompt. Ce n'est pas la place des simples et des petits. J'en avais peur de loin; de près il m'épouvante.

Etiennette entrait alors dans cette période dure et sinistre que connaissent les athlètes de la vie pris entre des obstacles infranchissables. Le découragement la gagnait sans que son énergie en fût diminuée. Comme un naufragé qui voit le rivage au loin et qui fend le flot implacable, elle luttait sans espoir de l'atteindre jamais. Il lui arrivait quelquefois de faire en esprit un retour sur le passé.

Elle ne s'était pas épargnée et rien ne l'avait lassée.

A ce rude labeur que sa robuste santé lui avait permis de continuer sans en être brisée, elle avait gagné d'être estimée... Et puis?

— Eh bien! disait-elle en se raidissant, j'irai jusqu'au bout!

XXIX

Un matin on vint l'avertir qu'un commissionnaire demandait à lui parler. Elle le fit entrer. Cet homme, qui tenait une lettre à la main, regarda de tous côtés d'un air de mystère.

— C'est bien à Mme Rodier que j'ai l'avantage de parler? dit-il.

— Oui.

— Non pas à Mme Rodier la mère, mais à Mme Théophile Rodier?

— C'est moi-même.

— Alors, voici quelque chose qu'on m'a chargé de vous remettre, mais à vous seule et en mains propres.

— Qui? demanda Étiennette, qui hésitait à prendre la lettre.

— Une dame, et une belle dame encore, qui est descendue tout exprès de voiture au coin de la rue des Fossés-Montmartre, où je stationne... Elle m'a dit qu'il y avait une réponse, et elle attend.

Étiennette, qui venait de jeter les yeux sur l'enveloppe, tressaillit; elle avait reconnu l'écriture d'Armande. D'une main tremblante elle rompit le cachet de cire parfumée :

« Je n'y tiens plus, disait la lettre, il faut que je t'embrasse... Viens ce soir au théâtre des Variétés,

où je joue. Mais viens-y seule; voici une baignoire... Qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue! C'est depuis cette horrible soirée où tu as conduit ton fiancé chez moi... Et que d'événements depuis !... N'est-ce pas que tu viendras ?... J'ai tant besoin de pleurer!... »

— Dites que j'irai! s'écria Etiennette.

XXX

Ces trois mots lui étaient sortis du cœur avant la réflexion. Restée seule, et la lettre entre ses mains, elle réfléchit. Comment faire? Certes, son mari ne consentirait jamais à l'accompagner, après la défense qu'il lui avait faite de revoir sa sœur. Quant à y aller seule, il n'y fallait pas penser. Les habitudes de la maison ne le lui permettaient pas. Cependant elle était résolue à tenir la promesse qu'elle venait de faire à Armande. C'était donc elle qui jouait sous le nom d'Armandine? Elle avait vu ce nom en gros caractères sur une affiche de spectacle. Comment ne l'avait-il pas frappée? Armande comédienne! Pourquoi? Comment?

— Et elle pleure? répétait-elle.

Étiennette se souvint tout à coup que ce soir-là Théophile avait un rendez-vous d'affaires qui devait le retenir très-tard hors de la maison.

— Tout de suite après dîner je partirai, et il ne se doutera de rien! se dit-elle.

Sa belle-mère entra; Étiennette se jeta au-devant d'elle, et lui pressant les mains, tout d'un élan :

— J'ai un service à vous demander, dit-elle, ne me refusez pas.

— Qu'as-tu donc?

— Dites-moi d'abord que vous consentez, je vous en prie... Si vous saviez comme je vous aimerai!... Depuis une heure je suis folle... tenez, lisez.

Elle lui tendit la lettre d'Armande.

— Bon Dieu! une comédienne, votre sœur! exclama la pauvre Mme Rodier.

— Voilà bien longtemps que je l'ai perdue... je la retrouve, et vous ne voulez pas que je l'embrasse!... Ah! Dieu! j'en aurais le cœur crevé!... Ne dites pas non! Est-ce donc un si grand crime que de voir une sœur qui vous appelle?...

— Mais Théophile?

— Il n'en saura rien... Nous dirons que nous avons été faire une visite, que sais-je, une promenade...

— Un mensonge!

— Chère mère, je vous en conjure, venez. Songez, il y a presque deux ans! et deux ans c'est si long!... Elle n'a que moi... Elle me supplie de lui accorder une heure..... c'est une aumône..... Nous rentrerons ensemble... Je ne vous ai jamais rien demandé, et ça me tient là!... Est-ce que vous voulez me réduire au désespoir?...

Et elle embrassait Mme Rodier sur les mains, qu'elle trempait de larmes, et sa poitrine était soulevée comme par des sanglots. Hors d'elle, et prise de pitié :

— Eh bien, nous irons! dit la pauvre vieille.

XXXI

Les choses se passèrent comme Etiennette l'avait espéré. Théophile, pressé de courir à son rendez-vous, jeta sa serviette avant la fin du dîner.

En un instant les deux femmes furent dehors. Il n'y a pas loin de la rue du Mail au théâtre des Variétés. Quand elles entrèrent dans leur baignoire on venait de commencer une première pièce.

— Ce sera pour tout à l'heure, dit Etiennette, qui s'était procuré un programme.

Bientôt le rideau s'abaissa, puis se releva. Le cœur d'Etiennette se mit à battre; elle ne quittait plus la scène des yeux, et pressait la main de Mme Rodier par petits mouvements convulsifs. Tout à coup elle entendit une voix à la cantonade :

— C'est Armande ! dit-elle. Subitement elle devint toute pâle.

La voix qu'elle venait d'entendre filait comme une fusée. On aurait dit le chant d'une alouette, tant elle avait d'éclat et de gaieté. Armande entra; une volée d'applaudissements la salua. Etiennette eut un éblouissement. Mme Rodier se pencha vers elle :

— Est-ce que c'est vraiment votre sœur ? demanda-t-elle.

Etiennette ne put lui répondre que par un signe de tête. Armande portait un costume de fantaisie éblouissant. Elle était court vêtue, avec des souliers à paillettes, des bas de soie roses, les épaules à demi découvertes dans un corsage de taffetas gris de perle très-échancré où couraient mille broderies d'or, des

rubans dans ses cheveux épars en boucles, les bras nus jusqu'au coude, et la taille serrée dans une jupe bouffante de couleur cerise qui chatoyait à chacun de ses pas. Un mouvement un peu vif laissait voir le genou. Cent lorgnettes s'étaient levées. D'un bond, et toujours chantant, une rose à la main qu'elle effeuillait, Armande arriva jusqu'à la rampe. Mme Rodier crut voir un feu follet, un tourbillon, une grappe d'étincelles d'ou s'échappait un chant d'oiseau. Etiennette n'avait plus de respiration.

Etait-ce donc la même femme qu'elle avait vue blême, à demi morte sur un lit de misère! Mais Armande, dans sa parure de papillon, avait beau chanter et rire, Etiennette avait les paupières baignées de larmes.

XXXII

Pendant l'entr'acte une habilleuse du théâtre vint la chercher.

— Bonne mère, attendez-moi, dit Étiennette, qui embrassa vivement Mme Rodier et suivit l'habilleuse.

Elle traversa le théâtre au milieu des machinistes qui démolissaient les décors, longea un couloir étroit, grimpa un escalier raide qu'éclairaient des becs de gaz sortant des murs, et, surprise par cette odeur particulière qu'on ne respire que dans les coulisses, arriva dans un corridor le long duquel dix portes étaient percées portant des numéros.

— C'est ici, dit l'habilleuse en s'arrêtant devant la première qu'elle rencontra au sommet de l'escalier.

Elle cogna du doigt. La porte s'ouvrit. Une grande

lumière frappa les yeux d'Étiennette, et elle se sentit enveloppée dans un tourbillon de soie qui l'entraînait vers le fond de la loge en la criblant de baisers.

— Laissez-nous, mère Cliquet! cria la voix d'Armande. Et la porte se referma.

Ses bras nus serraient toujours le cou d'Étiennette.

— Toi! c'est toi! dit-elle. Ah! que je suis heureuse!... Embrasse-moi!...

Et elle se mit à sangloter.

— Tiens! reprit-elle, j'ai bien cru d'abord que je ne te reverrais jamais... Il y a des aveux qui déchirent, mais le chagrin a été le plus fort. Je ne vivais plus de ne pas te voir! Mon pauvre cœur est en morceaux, mais tu es au fond.

Elle s'interrompit, et la regardant les yeux tout mouillés :

— Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?... Gaie ou triste, je pense à toi... Gaie! je ne le suis plus guère... Je fais du bruit et on croit que je m'amuse... Ah! que je voudrais être dans un coin, être pauvre, être aimée, manger du pain honnête!... C'est fini à présent, tout cela est un rêve... Je m'appelle Armandine, et Dieu sait ce que je fais!

Elle eut un frisson.

— Tiens! ajouta-t-elle en poussant du doigt un bracelet qui étincelait sur sa toilette entre un pot de rouge et une patte de lièvre, voilà ce que je viens de recevoir... Ça vaut bien vingt mille francs. Je vais le renvoyer à qui me l'adresse... Le nom est là, sur cette carte... C'est leur manière de nous faire la cour, à ces messieurs... Mais donnant, donnant, voilà ma devise, et je ne veux rien donner. Ah! la vie! j'ai

appris à la connaître entre ces planches... C'est sale et c'est laid!

Étiennette l'écoutait tout étourdie. Elle l'embrassait de temps en temps, devinant mille choses qu'elle n'osait pas comprendre.

— Pauvre Armande! murmurait-elle à demi-voix.

— Ah! oui, pauvre Armande! Et on m'envie cependant... Mais je m'y ferai peut-être!... Mes camarades s'y sont bien habituées!... J'ai fait des choses dont la pensée me rend toute blanche la nuit quand le souvenir m'en revient... Et je ne puis plus m'arrêter!... Il faut que j'aille... Je suis comme une pierre que le pied d'un passant a fait glisser sur une pente... elle roule. J'ai rencontré ce passant sur mon chemin...

— Et ta fille? lui dit Étiennette tout à coup.

— Marie? Ah! ne m'en parle pas!...

— Est-ce qu'elle est malade?

— Non, Dieu merci! Mais, comprends donc, je l'adore; mais elle, m'aimera-t-elle un jour? Elle est toute petite à présent, elle est rose, elle est gaie... elle joue... je la serre sur mon cœur, je l'embrasse et elle rit... Mais plus tard, quand elle sera grande, que lui dirai-je? Et si elle devine, comment supporter sa présence! Je n'aurai plus d'enfant... j'aurai un juge!...

XXXIII

Elle cacha sa tête entre ses mains; les pleurs la gagnaient.

— Madame, dit une voix derrière la porte, l'entr'acte touche à sa fin.

— Merci, mère Cliquet, vous savez que je ne suis que de la dernière scène... j'ai le temps.

Armande s'essuya les yeux.

— Je ne te parle que de moi... je suis une égoïste, reprit-elle... Il ne faut pas croire que je pleure toujours, j'ai des heures où je ris. En outre, il y a des choses auxquelles on reste des semaines sans penser... quand elles reviennent on les écarte... Et puis ce soir les nerfs s'en mêlent... Les comédiennes savent cela!... elles ont toutes des nerfs!... Toi, en as-tu?

— Je n'ai pas le temps.

Armande passa le bras sous la taille d'Étiennette :

— Parle-moi de toi... Tu as dit ces derniers mots d'un air que je n'aime pas... Es-tu heureuse?

— J'ai un mari, un enfant.

— Toi aussi?... et je ne le savais pas!... Tout petit?

— Quinze mois... Il est en nourrice à la campagne... Je vais le voir le dimanche... Le reste du temps je travaille...

— Toujours?

— Toujours.

— Ton mari t'aime, cependant ?

— Oui, beaucoup, à sa manière...

— C'est comme le prince avec moi!

— Quel prince?

Armande tressaillit.

— Rien, reprit-elle, passons, nous parlerons de toi... Ainsi, si je comprends bien, les choses ne vont pas comme tu le voudrais?

— Non, le présent est dur, l'avenir incertain.

— Ah! pauvre chère sœur!

Elle l'embrassa, et lui parlant à l'oreille :

— Mais si tu es gênée je suis là...

— Y penses-tu ?...

— Ah! oui... tu as un mari, et ton mari ne voudrait pas...

— Armande!

— Cependant je gagne de l'argent... l'argent de mes appointements, et celui-là est bien à moi... je puis donc...

— N'insiste pas, je t'en prie.

Armande laissa tomber ses bras avec découragement :

— Voilà encore une de mes misères... te savoir malheureuse et ne rien pouvoir!

— Je ne suis pas malheureuse au point que tu crois... Des embarras momentanés... Les commencements sont toujours difficiles... Ça s'arrangera...

— Promets-moi cependant que si un jour...

— Oui, oui, je te le promets.

— Tu as dit cela trop vite, tu ne le penses pas... Tu ne sais pas le mal que tu me fais...

— Eh bien! je te le jure.

XXXIV

On frappa de nouveau à la porte.

— Mademoiselle, vous n'avez plus que cinq minutes, cria la mère Cliquet.

— C'est trois de plus qu'il ne m'en faut... Embrasse-moi vite. Je te reverrai, n'est-ce pas?

— Mais je ne sais...

— Ne me dis pas non... tu me ferais pleurer. Tiens... voilà que c'est déjà fait. Quels yeux! tout gros et tout rouges! Allons, un peu de blanc, et il n'y paraîtra plus.

Elle prit des pots et des brosses sur sa toilette et barbouilla son visage.

— C'est fini!... reprit-elle. La mère Cliquet va te reconduire... Aime-moi bien toujours...

Elle ouvrit la porte; Étiennette gagna l'escalier, précédée de la mère Cliquet. Une vocalise éclata derrière elle.

— La voilà qui rattrape sa serinette... dit la mère Cliquet... Ah! dame, faut pas badiner avec ça!

Presque aussitôt, Étiennette entendit la voix d'Armande, qui descendait sur ses talons, et criait à l'avertisseur :

— Me voilà! me voilà!

Un moment après, assise dans sa baignoire, tout ahurie encore de ce qu'elle avait entendu, elle l'aperçut de nouveau derrière la rampe, dans la soie et les paillons, illuminée, brillante et comme affolée par la musique. Il lui fallut presque un effort pour se bien persuader que ce qu'elle voyait c'était la réalité, et que cette femme qui allait et venait sous les feux du gaz, chantant et riant, et faisant voltiger sa jupe aux reflets changeants, c'était cette même Armande qui tout à l'heure pleurait dans ses bras.

Étiennette rentra toute pensive et toute triste dans son appartement de la rue du Mail, hâtant le pas. Théophile n'y avait point encore reparu.

— Vous avez été bonne, merci, ma mère, dit-elle à Mme Alphonse Rodier en l'embrassant.

La bonne vieille la retint doucement par la main.

— Vous avez le cœur gros, ma fille.

— C'est vrai.

— Je ne sais pas ce que vous a dit votre sœur... vous penserez à votre enfant... moi, je vais prier pour elle.

XXXV

Le prince Odolinski, cependant, avait fait sa petite maison du pavillon de la rue Neuve-des-Mathurins. Il en était la providence visible et l'hôte quotidien; mais Armande commençait à connaître le revers de cette élégance qui avait la prétention de ressembler aux types les plus purs de l'ancienne aristocratie. Le prince ne se gênait plus. Le visage du fils de l'Ukraine perçait sous le masque du gentilhomme.

Ainsi qu'un grand nombre de ses compatriotes, Michel Odolinski avait pris de la civilisation occidentale un vernis éclatant. Aucun professeur ne lui avait manqué, et, après les professeurs, auc un voyage pour rendre cette surface plus brillante. Dans les salons, sur les champs de courses, un beau langage, émaillé d'esprit un peu cherché, une affectation d'impertinence et de gaieté, toutes les apparences de la prodigalité, ce qui ne veut pas dire qu'on soit généreux toujours, et une politesse inépuisable dont l'ironie faisait le fonds; mais il ne fallait pas donner un coup de talon dans cette surface; elle se fût brisée comme ce mince rideau de glace qu'un matin d'avril répand sur un ruisseau et que rompt le pied léger d'un che-

vreuil. Animé par un souper trop bruyant ou par une veille trop prolongée autour d'une table de jeu, le prince avait des éclats subits de colère, des intempéries farouches d'humeur, des vivacités de paroles qui frisaient la grossièreté : l'Asiatique faisait explosion et l'on retrouvait le Tartare sous le Parisien.

Il y avait eu des heures où Armande avait vu le caractère du prince en déshabillé, et l'homme face à face sous le maquillage de l'éducation. Elle n'avait pas plié, et devant la révolte de ses instincts sauvages le prince avait trouvé la révolte de la fierté. Des luttes s'étaient engagées où il n'avait pas remporté la victoire. Il lui en restait une certaine rancune. Mais à ce moment-là l'actrice des Variétés était dans la première fleur de la mode, et il ne rompait pas.

XXXVI

Un soir, après un dîner copieux, suivi d'une partie de baccarat meurtrière, Michel arriva chez Armande à l'improviste. On lui répondit qu'elle n'y était pas. Il appela. Anna parut.

— Et ta maîtresse ? dit le Russe.

— Madame est à son théâtre... il y a répétition générale...

— Ah ! oui... je l'avais oublié. Si j'allais la chercher ?

— Le prince est le maître et ça fera certainement plaisir à madame.

— Mais il fait un temps à ne pas mettre un laquais dehors ! Et puis, j'ai soif. As-tu du rhum ?

— Tout ce que le prince voudra.

La soubrette prit un flacon qu'elle posa avec un verre sur un plateau de cristal; le prince remplit le verre et le vida coup sur coup deux ou trois fois.

— Sais-tu ce que je viens de faire ? J'ai perdu deux cent mille francs en deux heures.

— Deux cent mille francs ! répéta Anna, qui ouvrit des yeux tout grands.

— Ma foi, oui; c'est du guignon. Tout cela raflé en dix coups. As-tu des cartes ?

— En voici, dit Anna, qui ouvrit un tiroir.

Le prince les battit, et s'asseyant devant une table :

— Mets-toi là.

— Oh! prince!

— Veux-tu bien te mettre là ?... Bien ! tu vas comprendre... c'est un baccarat... je taille et tu pontes...

— Oh! je sais...

— Ah ! tu sais... Tu dois savoir bien des choses, en effet, avec ce minois-là...

Anna sourit.

— Oh ! un minois d'antichambre! fit-elle en minaudant.

— Peste ! il aurait sa place dans un boudoir !

Le prince remplit son verre, le vida de nouveau, distribua les cartes et abattit le jeu :

— Tu vois... je perds encore... Toujours la même veine !...

— Mais moi je gagne... Qu'est-ce que je gagne ?

Le prince fouillait déjà dans sa poche, lorsqu'on entendit dans la cour le roulement d'une voiture.

— Madame! dit Anna, qui se leva.

XXXVII.

Presque au même instant le frôlement d'une robe de soie glissa dans la pièce voisine. Anna disparut. La porte s'ouvrit. Les yeux d'Armande firent le tour de la chambre.

— Vous, prince!... Que faisiez-vous donc là? dit-elle en jetant son manteau.

— Vous le voyez... je vous attendais.

— En jouant?

— Il faut bien tuer le temps!... Vous n'arriviez pas... Mais c'est ici comme au Club, je perdais!

— Contre qui?

— Contre Anna... et j'allais payer quand vous êtes entré. La pauvre fille a eu peur... Par exemple, je ne sais pas ce qu'elle m'aurait donné si elle avait perdu.

— Moi, je sais qu'elle a perdu sa place à ce jeu-là.

— Vous vous fâchez? Ma foi, tant mieux! la colère vous va fort bien; vous êtes tout à fait charmante ce soir.

Odolinski se leva un peu chancelant. Il était tout parfumé et sentait l'alcool. Les bras ouverts, il voulut prendre Armande par la taille. Le dégoût la saisit, elle le repoussa.

— Des manières! dit-il en trébuchant... Est-ce que ça va durer, ma chatte?... Ah! je comprends,... je vous avais promis un collier, ce me semble, et vous ne le voyez pas!...

— Prince!...

— Tenez... le voilà... Il était dans ma poche... ramassez.

Ainsi parlant, Michel, qui tenait un écrin de velours dans sa main, le jeta sur le tapis. L'écrin s'ouvrit, et le bijou s'en échappa. Armande tira violemment le cordon d'une sonnette. Anna souleva une portière.

— Voilà ce que le prince vous donne pour vos peines... Prenez, dit Armande en lui montrant le collier, qui brillait par terre entre elles deux.

— Ah! c'est comme ça! Alors prends aussi ce baiser, dit le prince à la soubrette, qui saluait.

Un baiser sonna sur son col incliné.

— Merci, dit Anna.

— Sortez! s'écria Armande.

— Et qui donc, s'il vous plaît? demanda Odolinski.

— Vous d'abord, elle ensuite.

Michel devint pourpre. D'une main rude il saisit un coffret sur la console, et, fou de colère, le lança contre le mur, où il vola en éclats :

— Tout est à moi ici! s'écria-t-il, tout! meubles, bêtes et gens, et je le prouve!

Il s'avança vers Armande les mains levées. La comédienne s'empara d'un lourd couteau d'ivoire qui traînait sur une table entre un livre et un buvard, et en frappa Michel avec une telle violence qu'il roula par terre. Alors, sautant par-dessus son corps et s'éloignant :

— Anna, du thé pour le prince!... Il est gris!

Aussitôt qu'elle fut seule, Anna se pencha sur le Russe qui, d'une main incertaine, s'accrochait à un meuble, et le souleva. Il s'élança vers la porte par laquelle Armande venait de sortir, comme s'il eût voulu l'enfoncer.

— Prince ! s'écria la soubrette qui le retint.

La vivacité de son mouvement fit qu'il se trouva dans ses bras. Se retournant alors :

— Tu es jolie, balbutia-t-il... il n'y a que toi que j'aime... Viens !

XXXVIII

Armande tint parole. La porte resta fermée pour Michel, qui, le lendemain, sonna vainement chez elle. Ce fut l'événement du jour ; on en parla au foyer des Variétés, où les camarades d'Armandine se réjouirent de cette rupture, qui ouvrait une succession. Mais la semaine n'était pas écoulée que déjà vingt personnes qui avaient un rang considérable dans le monde de Paris s'étaient fait présenter chez la comédienne. On remarqua bientôt après que le coupé d'un grand d'Espagne, celui du comte de Campo-Rubbio, s'arrêtait volontiers devant le pavillon de la rue Neuve-des-Mathurins.

Le prince Michel eut un éclair d'esprit ; il posa sa carte chez le docteur Gaubert, avec ces quatre mots écrits au crayon : *Du même au même.*

Mais un grain de rancune fermentait sous cette apparence d'indifférence philosophique. Il cherchait à se venger et voulait le faire d'une façon originale. D'un homme à une femme ce n'est point aisé ; cependant un moment vint où, comme Archimède, le Russe crut pouvoir dire : « J'ai trouvé ! »

Un soir de représentation à bénéfice où Armandine remplissait un rôle nouveau, on vit Anna, en grande toilette, paraître tout à coup dans une loge d'avant-scène ; elle portait les mêmes perles et cro-

quait les mêmes bonbons qu'autrefois sa maîtresse; elle donna la première le signal des applaudissements avec une vivacité qui attira sur elle l'attention de tout le monde. Quelques personnes, et parmi elles des actrices du théâtre qui l'avaient aperçue dans la loge de leur camarade, la reconnurent. Son nom circula de bouche en bouche; on chuchota, et Armande fut bien obligée de remarquer son ancienne femme de chambre. Elle pâlit un peu. C'était comme une insulte publique, une insulte en chair et en os qu'on lui infligeait sous la lumière du lustre. Le plus terrible était que cette insulte avait un côté comique qui prêtait au rire. Après un couplet de facture enlevé brillamment, un bouquet magnifique lancé par Anna tomba aux pieds d'Armande. Une de ses camarades le ramassa lestement pour le lui présenter; un bout de papier retenu par une épingle au cœur d'un gardénia appela son regard, et en un clin d'œil elle lut ces quatre vers :

J'ai gagné la soubrette et perdu la maîtresse;
Jouer à qui perd gagne au doux jeu de l'amour,
C'est avoir de la chance, Armande, et je m'empresse,
De vous dire : Combien vous dois-je de retour?

Un collier, celui-là même qu'elle avait refusé, entourait le bouquet.

Il y a des circonstances où la mémoire des femmes est implacable. L'amie d'Armande n'eut garde d'oublier une syllabe de ces quatre méchants vers; ils firent le tour du théâtre en un instant. Chacun se mit à les répéter en sourdine. Le rideau baissé, on affecta de se taire tandis qu'Armande sortait de scène. Tous les compliments du comte de Campo-Rubbio ne purent lui arracher un sourire.

— Ah! du pain noir, et vivre seule! murmura-t-elle en entrant dans sa loge.

Mais si ce cri partait de ses entrailles, la comédienne n'avait plus assez de force pour en accepter les dures conditions. Armandine l'avait définitivement emporté sur Mlle Thévenaux.

XXXIX

Tandis que l'Espagne remplaçait la Russie dans le pavillon de la rue Neuve-des-Mathurins, Etiennette, qui suivait son rude sentier, reçut un matin une lettre qui la fit partir en toute hâte pour Livry. La nourrice lui mandait que son fils, qu'on avait laissé en sevrage chez elle à cause du grand air, était malade depuis deux ou trois jours. Elle le trouva alité et pris de fièvre, la bouche aride, les yeux ternes, la peau sèche. Elle l'enleva dans ses bras; la tête de l'enfant roula inerte sur ses épaules. Pas un cri, quelques faibles gémissements.

— Mon Dieu! qu'a-t-il donc? s'écria-t-elle.

— Je ne sais pas, dit la nourrice, qui pleurait. Ça lui a pris il y a quelques jours. Quand j'ai vu qu'il ne guérissait pas, je vous ai écrit.

— Ah! malheureuse! que ne le faisiez-vous plus tôt!

Etiennette embrassa l'enfant coup sur coup, le pressant contre elle.

— Au moins, avez-vous vu un médecin? reprit-elle aussitôt.

— Oh! oui; mais il faut croire que c'est quelque chose de bien extraordinaire... il n'y comprend rien.

Il dit comme ça qu'il faudrait un grand médecin de Paris.

Etiennette enveloppa l'enfant d'une couverture, et se leva comme pour l'emporter.

— Y pensez-vous, madame ! s'écria la nourrice ; l'homme qui l'a vu a déclaré qu'il mourrait subitement s'il prenait un refroidissement... Ici il a chaud et je ne le quitte pas... Cette tisane qui est là, devant le feu, c'est pour lui.

Etiennette coucha l'enfant dans son berceau avec mille précautions.

— Je vais à Paris, mais avant ce soir je serai de retour avec un médecin... Veillez bien sur lui, dit-elle d'une voix étranglée.

Le nom d'un fameux médecin qui s'était fait une spécialité des maladies de l'enfance lui était subitement venu à la mémoire. Elle avait entendu parler de M. Nieber par un manufacturier de Mulhouse qui dînait un soir chez son mari. M. Nieber n'avait dans sa clientèle que le faubourg Saint-Germain, la banque, la diplomatie, et il ne répondait pas à tout le monde. Comment l'avoir?

— Je ne sais pas ; mais je l'aurai ! se dit-elle.

XL

La locomotive qui l'emportait lui semblait morte. Elle arriva enfin à Paris et sauta dans une voiture. Il lui fallait de l'argent, et beaucoup. Théophile n'en avait pas. Mme Alphonse Rodier possédait bien quelques valeurs, mais avant qu'on eût vendu ses titres de rentes et qu'on en eût touché le prix l'enfant serait mort, et il fallait emmener M. Niebert coûte

que coûte, Il y avait bien encore Lucien Reynald? Mais aurait-il une somme assez forte à sa disposition? Et puis, quelque chose d'indéfinissable ne permettait pas à Etiennette de recourir à lui. Le nom évoqué, elle le chassa aussitôt de son esprit. Soudain elle pensa à sa sœur.

— Vite! rue Neuve-des-Mathurins! dit-elle au cocher.

En la voyant entrer, Armande sauta de joie.

— Ah! je ne t'attendais plus! s'écria-t-elle.

Puis elle recula effrayée, à l'aspect de ce visage où la désolation était peinte.

— Est-ce que tu es ruinée? s'écria-t-elle.

— Ah! si ce n'était que ça, dit Etiennette... mon pauvre enfant!...

Les larmes l'étouffèrent. Elle fit un effort.

— Il est en danger de mort, reprit-elle. Il faut un grand médecin, M. Nieber; il fait des miracles... mais tu comprends, il s'agit d'aller à la campagne... Je n'ai point d'argent...

— Et tu as pensé a moi?

— Oui!

— Viens, que je t'embrasse! Tiens... prends... Tout ce que j'ai est à toi...

Armande ouvrit un meuble, et mit, sans compter, dans les mains d'Etiennette une poignée d'or et de billets de banque.

— Livry, c'est à quatre lieues d'ici, n'est-ce pas? reprit-elle.

— Oui, je crois.

— Eh bien! mes chevaux te conduiront chez M. Nieber, qui demeure ici près, rue Caumartin, puis au grand galop à Livry.

C'était l'heure où elle allait au bois de Boulogne; son landau était tout attelé; elle y fit monter sa sœur.

— Faites tout ce que Mme Rodier vous dira, dit-elle au cocher, et s'il faut crever les chevaux, crevez-les.

La voiture partit comme une flèche.

— C'est la première fois que l'argent m'est bon! dit Armande, qui s'essuyait les yeux.

XLI

Etiennette fut bientôt chez M. Nieber. Il revenait d'une consultation et travaillait dans son cabinet. Etiennette interrompit le domestique qui voulait l'arrêter et força la porte.

— Monsieur, dit-elle à M. Nieber, qui écrivait, mon fils se meurt, il faut laisser tout cela... Vous seul pouvez le sauver... J'ai une voiture à la porte... venez.

— Mais, madame, est-ce loin?

— A la campagne... Nous y serons dans une heure.

— A la campagne! c'est impossible... J'ai pris rendez-vous...

— Monsieur, s'écria Etiennette, voilà deux mille francs... si vous me rendez mon fils vous en aurez le double, le triple... N'ayez pas peur... je ne compterai pas...

— Mais...

— Et si vous avez des entrailles vous aurez pitié d'une malheureuse mère qui n'a que cet enfant, et

vous le lui rendrez... Pour l'amour de Dieu, venez, je vous en prie... Qui sait s'il ne rend pas le dernier soupir tandis que vous attendez !

— Eh bien ! je vous suis, répondit M. Nieber, qui serra les deux mille francs dans un tiroir... L'argent, ce n'est rien... C'est pour vous... pour une mère...

Bientôt la voiture roula comme un tourbillon sur la route de Livry. Les chevaux étaient blancs d'écume ; Etiennette pressait le cocher. Chemin faisant M. Nieber l'interrogea sur les symptômes de la maladie.

— Sauf qu'il respire, c'est un cadavre, dit Etiennette.

XLII

On arriva chez la nourrice. L'enfant vivait encore. M. Nieber le prit dans son berceau et le coucha sur ses genoux. Ses mains sûres le retournaient en tous sens avec adresse et douceur. C'était déjà un autre homme : ses yeux brillaient du feu de l'intelligence. Il sentait la mort devant lui, et il voulait arracher une proie à cette ennemie si souvent combattue.

— Il était temps, madame ! dit-il à demi-voix.

Il pencha la tête de l'enfant en arrière et lui ouvrit délicatement la bouche. Étiennette, qui ne perdait pas des yeux un seul de ses mouvements, regarda au fond de la gorge tuméfiée du petit Jacques des taches blanches assez épaisses qui s'étendaient au milieu de plaques rouges.

— C'est une angine... reprit M. Nieber.

Il s'arrêta. Étiennette le regarda avec l'expression d'une horrible anxiété.

— Eh bien! oui, ajouta M. Nieber, c'est une angine couenneuse... Peut-être puis-je le sauver encore. Vous sentez-vous la force de m'aider?

— Moi? ordonnez!

— Bien!... prenez l'enfant sur vos genoux.

Obéissant alors aux prescriptions de M. Nieber, elle maintint ouverte la petite bouche qui salivait, et le docteur passa à plusieurs reprises un crayon de nitrate d'argent sur les parties malades.

— Vous savez, dit-il après, qu'il y va de la mort pour vous?

— Qu'est-ce que cela fait? répliqua-t-elle avec un léger mouvement d'épaules... Mais vous, alors?

— Oh! moi... c'est mon métier... Seulement, ne l'embrassez pas... c'est inutile.

Il écrivit rapidement une ordonnance sur un bout de papier, et le passant à la nourrice :

— Il y a bien un pharmacien par ici?

— Oh! oui, deux même.

— Eh bien! courez chez le plus voisin et rapportez vite ce qu'il vous donnera.

La nourrice revint haletante au bout de cinq minutes, qui avaient eu pour la mère la durée d'un jour. M. Nieber sauta sur le paquet qu'elle tenait à la main et commença des insufflations d'alun.

— C'est une bataille, dit-il ; nous sommes arrives tard, c'est pourquoi il faut frapper coup sur coup.

Étiennette lui embrassa les mains doucement.

— Ecoutez, reprit M. Nieber attendri, si j'avais avec moi un interne je le laisserais ici avec l'enfant, mais comme je suis seul, nous allons l'emmener.....

Enveloppez-le de couvertures... nous fermerons la voiture, et, couché sur vos genoux, il sera comme dans son berceau. Chemin faisant, je continuerai le traitement... J'ai maintenant tout ce qu'il faut...

Peu d'instants après le landau roulait de nouveau sur la route qui s'allongeait entre deux rangées de vieux ormes; de temps à autre M. Nieber trempait un pinceau dans une fiole et, ouvrant la bouche de l'enfant, le lui promenait dans l'arrière-gorge.

— C'est de l'acide hydrochlorique, disait-il..... toujours la bataille... il ne faut pas lâcher pied.

Des lambeaux de peau blanche arrachés par la toux parurent bientôt sur les lèvres du petit Jacques. Étiennette pâlit affreusement.

— Ne vous effrayez pas... reprit M. Nieber, c'est le travail qui s'opère... nous avons attaqué la fausse membrane.

Et il continua tranquillement, l'œil clair, la main sûre, comme s'il avait été chez lui, dans un fauteuil. Quand on fut rue du Mail il prescrivit un vomitif et promit de revenir dans la soirée.

Théophile apprit alors seulement ce qui s'était passé. Mme Alphonse Rodier, tout émue, s'installa avec Étiennette au chevet de l'enfant.

— Elle vous l'a donné deux fois, dit-elle à son fils.

M. Nieber passa la nuit auprès de Jacques. Au petit jour il eut un soupir de contentement.

— Ah! dit-il, je crois que j'ai vaincu!

XLIII

Pendant les premiers jours Étiennette ne pensa qu'à son fils; puis quand elle fut rassurée elle se sou-

vint d'Armande, à laquelle elle n'avait pas écrit depuis qu'elle était sortie du pavillon de la rue Neuve-des-Mathurins les mains pleines d'or. Elle s'y rendit sur-le-champ.

— Madame n'est pas visible, dit un domestique qui la reçut dans l'antichambre.

Étiennette griffonna son petit nom sur un bout de papier.

— Mais, dit cet homme, qui d'un coup d'œil lut ce nom, j'ai des ordres, et...

— Armande vous chassera si vous ne vous pressez pas, répliqua Étiennette. Allez!

Deux minutes après Étiennette entendit un pas précipité sur l'escalier; sa sœur parut, et l'entraîna dans un petit salon.

— Il y a du monde dans tous les coins ici : mon directeur d'un côté, un fournisseur d'un autre et une troisième personne ailleurs. Mais tous ces gens-là attendront... je n'ai pas si souvent l'occasion de te voir... Que tu as bien fait de venir!... j'étais sur les épines... Et le bonhomme?

— Sauvé!

— Il n'y a qu'à te regarder... tu rayonnes! Pauvre Étiennette! ainsi te voilà tranquille?

— M. Nieber en répond. Sans lui... je puis dire sans toi, il était perdu. C'est un homme étonnant que M. Nieber, mais je ne sais pas s'il se serait dérangé si je n'avais eu les mains pleines...

— Que tu me rends heureuse en me parlant ainsi.. Je suis donc bonne à quelque chose?

— Je voulais venir avec Théophile pour te remercier...

— Ne me remercie pas... tu gâterais tout. Fais mieux... amène-moi ton fils...

— Jacques!

— Ah! il s'appelle Jacques... Je l'embrasserai comme s'il était à moi... et je l'aimerai... va! C'est entendu, n'est-ce pas?

— Oui, dit Étiennette avec une certaine hésitation; mais il faut attendre qu'il soit tout à fait bien... et ce ne sera pas avant quinze jours ou trois semaines.

— Et dire que je ne le connais pas, lui, ton enfant! Est-ce triste! Mais tu ne connais pas non plus ma fille... Veux-tu la voir?

— Si je le veux!

XLIV

Armande appela et dit quelques mots à la femme de chambre qui avait remplacé Anna. Bientôt Étiennette vit entrer une fillette qui pouvait avoir trois ou quatre ans, un peu pâle, un peu chétive, et qui vint d'un air craintif se blottir entre les genoux de sa mère.

— Elle ne rit pas beaucoup, ma petite Marie, dit Armande; elle voit si peu d'enfants!... et j'ai si peu le temps de jouer avec elle!

Elle la poussa dans les bras d'Étiennette.

— Si un jour je venais à lui manquer, reprit-elle, tu en prendrais soin, n'est-ce pas?

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Pour rien... Il faut tout prévoir... On s'use si vite dans notre métier... Point de repos, ni jour ni nuit.

Elle embrassa Marie avec passion, deux ou trois fois, coup sur coup, puis la posant à terre :

— Va jouer, mon enfant, dit-elle..

L'enfant s'éloigna, prit une poupée qui traînait dans un coin et se cacha derrière un rideau.

La camériste entra :

— M. Delbèque m'a chargé de dire à madame qu'il est un peu pressé et que si madame en a pour longtemps.....

— Je m'en vais, dit Étiennette.

— Reste donc! M. Delbèque est mon directeur... c'est une question d'engagement qui se débat entre nous.

— A plus forte raison!

— Au contraire! Tu vas voir.

Se tournant alors vers sa camériste :

— Vous direz à M. Delbèque que j'en ai pour une heure... S'il est trop pressé, je ne le retiens pas... Au demeurant, il sait où me trouver; donc, qu'il parte ou qu'il attende... il a le choix.

— Oh! fit Étiennette tandis que la femme de chambre tournait les talons.

— Ma chère... je vis parmi les loups... j'ai appris à hurler. Si je n'avais point de succès, mon cher Delbèque me ferait faire antichambre à sa porte dix ou douze fois de suite, après quoi il m'engagerait à aller voir ce qui se passe en province... J'ai réussi... j'en use et j'en abuse... un peu d'insolence ne nuit pas.

Elle repoussa de la main les ondes épaisses de ses cheveux épars autour de son cou :

— Et autrefois, à Maule, sur un signe, j'allais, je venais, je courais... reprit-elle, je voulais me faire aimer de tout le monde... Etais-je jeune!

XLV

La camériste rentra ; elle paraissait embarrassée et tournait les rubans de son bonnet entre les doigts.

— C'est le comte de Campo-Rubbio qui m'envoie... dit-elle. Il s'impatiente, et...

— Ah ! il s'impatiente ? Eh bien ! vous lui direz qu'il peut s'impatienter ailleurs, autour du lac par exemple. Je suis en affaire... Ce soir il me trouvera dans ma loge... Je ne l'invite pas à dîner.

— Si je te gêne... dit Étiennette.

— Toi, pour un grand d'Espagne... tu es folle !

Elle l'embrassa en riant.

— Laissons cela, ajouta-t-elle, et parlons de nous. Tes affaires ?

— Je ne m'en suis pas beaucoup occupée ces temps-ci.

— Je comprends... Tu sais, je suis toujours à ta disposition... Et Pauline ?

— Toujours dans son village. Elle va changer de résidence prochainement, dit-on.

— Mais elle ne changera pas de fatigue ! Je l'ai vue à l'œuvre. Elle y use son pauvre corps... Et notre ami M. Herbin ?

— Ne t'ai-je pas dit qu'il avait été malade ?

— Non. A quelle époque ?

— Quelque temps après l'époque où toi-même tu te débattais entre la vie et la mort. Il a été au plus mal. Cependant il a eu assez de force pour me servir de témoin au moment de mon mariage... Ça été son dernier beau jour ; puis la fatigue est revenue ;

il s'est affaibli rapidement. On lui a conseillé l'air de la campagne... Sa sœur, qui l'aime dans le fond...

— Oui, en le tourmentant à la surface.

— Sa sœur, enfin, lui a proposé de vivre dans un petit domaine qu'elle a du côté de Gien. Tu sais que notre ami finit par faire tout ce qu'on veut... Ils sont partis il y a plus d'un an... Mme Baudrier s'est remariée...

— Ah! mon Dieu! on est donc bien brave à Gien!

— Elle est juge de paix...

— Juge de guerre tu veux dire?

— Point... Ce triomphe inespéré l'a radoucie... Elle m'écrit des lettres excellentes, auxquelles M. Herbin ajoute quelques mots, mais d'une écriture si tremblée qu'elle m'inspire de vives inquiétudes sur sa santé.

— Te parle-t-il de moi?

— Toujours. Le cœur est resté le même.

— Lui as-tu dit que j'étais comédienne?

— Je n'ai pas cru devoir le lui cacher.

— Rien de plus?

— Rien.

Un soupir souleva la poitrine d'Armande.

— Que de choses depuis qu'il nous a réunies dans le petit jardin de Belleville! T'en souviens-tu? reprit-elle.

— Oui.

— Il me semble qu'il y a dix ans, vingt ans de cela!

— Et c'était hier.

— Ah! le temps se mesure aux orages et non pas aux heures!

XLVI

Une troisième fois on frappa à la porte, et la camériste reparut.

— C'est M. Pérelle qui me charge de dire à madame qu'il vient pour ce rôle dont il a parlé à madame.

Étiennette fit mine de se lever.

— Cette fois je ne te retiens pas, dit Armande... Affaire sérieuse!... Un rôle, c'est une question capitale... et celui qui me l'apporte est un auteur en vogue auquel les directeurs rendent visite, chapeau bas.

Tandis qu'elle parlait sa femme de chambre posait sur un meuble un plateau chargé de lettres et de cartes de visite.

— Regarde, si tu veux, dit Armande à sa sœur. Et vous, faites passer M. Pérelle dans mon boudoir; je suis à lui.

Étiennette dépouilla au hasard une demi-douzaine d'enveloppes et en examina le contenu. C'étaient des mémoires dont les chiffres lui parurent invraisemblables, des sollicitations, des demandes d'audience ou de secours, des lettres vives par lesquelles on mettait bien des choses aux pieds de sa sœur, des invitations de toutes sortes, des rappels de notes oubliées, des déclarations qui avaient pour signataires des collégiens ou des gens du monde, de la prose et des vers anonymes, des offres de service et des prières, depuis le fournisseur qui faisait parade de son zèle et de sa probité jusqu'au débutant timide qui mettait

sa comédie et ses espérances sous la protection de Mlle Armandine.

— Eh ! mon Dieu ! comment peux-tu vivre dans ce tourbillon ? s'écria Étiennette.

— Et qui te parle de vivre? répondit Armande; on se grise!

XLVII

A quelque temps de là Armande accepta une invitation pour aller jouer un de ses meilleurs rôles dans un château voisin de Rambouillet. Elle y devait passer vingt-quatre heures. En arrivant à la gare voisine de la Tournelle, — c'était le nom de ce château, — elle y trouva une voiture qui l'attendait. Mais le temps était si pur et la campagne si verte que pour jouir du plaisir de la promenade elle se fit indiquer le chemin qu'elle avait à suivre, et, laissant ses bagages aux soins d'un domestique qui s'était mis à ses ordres, elle se lança gaiement dans un sentier qui courait devant elle, à travers champs.

Il est rare que les comédiennes n'adorent pas la campagne, en passant tout au moins. Habituées à vivre dans l'atmosphère lourde des théâtres, les yeux brûlés par le gaz, et sans horizon, elles sont attirées par le grand air et l'espace, et s'enivrent de mouvement quand elles prennent des vacances de quelques heures aux environs de Paris. En ce moment Armande subissait cette influence des fleurs, de la verdure, des grands arbres, des vastes plaines avec une force plus intense. C'était comme un retour vers le passé, au temps où elle courait librement avec ses sœurs, le long de la Marne.

Elle marchait donc lestement les pieds dans l'herbe, aspirant les bouffées d'air parfumé qui s'exhalaient des prairies fauchées, et baignant son front dans la fraîche lumière du matin. Un rideau d'épaisses futaies la séparait de la Tournelle, dont elle apercevait par intervalles les hautes cheminées au-dessus des arbres. Un chemin ombragé et sinueux l'y conduisait. Heureuse de vivre elle regardait tour à tour les charrettes qui passaient toutes chargées de foin et les vaches qui tondaient le gazon sur le bord des fossés. Des chants d'oiseaux sortaient des haies, des risées de vent frissonnaient dans les arbres, on voyait des enfants dans les sentiers et des papillons blancs au milieu des cultures. Tout lui semblait charmant et gai. Armande prolongeait à plaisir sa course errante.

Une église se trouva sur la lisière du chemin, près d'un hameau. Les cloches sonnaient, l'orgue chantait. Elle y entra. L'église était remplie de monde; on y célébrait un mariage qui devait réunir deux riches familles de fermiers, si on en jugeait par le nombre et la toilette cossue des personnes rassemblées autour du chœur. Armande se glissa dans les rangs pressés de l'assistance. Elle ne se montrait plus beaucoup dans les églises depuis sa visite à la maison de la rue du Faubourg-Montmartre; mais elle n'y entrait jamais sans une émotion salutaire qui faisait descendre une certaine paix dans son cœur. La cérémonie touchait à sa fin. Une religieuse qui avait la garde d'un troupeau de petites filles se leva de son banc et traversa l'église, une aumônière à la main en guidant l'une des petites filles qui quêtaient.

Quand elle fut auprès d'Armande, inclinée sur sa chaise et priant, son voile ramené sur son visage, la religieuse s'arrêta.

— Pour les pauvres et pour les malades, dit-elle.

Étonnés, les yeux d'Armande se levèrent. Pauline était devant elle, dans son vêtement de serge noire, les joues et le front pareils à de la cire blanche. La comédienne écarta son voile, et, d'une main mal assurée, prenant dans sa bourse quatre ou cinq pièces d'or, qu'elle posa parmi la monnaie de cuivre dont l'aumônière de la quêteuse était pleine :

— Ma sœur, priez pour moi, dit-elle.

Pauline parut plus blanche encore et chancela, mais se raidissant :

— Dieu vous le rende et vous protége, ma sœur ! murmura-t-elle en passant.

Elle s'avança plus lentement le long des dalles, s'aidant des chaises pour appuyer sa marche.

XLVIII

Armande sortit avec tout le monde, et aperçu Pauline qui, ramenant son troupeau, gagnait une maison voisine. Elle l'y suivit, et, comme une première fois près de Maule, elle l'attendit dans un jardin qui bientôt se trouva rempli d'enfants. Pauline l'y rejoignit. Un mélange de bonheur et de tristesse remplissait le cœur d'Armande. La vue inespérée de sa sœur, en lui rappelant les circonstances au milieu desquelles elle avait quitté le château de Maule, la reportait vers l'époque où elle avait connu tous les enchantements et tous les désastres de la vie. En un instant, et comme ces paysages que subitement on

découvre derrière un brouillard déchiré par un coup de vent, elle revit le pavillon au bout de la terrasse, première étape de cette voie douloureuse qui avait commencé dans l'enivrement, et la classe d'où sortait la voix de Pauline lisant dans le livre de Ruth. Ses yeux se remplirent de larmes et elle tomba dans les bras de la religieuse.

— Ainsi, tu pleures ! dit Pauline.

Elle regarda les vêtements de soie qui couvraient Armande, les dentelles qui frissonnaient autour de ses épaules, les bijoux qui brillaient à ses oreilles, à ses poignets, à son cou, tout ce luxe qui la faisait paraître comme une reine au milieu de cet humble jardin et parmi ces enfants qui l'examinaient de loin avec un sentiment de curiosité inquiète, et quelque chose comme un soupir passa entre ses lèvres.

— Oui, je pleure, répondit Armande ; et la source d'où viennent ces larmes est profonde... Mais ne me demande rien ! Un jour j'ai quitté Maule, je n'y retournerai plus.

— Oui, les semaines et les mois se sont écoulés, l'hiver a passé, la saison nouvelle est venue sans te ramener. Plus tard Étiennette m'a écrit que tu étais à Paris. Je ne sais pas pourquoi sa lettre m'a tenue éveillée toute la nuit. J'avais le cœur lourd. Chacun a sa misère, me suis-je dit. Je n'ai voulu interroger personne. Mais tu étais dans mes pensées et dans mes prières chaque jour. Et maintenant que fais-tu ici ?

— J'y passe.

Pauline toussa et porta un mouchoir à ses lèvres.

— Que tu es pâle ! Pourquoi tousses-tu ? dit Armande.

— Ce n'est rien, répliqua la religieuse. Cela va et

cela vient. D'autres sont plus malades à qui je me dois.

Armande était gênée; elle aurait voulu ouvrir son cœur et ne l'osait pas. En outre, il y avait dans le langage et l'attitude de Pauline quelque chose qui l'étonnait. Ce n'était pas avec ce regard triste et ce sourire contraint qu'elle se représentait la résignation.

— Je te croyais occupée des enfants seulement? reprit-elle.

— Je devrais l'être, en effet, mais ma compagne est souffrante; j'ai pris sa charge avec la mienne.

— Ta croix est lourde.

— La tienne est-elle légère?

XLIX

Les deux sœurs achevèrent sans parler le tour du jardin. Les enfants s'écartaient à mesure qu'elles passaient; une cloche tinta; ils se groupèrent autour de la porte qui conduisait dans la maison.

— C'est l'heure de la classe, dit Pauline; l'obéissance est ici la grande loi.

Elles firent quelques pas du côté de la sortie; elles les faisaient plus lentement à mesure qu'elles en approchaient.

— Parle-moi d'Étiennette, reprit Pauline en retenant Armande.

— Elle a fait son choix.

— Oui, je le sais; elle a un mari et un enfant.

— Elle est entrée dans la voie droite. Elle continue.

— Est-ce tout?

— C'est tout.

Elles étaient sur le degré qui séparait le jardin de la route. La comédienne et la religieuse s'embrassèrent silencieusement.

— Moi je n'ai besoin de rien, dit Pauline, mais si un jour tu as besoin de moi j'accourrai.

— Merci, dit Armande.

Elle sauta sur le chemin et pressa le pas. A un endroit où la route faisait un coude elle se retourna. Pauline traversait le jardin, la tête basse, les mains pendantes le long du corps. Sa silhouette noire disparut derrière les arbres, et bientôt Armande entendit un chœur de voix enfantines qui chantaient un cantique dont les modulations graves allaient se mourant dans la plaine.

Elle poursuivit sa marche, écoutant toujours et troublée. Au moment où s'éteignait le dernier murmure de ces chants lointains, un grand bruit de chevaux courant sous le couvert sombre d'une forêt attira son attention, et presque aussitôt elle aperçut, sortant d'un chemin creux, dont l'ornière s'ouvrait sous une futaie, une nombreuse cavalcade qui galopait au milieu du rire. Les longues jupes des femmes caressaient les branches vertes des buissons et leurs voiles de gaze flottaient au vent. Armande se rangea derrière le tronc d'un chêne, et le tourbillon passa.

L

Armande avait vu de ces cavalcades à Maule; quelquefois même on l'avait mêlée à ces courses. Elle en revenait joyeuse et sentant au fond de son

cœur bouillonner la séve de la jeunesse. Tout alors lui semblait riant, facile, aisé. Quelquefois, au détour d'un sentier, elle apercevait Pauline qui lui souriait des yeux.

Maintenant elle venait de revoir cette même Pauline, et d'autres cavalcades traversaient comme autrefois la campagne fleurie; mais cette jeunesse et cette séve qui l'animaient, qu'étaient-elles devenues? Un sentiment de tristesse la saisit, son regard ne découvrit plus autour d'elle que des paysages désolés, comme si la lumière s'en fût tout d'un coup retirée, et ce fut dans un état d'esprit maladif qu'elle arriva à la Tournelle.

Elle trouva une nombreuse et brillante compagnie, empressée à lui faire cet accueil mêlé de curiosité qu'on réserve dans le monde aux femmes de théâtre. Après avoir changé de toilette, elle fut introduite par le maître du château dans le salon où l'on attendait l'heure du dîner. Tout à coup, et comme si elle avait été frappée d'une secousse électrique, le son d'une voix bien connue lui fit tourner la tête. Ernest de la Fauvière était devant elle. Armande changea de visage. Mais par un effort de sa volonté, maîtrisant sa défaillance, elle lui tendit la main.

— Un ancienne connaissance, je crois? dit-elle.

— En effet, balbutia Ernest, qui pâlit, Mlle Thévenaux, ce me semble?

— Non plus Mlle Thévenaux, mais Armandine, s'il vous plaît... C'est toujours la même personne, mais ce n'est plus la même femme.

Elle lui prit le bras, et s'adressant à M. de Rambure, son hôte :

— Figurez-vous, monsieur, poursuivit-elle, que M. de la Fauvière et moi, nous avons joué la comédie ensemble, autrefois, à Maule, où j'étais auprès de Mme de la Fauvière en qualité de demoiselle de compagnie. C'est même là que j'ai pris goût au métier... Oh! vous m'y avez aidée un peu, avouez-le, cher monsieur...

— Moi!...

— Vous me donniez si bien la réplique! Je me souviens surtout d'une soirée qui a décidé de ma vocation... Vous remplissiez le rôle d'une sorte de don Juan, un de ces héros qui perdent toutes les femmes qu'ils sauvent, et vous le remplissiez avec un art si charmant que j'en étais électrisée... Si maintenant je suis Armandine, c'est à vous que je le dois.

Ernest rougissait, blémissait, souriait, voulait répondre et ne disait mot.

— S'il en est ainsi, dit alors M. de Rambure, c'est vous que je charge, mon cher ami, de présenter Mlle Armandine à Mme de la Fauvière, votre femme, qui veut bien faire les honneurs de la Tournelle.

— Ah! vous êtes marié? dit Armande, les dents serrées.

Ernest fit un signe de tête.

— Et Mme Ernest de la Fauvière est ici chez elle? Tous mes compliments, cher monsieur.

Son regard glissa de M. de la Fauvière à M. de Rambure. Il eût été bien difficile de savoir auquel des deux s'adressaient ces derniers mots.

LI

Comme elle achevait de parler une jeune femme parée avec recherche et portant les modes du lendemain, vint pétulante, la tête haute, et s'approchant, le sourire aux lèvres :

— Mon ami, dit-elle à Ernest avec un accent légèrement étranger, puisque je vois à votre attitude que vous êtes dans les relations de mademoiselle, voulez-vous être assez aimable pour me nommer.

— Madame Ernest de la Fauvière, dit Ernest d'une voix étranglée.

Armande enveloppa ses trois interlocuteurs d'un regard vif. Presque aussitôt un domestique en grande livrée annonça que le dîner était servi. Soudain M. de Rambure offrit son bras à Mme de la Fauvière avec un mouvement particulier.

— Je suis vengée, pensa Armande.

Dans la soirée Armande remarqua que Mme de la Fauvière, qui était Américaine et s'appelait autrefois miss Murray, avait à un haut degré les allures excentriques dont quelques étrangères fameuses répandent les habitudes dans Paris. Ernest ne semblait pas exister pour elle. Il avait la dot, elle avait le nom ; l'étiquette lui suffisait. La timidité d'Ernest s'était changée en une espèce de malaise et d'embarras, dont son maintien portait la marque. Un peu gras, un peu chauve, quoique tout jeune encore, les joues et les chairs amollies, le regard hésitant, le sourire contraint, il n'avait fait que changer de domination ; la femme avait remplacé la mère, et son

joug n'était pas moins pesant. Quelquefois il levait les yeux sur Armande; puis, s'il rencontrait son regard, il les abaissait. On y lisait mille curiosités inquiètes, le réveil de mille souvenirs et le désir d'en renouer la chaîne interrompue; et tout cela voilé de remords, troublé, avec l'expression d'une lassitude extrême et du regret. Un mouvement de haine violente avait fait bondir le cœur d'Armande lorsqu'elle l'avait aperçu tout à coup à son côté. Maintenant une sorte de pitié s'y glissait et la désarmait.

LII

La représentation qui avait été préparée pour les hôtes de la Tournelle se composait de trois petites pièces. Mme de la Fauvière devait y paraître dans un rôle écrit pour elle par un ami de la maison. Ce rôle était mêlé de danses et de chants. Elle s'y montra avec une désinvolture qui enleva tous les suffrages.

Parmi les spectateurs il y avait un jeune homme d'une figure intelligente et douce, qui attira l'attention d'Armande. Il semblait n'avoir d'yeux que pour elle, et cependant, tandis que vingt autres personnes avaient sollicité la faveur de lui être présentées, seul il se tenait à l'écart. Un instant leurs regards se rencontrèrent; elle se sentit rougir et il rougit aussi. Elle demanda son nom, et apprit qu'il s'appelait Marcel Béru. Il était ornemaniste. Elle pensa, sans savoir pourquoi, qu'il y aurait un jour une Mme Béru, et que cette inconnue serait heureuse.

— Quelle folie! et qu'est-ce que cela peut me faire? se dit-elle.

Pendant l'un des entr'actes Ernest se glissa auprès d'elle, et plus pâle qu'un mort :

— Par pitié, je vous en prie, dites-moi...

Il s'interrompit tout à coup, comme un homme qui étouffe.

— Que voulez-vous savoir? répondit Armande.

— Quand j'ai quitté Maule, un matin, lorsque vous-même vous en êtes partie, reprit-il d'une voix qu'on entendait à peine, et cherchant ses mots, vous étiez souffrante, presque malade... je me suis éloigné subitement...

— Oh! je sais... votre père avait besoin de vous... je n'ai rien oublié...

— Alors que s'est-il passé?... Maudissez-moi... méprisez-moi si vous voulez, vous en avez le droit... mais répondez... vous avez un enfant...

— Oui, *nous* avons un enfant, répliqua-t-elle en appuyant sur le mot.

— Il vit?

— Il vit.

— Et je ne vous ai pas revue, et je ne l'ai jamais embrassé!

— Jamais, en effet.

Ernest passa la main sur son front trempé de sueur.

— Vous ne savez pas combien je suis malheureux!... dit-il.

Mme de la Fauvière arriva.

— On vous cherche, mademoiselle, on n'attend plus que vous, dit-elle. Et vous, monsieur, à votre place pour applaudir... vous reprendrez plus tard le cours de vos galanteries.

Ernest se leva sans répliquer et Mme de la Fauvière, qui s'était réservé un rôle de Zingara dans la

dernière pièce, suivit Armande qui se dirigeait vers les coulisses.

LIII

Vers la fin de la représentation le feu prit à un pan de toile. L'éclat de la flamme, qui en un instant monta jusqu'aux frises, jeta sur la scène une vive et flamboyante clarté. Quelques femmes prirent peur et renversèrent des fauteuils en s'échappant. Marcel Béru ne fit qu'un bond, saisit Armande entre ses bras et l'emporta avec furie ; avant qu'elle eût le temps de se reconnaître il l'avait déposée dans une serre, et, à genoux devant elle, tout tremblant :

— Vous n avez rien ? dit-il.

— Et que voulez-vous que j'aie ? répondit-elle. Voyez, ce n'était qu'un feu de paille, tout déjà est éteint.

— J'ai cru que vous étiez perdue, et moi... j'ai perdu la tête...

L'accent de sincérité, l'émotion de l'ornemaniste firent sourire Armande.

— Je n'ai qu'à vous remercier, dit-elle ; mais si vous êtes si prompt à sauver les personnes qui ne courent aucun risque qu'auriez-vous donc fait si j'avais été véritablement en danger ?

— Je ne sais pas... je crois que j'en serais mort.

Ce mot, presque bête, alla droit au cœur d'Armande ; il y a des banalités qui acquièrent une valeur considérable par la manière dont elles sont dites. Si on les sent vraies, elles pénètrent avec une force singulière tout au fond de l'âme, comme un coin de fer dans l'arbre où l'enfonce un coup de marteau

Armande se sentit troublée et resta muette. Marcel, confus, se retira sans oser la regarder. Quelque chose venait de naître entre eux. C'était comme un courant magnétique qui les enveloppait des mêmes influences.

Mais la rencontre qu'Armande avait faite du souvenir vivant et cruel de sa jeunesse confiante l'avait ébranlée plus profondément qu'elle ne l'avait cru d'abord. Pendant le souper qui suivit la représentation elle fut prise de frissons qui la glaçaient et la brûlaient tour à tour; après avoir lutté jusqu'au bout pour qu'on ne s'aperçut pas de son malaise, elle s'échappa du bal aux premières lueurs du matin et se traîna vers sa chambre, poursuivie par les accords d'une valse qui sonnait dans sa tête. La fièvre précipitait les battements de ses artères, et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de se cramponner à la rampe et de monter; mais au moment où son front appesanti tombait sur l'oreiller la souffrance fut la plus forte. Un grand tremblement la saisit; elle eut peur et poussa un faible cri. Une servante qui passait dans le corridor l'entendit et entra. Armande s'agitait sur son lit. Il lui semblait que tout vacillait autour d'elle; elle fit un effort pour se lever, comme si quelque chose d'effrayant la chassait hors de l'alcôve, battit l'air de ses bras et resta sans connaissance, étendue sur les draps blancs.

LIV

Quand elle ouvrit les yeux elle aperçut dans la vive clarté qui remplissait la chambre, près d'un rayon de soleil qui la coupait en deux comme une

écharpe, une femme en robe noire qui faisait tomber dans une tasse quelques gouttes d'un liquide transparent que renfermait une fiole. Armande n'avait aucun sentiment de ce qui s'était passé. Elle porta la main à son front, s'accouda et regarda mieux.

— Est-ce que ce n'est pas ma sœur Pauline? se dit-elle.

Les objets qui l'entouraient ne lui rappelaient aucun souvenir. Où donc était-elle? Son intelligence engourdie fit un effort, son attention devint plus vive et plus soutenue, et confusément elle eut l'idée qu'elle était entrée dans cette chambre déjà. Mais à quelle époque? le jour d'avant ou d'autrefois? Dans ce moment on frappa à la porte doucement.

— Entrez! dit la voix tranquille de la femme en noir, qui se retourna.

— C'est bien Pauline! pensa Armande.

Un jeune homme parut marchant sur la pointe du pied et retenant son souffle. Il pénétra dans la zone de lumière, qui enveloppa d'une poussière d'or son profil pâle et fin. Celui-là, aussi, Armande l'avait vu, mais où, quand?

— Eh bien? dit-il à voix basse.

Le son de sa voix réveilla le souvenir d'Armande; elle chercha tout au fond :

— Marcel! fit-elle enfin, Marcel... ce jeune homme qui m'a prise dans les flammes!

— J'attends le médecin, répondit Pauline.

Alors, n'y tenant plus, et se penchant :

— Mais qu'y a t-il donc? dit Armande.

Marcel d'un élan fut auprès d'elle, et tombant sur les genoux :

— Dieu bon! elle vit! s'écria-t-il.

— Ah! oui, dit-elle, je vis, et la vie est bonne!

Pauline s'approcha d'eux lentement :

— Monsieur Béru, dit-elle en s'adressant à Marcel, ma sœur nous est rendue... nous n'avons plus besoin de vous.

Il se leva tout tremblant, mais le visage radieux, et, laissant tomber la main d'Armande, qu'il avait saisie et qui ne la retirait pas, il s'éloigna. Armande ne pensa plus à Ernest que pour le plaindre.

LV

Une grande lassitude avec un sentiment de bien-être indéfinissable était la seule chose que la comédienne éprouvât en ce moment. Elle voulut tout savoir.

— Ecoute, dit Pauline. Quand je suis arrivée, prévenue au milieu de la nuit par un exprès qui me réclamait au nom de M. de Rambure pour une malade, tu étais sous le coup d'une congestion cérébrale. Un médecin, heureusement, était au château. Je le trouvai sa lancette à la main : tu étais en péril de mort. Voilà deux nuits et deux jours que nous prions pour toi. Tu as eu le délire, et vingt fois tu t'es levée pleurant, riant et parlant.

— Qu'ai-je dit? s'écria Armande, dont un flot de sang colora les joues.

— Des choses que je ne comprenais pas ou que j'ai oubliées. La Providence a été miséricordieuse; elle t'a tirée du tombeau où tu descendais. A présent ne t'agite pas et repose-toi.

— Un mot cependant, reprit Armande, qui attira Pauline plus près d'elle; il y avait quelqu'un ici... M. de la Fauvière...



— Il était venu pour la comédie, je crois ; la comédie jouée, le lendemain il est parti.

Armande se retourna du côté de la ruelle et se tut.

LVI

Sa convalescence fut rapide. Elle trouva dans son énergie des ressources pour combattre la secousse qui l'avait renversée. Puis il lui semblait que la jeunesse lui était revenue. Un sentiment de chaleur et de vie la pénétrait. Au fond de ses rêves et de ses insomnies elle retrouvait sans cesse l'image de Marcel. Ce besoin d'aimer qui bouillonnait en elle et qu'un temps elle avait pu comprimer faisait explosion. Son cœur lui échappait, et c'était avec un tressaillement d'ivresse qu'elle reconnaissait qu'elle n'en était plus maîtresse.

Au bout de la semaine elle fut sur pied et en état de regagner Paris. Pendant les quelques jours qu'elle dut passer à la Tournelle, elle eut souvent l'occasion de voir Marcel. Il ne lui avait rien dit, mais son trouble, son silence même parlaient pour lui. Elle sut par sa femme de chambre qu'on avait appelée auprès d'elle dès les premiers symptômes du mal, que le temps que le jeune ornemaniste pouvait dérober à son travail, il le passait à rôder autour de l'appartement, où Pauline ne le laissait pénétrer qu'à de rares intervalles. Sans poser de questions directes, pour ne pas déflorer le secret dont elle était émue, mais habile à tout coordonner et à tout retenir, elle n'ignora bientôt plus rien de l'existence passée de Marcel. Il avait du talent, beaucoup de

talent dans son art, qui demande un goût très-sûr et très-fin. Il était de Grenoble, et s'était poussé tout seul, avec la vaillance d'un homme qui sait qu'il n'a rien à attendre de personne. Un avenir certain s'ouvrait devant lui, mais il en était à l'aurore. Sa vie avait une régularité singulière, bien qu'il ne repoussât aucun des plaisirs de son âge; mais le travail et l'étude en faisaient le fond. Chaque jour avait sa tâche, et il la remplissait.

LVII

La veille de son départ Armande se fit conduire dans une galerie où Marcel travaillait. Il était en vareuse de toile, un pinceau à la main, achevant une figure de chimère sur un pan de mur autour duquel s'enroulait un rinceau de feuillages et de fleurs. Il ne parut ni gêné ni contrarié d'être surpris dans ce costume, mais ravi.

— Vous venez voir l'ouvrier dans son atelier; merci, dit-il en descendant de son échelle.

— L'ouvrier! fit-elle, c'est abuser de la modestie qu'on vous connaît. Dans une autre bouche, voyant ce que je vois, cela pourrait passer pour de la fatuité.

— Prenez garde! j'en aurai bientôt si vous êtes contente.

— Voilà une chose dont je n'aurai pas le divertissement; je pars demain.

— Et moi, après-demain... J'ai fini.

Armande regarda autour d'elle. La galerie à laquelle elle avait donné un coup d'œil le jour de son arrivée semblait achevée.



— Mais, mon Dieu! vous avez donc travaillé nuit et jour? reprit-elle.

— A peu près... Votre maladie m'a gâté ce château... Je n'y veux pas rester longtemps.

Elle lui prit le bras, et de ce pas doux et lent des convalescents, qui a tant de charme dans sa mollesse, elle marcha du côté de la terrasse. Elle était émue, et cette émotion lui rendait la pudeur craintive et la timidité de son adolescence.

— Vous ne reviendrez pas à la Tournelle? ajouta-t-elle.

— Qu'y ferais-je! Tout est terminé, et vous n'y serez plus... Si vous y deviez rester je n'en sortirais jamais.

— Je connais ce langage... C'est une mode de s'en servir quand on cause avec moi... Mais j'ai trop entendu de pareilles choses pour y croire beaucoup.

— Je ne sais pas ce que d'autres ont pu vous dire, mais moi, je parle selon ce que je sens.

— Je voudrais que ce fût vrai.

— Que faut-il faire pour vous en convaincre?

— Rien... Vous avez une incrédule à votre bras... N'est-ce donc point assez que l'envie de croire?... C'est déjà trop peut-être.

Marcel souleva jusqu'à ses lèvres la main qui s'appuyait à son bras, et les y colla passionnément.

— Vous ne savez pas combien je vous aime! dit-il.

Armande fut remuée tout entière par ce mot. Saturée de tendresses vaniteuses, où l'on sentait quelque chose de la sécheresse froide du métal, son cœur s'y laissa prendre d'un seul coup. C'était la coupe fraîche et limpide où elle avait soif de se désaltérer. Il est des comédiennes qui gardent parmi leurs

chutes un âpre et singulier besoin d'amour, et qui le cherchent à travers tous les hasards, comme un mineur une parcelle d'or dans un amas de sable et de limon. Vingt fois abusées et vingt fois lassées, elles recommencent toujours, et dans cette aspiration toujours trompée on peut voir la marque divine d'une âme qui se manifeste encore par des convulsions. Armande n'avait pas grandi à l'ombre malsaine des coulisses; elle y était tombée. De là un besoin plus vif, plus profond, qui pouvait avoir son heure d'affaissement et de doute, mais qui survivait et palpitait. Mais dans certaines conditions où l'harmonie n'est pas complète entre les idées et le milieu où elles se produisent, un sentiment de tristesse se mêle toujours à l'expression du bonheur, comme on voit à l'aurore les brumes grises qui rampent à la surface des prés et des bois se mêler à la fraîche lumière du matin.

— Oui, vous m'aimez, je le sais, je le sens, dit Armande; mais demain, et après-demain?... Est-ce que je ne suis pas comédienne? Est-ce que?...

Elle n'eut pas le temps d'achever.

— Demain et après-demain et les jours qui suivront, je vous aimerai comme je vous aime aujourd'hui, s'écria Marcel.

Armande n'eut pas le courage d'insister.

— Eh bien! reprit-elle, puisque vous serez à Paris presque aussitôt que moi... il y a rue Neuve-des-Mathurins un pavillon dont la porte vous sera toujours ouverte.

LVIII

Dès son retour à Paris les réalités de la vie la saisirent dans toute leur brutale rigueur. Le comte de Campo-Rubbio l'attendait, un peu inquiet de sa maladie, un peu mécontent peut-être.

— Comment l'appelez-vous donc, cette maladie? Est-elle blonde ou brune? dit-il d'un air d'ironie.

— Brune, un peu pâle, avec quelque chose d'expressif et de passionné dans la physionomie, répliqua-t-elle en le regardant bien en face... Elle est jeune, très-jeune aussi...

— Vous plaisantez, j'imagine! s'écria l'Espagnol.

— Comme vous, je crois.

Le comte de Campo-Rubbio savait par des indiscrétions de coulisses quelle cause avait amené la rupture du prince Odolinski et d'Armande; sa maîtresse devait paraître pour sa rentrée dans un rôle à tiroir dont on disait des merveilles. Il ne convenait pas à sa vanité qu'un autre eut les prémices de ce triomphe. Il se contint.

— Voyez comme vous prenez les choses, dit-il en souriant... on plaisante, et vous vous fâchez!...

— Mais je croque les pralines ou je les jette au nez des gens selon qu'on me les présente bien ou mal.

— Où en serions-nous, s'il vous plaît, si l'on avait eu le caractère aussi mauvais que le vôtre?

— Eh bien! chacun de nous serait resté chez lui, et la mort, j'en suis sûre, nous eût épargnés l'un et l'autre.

Quatre jours se passèrent. Armande pensait à Marcel. Une après-midi on sonna.

— C'est lui ! se dit-elle.

Elle était avec le comte de Campo-Rubbio. La porte s'ouvrit; c'était Marcel, en effet. Armande rougit.

Elle présenta les deux hommes l'un à l'autre. Le comte s'inclina. Il croyait vaguement reconnaître le visage qu'il avait devant les yeux. Un jeune homme brun, pâle, avec la physionomie expressive. Où donc l'avait-il aperçu, et dans quelle circonstance?

— J'ai eu le plaisir de rencontrer M. Marcel Béru au château de la Tournelle, dit tout à coup Armande.

LIX

Ce fut pour Campo-Rubbio un trait de lumière. Ce n'était pas lui qui avait vu Marcel, c'était Armande ; elle lui en avait fait le portrait, et ce portrait était resté dans sa mémoire. Il se demanda si elle ne lui avait pas fait un aveu en riant. La suite de l'entretien devait le lui faire savoir. Avec ce don de seconde vue qui permet aux femmes de lire dans la pensée d'autrui, Armande devina ce qui se passait dans l'esprit du comte. Il observait Marcel. Le silence en se prolongeant devenait embarrassant. Pour éclaircir cette situation elle inclina du côté de l'astuce.

— Vous savez ce que j'attends de votre complaisance? dit-elle tout à coup en s'adressant au jeune peintre.

Marcel la regarda d'un air d'étonnement.

— Et ces croquis que je vous avais demandés, reprit-elle, les avez-vous oubliés? La décoration de cet appartement me déplaît... vous m'avez promis

de m'aider de vos conseils. Ces éternelles portes blanches me fatiguent : ne m'aviez-vous pas parlé de changer tout cela... les murs, le plafond, et de mettre la vie par la couleur où il n'y a que la sécheresse et la banalité?

L'ornemaniste fut pris à cet air d'assurance, et crut de bonne foi avoir promis des dessins.

— Vous m'excuserez, madame; à mon arrivée à Paris j'ai trouvé mille occupations qui m'ont fait négliger cette affaire.

— Je vous pardonne... Mais si dans huit jours tout n'est pas prêt, les croquis et le devis, je serai sans pitié.

Le comte respira, il n'avait devant lui qu'un artiste ; ce n'était plus rien.

— Voulez-vous voir l'appartement dans son ensemble? ajouta Armande, vous aurez une idée plus juste de ce qu'il faut.

— Volontiers, dit Marcel.

Campio-Rubbio prit son chapeau.

— Vous avez là une fantaisie charmante et sage, dit-il. Quand cet appartement aura fait peau neuve vous pendrez la crémaillère.

— Et c'est moi qui choisirai les convives, répondit Armande.

LX

Si l'arrivée imprévue de Marcel avait gêné le comte, la présence du comte, peut-être aussi son attitude, glaçaient Marcel. Il avait bien le sentiment qu'Armandine, jeune, jolie et comédienne, ne vivait pas dans les coulisses comme une nonne dans son

cloître; des bruits étaient venus jusqu'à lui ; mais entre ces vagues rumeurs et cette apparition subite d'un secrétaire d'ambassade dont il avait vu le coupé armorié à la porte du pavillon il y avait toute la différence qui sépare un fait d'une supposition. Celle-ci prenait un corps et s'incarnait dans un grand d'Espagne qui affectait des airs de politesse pour qu'on ne remarquât pas ses airs d'autorité. Jupiter descendait des nuées. Il se faisait voir face à face. Des riens, une certaine manière d'approuver de la tête, une façon familière de croiser les jambes ou de toucher aux objets et de respirer une fleur dans la jardinière, tout indiquait que, chez Armandine, le comte était chez lui. Marcel le prit en haine. Armande avait eu l'instinct de ce que pensait le comte ; elle devina ce que sentait le peintre. La retraite et le salut de Campo-Rubbio blessèrent Marcel sans qu'il eût pu dire pourquoi. Il aurait voulu trouver une occasion de lui chercher querelle. Il souffrait, il regrettait d'être venu.

Quand ils furent seuls, Armande et lui :

— Ne vous dérangez pas, lui dit-elle, nous avons le temps... Est-ce que tous les appartements ne se ressemblent pas !

Et presque au même instant, lui tendant les mains :

— Voulez-vous être bon? Ne revenez jamais à cette heure... c'est l'heure de tout le monde ; je n'y suis jamais seule. On va, on vient... Tous les désœuvrés de Paris m'apportent les nouvelles des clubs, des salons, des foyers, du boulevard... On ne cause pas, et moi je veux causer avec vous.

Il détestait Armande tout à l'heure, à présent il



l'adorait. Un sourire avait tout dissipé. Elle l'attira sur une causeuse :

— Vous me parlerez de vous, n'est-ce pas? poursuivit-elle, vous me direz tout?... Je veux tout savoir, ce que vous espérez et de quelle façon votre existence est arrangée.

— Elle a commencé il y a huit jours, au château de la Tournelle.

— Mais avant?

— Avant, j'ai travaillé.

— Et vous n'avez jamais aimé ?

— Autrefois j'ai pu supposer que j'aimais... à présent je vois bien que je me trompais.

— Vous mentez. Mais c'est égal, c'est bon ce que vous dites, et je veux croire que c'est vrai. Et à présent qu'est-ce qu'il y a dans votre vie?

— Il y a vous.

— Moi !... moi !... Est-ce moi ou la comédienne? Derrière Armandine pensez-vous qu'il y ait une femme ?

— Oh !

— Est-ce que je sais, moi ! Le feu de la rampe, cela brûle, allez. Tout tombe en cendres au dedans de nous. Ne m'appelez jamais Armandine, appelez-moi Armande... Armandine c'est le nom de l'affiche.

— Et Armande?

— C'est le mien.

On sonna.

— Vous voyez... on n'est pas tranquille un instant. Toujours l'un et toujours l'autre... Où prend-on la force de résister à une pareille fatigue?

Elle lui saisit la tête à deux mains subitement et l'embrassant sur le front :

— Eh ! oui, il y a une femme, et vous le verrez bien ! dit-elle.

LXI

Le visiteur que reçut Armande fut étonné de sa gaieté. Elle chantait, riait, ne tenait pas en place.

— Qu'y a-t-il donc? dit l'aimable jeune homme qui venait d'entrer. Jamais je ne vous ai vu ainsi.

— C'est qu'il y a peut-être quelque chose.

— Un rôle nouveau, je gage?

— Justement !

— Et vous sentez que vous le jouerez bien?

— Oh ! mieux que cela... au naturel !

Le rire pétillait sur ses lèvres. Son interlocuteur était enchanté. Il avait la primeur d'une nouvelle qu'il se proposait de colporter partout.

— Et quant à cette bonne fortune dramatique? reprit-il.

— Je ne sais trop... C'est une représentation que je donnerai à mon bénéfice.

LXII

Cependant le comte de Campo-Rubbio ne rencontrait plus Marcel. Il y pensait fort peu. Il avait eu une idée folle; comment supposer qu'une femme d'esprit, et Armandine en avait, lui donnerait pour rival un barbouilleur de plafonds, un arrangeur de portes, un rapin de la décoration ! Cependant c'était une comédienne, et l'on voit encore des phénomènes.

Un jour, en déjeunant, il demanda de ses nouvelles.

— Est-ce remue-ménage que vous vouliez faire partout? dit-il... des portes d'un côté, des plafonds de l'autre?

— J'y songe toujours.

— Et ce jeune homme qui devait en avoir la direction... M. Marcel Béru, je crois?

— Oui, M. Marcel Béru. Je le vois de temps en temps quand il n'y a personne.

La réponse inquiéta Campo-Rubbio. Un personnage qu'on fait entrer par les portes secrètes, ce pouvait n'être rien, et ce pouvait être tout. Il y a des maisons où les amants et les fournisseurs arrivent aux mêmes heures. Le comte réfléchit.

— Bah! se dit-il, s'il y avait eu quelque chose, un bon mensonge l'eût tirée d'affaire! Le peintre l'amuse... C'est un camarade... Le théâtre et l'atelier sont un peu cousins.

Campo-Rubbio se retira tranquille et satisfait.

Il ne savait pas alors qu'Armande prolongeait à plaisir une situation qui la ravissait. Elle avait auprès d'elle, dans son intimité, sous la main, un cœur qu'elle faisait palpiter à sa guise, qui se contractait ou se dilatait selon qu'elle était contenue ou expansive, qui se repaissait des moindres choses, pour qui un sourire était un trésor, une parole brève un désastre, et dont les soumissions et les tendresses l'arrachaient aux vulgarités plates ou dures de son existence.

Armande, aimée comme elle ne l'avait jamais été, même par Ernest de la Fauvière, entrait dans un monde d'enchantements. Un souffle de sincérité la

rafraîchissait. Elle pensait à devenir une grande artiste, chantait pour Marcel, travaillait pour Marcel et s'il lui disait : « C'est bien! » était heureuse. C'était dans sa vie comme un renouveau.

LXIII

A cette époque elle était véritablement en progrès. On en faisait compliment à Campo-Rubbio, qui s'en défendait modestement, en assurant néanmoins qu'une comédienne ne pouvait que se trouver bien de suivre les conseils d'un homme du monde.

Un soir, et après une conversation où l'on n'avait pas tari d'éloges sur le jeu incisif et nerveux de son étoile, le comte eut fantaisie de lui en porter l'écho. Il dit à son cocher de toucher au pavillon de la rue Neuve-des-Mathurins. Comme il y arrivait, sur le coup de minuit, la porte cochère s'ouvrit, et il vit passer dans le rayonnement d'un bec de gaz la forme alerte et dégagée de Marcel Béru. Campo-Rubbio sauta du coupé, et tous deux se reconnurent. Ils échangèrent un salut rapide et raide, et la lourde porte se referma sur le secrétaire d'ambassade.

Il trouva Armande à son piano, fredonnant, en robe de chambre. Elle retourna la tête à demi.

— Je ne vous attendais pas, dit-elle, en laissant courir ses doigts sur le clavier.

— Je m'en doute assez.

— Pourquoi?

— Vous le savez mieux que moi.

— Dites toujours.

— Eh bien! je viens de rencontrer M. Marcel Béru à votre porte.

— En effet, il sort d'ici.

— C'est un peu tard, ce me semble.

— Je ne regarde jamais la pendule quand je suis avec mes amis.

— Peut-être feriez-vous mieux d'y jeter un coup d'œil.

— Vous me le conseillez? Eh bien! ce coup d'œil m'oblige à vous dire que l'heure est un peu avancée pour commencer une discussion.

— Oh! je ne discute pas, je constate.

Armande enleva vivement la ritournelle d'une valse brillante, et faisant pirouetter le tabouret sur lequel elle était assise :

— Est-ce que par hasard cela vous déplaît que je reçoive M. Béru? reprit-elle.

— C'est le moment qui me déplaît. D'ailleurs, nous en reparlerons.

— *As you like*, comme dit Shakspeare.

Elle étouffa un léger bâillement, il lui baisa la main et ils se séparèrent.

La pendule sonna.

— Sonne, petite, sonne, murmura Armande, tu ne tarderas pas, je crois, à sonner l'heure de la crise.

Elle s'endormit en regrettant presque que cette crise n'eût pas éclaté sur-le-champ.

LXIV

Si la rencontre de Marcel devant la porte d'Armande avait réveillé la jalousie du comte, la présence de celui-ci, à une heure pareille, avait profondément troublé Marcel. Il avait presque réussi

à l'oublier. Le fantôme revenait. Sa manière d'entrer, l'assurance de son maintien, un je ne sais quoi d'indéfinissable qui s'exhalait de toute sa personne semblait dire : «Me voilà, » je suis le maître, passez!

Marcel se mit à rôder autour de l'hôtel; il avait comme un nid de serpent dans le cœur. Il lui prenait des envies de frapper, d'entrer, de pousser droit chez Armande, d'y provoquer Campo-Rubbio. Mais savait-il seulement si on le recevrait? Il y a de ces actions désespérées qui se brisent contre des obstacles matériels; on avait autrefois pour les renverser l'épée du mousquetaire ou la masse d'arme du chevalier; aujourd'hui on n'a rien, et on a les mœurs contre soi; l'héroïsme touche au ridicule. Et puis si le comte pénétrait à minuit chez Armande, c'est qu'elle y consentait. Elle, son Armande qui l'aimait, avec un autre! Ah! c'était bien Armandine, une comédienne! Eh bien! il la punirait par le dédain, et c'était cette nuit la dernière fois qu'elle l'aurait vu!

Il s'éloigna à grands pas. Tout à coup la porte s'ouvre de nouveau; il retourne la tête; un homme paraît sur le trottoir et traverse la rue. Marcel le reconnaît : c'est le comte. Bientôt il disparaît. Ansi Armande l'a renvoyé; elle est seule.

— Ah! que je l'aime! s'écrie-t-il.

LXV

Cette nuit sans sommeil lui sembla délicieuse; il avait le nom d'Armande sur les lèvres et le paradis dans le cœur. Pourrait-il l'aimer jamais assez! Elle était maîtresse de sa vie. Quoi qu'elle voulût, il le

voudrait. Le matin le surprit dans cette fièvre. Certainement il n'attendrait pas jusqu'au soir pour la voir. Ne pas courir à ses pieds ce serait lui prouver qu'on ne méritait pas son amour. Il suffisait de lui laisser le temps de s'éveiller: mais que les aiguilles de la pendule marchaient lentement!

Une personne avec laquelle Marcel avait affaire entra chez lui en ce moment. Il se rappela soudain qu'il lui avait donné rendez-vous. Il fallut tirer des croquis d'un carton, arrêter l'avant-projet d'une salle à manger et d'un fumoir, puis se rendre à l'hôtel qu'on achevait de bâtir, à l'autre bout de Paris, dans un quartier neuf, et le visiter du haut en bas. Cela prit trois ou quatre heures. Marcel ne comprenait plus. Quand il parvint à s'échapper, il n'avait plus qu'une crainte, c'était de ne pas trouver Armande seule. C'était à peine s'il pouvait respirer quand il entra chez elle. Armande était en peignoir blanc; la mousseline, que ne retenait aucune ceinture, flottait comme une vapeur diaphane autour de ses hanches; les cheveux, tordus sur la nuque, laissaient tomber quelques tresses rebelles sur les épaules, dont on voyait les tons de neige rose sous le tissu léger de l'étoffe. Elle était debout devant une jardinière; un large rayon de soleil l'enveloppait et faisait luire le fin contour de ses joues délicates et la blancheur de son cou. On aurait dit une statue d'albâtre dans la lumière.

— Armande! cria-t-il.

Elle se retourna.

— Vous, Marcel. à cette heure, ici! quel miracle! dit-elle.

— Est-ce trop tôt?

— Jamais?

Il s'empara de ses mains, tomba à ses pieds, entoura ses genoux de ses bras.

— Hier, j'ai cru que je devenais fou! s'écria-t-il.

— Vous? Et pourquoi?

— C'est vrai... vous ne savez pas... à votre porte je l'ai rencontré.

— Le comte?

— Ah! ne le nommez pas!

— Mais si vous aviez attendu vous auriez vu...

— Et c'est pour cela que je suis à tes pieds et que je t'aime?

On entendit le roulement d'une voiture dans la cour, et presque aussitôt le bruit de la porte qu'on ouvrait. Marcel se dressa.

— Si c'était lui! dit-il.

La femme de chambre d'Armande entra :

— Madame, M. le comte de Campo-Rubbio est là...

Marcel, livide, les yeux remplis de larmes, regarda Armande :

— Je n'y suis pour personne. Allez! cria-t-elle.

Et comme Marcel, fou d'amour, lui tendait les bras :

— Attends! reprit-elle, la tête penchée comme une personne qui écoute.

— Vous direz à Mlle Armandine que je regrette de ne pouvoir lui faire mes adieux, dit la voix bien connue du comte de Campo-Rubbio; je pars ce soir pour Madrid.

— Armande, mon Armande adorée! s'écria Marcel.

Le peignoir de mousseline qu'elle portait, en-

tr'ouvert et lâche, glissa le long de ses flancs. Marcel prit Armande dans ses bras : sa taille souple plia comme un jonc.

— Aime-moi toujours! dit-elle d'une voix mourante qui expira dans un baiser.

LXVI

De plein vol, Armande entra dans le pays des chimères. Elle était aimée, elle aimait, elle crut à ce rêve de l'amour sincère. Elle chercha l'impossible, et le chercha dans les conditions où il pouvait le moins se rencontrer : mais elle fut de bonne foi et Marcel aussi. Lui était dans l'âge des illusions ; elle n'avait pas tout laissé dans la fange. Tout ce qu'il y avait de tendre et de meilleur en elle se réveilla et fleurit. Sans hésitation, avec ivresse, elle fit deux parts de sa vie : l'une au théâtre, l'autre, la plus considérable, à Marcel. Le théâtre était le côté pratique, le coin ténébreux, un lambeau de son passé ; mais c'était encore trop pour les premières heures. On montait alors une pièce dont elle pouvait ne pas être. La saison tiède touchait à sa fin ; elle demanda un congé, l'obtint et tout d'un trait, folle de joie, tomba chez Marcel.

— Bonne nouvelle! dit-elle ; devine...

— Ta journée est à moi ?

— Mieux que cela ! je suis libre !

— Toi !

— Et nous allons chercher un petit coin où personne ne nous dérangera... Avant ce soir nous l'aurons découvert.

— Quoi ! tu veux ?...

— Ah ! que tu perds de temps... viens-tu?

Ils découvrirent, en effet, du coté de Viroflay, sur la lisière des bois, presque dans une solitude, une maisonnette qu'un tapissier de Versailles eut bientôt fait de meubler, et vingt-quatre heures après ils s'y installaient. Personne à Paris n'eut l'adresse d'Armande, si ce n'est le concierge du pavillon, qui, sauf le cas peu probable où une lettre arriverait du théâtre, avait ordre de garder sa correspondance. Dans ce moment d'ivresse, qui eut l'éclat d'un matin, un souvenir unique traversa son esprit : le souvenir d'Etiennette.

LXVII

« Ne me blâme pas, ne gronde pas, ne dis rien, lui écrivit-elle ; je suis folle, je vis dans les nuages ; mon cœur bat, mon âme est dans l'extase, l'amour l'emplit... J'aurai mon réveil peut-être, mais je ne veux rien savoir, si ce n'est que j'aime et que je suis aimée... Que m'importe le reste !... J'aurai eu mon heure.

« Comment cela s'est-il fait ! Je l'ignore... *Il* est près de moi. tout à moi... je pleure de bonheur... J'ai devant nous une saison, toute une saison... Il me semble que c'est l'éternité. Nous vivons dans un nid qui tiendrait dans une des chambres de mon pavillon de Paris ; il est assez grand pour nous deux. Va ! c'est bon d'aimer à plein cœur et d'aimer sans arrière-pensée, parce qu'on aime tout simplement et avec le seul désir de rendre à un autre le bonheur

qu'on en reçoit. Je me délasse, je me détends. J'avais un poids sur le cœur et toujours la fièvre... Des bruits de pas me serraient la gorge... à présent tout rit en moi et autour de moi. Mon premier regard le retrouve, son dernier baiser me ferme les yeux. Et comme les journées passent vite?.... c'est un éclair. Des promenades dans les forêts qui commencent à jaunir, des causeries qui nous retiennent sur l'herbe pendant des heures les remplissent: nous respirons les senteurs des mousses, le vent nous caresse, tout nous semble beau. C'est à présent que j'admire les soleils couchants. Et ceux qui ont le spectacle des champs vont au théâtre? Des pans de toile auprès de telles magnificences? Quelquefois nous ne disons rien, nous nous sentons vivre, et le soir nous surprend à la même place, et quand les étoiles s'allument nous rentrons lentement, mon bras sous le sien, ma tête sur son épaule, regardant au bord du sentier notre ombre qui nous suit.

« Par exemple, ne va pas croire qu'il ne fasse rien! Oh! non, ne rien faire, c'est bon pour moi... Mais, lui, je veux qu'il travaille. Marcel a du talent, il ne me plairait pas qu'il le perdît... J'en suis fière, c'est quelque chose à moi... J'en suis responsable. Aussi chaque jour il dessine sous mes yeux... j'ai fait provision de papier, de crayons, de couleurs, de pinceaux, avec des règles, des compas, des équerres, mille choses; et s'il veut un baiser il faut qu'il le gagne. C'est bientôt fait de le gagner... Il est vrai qu'il triche un peu.

« J'ai tous les bonheurs ensemble... Ma fille est auprès de moi. Ce grand air, cet air salubre lui fait du bien; elle pousse comme une plante. Elle s'étiolait

à Paris, ici elle court en liberté, elle a les joues rebondies et colorées comme ces fruits savoureux qui mûrissent au soleil. Elle chante, elle rit, un rien l'étonne. Pour les enfants, la campagne est pleine de miracles, les oiseaux, les fleurs, les papillons, les insectes leur paraissent des phénomènes. Je l'embrasse mieux ici que là-bas. Je me sens dilatée. Marcel l'aime tendrement; il faut voir comme elle se laisse mettre sur ses genoux et comme elle jette ses petits bras autour de son cou. Il sait tout, et comment j'ai pleuré et comment cet enfant est venu au monde. Il ne comprend rien à ces lâchetés qu'ont certains hommes, il s'en indigne, il me plaint, et ses caresses voudraient cicatriser ma blessure...

« Il est presque doux d'avoir tant souffert quand on est ainsi consolée.

« J'éprouve un charme singulier à ne plus entendre parler de mon théâtre. Plus de répétitions, plus de rouge, plus de blanc, plus de rideau qui se lève et fait voir sous un globe de feu un fouillis de têtes dont tous les yeux vous regardent; plus de ces moments d'angoisse où tout à coup on sent que la poitrine se resserre, que la gorge aride n'a plus de salive, et qu'une réplique va vous lancer contre le public. Tout cela a donc été, et j'ai vécu là dedans! Tu m'y as découverte et tu as senti cette odeur âcre dans laquelle j'ai respiré. Que les parfums vivifiants des bois mouillés me pénètrent de leur fraîcheur à présent!... Je fais quelquefois le rêve de rompre avec cet enfer auquel je suis liée... il n'y aurait plus que lui dans ma vie, rien que lui. Mais gardera-t-il toujours cet amour dans toute sa flamme et sa vérité? Et moi-même, un matin?... Mais à quoi vais-je penser!

Il est là... Je l'entends qui chante sous ma fenêtre... sa voix m'appelle et me presse. Laissons courir les choses sans y rien changer... Comme un bateau sans rames qui descend une rivière, je me laisse emporter par le flot complaisant qui me pousse. Si un écueil surgit où je me brise, je n'en veux rien savoir... j'aurai dormi dans un enchantement. »

LXVIII

Quand cette lettre parvint à Étiennette les affaires du ménage de la rue du Mail semblaient traverser une phase meilleure. Théophile Rodier, aidé de quelques ressources que sa mère avait mises à sa disposition, venait de conjurer la crise où il avait failli sombrer. Un projet pour lequel il lui fallait le concours de capitaux abondants roulait dans son esprit, où il en débattait les conditions. Bien conçu et vigoureusement entrepris, il pouvait le mener à la fortune. Ce qui manquait, c'était l'argent. Un hasard l'avait mis justement en relation avec un capitaliste qui ne demandait qu'à venir en aide aux idées d'autrui, moyennant un profit certain. Diplomate à son heure quand une pensée de convoitise l'émoustillait, Théophile l'entoura de soins, le surmena de cajoleries, et fit si bien que M. Dufay devint l'un des habitués de la maison.

LXIX

La première fois que Lucien rencontra M. Dufay chez ses amis de la rue du Mail, il manifesta un

certain étonnement, dont Étiennette s'aperçut. Elle le questionna.

— Connaissez-vous ce capitaliste depuis longtemps? dit-il.

— Non; M. Rodier me l'a présenté il y a peu de jours.

— Et maintenant vous le voyez souvent?

— Assez souvent.

— Tant pis!

— Pourquoi?

— Parce que j'ai pu l'étudier dans des circonstances qui m'ont permis de le juger tel qu'il est... Il a des défauts qui tiennent à son argent peut-être plus qu'à son caractère; mais il en a que vous ne tarderez pas à découvrir.

— Théophile prétend qu'il peut lui être très-utile dans ses affaires, et son humeur est bien meilleure depuis qu'il voit M. Dufay.

— Et vous n'êtes pas fâchée de respirer un peu, avouez-le franchement?

— C'est vrai, reprit-elle en souriant; quand il y a trop de brouillards sur un paysage on aime assez qu'un rayon de soleil s'y promène, ne fut-ce que pendant une heure.

Lutien la regarda, et avec une certaine hésitation :

— Eh bien! reprit-il, si c'est à M. Dufay que vous faites les honneurs de cette comparaison, j'ai idée que le rayon de soleil ne brillera pas longtemps chez vous.

Intriguée, Étiennette interrogea de nouveau son ami. Mais lui, sans s'expliquer :

— Je puis me tromper, vous verrez bien, reprit-il.

Et il fit prendre un autre tour à la conversation.

M. Dufay, malgré son portefeuille et l'usage qu'il en faisait, avait des prétentions aux belles manières. A l'occasion, il tranchait du gentilhomme. Les fermiers généraux d'autrefois ont des petits-fils qui égayent par la galanterie leurs opérations de Bourse. La grâce et la beauté d'Étiennette surprirent M. Dufay. Il ne s'attendait pas à trouver cette perle dans un si modeste appartement.

— Peste! fit-il la première fois qu'il dîna rue du Mail, je connais des écrins capitonnés qui seraient fort en peine de faire voir un pareil bijou!

Pour la circonstance, et à l'instigation de Théophile, Étiennette avait mis une robe de soie garnie de jais, qu'elle avait taillée elle-même, et dont un faiseur à la mode eût envié la forme. A l'aise dans ce vêtement qui dessinait son corsage harmonieux, on pouvait croire qu'elle était née dans le velours et le satin. Déjà sa grâce avait frappé M. Dufay; son esprit vif et fin l'éblouit. Il écouta avec une complaisance plus marquée les ouvertures du marchand de tulles. Il s'agissait d'une association pour l'exploitation des produits manufacturés de l'Alsace, qu'on réunirait dans un vaste local.

— J'y penserai, répondit M. Dufay, qui regardait Etiennette; oui, l'idée a du bon.

— Je l'ai profondément étudiée, répliqua M. Rodier; je me rendrai moi-même dans les pays de production pour traiter avec les fabricants, de qui j'obtiendrai de fortes remises... Répartis sur une grande masse de marchandises, les frais généraux diminuent. . Il n'y a plus qu'une comptabilité, une administation, un loyer, un éclairage...

— Vous devrez donc voyager? interrompit M. Dufay.

— Il le faudra bien! souvent et beaucoup!

— Vous avez raison! Personne ne réussira mieux que vous... Mais puisque nous devons être de moitié dans le résultat, vous me permettrez bien de vous ouvrir un premier crédit pour ne pas laisser tous les frais à votre charge...

C'était plus que Théophile n'osait espérer. Il avait surtout souligné en esprit ce mot *premier* qui promettait tant de choses. M. Dufay resta un assez long temps après dîner; en prenant congé d'Étiennette, il donna une chaude poignée de main à M. Rodier.

— Partez donc, mon cher associé, lui dit-il, Mme Rodier voudra bien m'autoriser à venir lui demander de vos nouvelles et me mettre au courant des progrès de notre affaire.

LXX

Etiennette s'inclina. Elle était mal à l'aise. Avec ce flair délicat qui ne trompe aucune femme, et mise en garde par Lucien, elle comprenait déjà que cette vive sympathie dont Théophile se montrait charmé s'adressait moins à l'affaire qu'à elle-même. Elle n'avait rien fait pour la mériter, et certainement elle en supporterait le poids. Son mari se frottait les mains.

— L'as-tu entendu? disait-il; il m'appelle son associé; il dit *notre* affaire. Je le connais. Si elle ne le séduisait pas, s'y intéresserait-il comme il le fait? Me voilà, pour le coup, sur le grand chemin de la fortune...

— Prends garde aux ornières? dit Étiennette.

— Où sont-elles donc, s'il te plaît?

— Il en est des affaires comme de certaines prairies qu'on voit de loin. Elles sont pareilles à du velours; ce n'est que fleurs et gazon. On y pose le pied; et voilà partout des marécages, des fondrières, des fossés, des flaques d'eau et mille trous où l'on court risque de cubuter.

— Es-tu singulière! Tu vois tout en noir... Est-ce donc parce que ce projet vient de moi que tu en as mauvaise opinion?... Toutes les femmes sont les mêmes... Ah! nul n'est prophète dans son ménage!

Étiennette allait et venait dans l'appartement, éteignant les bougies.

— Comptes-tu rester longtemps hors du logis? reprit-elle.

— Mais aussi longtemps qu'il le faudra pour mener à bien cette affaire. N'as-tu pas entendu que M. Dufay veut prendre les frais à sa charge?

— Une partie des frais.

— Tous les frais... J'apporte l'idée, il donne l'argent; c'est toujours ainsi que cela se fait.

— Soit; reviens cependant le plus tôt que tu pourras.

— Pourquoi donc, s'il te plaît?

Étiennette hésita :

— Parce que tu as une femme et un enfant, et que ta place est où ils sont.

— Eh bien quoi? la femme gardera l'enfant! Tu parles comme si je ne savais pas ce que j'ai à faire.

Théophile ouvrit un secrétaire, y prit des papiers qu'il serra dans un portefeuille, et haussant les épaules :

— Au lieu de perdre ton temps en belles paroles inutiles, tu ferais mieux de préparer ma valise... N'oublie pas mon habit noir... je ne verrai là-bas que les gros bonnets... il faut aussi des cravates blanches... Je partirai par le train express... Tu recevras de mes nouvelles fréquemment... J'entends que tu les communiques à mon associé... Quand tu liras sur une belle plaque de cuivre à la porte de mon cabinet : *Rodier*, *Dufay et Cie*, tu me rendras justice.

— Actif et probe, murmura Étiennette, qui le regarda tristement, mais vaniteux et têtu ...C'est le pire !

LXXI

Ce qu'Étiennette avait prévu arriva. Le train qui emportait M. Rodier n'était pas à Nancy que déjà M. Dufay sonnait à la porte de l'appartement où la veille il avait reçu l'hospitalité. Il venait de se mettre à la disposition de ces dames. Ses voitures et ses chevaux — il n'osait point ajouter sa personne — étaient à leurs ordres; il les suppliait de ne point se gêner avec lui.

La bonne Mme Alphonse Rodier remercia de son mieux. On ne l'avait point gâtée, et de tels empressements la rendaient confuse. Etiennette resta gaie et répondit d'une manière évasive. M. Dufay avait bonne opinion de lui; il ne se tint pas pour battu et revint à la charge. Bientôt ses visites se multiplièrent. Un jour il se présenta avec un coupon de loge; Théophile avait été prévenu, M. Dufay avait son autorisation en poche. Il était impossible de refuser;

il fallut donc le suivre ; mais Etiennette, en passant la soirée au théâtre, était accompagnée de sa belle-mère.

Le jour suivant Lucien monta chez Etiennette, qu'il trouva l'aiguille à la main, ourlant des draps. Elle lui parla de la soirée qu'elle avait passée à l'Opéra-Comique.

— J'aime la musique, dit-elle, et jamais je ne me suis tant ennuyée.

— Est-ce parce que M. Dufay était avec vous ? répliqua-t-il en attachant sur elle un regard curieux.

— Ah ! vous aviez raison !... La pratique de la vie est bien difficile.

— Il me semble qu'avec vous elle devrait toujours être aisée et douce.

— C'est que vous, vous m'avez toujours aimée comme une sœur... et j'ai souvent pensé qu'auprès de vous bien des choses eussent été bonnes.

Lucien se pencha sur les mains d'Etiennette et baisa légèrement les marques laissées par l'aiguille sur ses doigts fins et blancs.

— A présent, reprit-elle, je ne sais plus que faire.

— Est-ce que ce plat millionnaire aurait osé...?

— Oh ! ce ne sont pas ses fadeurs et son marivaudage qui m'embarrassent, mais je pense à M. Rodier... L'autre jour je faisais allusion à des brouillards. S'il doit renoncer à son projet d'association, ce ne sont plus des brouillards qu'il y aura dans ma vie, mais bien des ténèbres et des tempêtes.

Elle soupira ; puis, essayant de sourire tandis qu'elle passait le bout de ses doigts effilés sur ses paupières humides :

— On dit que les femmes sont adroites... j'es-

sayerai de l'adresse, reprit-elle ; je ne sais pas alors comment les choses tourneront, mais ce que je sais bien, c'est qu'au prix où l'on cote la richesse, j'ai idée que je ne ferai jamais connaissance avec elle!

LXXII

Dès ce moment Etiennette mit un grand art à éluder les explications, ce qui fit croire à M. Dufay qu'elle avait de l'expérience en ces sortes d'escarmouches, et cette pensée ne le découragea point. Bientôt elle eut la certitude que si les retraites savantes qu'elle exécutait retardaient le péril, elles ne le conjuraient pas. Un jour devait fatalement arriver où elle serait acculée.

Elle avait pu le juger assez pour être convaincue que son adversaire n'était pas homme à se payer de mots, ni qui pût être ému par un sentiment de générosité. Il avait sur toutes choses une morale élastique dont il ne faisait pas mystère. Pour lui, le mal ne commençait qu'au scandale. Silencieux, il n'existait presque pas ; secret, il n'existait pas du tout. Si on le pressait un peu, M. Dufay avouait ingénument qu'à son sens, il en est des qualités physiques comme des ressources intellectuelles; ce ne sont rien moins que des capitaux. Il était d'une bonne mère de famille de s'en servir pour le bien-être de ses enfants. C'était une question de libre échange. Cette morale, ou, pour parler plus exactement, cette absence de morale, il la professait naïvement. Au besoin, il citait des exemples qu'il tirait de l'histoire de son pays. On savait des duchesses et des marquises qui

avaient ainsi poussé les gentilshommes les mieux titrés du royaume aux plus hautes dignités. Pourquoi les bourgeoises d'aujourd'hui ne chausseraient-elles pas les mêmes pantoufles? Certes, elles ne feraient pas de leurs maris des ministres ou des ambassadeurs, mais des agents de change, des fabricants, des administrateurs, des banquiers. Autre temps, autres métiers.

A ce point de vue, et considérée dans ses résultats, la galanterie devenait une vertu.

Quand M. Dufay indiquait en passant le fond de sa théorie, Etiennette s'efforçait de rire et de prendre les choses en plaisantant, ce qui donnait à penser au banquier qu'elle le comprenait à demi-mot. Les souvenirs qu'elle avait rapportés de la *Fiancée* étaient trop profondément gravés dans sa mémoire pour qu'elle fît éclater hautement son indignation. De pareilles théories ne pouvaient plus que la révolter sans l'étonner; seulement les beaux discours de M. Dufay lui faisaient voir avec une clarté plus vive l'écueil contre lequel les espérances de Théophile devaient se briser. Si Etiennette n'avait plus les grandes colères de la vertu, elle en avait toujours la solidité.

LXXIII

Un jour la pente de la conversation amena le nom d'une jeune femme dont le mari venait de perdre un emploi qui les faisait vivre tous les deux. Le ménage en était aux expédients, la misère entr'ouvrait la porte.

— Vous parlez de Mme Cartier? dit Etiennette,

mais je l'ai connue autrefois, quand j'étais jeune fille; c'était une femme charmante.

— Charmante et sotte.

— Henriette? quand elle venait chez nous, rue de l'Arbre-Sec, nous poussions des cris de joie; c'était la plus spirituelle de nos amies.

— Il faut croire que son esprit s'est évaporé.

— Elle adorait son mari.

— Mme Cartier! Elle pouvait en faire un secrétaire général... elle l'a laissé sans place et sans le sou.

— Comment cela?

— En feignant de ne pas comprendre ce que lui disait le directeur de la compagnie où M. Cartier émargeait chaque mois d'honnêtes appointements.

— Seraient-ils restés ce que vous dites, ces appointements, si Mme Cartier avait seulement risqué le bout de l'oreille?

— Non pas honnêtes seulement, répliqua gaiement le banquier; ils seraient devenus respectables.

— Vous riez, n'est-ce pas?

— Je ris, mais je parle sérieusement... Voyons, raisonnons un peu, je vous prie. Voilà une femme qui adore son mari; en conséquence, il est remercié de son emploi, et par pur amour elle le fait grimper tout doucement d'un joli entresol à un cinquième étage fort laid. Ils avaient deux domestiques; ils n'auront même plus une bonne... Tous ces grands sentiments sont fort beaux dans les pays sauvages où l'on couche à la belle étoile et où il n'y a point de marchandes de modes; mias en plein Paris, avec les maisons qu'on nous fait, les magasins qu'on nous ouvre et les étoffes qu'on nous offre... c'est le grand

levier des banqueroutes. Si Mme Cartier avait pris les choses du côté pratique et gai, au lieu d'une mansarde où l'on pleure, elle habiterait un bel appartement où la joie et le rire auraient leurs franches coudées... Sa vertu n'est que de l'égoïsme.

— De l'égoïsme ! répéta Etiennette.

— Eh ! oui ! Résumons-nous. D'une part un mari fort attristé, sans sou ni maille, deux enfants qui usent leur défroque entre quatre murs, un présent nul, point d'avenir, le mont-de-piété à l'horizon, les amis en fuite, et bientôt la meute des créanciers. D'autre part, un brave homme plantureusement assis dans une bonne place, des marmots bien gras se roulant sur de bons tapis, l'existence assurée et confortable, et au bout du chemin un état pour le fils, une dot pour la fille. Madame a choisi le premier lot.

— Elle a fait son devoir, dit Etiennette.

— Si l'on consultait M. Cartier, peut-être ne serait-il pas de votre avis, répondit froidement M. Dufay.

LXXIV

En ce moment on remit une lettre à Etiennette.

— Ah! de mon mari ! dit-elle avec empressement.

Elle l'ouvrit, heureuse de faire prendre un autre tour à l'entretien.

— Il m'annonce son retour, dit-elle.

— Oui; je le savais.

— Il sera ici demain.

— Et déjà même nous avons pris rendez-vous.

— Ah!

— M. Rodier veut conclure... Moi, je suis moins pressé.

M. Dufay rapprocha son fauteuil de celui d'Etiennette.

— Soyons francs, reprit-il; ce n'est pas un aigle, M. Rodier. Une grande ambition, une petite intelligence...

— Monsieur!...

— Mais des qualités de second ordre, qu'on peut utiliser. Tout cela dépend de vous.

Le cœur d'Etiennette se mit à battre.

— M. Rodier ne m'a pas très-clairement expliqué la nature du concours qu'il attend de moi, reprit M. Dufay. Je veux bien être son associé, mais tout dépend des conditions... Vous avez l'esprit vif, la parole nette... En cinq minutes nous nous entendrons. M. Rodier doit être dans mon cabinet vers quatre heures, demain. Voulez-vous que nous causions à midi?

— Ici?

— Non, chez moi.

Le fossé était ouvert, il fallait le franchir ou y rouler. Etiennette se leva, et d'une voix ferme :

— Alors, monsieur, je crois que si quelque promenade vous réclame il ne faudra pas vous gêner pour M. Rodier.

— J'ai mal entendu sans doute.

— Non, je n'aurai jamais plus d'esprit que Mme Cartier.

— Ainsi ce rendez-vous que nous avons pris pour terminer et signer les actes?

— Il sera le premier à n'y pas aller.

— Quoi! vous lui diriez...

— La vérité, monsieur.

— Bourgeoise!... murmura M. Dufay, qui sortit.

Il rencontra dans l'antichambre Mme Rodier la mère, qui examinait des pièces de linge. Au lieu de s'arrêter poliment et de causer avec elle, ainsi qu'il le faisait ordinairement, il souleva brusquement le bord de son chapeau et passa.

Mme Rodier entra chez Etiennette, qu'elle trouva jouant avec son fils.

Je viens de voir M. Dufay, dit-elle.

— Il sort d'ici.

— Est-ce qu'il n'avait pas été question hier d'une soirée que nous passerons aux Italiens?

Etiennette se pencha sur la tête du petit Jacques sans répondre.

— Me suis-je trompée? reprit Mme Rodier.

— Non, ma mère, vous ne vous êtes pas trompée; seulement M. Dufay ne reviendra plus chez nous.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il m'a priée d'aller le voir demain, à midi, et que je n'irai pas.

Mme Rodier s'approcha silencieusement d'Etiennette, et l'embrassant :

— Le pain que pétrit la vertu est dur, ma fille, mais on le digère, dit-elle.

LXXV

Théophile arriva. Il était tout feu et tout flamme et ne parlait que des sommes folles qu'il allait gagner. Sans cesse il avait le nom de M. Dufay sur les

lèvres. C'était son Dieu. Etiennette répondait par monosyllabes. Lui continuait toujours.

— Tout est prêt, dit-il, j'ai les projets d'association dans ma poche. Nous commencerons avec un capital de cinq cent mille francs... Ce bon M. Dufay fera les fonds... Dans ma correspondance il se montre enchanté de la manière dont j'ai conduit ma barque... Ce que j'ai à lui dire l'étonnera bien plus encore. Je ne croyais pas avoir un tel amas d'idées...

Etiennette regardait la pendule avec une anxiété de plus en plus croissante. L'aiguille approchait de quatre heures. Théophile prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Tu vas à ce rendez-vous? dit-elle.

— Oui.

— Est-ce bien nécessaire?

— Es-tu drôle! M. Dufay m'attend.

— Eh bien! il attendra.

— C'est de la folie... quand il s'agit de notre fortune?

— Qui sait!

Théophile frappa du pied avec impatience.

— On perd son temps à raisonner avec les femmes. Bonsoir!

— A ta place, moi, je n'irais pas, poursuivit Etiennette, qui le retint.

— Encore! voyons... explique-toi... s'il y a quelque chose, parle.

— Écoute, reprit-elle, tu sais si j'aime notre enfant... je donnerais mon sang pour lui assurer le repos dans l'avenir... Je sais trop combien dure est la pauvreté... Je n'ai jamais menti... Toutes mes tendresses sont ici... Je suis une honnête femme...

Si donc je te dis : « Ne va pas chez M. Dufay, » c'est que tu ne dois pas y aller.

Théophile posa brusquement les deux mains sur les épaules de sa femme.

— Est-ce que par hasard ?... dit-il.

— Eh bien ! oui !

Il lança violemment son chapeau à l'autre bout de la chambre.

— Ah ! je tenais la fortune, et elle m'échappe ! s'écria-t-il ; et cela parce qu'il y a une femme entre nous !

Il fit quelques pas de la porte à la fenêtre, hors de lui ; puis tout à coup :

— M. Dufay, un banquier, reprit-il, un homme qui vit dans les chiffres ! Mais tu as donc été bien coquette avec lui !

— Moi ! s'écria Etiennette.

— Et oui, toi !

Alors voyant qu'Etiennette pâlissait et ne répondait pas, il ramassa son chapeau et fit voler la porte en se retirant.

Cette pensée qu'il aurait peut-être désiré ne rien savoir traversa l'esprit d'Etiennette.

LXXVI

Théophile, cependant, ne se rendit pas chez M. Dufay. Quand il rentra il trouva dans le petit salon sa femme et sa mère assises l'une près de l'autre, qui travaillaient à la clarté d'une lampe. Leurs doigts faisaient voler l'aiguille au-dessus de la toile dont les grands plis descendaient jusqu'à terre. Dans

un fauteuil, les jambes allongées, avec cette grâce abandonnée de l'enfance que le sommeil surprend dans toutes les attitudes, le petit Jacques dormait. Les deux femmes tournèrent vers Théophile leurs yeux rougis.

— Nous t'attendions, dit Etiennette doucement.

Théophile sentit quelque chose comme un remords ; il s'avança et, l'embrassant sur le front, ce qu'il n'avait jamais fait :

— Pardonne-moi, dit-il...

Mais pour cette ambition inquiète et cette intelligence étroite le coup avait été trop violent. A la perte de ses espérances se mêlèrent bientôt des pertes d'argent qui le rejetèrent dans l'incertitude et l'embarras. Le voyage en Alsace et dans divers centres de production avait été coûteux. Sûr du résultat, et comptant sur le concours de M. Dufay, Théophile s'était pour la première fois départi des règles de la plus sévère économie ; il avait même pris des engagements trop lourds pour ses seules ressources. Aucune signature ne liait M. Dufay, qui se tenait à l'écart et faisait le mort. Un procès n'eût amené aucun résultat, si même il n'avait pas abouti à quelque scandale. Théophile dut consentir à payer des indemnités pour se dégager, et il se retrouva plus bas qu'il n'avait été au moment où il avait conçu son projet d'association. Son humeur déjà inégale s'en ressentit ; bientôt il tomba dans une sorte de marasme dont il ne sortait que pour gronder à propos de la plus petite dépense. On vécut de privations.

LXXVII

Un soir, étant seul avec Etiennette, il allait par la chambre lentement, la regardant par intervalles. Evidemment une pensée le préoccupait. Tout à coup, et sans s'arrêter :

— Tu as une sœur, dit-il.

— J'en ai deux.

— Oui, je sais, une qui est religieuse en province. Je parle de l'autre.

— Armande?

— C'est-à-dire Armandine. Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vue?

— Quelque temps déjà.

— Pourquoi?

— Tu ne te rappelles donc pas que toi-même tu me l'as défendu?

— Belle affaire! Tu t'en es bien souvenue l'an dernier!

— Il s'agissait de Jacques... et pour lui j'aurais passé par le feu!

— Oh! je ne te le reproche pas...

Il y eut une pause.

— Armande est toujours comédienne, n'est-ce pas? reprit Théophile qui ne cessait pas de marcher.

— Certainement.

— Elle a de beaux appointements?

— Oui, je crois.

— C'est magnifique chez elle?

— Magnifique.

— Elle est bien heureuse!

— Chacun a ses ennuis.

— Elle t'aime beaucoup, Armande?

— Je l'espère.

— Et si tu lui demandais quelque chose, elle le ferait?

— Quelle chose?

Théophile toussa.

— Tu connais notre position... elle n'était pas brillante; elle devient mauvaise...

— C'est une crise à passer.

— Je la surmonterais facilement si j'avais seulement une somme ronde... trente ou quarante mille francs...

— Je voudrais qu'ils fussent en ma possession.

— Tu peux du moins te les procurer.

— Comment cela?

— Eh bien! en priant ta sœur de te les prêter. Si ce qu'on raconte est vrai, c'est une bagatelle pour elle, une goutte d'eau tirée d'un vase. Pour nous, c'est le salut.

— Ecoute, dit Étiennette, tu m'obliges à parler de choses qui me froissent et me blessent... C'est comme si tu remuais un fer chaud dans ma poitrine. J'adore Armande, et je verserais mon sang pour elle, qui a sauvé mon fils; mais jamais, entends-tu, jamais je ne lui demanderai d'argent.

— Tu l'as bien fait une fois!...

— Ce n'était pas pour manger. Est-ce que je ne sais pas d'où il venait, cet argent?... Je ravaude mes bas jusqu'à la dernière maille, je reprise mes jupons jusqu'au dernier lambeau, je mets sou sur sou pour lui rendre un jour ce qu'elle m'a prêté. La reconnaissancesera éternelle, la dette non.

— Cependant...

— N'insiste pas, ce serait inutile.

— Ah! tu n'es bonne à rien! s'écria Théophile, qui frappa du pied.

LXXVIII

Tandis que Théophile poussait ce cri qui faisait passer le froid dans les veines d'Étiennette, Armande et Marcel continuaient leur pastorale commencée à Viroflay. Mais les songes, même ceux auxquels des indispositions complaisantes prêtent leur concours, ont un terme fatal. Le théâtre a ses rigeurs. Il avait fallu rentrer à Paris. Marcel, plus épris que le premier jour, y poursuivait son rêve de réhabilitation par l'amour, ce rêve qui séduit tant de cœurs au printemps de la vie. Armande était moins croyante. A son retour dans le pavillon de la rue Neuve-des-Mathurins, elle trouva des liasses de papiers entassés chez le concierge, et parmi ces papiers un grand nombre de notes au bas desquelles l'acquit manquait. Elle n'eut pas le courage d'achever l'addition.

— Autant que cela! fit-elle.

Armande avait subi la loi implacable, la loi qui veut qu'on ne compte pas et qu'on ne puisse pas compter, à moins qu'on n'ait l'âme d'un Shylock dans un corps de Phryné. Aussitôt qu'on a mis le pied dans la voie ardente il faut marcher. La notion du relatif s'efface, l'or fond, et comme il vient on le prodigue. On vit au cœur de la fournaise. Demain doit sans cesse combler le gouffre creusé par aujourd'hui, et demain continue ce qu'a fait la veille.

Armande vendit quelques diamants et para au plus pressé. Céline, sa femme de chambre, reçut ordre de ne rien dire à Marcel. Pour toutes les richesses du monde la comédienne n'eût jamais consenti à ce que les vilaines questions d'argent fussent débattues entre eux. Bien que prise déjà par les répétitions, elle ne changea rien à ses habitudes. Si Marcel devait la voir moins, il fallait qu'il la vît autant que possible. Elle n'ouvrit pas sa porte; mais, harassée de mémoires et de réclamations, elle songea à prendre un appartement qui coûtât moins cher et à mettre un peu d'ordre dans ses dépenses. Ce fut un songe : le virus du luxe était dans ses veines. Les sages résolutions subsistèrent, mais l'office, l'écurie, la remise, l'antichambre, tout resta sur le même pied. D'ailleurs, ne fallait-il pas des toilettes pour ses nouvelles créations et un coupé pour la conduire au théâtre? Versés dans le gouffre des dettes, les appointements d'Armande produisaient l'effet d'un verre d'eau qu'on aurait répandu sur un banc de sable.

LXXIX

Elle eut les joies irritantes d'une première représentation et les caresses d'un triomphe. Il y avait trois mois qu'on ne l'avait vue. L'odeur des coulisses enfla ses narines; elle la respira mieux que les senteurs des bois. Des connaissances oubliées montèrent dans sa loge. On lui parla de nouveau le jargon de Paris. Il lui sembla qu'il était leste et galamment troussé. Au milieu des couronnes et des compliments, elle ne se pressa pas de rejoindre Marcel, qui l'at-

tendait chez elle. La comédienne l'y trouva pâle, fiévreux, jaloux, en proie à tous les délires de la passion. Il l'emporta dans ses bras.

— Je les aurais tous tués! s'écria-t-il en la dévorant de baisers. Comme ils te regardaient!... comme ils chuchotaient!... Et toi, je suis sûr que tu ne me voyais pas... Étais-tu belle!... J'avais la rage dans le cœur... Ils parlaient de tes épaules et de tes bras et de tes jambes... et il me semblait qu'ils me prenaient quelque chose de toi... Où sont-elles nos soirées de Viroflay!

Cet élan, ce feu exaltèrent Armande.

— Eh bien! veux-tu que je rompe tout?... Nous y retournerons, là-bas, et le théâtre ne m'aura plus! Va, rien pour moi ne vaut ton amour!

Elle était de bonne foi; mais le lendemain, avant qu'elle fût éveillée, dix fournisseurs renvoyés par Céline avaient laissé leurs factures dans son antichambre. Les yeux ouverts, un frisson d'inquiétude saisit Armande. Rompre, on le pouvait, mais le dédit? Et si on le payait en vendant tout, comment vivre?

Elle avait barricadé sa porte, mais des circonstances l'entre-bâillaient. Céline, à l'occasion, leur venait en aide. Céline était une petite personne qui avait de la tournure et du jugement. Elle comprenait mal qu'on n'employât pas sa jeunesse à assurer le repos de l'âge mûr. Depuis que Marcel régnait dans la maison par le droit divin de l'amour, les profits que la femme de chambre tirait de sa position et de la confiance qu'elle inspirait à sa maîtresse avaient subi une notable diminution. Plus de cadeaux. Céline, qui songeait honnêtement à s'établir, souffrait

de ce changement. Cela ne pouvait pas durer. Quand on a de l'ordre et qu'on sait ce qu'une porte ouverte à propos et une lettre remise habilement rapportent de bonnes obligations garanties par l'État, on en veut un plus grand nombre après en avoir eu plusieurs, et ce n'est pas dans une maison déserte qu'on trouve le moyen de s'en procurer de nouvelles.

LXXX

Ce raisonnement avait pour conséquence que Céline négligeait quelquefois d'exécuter les ordres d'Armande. Elle ne se rappelait pas, elle oubliait; si bien qu'un jour M. le marquis entrait inopinément dans le boudoir de la comédienne, et que le lendemain c'était le tour de M. le duc. Il en restait quelque chose aux doigts de Céline. Armande grondait; la camériste s'excusait et recommençait. Puis elle risquait un mot : M. le duc était une ancienne connaissance; c'eût été de l'impolitesse que de ne pas le recevoir. Quant à M. le marquis, c'était un homme qui avait une influence surprenante. Au ministère et dans le monde, on n'écoutait que lui. Ces gens-là font la réputation et, partant, la fortune des artistes. D'ailleurs, madame voulait-elle s'enterrer ? On n'est pas jeune, charmante, et actrice pour vivre en ermite. On se rouillait; l'art y perdait.

— Tu as peut-être raison, répondit un jour Armande.

Céline se le tint pour dit. La porte entre-bâillée fut entr'ouverte. La nuance s'accusait. On vit reparaître les bouquets et les fleurs rares dans les jardi-

nières. La maison avait déjà meilleure tournure. Mais cela ne diminuait pas d'une mince feuille de papier la grêle des factures. Les réformes qui restent à l'état de bonnes intentions n'accroissent pas les ressources. Tous les ministres de finances le savent, et Céline ne l'ignorait pas. Le matin, en coiffant sa maîtresse, la soubrette jurait ses grands dieux que jamais elle ne parviendrait à nouer les deux bouts, et cependant madame était d'une économie exemplaire. Un peu plus et c'était de l'avarice.

— Je vendrai quelque bijou, disait Armande.

— On ne peut pourtant pas toujours vendre! s'écriait Céline, qui s'essuyait les yeux.

CXXXI

On sait que l'insecte armé d'une vrille invisible perce à la longue le bois le plus dur. Les paroles de Céline entraient lentement dans le cœur d'Armande, mais elles y entraient; en outre, si à Viroflay elle nageait dans l'azur, la comédienne était sur terre au théâtre. Il y avait donc quelque chose de changé en elle. Marcel le sentait, il ne le voyait pas encore. Quelquefois cependant Armande le faisait attendre. Plus expérimenté, il aurait compris qu'un orage se préparait.

Un soir qu'on faisait relâche il entra chez elle à l'improviste. Neuf heures venaient de sonner. Marcel assis, Armande resta rêveuse; elle prenait un livre, le rejetait, s'asseyait devant son piano, fredon nait, puis se levait, allait et venait, et regardait la pendule.

— Souffrez-vous ? dit Marcel, qui voulut l'arrêter au passage.

— Non, je suis fatiguée, répondit-elle en se dégageant.

Un papier traînait sur un coin de table ; Marcel, sans y penser et par un mouvement machinal, s'en empara.

— Ne lisez pas ! s'écria Armande.

— Pourquoi ?

— C'est que...

— C'est que ?... répéta Marcel, qui tenait toujours la lettre entre ses doigts.

— Eh bien ! lisez !

Marcel hésita, puis ouvrit la lettre ; elle contenait ces mots :

« Merci ; ce soir, à dix heures, je serai chez vous.

« HENRI DE LARRIEU. »

— Le comte de Larrieu qui était au château de la Tournelle ?

— Lui-même.

— Et vous l'attendez ?

— Oui.

— Et vous dites que vous m'aimez !...

— Ne faut-il donc voir personne parce qu'on aime ! s'écria Armande, qui eut un mouvement de colère... Ce n'est plus de l'amour, c'est de la tyrannie. Un ami passe, il vous demande une heure, et voilà que vous vous fâchez ! Mais alors pourquoi ne pas me séquestrer du monde ? Faites de cet appartement une cellule et rivez une chaîne à mes pieds... Ah ! tenez, avec de telles exigences vous me feriez presque regretter de vous avoir rencontré.

— Ah! tais-toi! tu me tues!

Fou de douleur, chancelant, Marcel se dirigea vers la porte; mais là son cœur se fondit, il tomba sur les genoux, les bras tendus, et se traîna vers Armande. Elle sauta sur lui.

— Mais tu m'aimes donc bien! s'écria-t-elle.

— Ah! plus que la vie!

On sonna. Armande prit Marcel dans ses bras et le poussant vers sa chambre :

— Viens donc!

Quand le jour filtra à travers les rideaux, Armande regarda la tête pâle de Marcel qui sommeillait sur son épaule nue. Elle se pencha vers lui, et l'effleurant d'un souffle :

— Est-ce bien moi toujours, dis? murmura-t-elle.

La bouche épuisée de Marcel chercha les lèvres d'Armande :

— Je voudrais mourir ainsi, dit-il.

LXXXII

Mais le coup de hache était porté. Réveillée de son ivresse, Armande regardait autour d'elle. Les écrins se vidaient. Céline poussait des soupirs qui témoignaient de son désespoir et de son indignation. Certes, Armande savait que si elle disait un mot il n'est pas de folies que Marcel n'eût faites pour elle. Mais une pensée pareille la révoltait. Tout plutôt que cela.

Un matin, par cette porte que Céline laissait entr'ouverte, une camarade d'Armande entra. La comédienne, entourée de robes et de dentelles déjà por-

tées et jetées sur des fauteuils, essayait de composer un costume nouveau.

— Que fais-tu là ? dit l'amie.

— Tu le vois... du neuf avec du vieux.

— Hum ! tu tromperas les hommes peut-être; mais les femmes, jamais. C'est Caroline qui sera contente !...

— Ah ! Caroline !... tu crois ?...

— Elle a trois toilettes... des merveilles !... Tu lui prépares un beau triomphe.

L'amie chiffonna du bout des doigts les étoffes entassées devant elle.

— C'est donc toujours M. Marcel, reprit-elle en riant.

— Ah ! tu sais ! dit Armande, qui rougit.

— Le beau secret !... un secret qui a des cheveux blancs ! A vous deux, vous faites de la mythologie... Philémon et Baucis... c'est un peu long...

Elle souleva d'une main dédaigneuse un bout de guipure.

— Est-ce que M. de Stern ne te fait pas la cour? ajouta-t-elle.

— Oui, un peu.

— On commence toujours par un peu.

— C'est bien pour cela ; j'ai trop vu qu'il ne demandait qu'à prendre le galop, et j'aime Marcel.

— Tu es bête ! On prend M. de Stern et l'on garde Marcel.

Si Céline avait assisté à cette conversation, elle eût volontiers embrassé Mlle Irma, d'autant mieux qu'Armande ne répondit rien.

LXXXIII

Vers cette même époque Marcel eut affaire dans un château, à quelque distance de Paris; il s'agissait d'un travail important, qui devait en amener d'autres. Il hésita tout d'abord à l'accepter. S'éloigner d'Armande, c'était difficile. Que les jours lui sembleraient longs! Armande, cependant, l'y décida. Il avait une réputation à garder, une position à conquérir; et puis un mois, ce n'était rien. Vaincu par cette douce insistance, Marcel partit.

— Ouf!... dit Céline.

Pour le coup, elle ouvrit toutes grandes les portes du pavillon.

Marcel menait sa besogne grand train; le pinceau volait. Jamais il n'avait fait mieux. Quand l'amour ne l'étouffait pas il avait de l'esprit. Sa jeunesse, sa bonne mine, son ardeur au travail, ce qu'on savait de sa vie courageuse intéressaient le maître du logis.

M. de Verneuil était de ces hommes qui aiment à obliger. Il se renseigna et apprit qu'il n'y avait aucune tare dans le passé de Marcel. Il songea à le bien marier pour qu'il fît son chemin plus rapidement et dans de meilleures conditions. Il y avait justement assez nombreuse société au château, et parmi les personnes qui en faisaient l'agrément deux ou trois jeunes filles en âge d'être pouvues. L'une d'elles, qui avait dix-huit ans, semblait ne pas se déplaire en la compagnie de l'ornemaniste.

— J'ai mon affaire, pensa M. de Verneuil.

LXXXIV

La famille de Mlle Hérisol n'avait aucune répugnance à s'allier aux beaux-arts, surtout quand ces beaux-arts touchaient à l'industrie par un grand côté. La vocation se haussait alors à la taille d'une profession. On voyait Marcel à l'œuvre, et rien que dans le château où il travaillait, il était clair qu'il gagnerait de dix à douze mille francs. La chose emmanchée, M. de Verneuil sonda Marcel.

— Comment trouvez-vous Mlle Hérisol? lui dit-il.

— Mlle Hérisol? répéta Marcel, qui traçait au crayon des arabesques sur une grande feuille de papier.

— Oui, cette jeune personne en robe rose, avec qui vous dansiez hier?

— Elle est fort bien, ce me semble.

— Avec cela de l'esprit et du bon sens... C'est une perle enchâssée dans une dot. On l'a fort recherchée en mariage.

— Je m'en doute bien.

— Mais j'imagine que si vous vous mettiez sur les rangs vous auriez des chances pour l'emporter sur vos rivaux.

Le crayon tomba des mains de Marcel.

— Moi! s'écria-t-il.

Il y avait un tel air d'épouvante sur le visage du jeune peintre que M. de Verneuil ne put s'empêcher de sourire.

— Est-ce que par hasard vous auriez dessein de ne vous marier jamais? reprit-il.

— Jamais, en effet.

— Ah! il y a donc de l'amour en campagne?

Marcel se troubla.

— Ne répondez pas, poursuivit M. de Verneuil; je lis cela dans vos yeux. A présent, voulez-vous permettre une question à un homme qui ne fait pas son idole de la sévérité et qui a été jeune autrefois?

Marcel fit un signe de tête.

— Cette personne que vous aimez, est-ce quelqu'un que vous puissiez épouser?

Malcel hésita.

— Je m'en doutais, ajouta son interlocuteur, et vous sentez-vous le courage de rompre avec elle?

— Dieu! je ne le tenterais même pas!

— Alors, n'en parlons plus... Je vous avais pris en amitié... peut-être un jour regretterez-vous d'avoir laissé fuir l'occasion... Une famille honorable, un joli visage, un bon cœur, une fortune honnête : c'est quelque chose; mais vous avez la jeunesse, qui est mauvaise conseillère quelquefois.

Il sourit d'un air de bonté.

— Soyez heureux tant que vous pourrez l'être... mais si plus tard vous pleurez, souvenez-vous qu'il y a près de Mantes un château où l'on sera toujours charmé de vous recevoir.

LXXXV

Le soir même Marcel, qui n'avait pas vu Armande depuis quelques jours, partit pour Paris. Il avait conservé de son dernier voyage une petite clé qui était son plus cher trésor. De la gare de la rue Saint-Lazare il fut en quelques minutes à la porte du pa-

villon. En traversant une pièce d'attente il réveilla Céline, qui parut effrayée de le voir.

— Vous ! vous ! dit-elle.

Comme il se dirigeait vers la chambre d'Armande, elle se jeta devant lui.

— N'entrez pas! s'écria-t-elle.

Il s'arrêta.

— Mademoiselle est malade, reprit Célin, en balbutiant.

Marcel voulut s'élancer ; elle lui barra le passage.

— Eh non ! il y a quelqu'un?

Un grand tremblement s'empara de Marcel ; l'égarement peint sur le visage, il regarda Céline.

— Elle ! elle ! Armande! murmura-t-il.

— Mais, mon pauvre monsieur Marcel, c'est Mlle Armandine, une comédienne!... Il faut se faire une raison... Elle vous aime bien tout de même... Mais que voulez-vous? Est-ce que ça pouvait durer, avec trois chevaux dans l'écurie et des dettes plein la maison? Elle en perdait la tête. Les créanciers n'avaient plus de patience... moi j'étais à bout de mensonges... C'est toujours comme cela qu'on finit dans les histoires d'amour.

Marcel comprenait à peine, Il lui semblait que Céline le déchirait à coups de poignard. Que disait-elle donc? Quoi! derrière cette porte Armande était avec un autre ! En ce moment il entendit un bruit de pas dans un cabinet de toilette qui faisait suite à la chambre d'Armande, une porte s'ouvrit, quelqu'un toussa. Un vertige saisit Marcel, il fit un bond. Céline se cramponna à ses habits.

— Par pitié ! vous voulez donc la tuer ! s'écria-t-elle.

Tandis qu'il se débattait, cherchant à l'écarter, le pas d'un inconnu sonna sur les marches de l'escalier, s'éloigna et s'éteignit. Marcel repoussa violemment Céline, qui disparut, et sauta dans la chambre d'Armande.

Armande poussa un cri. Les cheveux épars, elle se dressa sur le lit défait. La chemise abattue laissait voir les épaules et le sein. Une lampe à demi baissée brillait doucement derrière un globe rose, et sa lueur tendre se mêlait aux clartés vacillantes de deux tisons qui achevaient de brûler dans la cheminée. Marcel courut au lit et prit Armande par le poignet.

— Toi ! toi ! dit-il d'une voix étranglée.

Il la secoua : elle se dégagea de son étreinte, et, livide, pressant contre la poitrine de Marcel sa gorge délicate, l'entourant de ses bras chauds et nus :

— Et tu crois !... mais tu ne m'aimes donc plus !...

Une odeur de cigarette qui flottait dans l'atmosphère tiède et parfumée de cette chambre monta aux narines de Marcel.

— Tais-toi ! ne mens pas ! s'écria-t-il, j'ai entendu, j'ai vu... Il y a un siècle que je suis là?...

Alors, comme une femme lasse de lutter, rejetant ses cheveux en arrière, harassée, les yeux noirs de tristesse :

— Eh bien ! oui ! c'est vrai ! dit-elle.

Marcel ne pouvait pas douter, et ce mot l'écrasa.

— Mais depuis quand ? pourquoi ?

— Est-ce que je sais !... Tôt ou tard cela devait être, cela est ; voilà tout... Est-ce que nous pouvons aimer, nous?... Est-ce que notre cœur n'est pas mangé

tout vivant par la galanterie!... Est-ce que le vice n'est pas dans notre sang!... Il n'y a qu'une faute, la première... le reste n'est rien... On roule... on roule... on roule... un jour l'un, un jour l'autre... Tromper, est-ce quelque chose ? Si, honteuse de ce que j'ai fait, entraînée par ce qui tressaille encore en moi, je te jurais de ne plus recommencer, ne me crois pas... je mentirais... Quitte-moi... fuis... je vis dans le mal, et j'en vis... Je suis perdue, gangrenée... Va-t'en! et perds jusqu'au souvenir de celle que tu as aimée !...

Effaré, Marcel se précipita vers la porte et sortit. Armande, éperdue, se jeta hors du lit :

— Marcel! cria-t-elle.

Mais il était déjà loin ; elle traversa l'antichambre, demi-nue, et pencha la tête sur l'escalier, se tenant à la rampe. Elle l'appela encore d'une voix mourante. La porte cochère retomba sur ses gonds.

— Ah ! je n'aimerai plus ! murmura-t-elle.

LXXXVI

Deux jours après cette scène une petite fille, conduite par une femme de chambre, se présenta chez Etiennette. Celle-ci la reconnut du premier regard, bien qu'elle ne l'eût vue qu'une fois.

— Marie ! s'écria-t-elle.

— Oui, madame, répondit l'enfant, qui avait les yeux gros de larmes ; et voici ce que maman m'a dit de vous remettre.

Tout en parlant elle tirait de sa poche une lettre qu'elle offrit à Etiennette. Celle-ci l'ouvrit avec un sentiment d'effroi ; mais avant de la lire elle em-

brassa Marie à plusieurs reprises, et l'asseyant à l'écart devant une table :

— Tiens, dit-elle, voici un livre d'images, amuse-toi... Si tu as besoin de quelque chose tu me le demanderas.

— Oui, madame, répondit Marie, qui regardait de tous côtés avec cet air de curiosité inquiète qu'ont les enfants amenés subitement en présence de personnes et d'objets inconnus.

Déjà Étiennette dévorait la lettre d'Armande :

« J'ai le cœur brisé... Je t'envoie ma fille... Je l'ai couverte de pleurs... Je ne la verrai plus... je ne dois plus la voir... J'ai profité d'une heure où tout s'est brisé autour de moi pour prendre cette terrible résolution... Quelque chose me disait que c'était inévitable... Tu te rappelles comment elle est venue au monde; à son premier vagissement j'ai senti que je la perdrais... Je l'ai gardée autant que j'ai pu... A présent qu'elle a grandi, sauve-moi d'elle, surtout sauve-la de moi.

« Comprends-moi bien, toi qui me restes... Je l'adore, cette pauvre chère petite Marie; mais dans le milieu où je vis que deviendrait-elle? Va! je n'y arrête pas ma pensée sans frémir... Sa naissance a été un malheur... Par quelle porte est-elle entrée dans la vie! D'autres enfants sont venus à la même heure, qui ont réjoui leurs familles, moi je ne l'ai jamais embrassée sans avoir le cœur serré.

« J'ai bien réfléchi... Cette action cruelle que je fais, c'est la meilleure de ma vie... La pauvre petite ne verra pas ce qu'elle ne doit jamais voir... J'avais des frissons quand elle entrait dans ma chambre... Le matin, quelquefois, je n'osais pas approcher mes

lèvres de son front. Ce qui se passait en moi alors, qui pourra le comprendre? Il me semblait que ses regards lisaient dans ma conscience... Il n'y avait devant elle que deux alternatives : l'une, horrible, hideuse, par quoi elle m'eut ressemblée... mieux vaudrait qu'elle fut morte; l'autre, redoutable, presque impossible... Pure et chaste, comment soutiendrais-je sa vue, de quel air lui parlerais-je?... Non! non! j'ai dû m'en séparer... j'ai coupé ma chair vive... prends ce morceau de moi... prends ma fille... .

« Tu ne me nommeras plus jamais, entends-tu, jamais... Elle est si jeune qu'elle m'oubliera vite. Si elle te parle de moi, tu lui diras que je suis en voyage, que je suis malade, que je suis morte. Tu l'habitueras à te donner le nom qu'elle me donnait; elle croira n'avoir rien perdu, et si j'apprends qu'elle est heureuse je pleurerai moins.

« Un malheur a traversé ma vie, un accident, si tu veux, qui m'a permis d'avoir le grand courage d'agir comme je le fais... Je ne suis plus à Viroflay... Mon rêve a duré quelques mois... Je suis rentrée dans ma boue, j'en avais reçu le baptême... il est ineffaçable. Je croyais que cette folie que je t'ai racontée devait durer l'éternité... Un jour il n'est rien resté de ce dernier bonheur que je croyais tenir; me voilà seule, encore seule et pour toujours... Ce monde qui m'entoure, ce n'est personne. Et cependant je marcherai aussi longtemps qu'une force abominable, une force qui n'a pas de nom me soutiendra.

« J'ai fait le mal ces temps derniers, je l'ai fait sciemment. Peut-être aurais-je pu agir autrement, mais pour cela il aurait fallu une force dont chez

moi, je le crains, la source est tarie, la force issue d'un cœur pur, d'une âme honnête. Je suis dans la vie comme un arbre qui n'a plus de racines et qui chancelle au moindre vent... J'ai cédé à la tentation, j'y cèderai peut-être jusqu'à mon dernier jour, malgré des révoltes soudaines, malgré des résolutions laborieusement méditées... Elle est ma maîtresse, elle me domine, elle m'accable... Ah! je suis bien misérable!...

« On dit qu'une parcelle de certains poisons introduite dans les veines, les ans peuvent passer sans que rien jamais en efface la trace indélébile : la corruption est dans le sang. J'ai eu mon heure maudite... Et cette heure sonnera, hélas! dans ma vie pendant des milliers d'heures.

« Tu aimeras ma petite Marie de tout ton cœur, n'est-ce pas? Tu l'aimeras presque autant que ton fils ; ton petit Jacques aura une sœur ; tu auras une fille. Elle est bonne, douce, caressante, et se plaît à rester dans vos bras sans parler, sa tête sur votre cœur; elle vous regarde et sourit, puis vous embrasse tout bas, comme pour vous remercier de la tendresse qu'on a pour elle. Elle en a besoin... Et ce n'est plus la mienne qui la réchauffera...

« Il faut cependant qu'elle ne sache jamais rien. Si elle pense à moi, elle y doit penser comme à une ombre qui a passé dans son enfance. Quelque chose de plus, ce serait déjà trop. Te voyant telle que tu es, elle croira que je t'ai ressemblée, et tu ne la détromperas pas.

« A présent elle ne te quittera jamais, tu me le promets. Moi, je vais tout vendre et t'envoyer ce qui m'en reviendra. Je n'ai pas le droit de te deman-

der une part de ta pauvreté. Si tu étais riche je voudrais qu'elle ne me dût rien... Cet argent que tu recevras, il te servira à l'élever, puis ce sera sa dot... C'est bien peu, l'argent!... Je donne ce que j'ai. Toi, tu lui donneras la pudeur, l'amour du bien, les habitudes d'ordre, d'économie. Tu lui apprendras à travailler près de toi, à prier, à se rendre utile et bonne aux autres... Toute l'existence est là. Ah! que tu es heureuse! Tu peux prendre ton fils par la main et le montrer à tous... Plains-moi... Tu ne sais pas comme je pleure... Il n'y a plus rien dans ma vie, elle m'est ôtée. »

LXXXVII

Cette lettre achevée, Etiennette prit Marie sur ses genoux. Elle fit venir son fils, et le lui montrant :

— Voici un petit frère que je te donne, mon enfant; vous vous aimerez bien. Toi, qui est plus grande, tu lui apprendras à être sage et gentil.

— Et maman? dit Marie.

— Elle est en voyage, répondit Etiennette, qui suffoquait; moi, je suis sa sœur, c'est auprès de moi que tu attendras son retour.

Marie ne dit plus rien, baissa la tête et pleura, malgré le petit Jacques, malgré Etiennette; dans cette maison qu'elle ne connaissait pas, elle avait pour la première fois le sentiment de la solitude.

Théophile arriva et demanda ce que c'était que cette enfant; Etiennette fit passer Marie et Jacques dans une pièce voisine, et le mit en quelques mots au courant de ce qui venait d'arriver.

— Ah! une bouche de plus à nourrir! dit-il... tu penses bien que je ne m'arrêterai pas à toutes ces belles phrases.

Etiennette reprit la lettre d'Armande, sur laquelle M. Rodier avait à peine jeté les yeux.

— J'ai l'enfant, je le garde, répliqua-t-elle froidement.

— Chez moi et malgré moi?

— Sans toi et malgré toi, si tu t'obstines à faire une chose injuste.

Théophile, pris d'un accès de colère subite, leva la main. Etiennette le regarda sans remuer.

— Tu aurais tort! dit-elle, un seul coup, et tu ne me reverras jamais.

Une résolution si déterminée était peinte sur son visage que Théophile se sentit vaincu. Il abasisa lentement le bras.

— Voilà un geste que tu te serais épargné, reprit Étiennette, si seulement tu avais lu cette lettre jusqu'au bout.

— Que dit-elle donc?

— Marie ne te coûtera rien... Au besoin, j'aurais pris sur mes nuits pour la nourrir... Mais Armande enverra bientôt une somme d'argent qui nous permettra de l'élever.

— Ah! fit Théophile radouci.

Puis se ravisant :

— De l'argent!... ce n'est encore qu une promesse. Et il est aisé de promettre... quand on est comédienne surtout... Ta sœur n'y pensera plus, et c'est un enfant qui nous restera sur les bras.

— Nous verrons bien, dit Étiennette avec l'accent du dégoût.

LXXXVIII

Quelques jours se passèrent, puis deux ou trois semaines. Chaque soir, avec la persistance d'un caractère aigri par la lutte, Théophile demandait à Étiennette si elle avait reçu des nouvelles d'Armande.

— Non, pas encore, disait Étiennette.

— J'en étais sûr, répondait Théophile.

Et le lendemain il recommençait.

Un jour, fatiguée d'entendre perpétuellement ces mêmes mots qui la frappaient à la même heure, régulièrement :

— Puisque tu es si sûr de ce qui arrivera, pourquoi me le demandes-tu? dit-elle.

— Pour savoir jusqu'où tu pousseras la crédulité et l'entêtement.

— Ne cherche pas; Armande a promis : il s'agit de sa fille, j'ai foi en elle.

— Eh bien! moi qui n'ai pas une foi si robuste, je lui donne encore huit jours.

— Et après?

— Cela me regarde.

LXXXIX

Étiennette eut peur. Elle craignit qu'en son absence Théophile n'enlevât Marie; il lui répugnait, d'un autre côté, de rappeler à Armande l'engagement sacré qu'elle avait pris; cela donnait à son dévouement spontané une couleur mauvaise; cependant cette démarche pénible pouvait empêcher une

cruauté irréparable ; Étiennette se décida et courut chez sa sœur. Armande était partie. On ne savait ni où elle était allée ni quand elle reviendrait. Cette réponse atterra Étiennette ; elle laissa son nom et retourna tristement rue du Mail.

Elle avait, on le sait, une absolue confiance en Mme Rodier, qui avait, dans sa simplicité, un grand jugement et un grand cœur.

— Ma conscience ne me reproche rien, lui dit-elle; mais suis-je bien dans le juste et le vrai en sortant de la soumission qui est le devoir de la femme?

— L'un de ces devoirs, mais non le devoir, dit Mme Rodier.

— Ainsi vous m'approuvez si je résiste à Théophile?

La vieille Mme Rodier réfléchit.

— Oui, tu as bien agi. Marie est de ton sang; elle t'a été confiée; tu lui dois aide et protection, et comme parente et comme chrétienne.

— Si cependant Théophile s'obstine à la vouloir renvoyer d'ici?

— Donne-la-moi.

Le soir même, Mme Alphonse Rodier prit l'enfant, qui, bercée et caressée, finit par s'endormir sur ses genoux.

— Mon fils, dit-elle alors, est-il vrai que vous ayez le dur projet de chasser de votre maison cette pauvre petite fille?

— C'est que, moi aussi, j'ai un fils, répliqua Théophile embarrassé.

— Alors, c'est dans ma chambre que vous viendrez la chercher. Dès aujourd'hui Marie m'appartient.

Quand vint l'heure du sommeil pour tous Mme Ro-

dier présenta à Théophile le visage paisible et rose de l'enfant qu'elle tenait dans ses bras.

— Embrassez-la, dit-elle, elle est à présent de la famille.

Théophile fit ce que sa mère lui demandait; mais on voyait qu'il n'était pas content.

— Il a donné le baiser, non le cœur, se disait Étiennette.

Lucien Raynald connaissait toute cette histoire par Étiennette, dont l'âme endolorie aimait à s'épancher.

— Je vois bien ce qui vous chagrine, dit-il : vous êtes résolue à garder Marie quand même.

— Oui, quand même...

— Et vous craignez que M. Rodier ne s'aperçoive au bout de la semaine de ce qu'elle aura coûté, soit à votre mère, soit à vous ?

— Hélas ! rien ne lui échappe, ni un franc, ni un sou !

— Eh bien ! voulez-vous que nous partagions ce léger fardeau? Vous aurez la peine, moi la dépense.

— Vous qui n'êtes rien à Marie ?

— Elle est à vous à présent, elle est donc un peu à moi... Dans mon petit budget, que sera-ce ? Est-ce que je ne sais pas que vous faites des prodiges avec rien? Voyons, aimez-moi assez pour ne pas dire non.

Étiennette, attendrie, laissa tomber sa main dans celle de Lucien.

— Soit ! reprit-elle, nous aurons quelque chose à nous deux.

Quand elle fut seule elle rêva profondément.

— Ah ! pourquoi Théophile ne lui a-t-il pas ressemblé ! murmura-t-elle.

XC

Trois jours après cette conversation, un matin, Étiennette reçut d'un commissionnaire une lettre et un coffret enveloppé de papier ficelé et cacheté. Elle devint rouge en reconnaissant l'écriture d'Armande.

« J'ai été malade, disait-elle, subitement malade après t'avoir envoyé ma pauvre chère Marie... La femme qui l'accompagnait m'a trouvée par terre, comme si j'avais été foudroyée. On m'a emportée à la campagne ; j'ai eu le délire, une fièvre ardente. On a pensé d'abord que je n'en sortirais pas. Mais tu sais comme je suis forte. La mémoire m'est revenue. Tu comprends quel a été mon premier cri ; on m'a proposé de me ramener ma fille ; j'ai eu le courage de répondre : « Non » ! Ce que j'ai fait, je le referais ; tu l'as, garde-la. Quand j'ai senti que je reprenais possession de la vie, toute la nuit j'ai pleuré.

« Rentrée à Paris, j'ai mis mon projet à exécution. Les bijoux, les diamants, les cachemires, les dentelles, tout y a passé ; et avec quelle joie ! Ce coffret contient la fortune de Marie, soixante-dix mille francs. Avec cela, et élevée par toi, elle épousera un honnête homme, qui ne me connaîtra jamais.

« Je suis encore un peu faible, et cependant si je ne veux pas que le chagrin me tue, il faut que je rentre au théâtre. Mais avant, laisse-moi voir Marie ! Je te jure de ne pas m'en approcher. Tu la conduiras aux Tuileries, à trois heures : c'est, dans cette saison, le moment où il y a le plus d'enfants. Je serai assise, tout en noir, derrière un arbre, en face de la grille

qui ouvre sur la place de Rivoli. J'aurai un voile; mais tu me reconnaîtras bien. Ne me parle pas; Marie verrait tout de suite que c'est moi; seulement, laisse-la jouer tout auprès... J'en rassasierai mes yeux... et m'en irai contente... »

Étiennette ouvrit le coffret devant Théophile. Il y avait bien soixante-dix mille francs. Elle éprouvait un sentiment d'orgueil et de contentement en dou nant à son mari la preuve matérielle qu'Armande tenait fidèlement sa promesse. A la vue de cette liasse de billets de banque, Rodier eut comme un éblouissement.

— Soixante-dix mille francs! c'est une grosse somme... Avec cet argent il me serait facile de donner suite à mes idées... j'entreprendrais les affaires sur une plus large échelle... Nous en reparlerons, veux-tu ?

Étiennette réprima un mouvement d'indignation, et, poussant devant lui le coffret avec tout ce qu'il contenait :

— Tu connais l'origine et la destination de cet argent qu'on nous confie, dit-elle.. Si tu l'oses, prends.

Théophile sortit sans répondre, et il n'en fut plus question.

XCI

Le lendemain, à trois heures, Étiennette entrait aux Tuileries. Elle tenait Marie par la main. Du premier regard elle aperçut auprès d'un arbre une femme voilée, tout en noir, qui avait le visage tourné vers la grille : c'était Armande, qui se leva brusquement, puis retomba sur sa chaise.

Étiennette s'assit à une petite distance, prit un ouvrage de tapisserie, et laissa courir Marie. Il y avait un grand nombre d'enfants dans le jardin; Marie fut bientôt au milieu d'eux. Étiennette tirait lentement l'aiguille; du coin de l'œil elle observait Armande, qui tenait un livre à la main pour se donner une contenance; mais le livre restait ouvert à la même page sur ses genoux. Sa tête allait et venait, suivant tous les mouvements de Marie, qui jouait avec toute la vivacité et l'abandon de son âge.

Deux ou trois fois dans ses courses elle passa près de la dame voilée, qui, deux ou trois fois aussi, tendit les bras à demi comme pour la saisir. Puis ses mains inertes retombaient le long de sa robe.

Un instant une balle avec laquelle Marie et ses petites compagnes s'amusaient vint en bondissant se perdre entre les pieds d'Armande. Marie accourut la première.

— Pardon, madame, dit-elle en se baissant, voulez-vous me permettre de ramasser mon ballon?

Armande enleva Marie dans ses bras, et, sans ôter son voile, l'embrassa ardemment; puis, la reposant à terre, se sauva.

Et comme elle passait à coté d'Étiennette :

— Si je ne m'en allais pas j'éclaterais... dit-elle d'une voix brisée.

Marie, qui la suivait effarée, se jeta dans les jambes d'Étiennette :

— Quelle est donc cette femme noire qui s'en va? demanda-t-elle; elle m'a presque étouffée. Ça m'a donné envie de pleurer.

Étiennette, sans répondre, la prit par la main et s'éloigna.

XCII

A cette époque la robuste santé d'Étiennette commençait à se ressentir des dures fatigues qu'elle avait éprouvées et des tristesses dans lesquelles elle vivait. Ses forces s'en allaient comme l'eau d'un vase par une fissure invisible, lentement. Théophile ne s'en apercevait pas. Étiennette rassurait Mme Rodier en lui jurant que ce n'était qu'une lassitude momentanée; mais Lucien, qui la voyait presque chaque jour, ne se payait pas de mots. Il la pressa de questions avec cette tendresse constante et douce dans laquelle elle trouvait un soulagement et une consolation. Elle essaya d'abord de les éluder toutes; puis, fondue par la douceur même de cette inquiétude alarmée, elle eut une heure de franchise.

— Oui, je suis épuisée, dit-elle; je crois chaque matin que je n'irai pas jusqu'au soir.

— Et vous ne parliez pas !

— A quoi bon !... Vous ne connaissez pas M. Rodier... Il est de fer... Avec lui, il ne faut pas qu'on soit malade, Et puis, si je m'arrêtais un instant, il me semble que je ne pourrais plus continuer...

— Mais, au moins, voyez un médecin.

— Vous êtes tout à fait gentil, mon ami; mais vous plaît-il que je rédige son ordonnance, à ce médecin que vous me pressez de voir? Je la sais par cœur. La voici : beaucoup de repos, point d'inquiétude, peut-être une saison à Nice, et par-dessus tout éviter les émotions pénibles avec grand soin. La consultation signée, on donne vingt francs, et tout est dit.

Lucien voulut insister.

— Laissez, poursuivit Étiennette, puisque je vais, c'est que je puis aller. A présent, pas un mot de tout ceci à personne.

Rien ne put la faire revenir sur sa détermination. Il y avait des jours où des secousses inattendues la brisaient. Un soir, Lucien la trouva effarée; elle avait perdu un billet de cent francs que son mari lui avait donné pour les dépenses courantes de la maison.

— N'est-ce que cela? s'écria-t-il.

Elle l'arrêta au moment où il tirait un porte-monnaie de sa poche.

— Oh! pour si peu! fit-il, vous accepteriez cette misère d'un indifférent...

— Croyez-vous donc que j'hésiterais si je savais comment vous la rendre?

— Eh bien! est-il défendu de traiter ses meilleurs amis en créanciers et de les faire attendre?

— N'insistez pas... J'ai pu accepter pour un enfant... pour moi, ce ne serait pas la même chose.

Si on l'avait poussée à bout, Étiennette eût été fort en peine d'expliquer pourquoi elle ne trouvait pas que ce fût la même chose. Elle obéissait à un mouvement subit dont elle n'avait pas le secret.

XCIII

Mais s'il lui semblait impossible de rien accepter de Lucien, elle avait trop de droiture pour ne pas tout dire à Théophile; il éclata :

— Ah! toujours de belles doctrines en paroles;

puis en actions des étourderies ! dit-il. On se tue de travail, et on vous ruine !

Étiennette pâlit.

— J'ai une chaîne d'or qui me vient de M. Herbin ; si vous la voulez, répliqua-t-elle, la voici.

— Ah ! je sais... des sacrifices à présent, et pendant six mois vous pleurerez votre chaîne... et vous en parlerez pendant dix ans !

Il se mit à marcher de long en large, grondant comme un dogue à qui l'on vient d'arracher un os. Lucien tisonnait le feu. Étiennette prit dans une corbeille des serviettes pour les ourler. Quelquefois de grosses larmes qu'elle ne pouvait retenir tombaient sur le linge blanc. Allant et venant, Théophile, qui bousculait les chaises et touchait à tout, ouvrit un livre ; un billet de cent francs s'en échappa.

— Qu'est-ce que tu dis donc ? s'écria-t-il ; le voici ton billet de banque.

— C'est impossible ! fit Étiennette.

— Pourquoi ne pas dire que je mens ? regarde !

— Je me rappelle cependant que je l'avais quand je suis sortie tantôt... et je ne l'avais plus quand je suis rentrée... D'ailleurs, je n'ai pas touché à ce livre.

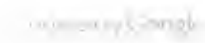
— Ce n'est pourtant pas moi qui l'y ai mis... Prends ton billet et ne le perds plus...

Il sortit là-dessus. Lucien tisonnait toujours. Étiennette s'approcha de lui doucement, et, posant la main sur son épaule :

— C'est vous, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Moi... je vous jure...

— Pourquoi mentir... Vous n'osez même pas me regarder.



— Eh bien! oui... pardonnez-moi...

Il s'était retourné sur sa chaise à demi; sa main rencontra celle qu'Étiennette appuyait sur son épaule. Elle ne la retira pas.

— Je ne vous remercierai point, mon ami, dit-elle, mais il y a des jours où, si je ne vous avais pas, je serais bien malheureuse.

Ils restèrent ainsi l'un près de l'autre quelques instants seuls, émus, presque embarrassés, sans parler et pleins d'un trouble qui avait un charme délicieux. Mme Alphonse Rodier entra. Étiennette l'embrassa tendrement et prit un bougeoir.

— Tu nous quittes? Es-tu malade? dit la vieille Mme Rodier qui tremblait toujours depuis que sa bru semblait souffrante.

— Non, jamais je ne me suis sentie si bien... et pourtant j'ai quelque chose... je ne sais quoi... répondit Étiennette d'une voix songeuse.

Peu de jours après cependant elle eut une faiblesse. Théophile la secoua.

— Ce ne sera rien, dit-elle

Elle fit un effort, mais resta pâle et sans haleine sur un canapé.

— Voilà bien les femmes! s'écria Théophile, tandis que Mme Rodier s'empressait silencieusement autour de sa belle-fille; on les épouse fortes et bien portantes; puis un jour on s'aperçoit qu'on n'a plus qu'une ombre à son côté!

— J'ai tort, sans doute; mais ce n'est pas ma faute, dit Étiennette doucement.

— Ce n'est pas la mienne, apparemment!

Et se tournant vers Lucien, qui venait d'arriver :

— Ah! croyez-moi, reprit-il, ne vous mariez jamais.

— Jamais! répéta Étiennette comme un écho.

Pâle et inanimée, la tête sur un coussin, elle parut tout à coup comme morte. Mme Rodier, effrayée, la prit dans ses bras. Étiennette ouvrit les yeux et retomba sans force.

XCIV

Elle resta malade quelque temps, et quelque temps alitée, comme privée de sentiment et de vie, les yeux au plafond, presque heureuse du grand repos auquel elle était condamnée, mais heureuse d'un bonheur en quelque sorte végétal, avide de silence et n'ayant de lumière dans les yeux que lorsqu'elle apercevait Jacques et Marie. Quelquefois elle souriait à Lucien et lui tendait une main languissante. Si on l'interrogeait :

— Ça va mieux, disait-elle toujours.

Puis elle laissait rouler sa tête sur l'oreiller et regardait dans le vide. Tout ressort intérieur semblait brisé.

— Il ne me fallait plus que ça, disait M. Rodier, deux enfants à soigner, et une femme malade!

Une crise tira Étiennette de cet état d'abattement. Elle était encore faible et couchée, lorsque la petite Marie fut saisie violemment d'un accès de fièvre. On prononça le mot de fièvre typhoïde. En un instant Étiennette fut debout, à son chevet. Au médecin, qui paraissait surpris, elle répondit :

— Il ne s'agit plus de moi, mais de cette enfant, dit-elle.

Elle combattit le mal pied à pied et en triompha. Dès le premier jour elle écrivit à Armande sans lui cacher la vérité sur la situation de sa fille.

« Je te dirais bien de venir, lui disait-elle, mais ta présence lui serait peut-être mortelle. Tu produirais à ta petite Marie l'effet d'une ressuscitée, et j'ai ordre de lui épargner tout saisissement. D'ailleurs, je suis là. »

— Ecoutez, dit Armande à Lucien, qui lui remit cette lettre, je ferai ce que ma sœur voudra, mais il faut qu'elle trouve un moyen pour que je voie Marie.

— Elle le trouvera, dit Lucien.

XCV

Dès le lendemain Armande, appelée par Etiennette, se rendit rue du Mail. Elle traversa deux pièces à pas sourds, et par l'ouverture d'une porte, dans l'ombre, elle regarda Marie qui dormait d'un sommeil agité dans son petit lit. La comédienne avait les yeux si pleins de larmes qu'elle voyait à peine. Etiennette lui serrait le poignet.

— Pas un cri, pas un mot... tu la tuerais! lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Ah! sois tranquille... je me tairai... mais je reviendrai.

Pendant quinze jours, chaque jour elle eut ainsi quelques minutes. Un matin, joyeuse, Etiennette l'embrassa :

— Je t'en réponds, elle est sauvée, dit-elle; à présent elle est ma fille aussi.

Armande trembla de la tête aux pieds.

— C'est donc aujourd'hui la dernière fois? dit-elle.

— Ah! pauvre sœur! s'écria Etiennette, qui avait tout oublié.

Puis, saisie de pitié, elle entr'ouvrit la porte :

— Tiens! reprit-elle, Marie est là... Veux-tu entrer?

Armande fit un mouvement comme pour s'élancer; mais, se rejetant en arrière, elle ramena son voile sur son visage.

— Non, non, dit-elle, j'ai dit que j'étais morte, je suis morte!

La voix grêle de Marie appela Etiennette :

— Avec qui parles-tu? dit-elle.

Armande se sauva en courant.

XCVI

Pendant toute la durée de cette crise Lucien avait été pour Etiennette comme un frère. Il lui manquait quand elle ne le voyait pas. Près de lui elle était presque heureuse. Elle éprouvait la sensation de bien-être d'un voyageur harassé qui se repose dans un bain tiède. Elle ne descendait pas au fond de ce bonheur pour l'analyser; peut-être aussi ne l'osait-elle pas. Un jour un ami commun la prit à part pour l'entretenir d'un projet qui concernait Lucien.

— Il va avoir trente ans bientôt, dit-il; son avenir est assuré; peu d'hommes ont, avec son expérience et ses connaissances réelles, une réputation de probité mieux assise. Un mariage lui permettrait de travailler pour lui et non pour autrui.

— Ah !... fit Etiennette, qui pâlit.

— Oui, un mariage, et Lucien connaît une jeune fille qui a de la fortune, un père industriel, une éducation brillante, et qui deviendrait sans effort Mme Raynald.

— Est-ce qu'il ne s'agit pas de Mlle Evrard, la propre fille de M. Henri Evrard, chez lequel Lucien est employé ?

— Précisément. Vous qui le connaissez, faites comprendre à Lucien qu'il aurait tort de n'y pas penser.

— Quoi! vous voulez?...

— Sans doute. Lucien est dans l'intimité de votre maison; vous avez de l'influence sur lui, exercez-la à son profit.

Etiennette resta toute troublée; ce qui se passait en elle l'étonnait. Elle eût tout donné pour assurer le bonheur de Lucien, tout, excepté Lucien lui-même. Pourquoi? Elle tomba dans une grande rêverie, qui en se prolongeant communiquait à son cœur des pulsations de plus en plus rapides et profondes. Qu'était-ce donc que cette sensation nouvelle, qui n'était comparable à aucune autre?

— C'est sans doute la surprise, se dit-elle. Lucien est mon ami, mon seul ami, je vais le perdre et j'en éprouve un chagrin égoïste... Cela passera... Je lui parlerai.

XCVII

Elle attendait Lucien dans la journée. Il arriva; subitement elle mit l'entretien sur la question du mariage.

— Ah! on vous a prévenue? dit Lucien.

— On a pensé que je pouvais avoir quelque influence sur votre détermination... Notre amitié autorise cette supposition... On dit le plus grand bien de Mlle Evrard.

— Vous la connaissez?

— Oui, je pense tout le bien qu'on dit d'elle.

— Ainsi, ce mariage, vous me le conseillez?

Le cœur d'Etiennette se serra; mais, indignée contre elle-même :

— Je vous le conseille, car il est dans des conditions à assurer votre bonheur.

— Et si loin de l'assurer, il me rendait le plus malheureux des hommes?

— Pourquoi?

— Parce que...

Sa voix expira sur ses lèvres. Etiennette le regarda, devint pourpre et baissa les yeux subitement. Lucien s'empara d'un bout de ruban qui flottait sur son cou et le porta à ses lèvres.

— Ah! dit-il, je ne me marierai jamais!...

Etiennette couvrit son visage de ses deux mains et fondit en larmes.

Il se mit silencieusement à ses genoux, écarta ses mains et l'attira vers lui; elle céda sans résistance à cet effort, et lui fit voir son visage tout ruisselant de pleurs. Laissant alors tomber ses deux bras sur les épaules de Lucien, la bouche décolorée, la poitrine haletante :

— Mon ami, lui dit-elle avec l'accent de la tristesse, vous m'aimez et je vous aime... mais si je ne m'estimais plus, j'en mourrais.

Il voulut répondre; elle appuya une main sur sa bouche.

— Non, non, pas un mot... reprit-elle... et si vraiment je vous suis chère, par pitié, laissez-moi.

La jeunesse a des dévouements et des abnégations dont plus tard la vieillesse sourit. Ils lui viennent spontanément, comme de belles fleurs dans un terrain vierge. Lentement Lucien obéit. Quand elle vit la porte se refermer sur lui, Étiennette éclata en sanglots.

— Il le faut, répétait-elle, il le faut... Jamais il ne me reverra, jamais!

Et tout en parlant elle pleurait toujours.

XCVIII

Soudain elle se leva, passa un mouchoir sur ses yeux, et, d'un pas ferme, se dirigea vers la chambre de Mme Rodier, qui tricotait.

— Qu'est-ce, ma fille? dit la vieille dame en suspendant le travail de ses aiguilles.

— Ma mère, j'aime et je suis aimée; il faut que je parte.

— Vous, Étiennette, vous! s'écria la mère, qui la regarda.

— Acceptez ce que je vous dis simplement comme je vous le dis; si j'avais à rougir je ne serais pas devant vous.

— Je te crois, répliqua Mme Rodier, qui l'embrassa.

Elle réfléchit, croisant ses vieilles mains ridées sur sa poitrine.

— Ainsi, tu veux partir, t'éloigner? reprit-elle.

— Oui. A Paris je le reverrais... Ce courage que

j'ai eu tout à l'heure, peut-être ne l'aurai-je pas toujours... Il y a des heures où l'on est sans force... on dirait que Dieu se retire de vous.

— Je n'ai jamais passé par là... mais je te comprends. Tu fais bien, et je t'estime.

— Maintenant, il y a votre fils... que dira-t-il?

— Je me charge de lui parler.

— Et il me permettra d'emmener Jacques et Marie?

— Nous partirons tous. Laisse-moi faire.

XCIX

Une heure après Mme Rodier entrait chez Théophile et lui parlait de s'établir en province. Théophile sauta en l'air.

— Vous n'y pensez pas! s'écria-t-il; et mes affaires?...

— Ecoutez, reprit-elle, votre femme est malade, vous ne vous en apercevez pas... Moi, je le vois et je m'en inquiète...

— Eh bien! elle ira à la campagne, chez nos parents.

— Il n'est pas bon qu'une femme se sépare de son mari; cela ne rentre pas dans mes idées.

— Alors, qu'elle reste! Je ne la force pas à s'en aller, moi!... Bien des gens passent leur vie à Paris qui ne s'en portent pas plus mal... D'ailleurs j'ai besoin d'elle pour tenir la maison.

— Vous plaît-il que nous causions un peu sérieusement de tout cela? Votre maison, c'est un appartement où l'on manque d'air, où les enfants s'étiolent,

où l'on n'a presque plus le nécessaire, tant vous demandez à la vie de tous les jours de quoi combler les trous ouverts par le commerce. Vos affaires? je les ai étudiées de mon coin... Toujours des projets!

— Est-ce ma faute s'ils n'ont pas réussi?

— Vous auriez acheté le succès en y laissant un lambeau de votre honneur... En attendant, les ressources s'épuisent, la clientèle s'amoindrit, les magasins se vident, le crédit s'en va... en somme vous êtes moins riche aujourd'hui que lorsque vous avez commencé... La gêne est venue, prenez garde que la misère ne la suive!

Théophile détourna la tête sans répondre.

— Moi, j'ai à vous offrir une maison en plein soleil, ample et commode, où vous serez chez vous, et, pour vivre, un emploi de régisseur largement rétribué, et qui vous donnera assez d'occupation pour que vous n'ayez pas le temps de vous croiser les bras.

Théophile releva la tête.

— Régisseur, dites-vous?

— Oui. Une personne à laquelle votre père a rendu service autrefois, et qui a de grands biens aux environs de Vendôme, cherche quelqu'un qui en prenne en main l'administration. Le fils d'Antoine Rodier, présenté par moi, sa veuve, sera agréé sur l'heure. Vous êtes actif, probe, vigilant ; en un mois vous serez au courant de tout, et tous nous respirerons. Acceptez, et vous rendrez à votre femme et à votre mère le repos qu'elles n'ont plus.

Théophile eut un éclair d'émotion.

— Eh bien, soit! dit-il. Partez, je vous suivrai.

Mme Rodier porta cette nouvelle à Étiennette.

— Nous allons quitter Paris pour n'y rentrer jamais, dit-elle... Tu as fait ton devoir; le feras-tu jusqu'au bout?

— Entendez-vous par là que je doive m'éloigner sans voir personne?

— Sans voir personne, non, mais une personne, oui.

— Je vous le promets, dit Etiennette avec effort.

XCX

Lucien se présenta à la rue du Mail le lendemain. On ne le reçut pas. Il demanda si Mme Théophile Rodier était souffrante; on lui répondit qu'elle était sortie pour affaire. Des occupations le prirent. Il resta deux ou trois jours sans reparaître dans la maison où son cœur vivait; au bout de ce temps-là on lui remit une lettre qu'un commissionnaire venait d'apporter. Il l'ouvrit en tremblant.

« Adieu, disait Etiennette. Un jour je vous ai dit que je vous aimais, c'était la vérité, et je pars, et peut-être ne verrez-vous plus celle qu'une fois vous avez pu appeler votre Etiennette. La vie est impitoyable, mon ami, acceptez-la comme je l'accepte et regardez plus loin... Un jour viendra où mes cheveux blancs me permettront de vous tendre la main... »

Lucien s'en alla rue du Mail. Étiennette était partie et ne devait pas revenir. Il descendit l'escalier de cet entresol, où il laissait la meilleure part de lui-même, en chancelant comme un homme dont le cœur

va cesser de battre. Dans la cour il s'arrêta et regarda une fenêtre derrière laquelle brillait une lumière. Une servante, dont l'ombre passait sur les vitres sans rideaux, y rangeait des objets oubliés. Lucien tomba sur une borne, les yeux sur cette chambre où il avait passé tant d'heures auprès d'Étiennette et où il ne devait plus rentrer. Autour de lui des ouvriers chantaient en clouant des caisses.

— Allons, c'est fini! pensa-t-il, eh! bien je ferai comme elle.

Et il se traîna dehors, la mort dans l'âme.

Quelques jours après son arrivée à Vendôme Étiennette reçut une lettre qui portait le timbre du Havre. Elle était de Lucien et contenait ces mots :

« Adieu donc! Moi aussi je pars, et des années se passeront avant que je revienne en France... De tout ce que je laisse derrière moi je n'emporte qu'un morceau de papier sur lequel votre nom est écrit... j'ai hésité quelques heures, prêt à courir ou vous étiez ; mais il est dans ma nature d'obéir à la voix que j'aime, et ce que je sais de vous me donne cette certitude que le remords vous ferait une blessure mortelle... Merci cependant de m'avoir laissé croire un jour que j'étais le maître de votre vie, l'étant de votre cœur. J'en suis digne, puisque je m'en vais...

« Mais, sachez-le, Étiennette, voilà des années que je vous aime. Quand nous causions autrefois, du temps que vous étiez jeune fille, je vous aimais déjà. Et si alors ce cœur que votre image remplissait est resté silencieux, c'est que j'avais autour de moi des êtres sacrés pour lesquels il me fallait gagner le pain de chaque jour... J'avais peur de suc-

comber à la peine et de laisser derrière moi sans secours une autre femme, la plus aimée, qui se serait confiée à ma tendresse... Héritier d'une mère et d'une sœur, j'avais fait vœu de sacrifice, et vous n'avez rien pu deviner.

« Un jour est venu où j'ai cru que le désespoir me tuerait. Ce jour-là, vous vous appeliez du nom que vous portez aujourd'hui.

« J'ai la conviction, une conviction triste, que des créatures mortelles viennent au monde marquées d'un sceau particulier. Elles sont prédestinées aux longs efforts, aux dures épreuves, aux espérances vaines, aux chemins sans issues, aux luttes inutiles. Une main invisible les étrangle, une voix sourde leur crie : « Tu n'avanceras pas ! » Elles voient le but et ne peuvent l'atteindre. Elles naissent dans l'incertitude et vivent dans le découragement. Des fatalités sèment autour d'elles les ronces et les cailloux. Si la route s'aplanit, leur cœur est un obstacle, et de la vie elles ne connaissent que les entraves.

« Je ne me plains pas... vous m'avez aimé.

« Adieu !... Je vais si loin que la pensée même du retour ne sera presque pas possible... Pourquoi, d'ailleurs, revenir et dans quelle intention ? Si vous m'aviez oublié, le mal serait trop profond ; si votre cœur n'était pas changé, aurais-je le droit de troubler cette paix qui vous semble le plus grand des biens?... Non ! Vous le dirai-je? Un jour j'ai eu un espoir méchant. Quelqu'un qui est près de vous — et comment se fait-il que d'autres pensées que vous-même puissent l'occuper ? — était malade. L'inquiétude entrait dans la maison. J'ai eu un tressaillement de joie mauvaise. J'ai rêvé que peut-être...

Ah ! que je vous aurais aimée et que tout mon être visible et invisible vous eût appartenu ! Mais Dieu ne sanctionne pas ces songes malsains qui s'échappent d'un cœur dévoré par la fièvre.

« A présent, vous n'entendrez plus parler de moi... De ma fenêtre je vois le bâtiment qui va m'emporter ; il se balance sur le flot qui monte, et je sais combien peu d'instants me séparent de l'heure où les roues battront l'eau pour chercher la mer prochaine... Je serai fidèle à votre parole... je regarderai sans cesse et plus haut et plus loin... Votre image sera mon guide. »

CI

Mme Rodier trouva Etiennette comme morte à la même place où elle s'était assise, la lettre de Lucien ouverte sur les genoux, les bras affaissés le long du corps, le visage humide, à peine animée de quelques frissons. Elle prit la lettre et vit le nom qui était au bas.

Alors, la ranimant d'un baiser, elle prit sur la table voisine sa vieille Bible, et, l'ayant ouverte aux premières pages de l'évangile selon saint Mathieu, elle lut ce qui suit :

« Ne vous faites point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les consument et où les voleurs les déterrent et les dérobent ;

« Mais faites-vous des trésors dans le ciel, où ni les voleurs ni la rouille ne les consument, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et les dérobent;

« Car où est votre trésor là est aussi votre cœur ;

« Votre œil est la lampe de votre corps ; si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux ;

« Mais si votre œil est mauvais, tout votre cœur sera ténébreux ; si donc la lumière qui est en vous est ténèbres, combien seront grandes les ténèbres mêmes ! »

Et, comme Etiennette pleurait, la vieille calviniste poursuivit ainsi d'une voix ferme :

« Entrez par la porte étroite, car la porte de la perdition est large, et la voie qui y mène est spacieuse, et il y en a beaucoup qui y entrent.

« Que la porte de la vie est petite ! que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent !

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous souvent comme des brebis et qui au dedans sont des loups ravissants.

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ; peut-on cueillir des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces ?

« Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits, et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits.

« Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons.

« Tout arbre qui ne produit point de bon fruit sera coupé et jeté au feu. »

Etiennette se leva en chancelant, prit la lettre de Lucien, et, s'approchant d'une lampe, la livra à la flamme, qui la consuma tout entière. Quand il ne resta plus rien de ce papier dont chaque mot avait pénétré au plus profond de son cœur, elle ouvrit les doigts, et un souffle de vent en dispersa les parcelles

de cendres noires où couraient encore des étincelles.

— Maintenant j'ai fait ce que vous avez voulu, ma mère.

Et, comme si toute force l'eût abandonnée, elle retomba subitement sur sa chaise. Mme Rodier ouvrit une porte, et, ayant appelé Marie et Jacques, qui jouaient dans une pièce voisine, elle les poussa sur les genoux de leur mère, qui les entoura de ses bras.

Et comme elle voyait qu'Etiennette pleurait, elle se pencha sur elle, et l'embrassant sur le front :

— Dieu vous voit, ma fille, consolez-vous, dit-elle.

Théophile entra.

— J'ai parcouru tout mon domaine, dit-il ; à présent que vous voilà la femme d'un régisseur, serez-vous plus occupée de mes intérêts que vous ne l'avez été femme d'un négociant?

— Ordonnez, j'obéirai, dit Etiennette.

CII

A quelque temps de là les trois sœurs, Armande, Etiennette et Pauline, se trouvaient réunies dans une pièce qui faisait partie d'une jolie maison de campagne située à mi-côte sur le bord de la Loire, aux portes de Gien. M. Herbin s'éteignait, et à la dernière heure il avait manifesté le désir de voir auprès de lui les trois chères créatures qu'il avait aimées depuis le berceau. Mme Baudrier, devenue femme d'un juge de paix, Mme Baudrier, qui recevait à sa table le maire et le sous-préfet, adoucie et

comme fondue par son importance, leur avait ouvert sa maison avec une bonté affectueuse où perçait une nuance de protection. A l'appel de M. Herbin toutes trois étaient accourues, Etiennette laissant là son ménage, Armande son théâtre, Pauline sa retraite. Arrivées presque à la même heure, on les introduisit bientôt dans la chambre de leur ami, que sa sœur venait de préparer à cette réunion. Elles le trouvèrent à demi couché dans un grand fauteuil, se chauffant dans un large rayon de soleil, épuisé et respirant avec peine. Il sourit en les apercevant, et de sa main affaiblie leur montrant trois portraits suspendus à la muraille :

— Les Trois Grâces! leur dit-il.

Elles eurent quelque peine à se reconnaître, et leurs regards attristés allèrent de l'une à l'autre. M. Herbin les fit ranger autour de lui, ses yeux s'attendrirent : il les contemplait.

— C'est comme autrefois, dit-il; votre vue me réchauffe. Vous attendrez que je sois mort pour vous en aller, n'est-ce pas?

— Nous resterons près de vous tout le temps que vous voudrez, répondit Etiennette.

— Ce ne sera pas long, mes enfants.

Il sourit, prit leurs mains fines entre les siennes.

— A présent, êtes-vous heureuses? ajouta-t-il.

— Très-heureuses, dirent-elles.

Vers le soir il parut un peu fatigué; le médecin fut mandé, il demeura près de lui quelques instants; puis sortit.

— Ce sera pour cette nuit; déjà les extrémités sont froides, dit-il.

Etiennette, Armande et Pauline veillèrent autour

de son lit, observant à la clarté pâle d'une lampe que voilait un abat-jour les décroissances et les réveils fugitifs de la vie sur ce visage agonisant. Les yeux de M. Herbin les cherchaient.

— Vous m'avez fait du bien, leur dit-il, tandis que ses mains, qui n'avaient plus que des mouvements automatiques, se promenaient sur les draps.

Puis, d'une voix expirante :

— Je meurs content, reprit-il, puisque je vous sais contentes.

Chacune d'elles l'embrassa tour à tour. Entre leur ombre et ce lit qu'agitaient les frissons de la mort elles voyaient passer en tourbillons les rêves pleins de rires et les souvenirs animés de leur enfance, et parmi les plus joyeux et les plus vifs, le visage gai de leur père qui les excitait de leur exemple. Que c'était loin tout cela !

Au matin, quand le jour clair pénétra dans la chambre, le râle s'empara de M. Herbin ; il eut comme un spasme qui fit trembler tout son corps ; des mots inintelligibles sortirent de ses lèvres convulsives, puis l'ami des Trois Grâces s'affaissa dans l'éternelle immobilité.

CIII

Quand la dernière cérémonie eut jeté une pelletée de terre sur son cercueil elles se retrouvèrent dans le jardin où la vieillesse de leur ami s'était reposée. Elles allaient se séparer de nouveau. Le visage amaigri de Pauline faisait peur à Etiennette et à Armande ; l'air de désolation navrante qu'on voyait

sur celui d'Armande effrayait Etiennette et Pauline; le profond abattement qu'exprimaient les traits d'Etiennette attristait cruellement Pauline et Armande.

— Il n'y a plus entre nous que notre mutuelle tendresse, dit Etiennette; le dernier lien visible qui nous unissait est brisé. Toi, Armande, où vas-tu?...

— Je vais où me mènera le hasard. Demain je pars pour Vienne, où une bande de comédiens va donner des représentations folles. De Vienne j'irai je ne sais où. Je suis bien lasse!

— Tu as répondu comme nous aux questions de M. Herbin dit Pauline; mais à présent qu'il n'est plus là, comme lui, je te demanderai : « Au moins es-tu heureuse? Tu as l'indépendance, le luxe, la vie facile. »

— Ceci n'est pas une confession et cependant je dirai la vérité; j'ai la liberté à la surface et l'esclavage au fond. J'appartiens non pas à un homme, mais à des hommes que le caprice ou l'ennui pousse sur mon chemin. Aujourd'hui j'ai des diamants, un jour peut-être je n'aurai pas de pain. Sous ce luxe dont tu parles la misère creuse un gouffre. Je vis dans l'étourdissement, avec des hontes qui m'assiégent, des révoltes impuissantes qui me déchirent, et j'ai peur d'être seule parce que je ne veux pas penser à ce que je suis.

Sa poitrine oppressée se souleva.

— Si votre bonheur à toutes deux ressemble au mien, reprit-elle, je vous plains. Etiennette te dira que j'avais une fille et que je ne l'ai plus.

— Et toi, ma sœur? dit Pauline à Etiennette, tu

marches dans la voie droite, selon le devoir et la loi.

— Oui, répondit Etiennette, j'ai une mère, un mari, un enfant; mais j'ai laissé mon cœur en chemin. Le renoncement est ma loi. Mes jours passent sans que j'espère ou désire rien, je ne les compte pas, et ils se ressemblent tous par la sécheresse et l'uniformité. La mère vieillit; c'est la meilleure; le mari gronde, s'agite, regrette, calcule, et après avoir rêvé des chimères, s'endurcit dans la parcimonie. Il n'y a plus que des angles au dedans de lui. J'ai presque peur de ne plus l'estimer après ne l'avoir jamais aimé! Et cela durera autant que ma vie.

— Et ton fils?

— Son père lui rétrécit le cerveau et lui dessèche le cœur. Il lui fait une idole de la pièce de cent sous. Je lutte, mais il y a dans la maison comme une atmosphère de plomb qui m'opprime et sous laquelle un jour je serai écrasée. Tu es consumée toute vivante dans une fournaise, pauvre Armande! moi, j'étouffe dans une neige épaisse. Je ne saurais pas quel est le pire, s'il n'y avait le cri de ma conscience qui me soutient et me console.

— Et toi, Pauline, toi qui portes l'habit des religieuses, parle-nous, dit Armande.

— Moi, dit Pauline d'un accent qui donna le frisson à ses deux sœurs, moi je ne suis que soumise, je ne suis pas résignée et je n'ai plus d'autre espoir que la tombe.

Tandis que ses deux sœurs, effarées, la regardaient, elle croisa ses mains amaigries sous les longues manches de sa robe.

— Je meurs de ne pas vivre, reprit-elle. Demain

on m'enverra dans une province éloignée où je ferai ce que je faisais aux environs de Maule et des Tournelles. Que m'importe! Je me suis acharnée à aimer la règle, le devoir, la prière, le travail quotidien... Je me suis plongée dans les austérités que j'avais acceptées, rien n'y a fait. Un ver est en moi, le souvenir. Je regarde le monde à travers les vitres de ma retraite, et j'entends la voix de ses plaisirs tandis que des enfants assis sur des bancs de bois psalmodient mes leçons. Alors des rêves me prennent et des regrets les suivent. Ils me tuent. Que de fois ne t'ai-je pas vue, Armande, lorsque tu passais en belle calèche, parée comme le printemps, ou à cheval, laissant flotter dans l'ombre verte des avenues la longue jupe dont ta course rapide soulevait les plis! Que le cœur me battait sous la bure de mon vêtement!

— Mais, dit Armande, les vœux ne sont pas éternels, et tu peux...

— Et contre quoi échangerai-je mes chagrins? Est-ce pour accepter ta torture, Armande? Est-ce pour me plonger dans ton épuisement, Etiennette? Lequel de ces deux désespoirs me guérira? Laquelle de vous osera me dire : « Choisis! » Non, telle je suis, telle je resterai. Et puis quelque chose m'apaise, chaque jour qui s'éteint est un jour de moins... Un soir le dernier grain de sable s'échappera du sablier... et alors je m'endormirai.

Les Trois Grâces tombèrent dans les bras l'une de l'autre, mêlant leurs sanglots et leurs baisers.

— Adieu, dit Etiennette la première; à présent, nous reverrons-nous jamais?

— Oui, dit Armande.

— Quand ? Où ?

— Là-haut, reprit la comédienne, dont le doigt montra le cie

— Peut-être, dit la religieuse.



FIN

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

